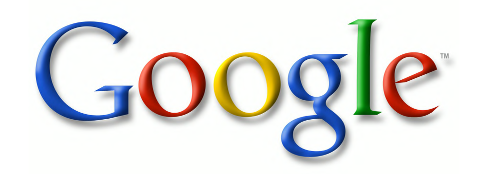
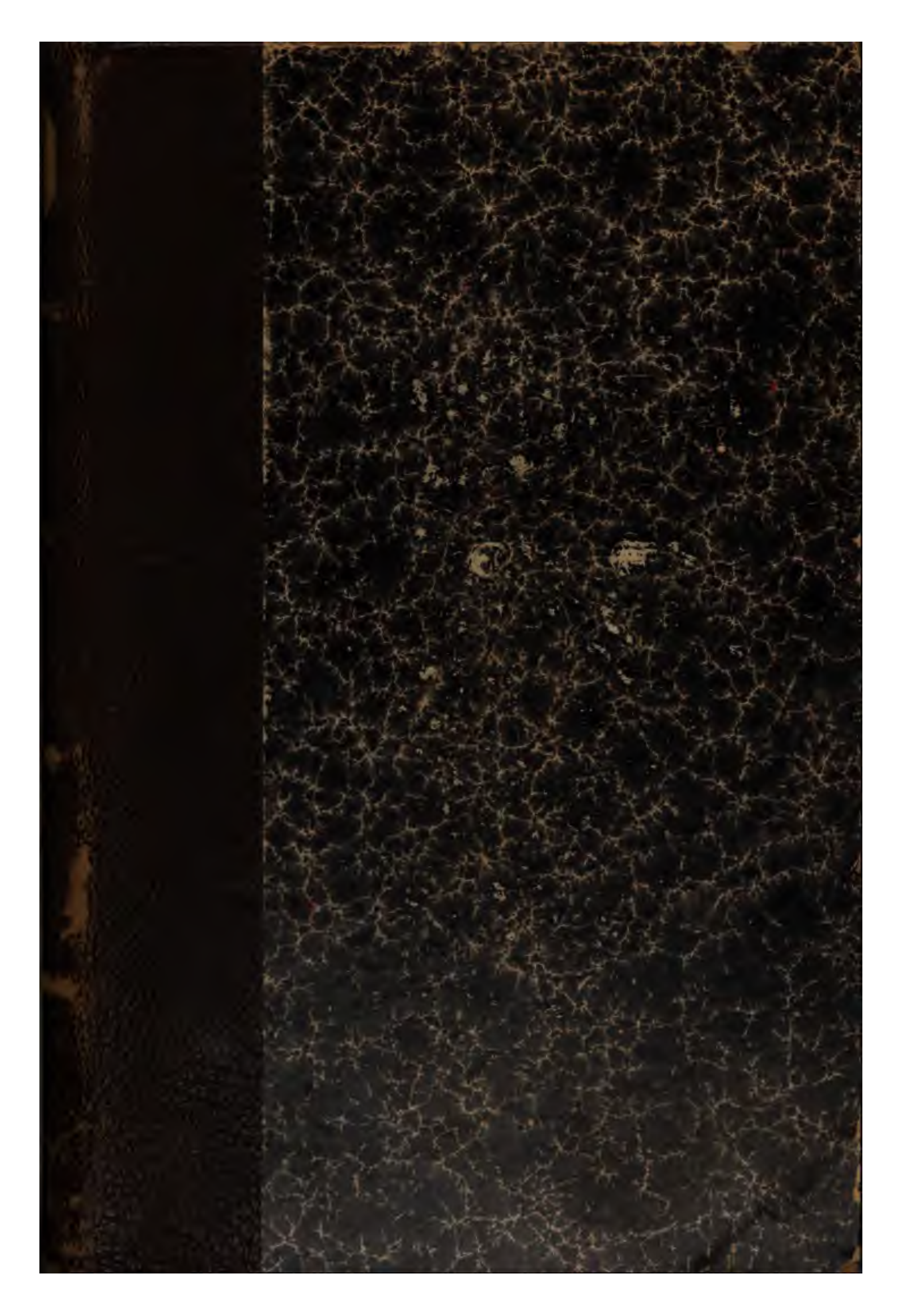
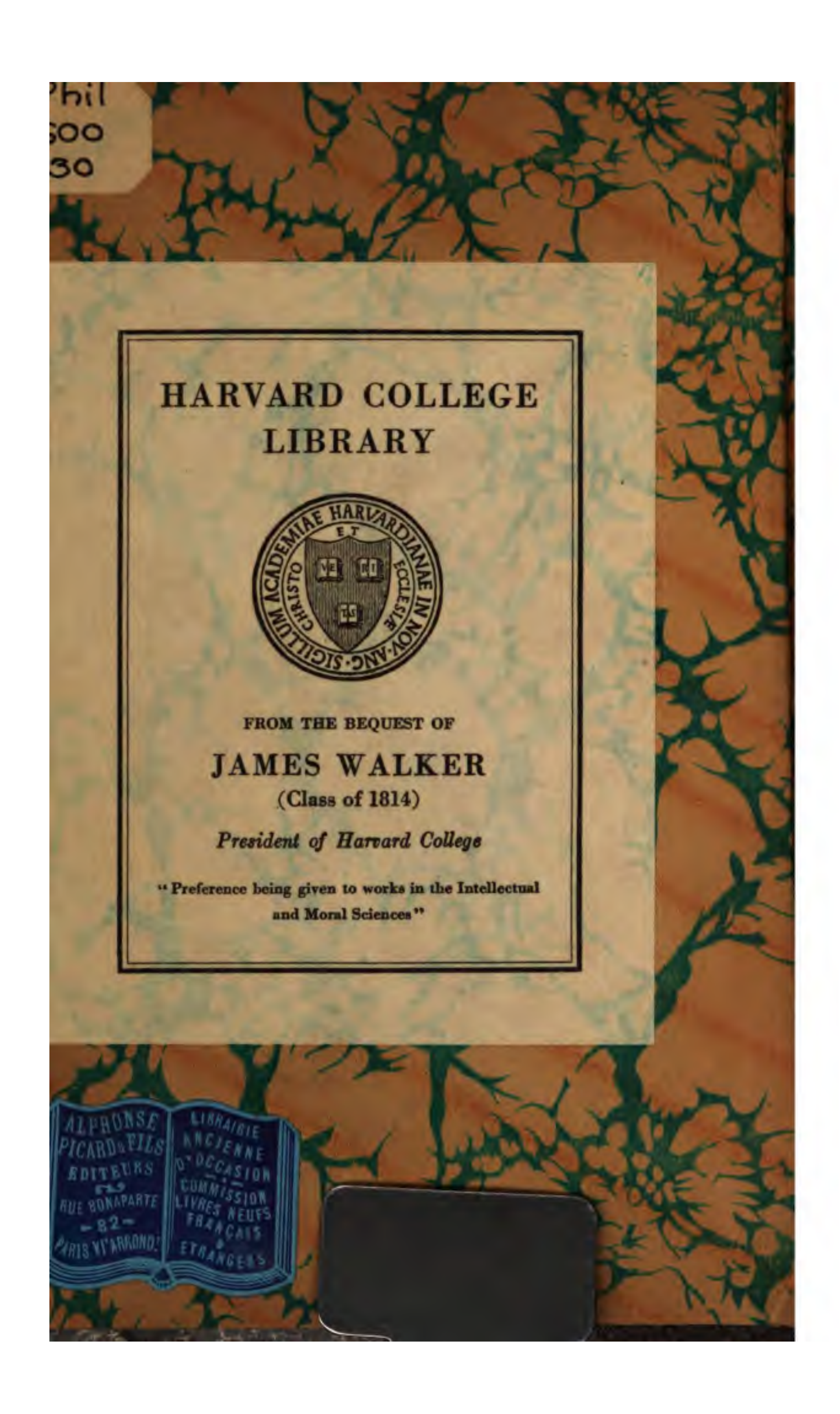






Phil
500
30
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS
FROM THE BEQUEST OF
JAMES WALKER
(Class of 1814)
President of Harvard College
"Preference being given to works in the Intellectual
and Moral Sciences"
ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
-82-
PARIS VI ARROND.
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS



LA

MORALE POSITIVE

PAR

LE D[r] CLAVEL

PARIS
LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE
17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17

1870

LA

MORALE POSITIVE

PRÉFACE.

Ce livre est le produit des déceptions subies par les hommes de ma génération. La renaissance qui naquit de la mort du premier empire berça notre adolescence et nous fit mille promesses au nom de la religion, de la philosophie, de l'art et du sentiment. Tous nous avons entrevu la grandeur de la patrie, mais le fait nous a montré durement que l'art peut être corrupteur, que la philosophie peut servir les mauvaises causes, que le talent peut être vénal, que la théologie peut décomposer les peuples, que la France peut être avilie... Pour ma part, j'ai vu l'idolâtrie envahir la religion du Christ; j'ai vu adorer toutes les formes de la matière; j'ai vu les amulettes couvrir les poitrines et les fétiches encombrer les alcôves; j'ai vu le culte du Dieu unique négligé pour le culte des divi-

nités secondaires et mêmes des grottes et des fontaines ; puis, les peuples étant suffisamment abêtis, j'ai vu les restaurateurs de l'ordre moral vouer la France à un cœur de chair ; j'ai vu écraser les âmes sous le faix des superstitions ; j'ai vu les jésuites employer une science profonde à briser les ressorts des caractères ; j'ai vu façonner une génération de jeunes hommes que le sentiment populaire qualifie de petits crevés ; j'ai vu ces tristes élèves peupler l'administration tout entière ; j'ai vu des classes gouvernantes n'avoir de foi que dans leurs priviléges, et d'entrailles que pour leur coffre-fort ; j'ai vu se former une administration sans honnêteté et sans autre souci que de plaire à qui donne l'avancement ; j'ai vu des magistrats prêts à rendre autant de services que d'arrêts ; j'ai vu l'armée livrer la nation à un César de rencontre et à une bande d'hommes tarés ; j'ai vu des cardinaux prodiguer les adulations à une aventurière et la proclamer une nouvelle Blanche de Castille ; j'ai vu les gens d'Église, les détenteurs de la morale, employer un art merveilleux à décomposer la France, comme ils avaient décomposé l'Espagne, l'Italie et toute l'Amérique du Sud ; j'ai vu mettre à la tête de l'armée des généraux aussi savants dans l'art des courtisans qu'étrangers à l'art militaire ; j'ai vu des

diplomates entreprendre une guerre folle pour le seul bénéfice d'un enfant scrofuleux; j'ai vu d'immenses armées se rendre sans combat; j'ai vu ceux qui avaient capitulé lever orgueilleusement la tête et insulter ceux qui avaient voulu se défendre; j'ai vu des concitoyens s'entre-tuer dans la douleur de l'invasion et promener des torches incendiaires sur les plus beaux édifices de la patrie; j'ai vu, pendant les longues nuits de l'insomnie, le spectre du Désespoir veillant à mon chevet.

C'est ainsi que, goutte à goutte, j'ai dû vider la coupe des amertumes; mais l'Espérance était au fond. La consolatrice me réconforta doucement. Elle me fit comprendre qu'un grand peuple ne succombe pas sous une défaite, que la patrie de Voltaire a des forces particulières pour résister à la décomposition cachée sous la robe des fils de Loyola. Quand on voit les plus belles fleurs tirer leur substance du fumier et les ordures accumulées sous le règne de Louis XV engendrer la végétation puissante de 1789, on peut espérer que la vase de l'empire ne restera pas infertile. Pourquoi une autre renaissance ne viendrait-elle pas illustrer la France? La douleur trempe les peuples comme les hommes, elle exalte les forces, elle rappelle violemment à une nation oublieuse la

mission confiée à son génie. Sur la route du progrès, 1789 n'est qu'une étape. Il était bon alors de proclamer les droits de l'homme, et une reconnaissance éternelle est due à la philosophie qui sut accomplir cette œuvre bienfaisante. Mais l'heure est venue de continuer la tâche si bien commencée. Il faut ajouter à ce succès, il faut empêcher les éternels ennemis de la liberté de tuer la liberté avec ses propres armes. Ils affectent de croire que le suffrage attribué à chaque citoyen peut supprimer le suffrage d'une partie des citoyens, ils se servent du droit pour aliéner le droit; ils volent la souveraineté populaire pour la remettre aux mains d'un monarque ou d'un césar; ils s'imaginent pouvoir faire des lois et ils en méconnaissent les caractères au point de les soumettre aux caprices d'une majorité parlementaire, quand elles ne peuvent être que les rapports nécessaires des hommes acceptant l'état social. La loi est le moyen dont use l'ancien régime pour opprimer les couches sociales de formation récente, tout en mettant les indignités commises sur le compte de la Révolution.

Cette persistance du privilége à se couvrir des principes de 89, en les faussant et corrompant de mille manières, indique bien qu'il faut compléter l'œuvre de la Révolution et *démontrer*

ce *que* sont le droit, le devoir, la justice et la *loi*. Mais une seule puissance a le privilége de paralyser le mensonge et l'hypocrisie, c'est la science. Seule, elle a découvert dans les faits les caractères de la nécessité et en a chassé le miracle; seule, elle peut donner la notion et la démonstration de la loi; seule elle conquiert l'assentiment général sans violenter les consciences; seule elle dispose de la démonstration et de l'évidence; seule elle se rectifie et progresse incessamment. C'est à cette puissance *enfantant chaque* jour des merveilles que doivent s'adresser les hommes amoureux de leur patrie et désireux de mourir en reposant leurs regards sur quelque chose d'honnête et de sain; c'est à la science et à ses créations qu'ils doivent demander ce que la théologie et même la métaphysique ont été impuissantes à formuler.

Ici se pose une question capitale. L'étude du bien, du droit et de la justice peut-elle rentrer dans la voie scientifique? Parmi les hommes capables de résoudre ce problème, Auguste Comte tient le premier rang. Il a montré les sciences soumises à un ordre déterminé par la décroissance dans la généralité des faits. Au premier rang, les mathématiques mesurant l'espace dans lequel tout se meut. Au

second rang, l'astronomie étudiant les mondes et la gravitation à laquelle nulle matière n'échappe ; puis la physique s'occupant des états de l'ensemble des corps ; puis la chimie traitant des rapports des molécules ; puis la biologie se concentrant sur les diverses formes de la vie individuelle. Enfin, la sociologie se limitant aux phénomènes de l'existence sociale. Dans cet arrangement logique, chaque science ne se développe qu'à son rang, attendu qu'elle se fonde sur les notions fournies par les sciences qui la précèdent dans l'ordre hiérarchique.

Les études sur la sociologie doivent donc rester stériles si elles ne se fondent sur la biologie et, en particulier, sur la médecine qui en est le dernier terme. Celle-ci a mission d'étudier les fonctions ou facultés individuelles et d'en maintenir l'intégrité par les prescriptions de la thérapeutique ou de l'hygiène. Mais nulle part la médecine ne s'occupe des fonctions ou facultés sociales ; nulle part elle ne traite de la vie collective et des actes qui en sont la conséquence ; mieux que cela, il n'existe pas dans la science générale une ébauche de la physiologie des sociétés. Là cependant se trouve un ordre de faits entièrement nouveaux et distincts des faits qui relèvent de la biologie. C'est pour avoir méconnu cette distinction et les

forces ajoutées par l'état social aux forces individuelle que les philosophes se sont mis dans l'impossibilité de fonder la psychologie. Ils n'ont pas su reconnaître ce qui, dans l'âme de l'homme, naît de l'organisation individuelle et ce que peut y introduire l'action collective. Ils n'ont pas vu que dans l'ordre intellectuel la langue, l'abstraction et la science sont des faits sociaux, de même que la moralité dans l'ordre affectif, de même que la liberté et la responsabilité dans ce qui concerne la volonté. L'obstination à considérer comme individuel tout ce qui apparaît dans l'individu, sans tenir compte des apports de la société, a égaré et égare encore les penseurs. Ils ne se lassent pas de chercher dans l'âme l'origine des forces qui lui sont prêtées, mais qu'elle ne possède pas en propre. De là l'hypothèse de la raison, de là l'origine des erreurs qui rendent la science sociale complétement impossible. Pour éviter de pareilles erreurs, je dus consacrer plusieurs années à séparer ce qui dans l'homme revient à l'individu, de ce qui revient à la société. Ce travail rectifia dans mon esprit une foule d'erreurs psychologiques, et m'expliqua toutes les différences que présentent les âmes humaines, en partant du sauvage australien dont l'existence est analogue à celle du babouin, et en

arrivant à l'Européen actuel. Entre ces deux extrêmes se trouve, dans les facultés, une gradation uniquement représentée par les apports de l'état social, si bien que l'Européen soustrait dès son enfance à la société retourne immédiatement à la vie du babouin, s'il vit dans une société élémentaire.

Mille autres faits secondaires me firent constater la puissance des actes sociaux et me montrèrent qu'ils ont les caractères des fonctions, ce qui implique une vie sociale. Ce point bien arrêté dans mon esprit, j'entrevis la possibilité de découvrir les lois de cette vie et de sortir la morale, la jurisprudence, l'économie générale, enfin la politique entière de l'empirisme, de l'arbitraire et de l'incohérence dans lesquels on les voit aujourd'hui. Une psychologie tenant compte des facultés que l'état social apporte dans l'âme de l'homme et une hygiène se proposant de développer et de maintenir les forces humaines furent mes moyens de transition entre la biologie et la sociologie. La médecine en agrandissant et en conservant les forces de l'homme ne fait que se conformer aux tendances de tout ce qui vit dans la nature, tendances mises en relief, depuis un siècle, par tant de travaux remarquables sur l'évolution, sur le transformisme, sur la concurrence vitale

et sur la sélection. Ces travaux montrent que partout les êtres vivants doivent obéir à la loi de l'agrandissement continu, à peine de prendre fin et de s'ajouter aux fossiles que revèlent les couches terrestres. La lutte pour l'existence passe des individus aux différents groupes représentés par les races, les espèces, les variétés, les genres et les familles, les forts seuls prospèrent, et la prospérité ne persiste que par l'accroissement continu des forces. Mais cet accroissement ne tient pas seulement à l'organisation individuelle, il tient encore à l'organisation sociale qui, au privilége d'agrandir plusieurs des facultés de l'individu, joint le privilége de faire surgir plusieurs facultés nouvelles. Ces actes collectifs, aux yeux de tous les hommes qui étudient les sociétés humaines ou animales, attestent une vie sociale dont les conditions, pour être moins apparentes que les conditions de la vie individuelle, ne se montrent pas moins à des regards attentifs.

L'étude des divers groupes sociaux me montra bientôt que chacun d'eux comporte une organisation déterminée dont nul ne peut s'écarter sans perdre une partie de ses forces, exactement comme l'homme devient infirme en s'écartant de sa structure normale. Cette organisation me parut continuer la série des êtres

vivants et en accepter les lois capitales qui sont dans un ordre progressif le concours, la mutualité et la solidarité. Au début de la vie individuelle et collective, alors que l'organisation est élémentaire ou ne rencontre guère que le concours. Les organes se touchent, mais chacun d'eux accomplit ses fonctions à son profit et d'une façon presque indépendante. La mutualité s'affirme déjà dans les végétaux dont les racines, les feuilles, les fleurs et les organes divers, font échange de services. Enfin la solidarité apparaît surtout chez les animaux que la blessure d'un organe peut tuer instantanément.

Ces lois de la vie s'appliquent aux différentes sociétés au point que celles-ci sont d'autant plus fortes et plus prospères que du concours elles passent à la mutualité, puis à la solidarité, dernier terme de l'organisation. On en a la preuve en comparant la famille du sauvage, d'où l'esclavage de la femme et de l'enfant exclut toute neutralité, à la famille du civilisé dont les membres ont les mêmes intérêts et la même vie; en comparant une peuplade à un municipe, une horde à une nation. Ici la mutualité opère des merveilles; là le simple concours laisse subsister une foule d'antagonismes et de conflits qui maintiennent la lutte

pour l'existence où devrait s'établir la solidarité dans l'existence.

Un autre fait qu'il ne faut pas méconnaître dans l'étude des sociétés humaines, c'est leur hiérarchie et leur superposition. De même que les individus sont des organes de la famille, de même les familles sont les organes de la commune, et de même les communes sont les organes de la nation. Mais, pour que le groupe supérieur puisse résulter du concours des groupes inférieurs, il est nécessaire que ces derniers dépassent le degré d'organisation élémentaire. La famille du sauvage ne peut pas plus donner naissance au municipe que la tribu informe du nomade ne peut donner naissance à la nation.

En voyant ainsi les lois de l'organisation s'affirmer depuis le zoophyte jusqu'aux grands peuples de l'Europe, en voyant partout ces lois aboutir à l'agrandissement, on est tenu d'accepter ce dernier comme le maître des destinées de l'homme, comme le bien où doivent tendre ses efforts. Le mal devient dès lors l'amoindrissement sous ses formes diverses et indique ce qu'il faut éviter à tout prix, soit dans l'existence individuelle, soit dans l'existence collective.

Ainsi compris, le bien renferme l'utile déjà

préconisé par certains philosophes, comme fondement de la loi sociale, il en précise le sens, il dérive d'un fait comprenant le monde vivant tout entier; enfin il se rattache à la biologie frayant la voie à la science qui la suit.

Mais il ne suffisait pas de déterminer le bien et le mal, il fallait encore en analyser les conditions, au sein de l'humanité. Ici se présentaient trois termes distincts : 1° l'homme individuel, le membre de l'espèce, abstraction faite de toute organisation sociale; 2° la personne liée à l'existence d'autres personnes par les lois de concours, de mutualité et de solidarité; 3° le groupe social offrant des fonctions et facultés distinctes.

En ce qui concerne le bien et le mal de l'individu, je trouvai la science faite par la médecine dont la mission consiste à développer les diverses fonctions, à les maintenir dans leur puissance, à faire régner l'harmonie entre elles et à les préserver de l'amoindrissement dont le dernier terme est la mort. L'hygiène se proposant de donner à l'homme la force, l'intelligence, la beauté et la longévité, marque dans la voie du bien une première étape que la science n'a pas dépassée jusqu'ici. Dès que l'on veut aller au delà, on rencontre la Personne et il faut faire pour cet être social ou moral ce que

la médecine a fait pour l'Individu, celui-ci peut agir et ne se préoccuper que de ses convenances, tandis que la Personne liée à ses voisins par la solidarité doit repousser un bien qui serait un mal pour autrui. L'hygiène ne défend nullement à un mari, en cas de faim pressante, de tuer sa femme et de s'en nourrir, mais l'état social ne peut admettre qu'un membre de l'organisme soit supprimé, sans qu'un grand mal soit produit. Ce n'est donc plus par la lutte et par le triomphe du plus fort que le bien de la *Personne* se produit, mais par l'équivalence du fort et du faible, par le concours, la mutualité et la solidarité des intérêts. L'agrandissement résulte principalement de l'action commune et nul ne peut la troubler ou l'employer à son profit exclusif sans devenir fauteur de mal. Dans ces conditions, chacun est tenu de rendre à autrui les services qu'il en reçoit et de prendre l'initiative des bienfaits qu'il en espère; chacun en repoussant la servitude qui pourrait l'amoindrir s'interdit la tyrannie à exercer sur ses voisins.

Cette notion du bien concernant les personnes avant de s'imposer à la raison, s'impose au sentiment, sous forme d'instinct, et il suffit, pour s'en convaincre, de considérer ce qui se passe dans une ruche, dans une fourmilière ou

dans le ménage d'un rossignol. On y voit des êtres se montrer, à la fois, pleins de bienveillance pour les membres de leur société, et pleins d'hostilités pour les membres des sociétés étrangères. Mais, avec le sentiment qui dérive de l'instinct et prend partout l'initiative dans la civilisation, on ne peut faire que de l'art. Voilà pourquoi les actes de la personne ont été réglementés, d'abord par les religions qui sont œuvre d'art et de sentiment, pourquoi la morale a été un ensemble de préceptes, d'aphorismes et de prescriptions, mais n'a pu devenir l'enchaînement de lois que suppose la science. Or, la logique suffit pour démontrer que la civilisation subira un temps d'arrêt, tant que la loi morale ne servira pas de base à la politique destinée à déterminer le bien et le mal des sociétés, exactement comme la morale détermine le bien et le mal des personnes.

Ces convictions venues à la suite de vingt ans d'études et de réflexions sont la raison de ce livre. Il fut commencé, laissé, repris et abandonné de nouveau. Plus d'une fois je me demandai si la morale peut vraiment donner lieu à une science positive ; si elle dérive d'un fait très-général, si elle est en état de se délimiter, si elle peut grouper dans des formules abstraites les actes qu'elle prétend régir ? Pour reprendre

courage, je dus me dire que la loi d'accroissement, chez les êtres organisés, est affirmée par la biologie tout entière ; je dus considérer que cette loi, transportée des êtres qui vivent dans l'hostilité de l'état individuel, parmi les êtres qui vivent dans la mutualité de l'état social, prend le caractère du bien. Ce dernier devient ainsi le fait général et irréductible de la sociologie. Appliqué à la personne qui est l'individu transformé par l'état social, le bien aboutit à la morale, tandis qu'il aboutit à la politique en *s'appliquant* à l'ensemble des sociétés. La morale se trouve ainsi délimitée par la médecine, d'une part ; par la politique, d'une autre part. La personne, considérée sous la forme générale et abstraite, comporte les rapports abstraits qu'exige la formule scientifique ; enfin les diverses phases de l'existence humaine au sein de la société fournissent les catégories du bien et du mal.

Ces considérations firent que j'analysai les rapports des personnes et notai avec soin en quoi l'humanité peut en être agrandie ou restreinte. Mais un tel travail ne donnait qu'une morale théorique et spéculative ; je dus donc entreprendre des recherches sur la moralité pour montrer comment le bien s'incarne dans l'homme et aboutit à la vertu.

Ici se terminait ma tâche. Elle a été entreprise sans autre intention que de combattre une réaction avilissante et d'aider ceux qui veulent ramener la France dans la voie du progrès.

CLAVEL.

MORALE POSITIVE

PREMIÈRE PARTIE.

I.

DE LA MORALE EN GÉNÉRAL.

De nos jours il n'existe pas de science de la morale. Cette règle des rapports sociaux dans son état élémentaire et purement instinctif devient la coutume qui règne souverainement chez les sauvages. Dans les sociétés que domine l'élément théologique, la morale est religieuse; elle est métaphysique chez les peuples très-civilisés, mais nulle part elle n'a dépassé le dogme. C'est même parce qu'elle est dogmatique que la morale des philosophes, malgré l'appui de la raison, n'a pu se substituer à la morale théologique et la remplacer de toutes pièces. Les deux doctrines sont en présence et se partagent

la croyance des peuples; d'où un mélange incompatible; d'où les contradictions qui aboutissent au scepticisme, et font cruellement sentir leur influence sur les mœurs. Dans leur lutte incessante, la théologie et la métaphysique s'affaiblissent jusqu'à l'anéantissement. En vain elles s'évertuent, pour se ranimer ou se rajeunir; la première ne peut rien ajouter aux prescriptions de Moïse, de Jésus-Christ et de Mahomet; la seconde ne peut que rééditer les préceptes des philosophes chinois et grecs: enfin, la compilation du passé est tout ce que peuvent les moralistes qui s'inspirent du dogme. Ce qui a conduit et soutenu la société, jusqu'à nos jours, semble atteint d'épuisement et devient incapable de diriger les rénovations politiques et économiques dont les peuples de l'Europe sentent le besoin impérieux. Ces peuples ne peuvent, par suite du développement qu'ils tirent de la science et de l'industrie, tenir dans le vêtement moral que leur a légué le. passé. Le vêtement se déchire de toutes parts. Pour le refaire à la taille des nations modernes, les efforts ne manquent pas, mais ils restent stériles parce que tous prennent pour étoffe la conscience humaine considérée comme la notion innée du bien et du mal. Il suffirait cependant, pour discréditer cette erreur psychologique, d'étudier avec un peu d'attention les faits qui sont à la portée de tous. Chez la plupart des sauvages aucune convention écrite, aucun code ne gêne les libres manifestations de la conscience. Les mœurs en sont

la conséquence immédiate, et cependant l'on voit. dans certaines portions de la Polynésie, l'homme faire de sa femme un esclave et la manger, en cas de famine; tandis que dans certaines îles de la Société règne une sorte d'égalité des deux sexes. Certains voyageurs vous montrent, chez les indigènes de l'Amérique du Nord, les enfants entourés de sollicitude et de tendresse, quand un autre voyageur nous montre un Polynésien brisant contre un rocher la tête de son fils coupable d'avoir laissé choir un panier d'œufs. Quelques tribus punissent de mort l'adultère tenu, en d'autres lieux, pour une *peccadille*. Même remarque au sujet de l'inceste, du vol, du meurtre et des actes qui pèsent davantage sur les mœurs. Les coutumes des hommes livrés à leurs impulsions naturelles passent de l'obscénité à la chasteté, de la violence à la douceur, de la cruauté à l'humanité, selon les circonstances ou l'action des milieux, et l'on peut trouver entre les extrêmes une foule de degrés intermédiaires. Tandis que les faits purement organiques sont uniformes dans l'espèce humaine, les mœurs sont si variables qu'il est impossible de les généraliser et d'en tirer une règle fixe. La fixité est plus grande dans les mœurs des animaux qui vivent à l'état social, surtout chez les abeilles et les fourmis, qui modifient peu leur république en changeant de lieux et de climats. Cependant la variabilité reprend dans les sociétés des mammifères, et le castor des bords du Rhône ou des rivières de Norwége n'a pas les mêmes mœurs

que le castor de Terre - Neuve ou du Canada.

Devant les variations infinies des habitudes sociales il est impossible de soutenir que les rapports des hommes dérivent d'une faculté innée, d'une règle inscrite dans la conscience. Une même faculté produirait partout des actes identiques. La raison n'a qu'une logique dans toutes les races humaines; l'intelligence aboutit à la même mathématique, à la même physique et à la même chimie. Comment donc se fait-il que la conscience produise des mœurs différentes, si elle est une faculté mentale et congéniale de l'humanité? Comment se fait-il que la notion du bien et du mal change avec les races, les lieux et les circonstances? Devant ces exemples, l'hypothèse par laquelle ont été expliqués les instincts sociaux ne peut se maintenir, tandis que les actes des êtres vivant en société tirent une explication toute simple de la biologie moderne, s'aidant des recherches de la mésologie.

L'homme aussi bien que la bête est la conséquence de deux antécédents : l'ancêtre et le milieu [1]. De l'ancêtre dépendent les caractères de l'espèce, de la race, du tempérament et de tout ce qui est congénial; des milieux dépendent les changements incessants que subissent les fonctions et la vie tout entière. Une pression exercée sur une même fonction pendant des générations successives finit par modifier l'organe et le mettre en harmonie avec les

1. Dr Bertillion, *de l'Influence du milieu* ou *Mésologie.*

conditions nouvelles de son activité. C'est ainsi que l'appareil digestif s'adapte à la nourriture, au point que des chevaux et des vaches, dans la Sibérie, se nourrissent de poisson sans en être incommodés. L'appareil respiratoire s'adapte aux qualités de l'air respirable, au point de le tolérer lorsqu'il est saturé d'humidité, lorsqu'il est d'une sécheresse extrême, lorsqu'il est très-chaud ou très-froid, lorsqu'il est mêlé à des miasmes. En somme, la chaleur, la lumière, l'électricité, les gaz, les liquides et les solides font subir aux êtres vivants une foule de transformations diverses et modifient de la sorte les *conditions d'existence* d'une même espèce. Ils la divisent en races et en variétés qui s'adaptent aux divers climats, et prospèrent où d'autres seraient atteintes de dépérissement. Les Esquimaux, placés dans le voisinage du cercle polaire, s'accommodent d'un pays de glace, de neige et de frimas, tandis que le nègre se plaît dans la zone torride. Mais de même qu'il est impossible de prolonger l'existence du nègre dans la patrie des Esquimaux, de même il est impossible de faire vivre les Esquimaux dans la patrie du nègre. Les hommes des zones tempérées sont mieux disposés pour des migrations vers le pôle ou l'équateur; cependant, le nombre des caucasiques établis dans les Antilles ou en Islande tend toujours à diminuer s'il n'est maintenu par des immigrations nouvelles. Ajoutons que les créoles et que les Islandais sont moins actifs que leurs parents de la mère-patrie; au contraire, les Français qui se

sont établis au Canada, sous une latitude analogue à celle de la France, ont prospéré au point de centupler et d'obtenir une vigueur supérieure à celle de leurs ancêtres.

On doit comprendre que les modifications introdruites, à la longue, par les milieux, dans la structure des hommes, modifient dans la même proportion les conditions d'existence et les instincts qui en sont l'intuition. Le nègre, que l'extrême chaleur rend nerveux et précoce, appartient tout entier à la sensation présente. Dès l'âge de douze ans il est amoureux jusqu'à la fureur, il passe du désespoir le plus démonstratif aux gambades de la joie; il est constamment débordé par ses passions ; il ressent la douleur au point que la moindre blessure peut lui donner le tétanos. Le Lapon, au contraire, enfonce un clou dans ses chairs sans paraître en souffrir. L'amour a si peu d'attrait pour lui, qu'il cède volontiers sa femme à son hôte. Il ne montre de l'activité que pour satisfaire un appétit que les exigences du climat rendent très-impérieux; hors de là il est mou, placide et bienveillant.

Parmi les sauvages vivant sous une même latitude, on a observé plus de violence, de rapacité, d'hostilité et de cruauté chez ceux qui vivent de chair. La chasse, qui pourvoit à leur besoin, les incite à la guerre et leur donne l'habitude de verser le sang. La nourriture animale donne des aptitudes analogues aux peuples qui se disent civilisés ; elle les rend égoïstes et destructeurs des races voisines. La fruga-

lité, au contraire, développe la bienveillance, adoucit les mœurs, détruit l'amour de la guerre et multiplie les instincts sociaux. Nous ne saurions énumérer ici toutes les modifications que les milieux impriment à la structure humaine, ni en faire découler les modifications subies par les sentiments moraux, il nous suffit de faire comprendre pourquoi les mœurs diffèrent nécessairement chez le nègre, le Lapon, l'Australien, le Malais, le Hottentot, le Malgache, le Patagon, le Botocudos, le Huron, etc. Tous ces hommes ont une structure, des besoins, des goûts et des appétits différents; ils n'ont pas la même manière de comprendre ce qui leur profite et ce qui leur nuit; ils ne sauraient donc avoir la même conscience. Celui qui prend l'appétit de la viande quand ses entrailles en recherchent la digestion, prend de même l'appétit de la guerre quand ses organes sont façonnés pour la faire avec supériorité. Une fois dans la guerre, il torture, il brûle, il vole, il détruit, il tue avec la conviction qu'il en vaut mieux. Quand il frappe sa femme et en exige des travaux excessifs, il recueille l'approbation de ses pairs et même de celle qu'il rend esclave. Ailleurs, la même approbation attend le fils qui tue son père devenu vieux. C'est une bouche de moins à nourrir et une part plus forte pour ceux qui restent. Ailleurs encore, le vieillard dont le jugement échappe au trouble de la passion, tout en bénéficiant de l'expérience acquise, est entouré des prévenances de tous et considéré, pour l'excellence

de ses conseils, comme le membre le plus utile de la tribu.

La conclusion à en tirer, c'est que les mœurs, chez les hommes qui n'ont pas une morale abstraite et nettement formulée, sont liées aux modifications que les milieux impriment aux races. Cette vérité, déjà entrevue par Montesquieu et d'autres auteurs, deviendra d'autant plus apparente que les faits montreront mieux ce que l'état social peut sur les sentiments.

Morale théologique. — Jusque dans ces derniers temps, des préjugés d'une grande puissance se refusaient à soumettre les religions aux investigations de la science. Mais la philologie comparée, outre qu'elle a jeté une vive lumière sur l'histoire primitive de certaines races, sur leurs migrations et filiations, a montré en outre combien le langage, expression mentale des peuples, pèse sur les diverses formes théologiques. Dans une société élémentaire, la parole et Dieu sont élémentaires, à moins qu'ils ne soient importés d'une contrée plus civilisée, où la langue ne contient pas d'expression abstraite et ne fait connaître que des corps à l'intelligence humaine, Dieu est forcément corporel, et il reste fétiche tant que l'homme ne redoute que la matière ou n'espère qu'en elle. Quand le mot aide les intelligences à embrasser des collectivités ou généralités, l'homme, au lieu d'invoquer la protection d'une pierre ou d'un serpent, se fait l'allié de toutes les pierres ou de tous les serpents. Il s'achemine ainsi vers les idées générales qui offriront à son adoration les propriétés,

forces et qualités de la nature entière. Ces modes, étant multiples, produisent le polythéisme que l'histoire montre à l'état d'instinct dans toutes les portions de la race aryenne, aussi bien chez les Hindous que chez les Iraniens ou les Européens. Plus la langue est flexible, plus elle est favorable aux spéculations intellectuelles, plus elle est riche en abstractions, plus elle est poétique et plus elle tend à multiplier les dieux. Bientôt l'homme divinise tous les principes d'action au delà desquels il ne peut remonter. Il adore la lumière, la chaleur, l'air, l'eau, la terre, l'amour, la fécondité, la force, la sagesse, etc. Mais *un dieu ne peut* devenir réel, aux yeux des peuples, qu'en prenant une forme ou figure. Cette figure est empruntée volontiers à l'espèce humaine s'il s'agit d'une divinité bienfaisante, et l'on voit Jupiter, Vénus et Apollon reproduire les plus beaux types de l'humanité. Le rapport qui s'établit entre la figure du dieu et l'idée abstraite qu'il représente engendre le mythe et entraîne à sa suite un immense développement artistique. Nul n'ignore les merveilles de poésie, de peinture, de sculpture et d'architecture provoquées par le polythéisme. Les idées abstraites qui ont pris corps sous la main des artistes grecs et asiatiques ont ouvert la voie du beau et du vrai : elles ont poussé l'humanité vers les arts et les sciences, elles sont devenues les agents les plus actifs de la civilisation.

Cependant la représentation limitée et concrète de la divinité ne peut participer à la généralité et à

l'ubiquité de l'idée abstraite. Une contradiction s'établit entre le dieu concret et le dieu purement idéal ; ce dernier est préféré par les intelligences cultivées, tandis que les intelligences grossières préfèrent l'idole et lui rendent un culte. C'est ainsi que, chez les peuples polythéistes, la plèbe retourne volontiers, par une sorte de regression mentale, vers l'idolâtrie et même le fétichisme, sans que rien, sinon la culture de l'intelligence, puisse empêcher cette dégénération.

Tandis que la race aryenne est poussée, par sa langue, son aptitude artistique et la puissance de son observation, vers le polythéisme, la race sémitique, moins bien douée et naturellement simpliste, incline volontiers vers le monothéisme. Elle donne naissance aux trois grandes religions qui reconnaissent un seul Dieu, et sont, dans l'ordre de succession, le judaïsme, le christianisme et le mahométisme. Sur ces trois religions, une seule a pris une influence décisive sur l'Europe et dompté les instincts religieux des aryens ; mais elle n'a pu opérer cette transformation qu'en s'altérant elle-même et en faisant des sacrifices aux aptitudes de la race qu'elle prétendait conquérir. Le christianisme n'a pu se développer parmi les sémites, attendu que dans sa forme originelle et purement unithéiste, il rentre nécessairement dans la religion juive, et que dans la forme donnée par les Grecs et les Latins, il répugne au génie sémitique. L'hypostase par laquelle on prétend expliquer que trois personnes divines peuvent faire

une seule personne, n'était acceptable que pour les esprits façonnés aux subtilités de l'école d'Alexandrie ; quant aux esprits simples de tous les temps et de toutes les races, il leur est impossible de voir dans trois personnes divines autre chose que trois dieux ; aussi les voit-on invoquer l'un le Père, l'autre le Fils et le Saint-Esprit, ce qu'ils se garderaient de faire s'ils imaginaient que prier l'un c'est faire la même chose que prier l'autre.

La transformation imposée au dogme chrétien par le génie aryen ne s'arrête pas à la Trinité. Une divinité féminine prend place, sous la belle figure de la vierge mère, à côté des dieux masculins; puis viennent les demi-dieux, sous forme d'anges, de saints, de martyrs, etc. En vain le dogme prétend maintenir la suprématie de la Trinité en limitant les honneurs rendus à la vierge et aux saints, le peuple n'entend rien à ces subtilités. Il a pour le culte de Marie une ferveur qu'il n'a pas pour le culte des membres de la Trinité; on le voit même retourner à l'idolâtrie, en adorant la statue de la vierge, et descendre jusqu'au fétichisme en adorant une foule de reliques et même des sources miraculeuses, tant il est vrai que les instincts de la race représentent une puissance impossible à dompter.

Sous la forme que lui a donnée l'instinct de la race caucasique, le christianisme se fonde sur une collectivité divine et se donne ainsi les avantages du polythéisme. Sans être aussi favorable que ce dernier aux diverses formes de l'art, il a trouvé dans

la figure des anges, de la Vierge et de Jésus-Christ plus d'une inspiration sublime; il a su élever des temples merveilleux, il a su établir un culte dont la splendeur n'a guère à envier au culte des divinités païennes. Il est vrai que les doctrines chrétiennes sont peu favorables à la science, et que le retour à l'antiquité, sous la Renaissance, a pu seul ranimer dans l'Europe moderne le besoin d'apprendre et de savoir; mais quand on compare l'action de la religion chrétienne et de sa collectivité divine avec l'action de l'unithéisme pur des juifs et des mahométans, quand on compare la part qui revient aux aryens et aux sémites dans la civilisation, on est forcé d'admettre que la suprématie n'appartient pas aux adorateurs d'un dieu unique.

L'infécondité dans la religion augmente encore si de l'unithéisme on passe au bouddhisme qui se fonde sur la négation de Dieu, sur le scepticisme général, et cherche le suprême bonheur dans l'anéantissement. On s'explique mal, au premier abord, comment une religion athée a pu se produire et réunir trois cents millions de sectateurs, mais, en réfléchissant aux instincts d'adoration des races orientales, on comprend comment la vénération, pour les doctrines d'un philosophe a pu dégénérer en un véritable culte. Ajoutons que le bouddhisme, à l'exemple du christianisme, n'a pas prospéré au sein de la race où il est né, tandis qu'il s'est développé, avec une rapidité extrême, chez les Touraniens dont les instincts athéistes sont mani-

festes. Le Chinois, si nous en croyons son histoire, est un négateur naturel qui reporte sur la raison l'activité que d'autres portent du côté de la foi, et possède ainsi des aptitudes innées pour la métaphysique.

Ce qui nous intéresse particulièrement dans les théologies c'est l'action que chacune peut avoir sur la morale. Le fétichisme peut-il donner aux hommes une théorie du bien et du mal? On tenterait vainement de le démontrer. Lorsque chacun a son dieu et que ce dieu est un corps, rien ne tend à sortir l'homme de son égoïsme; rien ne le pousse à la *bienveillance* pour le coreligionnaire. Aussi voit-on le fétichisme marquer constamment une période de barbarie, de violence et de démoralisation dans laquelle domine, sinon la promiscuité et l'anthropophagie, du moins la polygamie et l'esclavage. Si les fétichistes font échange de bons procédés, la cause n'en est pas dans leur dogme. L'idolâtrie a l'avantage de grouper les hommes dans une même adoration et de les sortir de l'individualisme en leur apprenant le dévouement pour une même cause. Mais le culte adressé à une statue de pierre ou de bois, n'est guère capable d'élever l'intelligence ou le sentiment; il faut arriver aux divinités idéales et multiples du polythéisme pour rencontrer ce qui doit stimuler les esprits et promouvoir les facultés humaines. Quand on adore le ciel, la lumière, la terre et les eaux, quand on adresse un culte aux principes créateurs, destructeurs et rénovateurs des choses, on met une

ardeur pieuse à étudier les qualités de ses dieux. Aussi le panthéisme des samscrits et des grecs a-t-il poursuivi l'étude des forces de la nature avec une ardeur que l'on chercherait vainement chez les monothéistes. La notion des forces générales en posant les assises de la science a également dirigé les esprits vers l'idéal et transformé en divinités des abstractions telles que la beauté et la sagesse. Mais s'il en est résulté une impulsion considérable vers l'industrie et vers les arts, si la production de l'utile et du beau a pu grouper les hommes et agrandir les sociétés, aucune doctrine morale ne découle directement du polythéisme. Une religion qui déifie des forces inconscientes et jusqu'à l'ivresse, est conduite à faire de la fatalité l'arbitre suprême des hommes et des dieux. Lorsque Vénus, Mercure, Apollon et Jupiter, lui-même, obéissent à leurs passions, on est mal venu de demander mieux à la pauvre humanité. Ajoutons que les sectateurs des divinités si différentes ne sauraient avoir les mêmes mœurs, s'ils veulent conformer leur conduite à leur modèle. Tout au plus pourrait-on objecter que le culte exclusif d'un dieu ou d'une déesse peut agir sur les habitudes d'une cité et que la foi en Vénus fût pour beaucoup dans les mœurs des Cypriotes, à supposer que ces mœurs dues au climat de la molle Ionie n'ait pas fait adopter le culte de Vénus. Athènes, d'une autre part, s'était mise sous la protection de la sage Minerve : des temples admirables furent érigés à cette déesse, et l'encens fumait nuit et jour sur ses autels, sans

que la conduite des Athéniens ait paru se ressentir d'un tel patronage. Des infamies sans nombre ont été commises au nom des dieux du polythéisme, et si l'antiquité aryenne donna l'exemple des plus éminentes vertus, la cause en est ailleurs que dans la religion, ainsi que nous le démontrerons ultérieurement.

Il reste à examiner si le monothéisme a sur la morale une action plus immédiate et plus puissante. Chez les juifs, comme chez les mahométans et les chrétiens, Dieu est le créateur et le formateur de toutes choses. Seul il est spontané, incréé et antérieur *à la nature* entière. Sa volonté est la force première, elle est la nécessité, elle est la loi devant laquelle il ne reste qu'à s'incliner et à obéir. Le bien est l'obéissance à la volonté divine, le mal est la désobéissance qui s'incarne dans le premier des révoltés, dans le démon. Cette conception religieuse est admirablement exposée dans la Bible, où l'on voit à chaque page que le mérite consiste surtout à exécuter les commandements de Dieu et le démérite à les négliger. Quand l'éternel ordonne d'exterminer une population entière, il y a crime à lui désobéir, et le chef assez audacieux pour épargner quelques femmes et les enfants à la mamelle subit, par lui-même, et dans ses sujets qui meurent par milliers, une punition exemplaire. Le décalogue est le fondement de la morale juive, non parce qu'il est une déduction logique de l'unité divine, non parce qu'il est un ensemble de préceptes capables de faire prospérer

les hommes, ou d'établir les rapports nécessaires à l'état social, mais parce qu'il est le commandement de Dieu, et parce que le bien est toujours identique à ce que Dieu prescrit. Cette théorie du bon plaisir est dans la logique de l'unithéisme. Elle passe de la Bible à l'Évangile dans la parabole de l'ouvrier de la dernière heure, elle passe de l'Évangile dans la théorie de la grâce qui s'est imposée aux docteurs chrétiens, en dépit de ceux qui voulaient faire concorder l'idée métaphysique de justice avec l'idée de Dieu. En présence de l'éternel omnipotent et omniscient, la morale est sa volonté, la justice est sa manière de dispenser les biens et les maux. S'il lui plaît d'accabler les bons et de les laisser pourrir sur un fumier, s'il lui plaît de favoriser les méchants, et de leur donner toutes les prospérités, nul ne doit faire entendre un murmure. On ne doit pas se révolter davantage quand Dieu se plaît à illuminer et à convertir subitement un débauché, pendant que l'homme de mœurs sévères est torturé par le doute. La sagesse relative des hommes ne saurait contrôler la sagesse divine. Lorsque celle-ci se manifeste dans la révélation, il y a folie autant que méchanceté à ne pas se soumettre, et la mission du prêtre consiste précisément à maintenir l'intégrité de la doctrine et à la rendre obligatoire pour tous. Quoi qu'on ait pu dire de l'organisation de l'Église prenant pour auxiliaires les jésuites et l'inquisition, il n'y a rien en elle qui ne soit dans la logique de l'unithéisme. Les sectateurs de Moïse et de Mahomet ont agi de même.

Ce qu'il y a d'illogique, c'est la Réforme prétendant soumettre la révélation aux appréciations de la sagesse humaine, et voulant compléter la pensée de Dieu par les commentaires de la raison, comme si les choses les plus déraisonnables ne pouvaient être divines.

Après la doctrine vient l'action que l'unithéisme exerce sur l'humanité. On peut voir dans l'histoire des juifs, des chrétiens du moyen âge et des mahométans actuels, combien peu il favorise la science. On ne saurait comprendre, en effet, que la raison humaine puisse se développer à côté du prêtre exigeant la soumission et la foi, ni que la loi scientifique avec ses caractères de nécessité puisse s'élever triomphante où règne la loi divine. Une science subordonnée et s'abstenant d'établir les rapports nécessaires des choses, selon les lois de la raison, ne saurait pas plus exister qu'une religion subordonnant la révélation aux spéculations scientifiques. C'est pour cela que les époques de foi sont toujours des temps d'ignorance et que les époques de développement scientifique sont toujours des temps de doute. Tant que les clercs dominèrent, en Europe, la barbarie fut complète et l'évolution scientifique nulle, ou à peu près. Le doute qui déborda sous la Renaissance, fit surgir les sciences de toutes parts. La Réforme donna de nouvelles armes à la raison luttant contre la foi, puis vint Descartes et le doute philosophique, puis vint le XVIII[e] siècle et ses prodigieuses conquêtes au profit des connaissances hu-

maines. Chaque fois que le catholicisme ressaisit la domination dans les trois derniers siècles de l'histoire de l'Europe, chaque fois la révélation l'emporte sur la raison, la barbarie reprend son empire sur la civilisation. Dans l'Espagne du XVIe siècle les esprits émancipés par la Renaissance prennent un essor remarquable. Ils produisent des merveilles de littérature, de peinture, de science, d'industrie, de colonisation, etc. Mais tout cela disparaît sous le règne de Philippe II. Ce fanatique appelle l'inquisition à son aide ; il veut que la foi catholique règne sans partage, et, quand il meurt, l'Espagne n'a plus un homme éminent dans les sciences et dans les arts, elle n'a plus d'industrie, elle n'a plus d'armée, elle n'a plus de marine, elle paraît morte. Le même fait s'est reproduit en France. Grâce à la liberté de conscience établie par Henri IV et aux progrès philosophiques, dont Descartes est le promoteur, une pépinière d'hommes éminents se forme et illustre le règne de Louis XIV. Mais quand ce faux grand homme s'avise de devenir pieux et de racheter ses adultères, par la révocation de l'édit de Nantes, quand il persécute la libre pensée et la libre croyance, il voit toute prospérité disparaître sous sa main néfaste. Aucun homme de génie ne vient remplacer ceux qui s'étaient formés sous un autre régime, et la France vaincue, avilie, pauvre et ignorante, ressemble étrangement à l'Espagne de Philipe II. Ce que le catholicisme a fait en Espagne et en France, par l'action politique, il l'a fait en

Italie, il l'a fait en Autriche, il l'a fait en Bavière, en Irlande, il l'a fait dans l'Amérique du Sud et dans tous les lieux où il a dominé. La portion de pouvoir qu'il a ressaisie sous Napoléon III a suffit pour amener chez les Français une langueur intellectuelle qu'ils ne connaissaient plus depuis un siècle. Cette déperdition des forces vives, chez les nations, est-elle compensée par une supériorité incontestable dans la moralité? C'est ce qu'il est impossible de maintenir en présence des faits. Dans tous le moyen âge, alors que la foi régnait sans partage et que la direction des consciences appartenait au prêtre *seul, les* vices et les crimes prirent des proportions monstrueuses. La sorcellerie, le sabbat et les superstitions que l'ignorance engendre par milliers, apportaient dans les mœurs des éléments de dissolution auxquels n'échappaient ni le clergé régulier, ni le clergé séculier. Jamais pareilles corruptions n'envahit les peuples. A la fin du règne de Louis XIV, l'hypocrisie vint compliquer des vices dont les mémoires du temps contiennent la longue énumération et dont la Régence offre le tableau complet. Le poison se mêle à la cupidité et au libertinage le plus effréné; la robe du prêtre traîne dans tous les scandales. La preuve de l'impuissance radicale du catholicisme, pour ce qui concerne la moralité, c'est le spectacle offert depuis tant de siècles par la ville de Rome. Cette capitale de la catholicité renferme une quantité de fondations pieuses, dont le but est de pourvoir à l'instruction, au bien-être et à la moralité des classes

inférieures. Dix mille prêtres ont la mission de donner l'instruction au peuple et l'on doit s'attendre, en présence de pareilles institutions, à voir dans les Romains des modèles de savoir, d'urbanité, d'honneur et de probité. Loin qu'il en soit ainsi, la ville de Rome est, au dire des voyageurs impartiaux, la plus dissolue des capitales de l'Europe. C'est un vaste mauvais lieu ou triomphent la paresse, le banditisme et une prostitution omni-sexuelle. Seule la capitale de l'islam offre ces vices au même degré ; mais il ne faut pas oublier que l'unithéisme musulman dont la morale repose également sur le décalogue agit comme le catholicisme, sur les populations. Il a la même prédilection pour les simples et les croyants, la même antipathie pour ceux qui doutent et qui raisonnent, la même impuissance à combattre le vice et à faire triompher la vertu. S'il décompose plus vite les peuples, c'est que la science ne vient pas réparer ses fautes et apporter aux populations musulmanes les principes d'activité et de sagesse qui découlent du savoir humain.

On peut affirmer, l'histoire à la main, et sans qu'il soit possible de trouver une exception valable à la règle, qu'aucune morale ne découle logiquement de l'unithéisme et que les doctrines peuvent varier beaucoup tout en obtenant foi et créance ; ainsi que le prouvent les commandements de Moïse, du Christ et de Mahomet. Si d'un Dieu unique, découlait une morale unique, celle-ci serait la même dans toutes les religions unithéistes et il est loin d'en être ainsi.

Ce qui se retrouve dans toutes ces révélations, c'est l'opinion que la sainteté et l'autorité des commandements de Dieu viennent, non de l'excellence de ce qui est commandé, mais de l'omnipotence de celui qui commande. Il prescrirait le contraire que ce serait encore excellent et qu'il faudrait obéir, à l'exemple d'Abraham se mettant en mesure d'égorger son fils, sur un ordre venu d'en haut, sans se demander s'il fait bien ou mal. Les docteurs de la foi ont tellement cru que la question de pure morale doit être secondaire, qu'ils l'ont toujours subordonnée aux intérêts religieux. En dépit de la loi qui ordonne la charité et l'amour du prochain, ils ont prêché la haine contre l'infidèle ; après avoir prescrit le respect du bien d'autrui, ils ont confisqué les biens des dissidents ; après avoir enjoint aux enfants d'honorer leurs parents et de leur obéir, ils ont arraché les fils et les filles au père et à la mère qui n'étaient entachés d'aucun vice ; après avoir blâmé la violence et le meurtre, ils en ont usé largement contre les ennemis de leur foi, transformant ainsi en auxiliaire de la religion ce qui est déclaré crime par la même religion. Cette prétention de faire sortir le bien de ce qui est le mal, selon les commandements de Dieu, tend à établir une véritable confusion morale dans les cœurs qui sont amenés à mesurer la moralité des actions, sur le profit ou la perte qu'en retire la religion. Un autre principe de confusion se trouve dans les mérites des pratiques du culte qui sont estimés à l'égal du mérite des bonnes œuvres,

bien qu'ils n'aient aucun caractère moral. C'est au point que certains dévots de l'Espagne ou de l'Italie s'estiment moins coupables de détrousser un voyageur, sur la grande route, que de manger de la chair le vendredi saint.

Une fois déviée la conscience ne s'arrête plus dans ses erreurs. Des casuistes, après avoir admis que la foi est une grâce octroyée par le bon plaisir de Dieu, ont emprisonné, torturé, et brûlé des malheureux dont le crime unique était de manquer de foi, crime qui, de l'aveu même des persécuteurs, ne pouvait être imputé aux persécutés. Des tribunaux religieux, sans ignorer que la croyance est involontaire, ont puni la croyance. Ils ont fait de l'opinion un crime et ont donné aux tribunaux politiques un exemple qui n'a été que trop suivi. Joignons à ces faits l'exemple des casuistes dont les prescriptions, après avoir indigné l'honnête Pascal, indignent partout les honnêtes gens, et l'impuissance morale du catholicisme se plaçant à côté de l'impuissance morale du judaïsme et du mahométisme sera manifeste pour tous les hommes que le fait peut convaincre. Quant à ceux qui se vantent de croire l'absurde, nous n'avons pas à nous en occuper.

La morale du Bouddha présente avec celle du Christ des analogies qui ont frappé la plupart des orientalistes. C'est le même mépris pour les honneurs, pour la richesse et les avantages de ce monde, le même renoncement à toutes gloires terrestres, la même disposition à blâmer la caste et l'esclavage,

la même aspiration vers le bonheur de l'autre vie, le même soin du salut avec cette différence que le Nirvana est l'anéantissement, tandisque le paradis représente la vie éternelle. Exactement comme le christianisme qu'elle a précédé de six cent ans, la religion du Bouddha a ses ascètes, ses moines célibataires, ses saints, ses martyrs et ses casuistes commentant la morale du maître. Les travaux des religieux du Thibet rappellent, sous bien des rapports, les écrits des Pères de l'Église; quant aux populations qui subissent l'influence des deux religions, elles présentent un état moral presque identique. Des deux parts les mérites du culte ont fini par dominer les mérites des bonnes œuvres, des deux parts les intérêts du sacerdoce priment les intérêts de la morale, des deux parts le soin du salut a developpé un égoïsme excessif, des deux parts les minuties du culte ont provoqué le retour à l'idolâtrie et au fétichisme.

Morale métaphysique. — Par métaphysique il faut entendre la portion de la philosophie qui traite du principe et de la fin des choses. Mais pour que l'homme cherche le pourquoi des phénomènes, il faut que son esprit soit servi par une langue comprenant, outre les termes concrets, la grande série des expressions générales et abstraites, il faut que les rapports des mots aient fait naître la logique, comme les rapports des nombres font naître l'arithmétique. Ces produits de la raison sont si évidents et si certains que les penseurs les plus éminents de

l'antiquité y virent un moyen d'arriver à la connaissance complète. Il suffisait, à les entendre, de trouver le principe premier et absolu, pour en déduire la série des faits qui ne sauraient pas plus être contraires à la logique que les mathématiques ne sont contraires aux phénomènes de toute espèce. En vertu de ce raisonnement, les philosophes s'évertuèrent de leur mieux et, s'ils ne parvinrent pas à leurs fins, s'ils ne purent surmonter des difficultés dont une méthode insuffisante leur cachait le caractère insurmontable, ils posèrent, du moins, les fondements de la science. Nulle part la métaphysique n'obtint le développement qu'elle prit dans l'Inde, et dans la Grèce antique parce que nulle part elle ne disposa de langues comparables au samscrit et au grec, employés en outre, par des esprits façonnés à toutes les subtilités du mythe.

Les métaphysiciens, après avoir cherché les règles du vrai dans la logique et les règles du beau dans les rapports des nombres et des figures, cherchèrent la règle du bien de l'humanité dans un principe formateur de l'homme. De même que le principe de causalité leur avait suggéré la croyance à un auteur du monde, de même ils supposèrent dans l'homme un principe antérieur et supérieur de l'existence. La logique leur suggérant qu'une réalité existant par soi ne peut pas plus être créée qu'elle ne peut être anéantie et que l'auteur de la nature est immuable et éternel, à l'opposé des êtres corporels périssables, ils crurent de même, que l'âme incor-

porelle de l'homme ne peut périr. Ils imaginèrent alors qu'elle doit, au moment de la mort, passer dans de nouveaux corps, se livrer à des migrations dans les mondes divers, ou retourner à l'âme supérieure par l'absorption dans le sein de la divinité. Inutile de relater ici toutes les opinions que peut suggérer la croyance à une âme immortelle. On chercha, en premier lieu à en déterminer la nature, et la pensée, considérée non pas comme un acte, mais comme un être, servit de modèle. Après avoir fait de l'âme le principe de l'intelligence, on en fit le principe de la conscience, puis le principe de la volonté et de la liberté. On suppose qu'elle possède d'une manière innée, la notion du bien comme celle du vrai, ce qui la rend responsable de tout le mal qu'elle peut faire avec connaissance de cause. Cette responsabilité n'est effective que par la punition des méfaits et la récompense de la vertu, ce qui ne peut avoir lieu que si Dieu, sachant tout et voyant tout, se charge de punir et de récompenser, soit dans cette vie, soit dans l'autre. L'homme libre intelligent et moral devient ainsi l'arbitre de son bonheur à venir et ne peut s'en prendre qu'à lui-même si, par la pratique du mal, il tombe dans l'infortune.

La pratique du bien étant le moyen d'arriver à la béatitude, l'affaire capitale de l'homme est de connaître le bien et de le pratiquer. Il arrive ainsi à la sagesse qui fût la grande préoccupation des métaphysiciens de la Grèce. Ils multiplièrent les théo-

ries de la morale et prétendirent en faire une science distincte sous le nom d'éthique,

A côté des métaphysiciens, qui virent dans l'esprit le principe du monde et de la vie, se placent les penseurs qui prétendirent faire dériver toute chose de la matière. Ils supposèrent que celle-ci peut se diviser jusqu'au moment où elle devient atome et se trouve ainsi conforme aux choses de l'esprit. Pour les uns la puissance formatrice se trouve, au degré le plus éminent, dans les atomes du feu, pour d'autres elle fut dans les atomes de l'air, pour d'autres encore elle fut dans les atomes de l'eau, et sur ces données s'élevèrent des théories qui font pressentir les merveilleuses découvertes de la science moderne. Les atomes qui ne ne sauraient être créés ou anéantis portent dans leur être une activité en vertu de laquelle se produisent tous les phénomènes de la nature. Le mouvement des astres, les faits physiques, organiques et psychologiques sont des actes de la matière, et il est inutile d'en chercher l'explication dans des réalités spirituelles qui, n'ayant ni la dimension ni la figure, sont supposées partout et nulle part, ce qui est absurde. Avec des atomes impérissables, incréés et portant en eux-même la raison de leur existence, Dieu n'a plus de raison d'être; l'âme devient à la fois inutile et incompréhensible, la sagesse consiste à rechercher le bonheur, enfin l'éthique n'a pas d'autre objet que d'enseigner à l'homme l'art d'être heureux. Ces principes donnèrent lieu à diverses écoles. Celle d'Aristippe pré-

conisa la recherche du plaisir et enseigna les moyens de l'atteindre; mais celle d'Épicure, en dépit des calomnies dont elle a été l'objet, fit consister le bonheur dans l'exercice des facultés les plus éminentes de l'esprit et du cœur. L'athée Zénon alla jusqu'à nier que la maladie fut un mal et que les satisfactions corporelles fussent un bien ; réservant exclusivement pour le vice la qualification de mal et pour la vertu la qualification de bien. Il arriva de la sorte à ces doctrines de stoïcisme qui firent, avec celles de Platon, la morale chrétienne et mirent leur empreinte sur les écrits des Pères grecs et latins.

Il faut remarquer ici que la métaphysique n'est nullement hostile à certaines théologies. Si elle détruit, par sa seule présence, le fétichisme, l'idolâtrie et le polythéisme, elle se fait l'auxiliaire, sous sa forme spiritualiste, du Dieu unique et spirituel, elle le débarrasse de la concurrence que peuvent lui faire les idoles et le polythéisme. La métaphysique fut en grande partie, la mère du christianisme, elle en fit une religion acceptable par les esprits les plus cultivés, elle lui fournit ses dogmes et sa morale, elle le mit à la hauteur des plus belles philosophies, elle lui prépara la domination des âmes dans le monde grec et latin. En résumé, l'éthique est restée, jusqu'ici, la fille de la raison : les moralistes religieux ou casuistes parlent et argumentent comme les métaphysiciens. S'il en était autrement, s'ils ne parlaient qu'en qualités de sectateurs du Christ leurs doctrines seraient restreintes et souvent contradictoires,

Pour avoir une morale un peu plus ample, ils devraient retourner au décalogue juif qui fut, selon toute apparence, enseigné à Moïse au sein des mystères égyptiens, comme partie intégrante de la doctrine ésotérique.

Les abus de la métaphysique consistent, en ce qui concerne le spiritualisme, à faire des mystiques, des contemplatifs et des solitaires qui s'absorbent complétement dans le soin de leur salut. Peu leur importent la société, la parenté, les arts, les sciences et la civilisation tout entière; ils n'y voient que des occasions de pécher et de perdre les béatitudes de l'autre vie. Il leur semble absurde de hasarder une éternité de délices contre des satisfactions d'un instant, et ils obéissent complétement à la logique en se retirant dans les solitudes de la Thébaïde. Cette conséquence du spiritualisme chrétien est tellement directe, qu'il est difficile de comprendre qu'un disciple des Pères de l'Église agisse autrement. S'il ne le fait pas, il faut que sa croyance soit bien faible, ou que les attaches sociales soient bien fortes. Les spiritualistes qui transigent avec la matière, et prétendent faire concorder les jouissances corporelles avec les jouissances spirituelles sortent vite de la vertu, en sortant de la logique; ils se mettent dans la situation du prêtre catholique faisant vœu d'humilité, de pauvreté et de renoncement au monde, pour aboutir à une soif inextinguible de domination, à une recherche souvent éhontée de la richesse, et à la préoccupation constante des biens temporels. Le

prêtre perd, dès lors, son autorité de moraliste et laisse tomber dans la dissolution les peuples dont les mœurs lui sont confiées, ainsi que l'on peut le constater dans la catholicité tout entière.

Quand aux déviations de la morale du matérialisme, elles se trouvent surtout dans la recherche de la volupté que les hommes inclinent à confondre avec le bonheur. Le grand nombre ignore combien sont restreints les plaisirs que peuvent donner les sens, et combien est infranchissable la limite que la nature y pose; il ignore que les organes surmenés ne donnent plus que le dégoût, l'ennui, l'épuisement et la maladie; il ignore que le travail, l'étude, la production, la science et l'art renferment des mines inépuisables de jouissances, il ignore ce que valent les affections sociales, il ignore enfin combien il y a plaisir à militer pour le bon, le beau et le vrai. La sensualité grossière est partout un fait d'ignorance; la sensualité raffinée est un fait de sottise, elle est un faux calcul en ce qui concerne la recherche du bonheur. Le véritable matérialisme, celui qui joint l'étude des faits à la conception métaphysique de la matière, se garde des abus du plaisir et de la sensualité. Il cherche le bonheur dans le développement et l'exercice normal de toutes les forces humaines; il sait que ces forces sont liées à l'ordre et à l'équilibre, sans lesquels il n'y a dans l'organisme que faiblesse et maladie. L'ordre étant obtenu dans la vie individuelle, il faut l'obtenir dans la vie collective, et établir la loi du bien dans les

rapports des hommes. Peu importe que ce bien exige la peine, le travail, le sacrifice et la mort même; se faire le martyr d'un sentiment ou d'une idée, c'est se donner la plus poignante des voluptés. Avec la morale matérialiste du XVIIIe siècle se produisirent la Révolution française et des dévouements qui n'ont rien à envier à la foi spiritualiste. On vit un million d'hommes qui, pour la plupart, étaient athées et n'espéraient rien au delà de ce monde, offrir leur vie en sacrifice, et consacrer tout leur être à une idée : mais le peu de succès qu'obtint le dévouement de ces hommes, militant pour ce qu'ils croyaient être la véritable doctrine des rapports sociaux, montre une fois de plus que la métaphysique est aussi impuissante à donner la loi de de ces rapports, que la loi des autres faits naturels. Entre le matérialisme et le spiritualisme qui forment les deux pôles de la métaphysique, oscillent des doctrines intermédiaires dont les nuances se transmettent à la morale. Des transactions s'opèrent, des compromis se forment, des philosophies de fusion se produisent, mais l'éthique n'en est pas supérieure à celle de Platon, d'Épicure ou de Zénon. La métaphysique semble avoir atteint son dernier terme en Grèce et n'avoir prospéré, depuis lors, que par son alliance avec les religions. Elle a joint les forces de la raison à celles de la foi, dotant ainsi le bouddhisme, le christianisme et le mahométisme d'une puissance morale qu'ils ne possédaient pas en propre. Mais il devient manifeste, à cette heure, que cette

puissance ne saurait suffire à l'humanité. On voit le catholicisme, qui représente la combinaison la plus savante et la plus complète de la théologie et de la métaphysique, incapable de sauver les peuples de la dissolution. Il ne peut suivre le progrès que la science et l'industrie impriment à la civilisation, il enferme dans l'ignorance, la paresse et la dissolution les peuples, chez lesquels il maintient son empire. Cette décadence est sans remède : elle vient de ce que les peuples obtiennent ailleurs, une notion plus exacte de la loi. Celle-ci, selon la définition de la science, exprime un rapport nécessaire et *constant*. Or, ce rapport est loin de se rencontrer dans une morale qui, après avoir condamné l'homicide, déclare le glaive saint, bénit la bataille, et fait intervenir le dieu des armées. La même morale après avoir fait de l'orgueil un péché capital et de l'humble pauvreté une vertu, est prêchée par des ministres vêtus d'hermine, de pourpre et de soie, entourés de luxe et pourvus d'un titre féodal. En poursuivant ce parallèle, on verrait le catholicisme multiplier tellement les exceptions à la loi morale, divine et universelle, que dans l'esprit des peuples il ne reste plus de loi. Les âmes simples ne peuvent admettre que le ministre de Dieu dise une chose et en fasse une autre, elles ne peuvent admettre que le pape signe un arrêt de mort, ou que des inquisiteurs torturent qui que ce soit. Il leur serait bien plus facile de comprendre le prêtre disant : Tout homme qui tue, fut-il soldat, général, juge, ou roi,

est un criminel; disant: Tout homme qui dépouille, fut-il député, ministre ou empereur est un voleur; disant : Tout homme qui vit dans le luxe et les honneurs ne peut sortir du péché. Alors la morale aurait les caractères de la loi, et ne serait plus, aux yeux des populations que le doute envahit, un moyen d'assurer aux habiles les bénéfices sociaux et d'en dépouiller les pauvres d'esprit.

Cette décadence de la morale philosophique et théologique, a été encore accélérée par la critique moderne montrant l'impossibilité de connaître les substances Dieu, esprit et matière. Les bases de la religion et de la métaphysique sont ainsi ramenées à l'état de simples conceptions : elles rentrent dans la catégorie des opinions individuelles et peuvent varier sans que l'action sociale ait une autorité suffisante pour intervenir. Comment incriminer un athée, quand on ne peut lui démontrer l'existence de Dieu! Que dire à un matérialiste auquel on ne peut démontrer l'existence de l'esprit! Que reprocher à un fauteur du mal quand on ne peut lui enseigner clairement le bien! La société, faute d'avoir une morale suffisante et d'y croire, ne sait plus sur quoi fonder ses institutions; elle légifère au hasard et finit par s'abandonner entièrement au caprice des majorités. Or, ces majorités ignorent les nécessités de l'état social au point de croire que la vérité des lois tient au nombre des votants, et non au caractère de ce qui est voté. On voit telle Assemblée constituante, décréter des institutions mauvaises et les déclarer

bonnes, parce que c'est son bon plaisir. Elle croit pouvoir décréter à son gré et avec un droit égal, la monarchie ou la république, sans vouloir comprendre que deux formes contraires de gouvernement ne peuvent être, l'une et l'autre selon la morale et la justice.

La théorie du contrat social et de la souveraineté du peuple vient de l'ignorance des hommes : ils ont pu voir par des exemples récents que cette souveraineté peut produire les mêmes abus et les mêmes tyrannies que le pouvoir monarchique ou aristocratique. Une seule autorité a le privilége de n'être jamais cruelle ou tyrannique, c'est la science. Elle a le don merveilleux de persuader sans persécuter qui que ce soit, sans employer jamais la violence. Elle ne connaît pas de délit d'opinion, elle n'a besoin ni de l'inquisition ni des jésuites, elle n'a infligé à personne les persécutions qu'elle a souffertes. Mais elle n'existe qu'à la condition de posséder le vrai au point de le démontrer d'une façon irréfutable. Jusqu'ici, la morale scientifique n'a pu se former, en dépit de tentatives parmi lesquelles il nous faut citer celle de la morale indépendante.

Des disciples de Kant, après avoir montré que les morales théologiques et métaphysiques sont impuissantes à prendre, désormais, la direction des peuples; après avoir établi que la morale naturelle ou spontanée ne peut donner, sous forme de mœurs, une direction à la loi politique; après avoir signalé l'impérieux besoin qu'éprouve la société actuelle

d'avoir la véritable théorie du bien, et de fonder la justice sur autre chose que le sentiment ou de vaines conceptions, ces penseurs, disons-nous, ont prétendu édicter une éthique nouvelle sur le principe de la liberté, de la dignité et de l'inviolabilité de la personne, sans paraître s'apercevoir que ce principe posé *à priori* est purement métaphysique, et qu'une doctrine prétendant trouver dans l'individu seul et dans ses facultés innées la loi de ses rapports avec ses semblables, au sein de la société, néglige la portion du problème que représente cette société et ne peut arriver à une solution valable. Quelques citations empruntées au livre de M. C. Coignet[1], peuvent très-bien faire comprendre sur quels principes repose la morale indépendante.

« L'homme est libre, parce que enclavé dans un « système de forces et de lois qu'on appelle la na- « ture, il entrevoit un but que la nature ne lui « donne pas, il pose lui-même ce but et il le réalise.

« La Personne humaine, la personne libre et res- « ponsable, la personne respectable et obligée au « respect, tel est le fondement de la morale pris, « tout entier, dans la réalité. En se saisissant lui- « même en tant que cause, en se reconnaissant « comme tel, l'homme revêt dans la nature une « dignité et une grandeur uniques, il ne peut plus « servir de moyen.

« La liberté morale constitue donc l'inviolabilité

1. *La Morale indépendante.* Paris, 1869.

« de la Personne humaine, elle constitue le droit « individuel, droit que la nature ignore, elle qui « va à ses fins par le sacrifice permanent des indi- « vidualités à l'ensemble. »

On reconnaît ici les doctrines du XVIIIe siècle. Elles aussi sont parties de l'Être raisonnable, libre, responsable et inviolable; elles aussi ont considéré l'humanité comme une personne, au lieu d'y voir des individus soumis aux lois de l'organisation sociale; elles aussi n'ont pas semblé s'apercevoir que l'obligation, sous ses formes multiples, est inconciliable avec des êtres libres qui, dans leur inviolabilité ou *souveraineté*, deviennent seuls juges du bien ou du mal qu'ils peuvent faire. Pourquoi se proposeraient-ils pour but le respect de leurs semblables, s'ils se trouvent en mesure de le détruire ou de le spolier? Pourquoi mettraient-ils des bornes à leur liberté au lieu de l'exercer dans sa plénitude?

Si la vie humaine n'est pas régie par une loi ***naturelle*** et supérieure à l'individualité, le respect mutuel entre individus ne peut résulter que d'une convention: mais des êtres libres peuvent convenir de cent morales différentes et les rendre ainsi légitimes, au même titre. Et ceux qui ne voudraient pas signer au contrat, pour rester libres! à quel titre les contraindre? Comment attenter à leur ***inviolabilité?*** où prendre le droit de sacrifier leur ***individualité à l'ensemble?*** Mais admettons, en dépit des millions de faits présentés par une histoire toute remplie du viol des âmes, que le respect mutuel puisse résulter d'une

faculté spéciale de l'humanité, on n'aura encore que la portion négative de la morale, celle qui se réaliserait de la façon la plus complète si tous les hommes vivaient à cent lieues les uns des autres. A pareille distance, ils ne se feraient aucun mal et leur dignité serait intacte; mais, quand on veut vivre en société, il ne suffit pas de se respecter les uns les autres, il faut s'aider réciproquement, se servir et faire échange de vie. C'est ce qui a été parfaitement senti, il y a deux mille ans, quand à l'ancienne prescription de ne pas faire à autrui le mal que l'on redoute pour soi, on substitua le précepte autrement fécond de faire à autrui le bien que l'on désire.

Pour montrer à quel point les principes de la morale indépendante reposent sur une conception arbitraire et sont peu conformes aux faits, il nous suffira de rappeler que l'individu, livré à ses propres forces, n'a aucun sentiment de respect, de dignité et de moralité. Il reste une brute dominée par ce qu'il y a de plus élémentaire et de plus égoïste dans les instincts de conservation. Il est a peine supérieur à un loup ou à un chacal. Seul, l'état social peut modifier son être en lui donnant l'amour de ses semblables, le doter des instincts moraux, joindre à la bonté le sentiment de la dignité, enfin, amener la notion de la justice à la suite du respect de soi-même et d'autrui. Ceux qui étudient les faits savent que la conscience, représentée comme une et identique chez tous les hommes, est une sorte de table rase sur laquelle les diverses sociétés gravent

les choses les plus dissemblables; ils savent enfin que le même homme, selon qu'il appartient à tel groupe social, peut devenir un monstre ou un type de vertu. Attribuer à cet homme si variable, si divers, si peu riche de son propre fonds, ce qu'il n'obtient jamais que de la générosité d'une organisation supérieure, c'est méconnaître les faits des mieux établis. En réalité, l'homme ne vaut qu'en devenant l'organe de la société, qu'en subissant la loi naturelle de la société, qu'en recevant l'énorme capital d'intelligence, de conscience et de liberté que lui donne la société. Celle-ci, au lieu de dériver d'une personne antérieurement libre, responsable et inviolable, devient l'auteur de la Personne et de ses attributs. La morale a son origine et sa fin dans les rapports sociaux; elle n'a pas mission de faire prospérer l'Individu et d'empiéter sur l'hygiène, mais de donner les éléments de la prospérité sociale. Jusqu'ici elle n'a pu, entre les mains des révélateurs et des philosophes, parvenir à l'unité et conquérir l'assentiment général, parce que nulle religion et nulle doctrine posée *à priori* n'a pu réaliser un œuvre pareille. La seule puissance qui, jusqu'ici, ait obtenu le privilége de commander, à la fois, la croyance et l'obéissance, c'est la loi scientifique. Nul ne la repousse s'il n'est idiot. Il suffit qu'elle apparaisse, soutenue par la démonstration et l'évidence, pour que chacun lui rende hommage et devienne volontairement son sectateur. On peut donc assurer que, le jour où apparaîtra la loi scientifique et posi-

tive de la morale, le bien obtiendra une puissance irrésistible, au sein de l'humanité.

Concluons de cette courte analyse que la morale empirique des sauvages et les morales dogmatiques des religions et de la métaphysique sont incapables désormais, de diriger l'humanité. Faute de reposer sur des bases positives et de pouvoir se démontrer, elles restent stationnaires, depuis deux mille ans, sans que l'une paraisse devoir l'emporter sur les autres et obtenir l'assentiment général. On put croire, à la fin du XVIIIe siècle, que l'éthique des encyclopédistes aboutissant à la déclaration des droits de l'homme, allait obtenir une supériorité définitive, mais la réaction religieuse dissipa cette illusion. Il ne suffisait pas de déclarer les droits humains, il fallait les démontrer, les définir, les étayer par des faits et les soustraire ainsi à la domination du droit divin. Ce dernier possède encore une influence considérable, il paralyse encore l'émancipation des peuples, il maintient entre la notion du bien et celle du mal la plus déplorable confusion. Ce chaos, qui dure depuis tant de siècles, durera longtemps encore si l'on ne parvient à découvrir une morale capable de s'apprendre et de se démontrer, capable enfin d'obtenir l'assentiment général, par la force de l'évidence. Toute morale dogmatique a l'impuissance du dogme, toute morale fondée sur la liberté ne saurait être obligatoire et reste comme non avenue en face du dissident qui nie ou prétend s'obliger autrement; enfin la morale ne peut devenir la base de la loi so-

ciale acceptée par tous, si, aux yeux de tous, elle ne dérive de la nature même des choses, et, comme les autres lois scientifiques, ne prend les caractères de la nécessité. Prétendre la faire sortir de la conscience et du sentiment, qui sont variables et divers, c'est continuer la tentative vaine à laquelle s'acharne l'humanité depuis quatre mille ans.

II.

FORMATION DE L'ÊTRE MORAL.

Les variations infinies que présentent les consciences selon les races, les temps, les lieux et les circonstances, outre qu'elles montrent combien est vaine cette théorie du sens moral sur laquelle certains penseurs ont voulu fonder une éthique, montrent également la nécessité de connaître à quelles conditions la brute humaine, que recèlent plusieurs îles de la Polynésie et même les prisons des peuples civilisés, peut s'élever jusqu'à la moralité des hommes qui dominent les sociétés actuelles. Un premier fait indéniable c'est que la séquestration, l'isolement et le manque de participation à un état social quel qu'il soit empêche la formation de la conscience, chez l'homme, aussi bien que chez les animaux. Tant que l'Individu sous l'influence de l'égoïsme préfère ses propres convenances aux besoins de tous les membres de sa race; tant que son intelligence reste déprimée par l'isolement, la seule biologie peut

l'admettre parmi les membres de l'humanité. Mais, au point de vue social, il reste une brute, jusqu'au moment où il a obtenu la somme d'altruisme et de pensée indispensable à la personne. Même au sein d'une famille qui ne fait pas partie d'un groupe supérieur, l'homme reste dans une moralité élémentaire. Son langage se compose de quelques interjections analogues à celles dont usent les animaux pour exprimer leurs besoins, leurs plaisirs ou leurs peines ; ses appétits gardent une violence extrême, ses caprices sont tyranniques ; sa réflexion ne se produit pas et son altruisme naissant ne peut lutter contre un égoïsme qui déborde de toutes parts. Il faut peser ces diverses circonstances pour se rendre compte de l'état mental de certains sauvages, et pour comprendre comment des membres de l'espèce humaine sont, sous le rapport moral, plus voisins d'un gorille que d'un Européen.

Avec le groupe social qui domine la famille et se produit dans la horde, la tribu, le municipe, etc., surgit un altruisme, un langage et un état moral d'un ordre plus élevé. Des facultés apparaissent qui exigent l'action collective, rapprochent les individus par un intérêt commun, font qu'ils participent aux mêmes actes et vivent de la même vie. L'homme s'attache à son semblable et en ménage les besoins sous une influence autre que l'instinct paternel ou sexuel ; l'amitié fait sentir sa pression sur les âmes, le Substantif et le Verbe se dessinent dans le langage et apportent une force représentative d'une grande

puissance. Le père peut dès lors, transmettre à son fils le fruit de son expérience; l'ami peut dire à l'ami ce qu'il a observé dans ses courses lointaines; l'homme a le moyen de commencer, par voie de *tradition*, le capital intellectuel qui doit s'agrandir toujours et prendre les proportions de la civilisation, au moment ou l'écriture étend les limites du savoir au delà de la mémoire humaine. Dans la tribu se développent les diverses formes de l'instinct d'imitation et de l'instinct de manifestation; le chant, la danse et la cérémonie naissent successivement, traînant à leur suite le mythe et les sentiments religieux. Le récit stimule la curiosité et provoque l'observation, la discussion rectifie les jugements, donne un caractère au mensonge et à la vérité, tout en préparant les voies à la logique. Bientôt le savoir attire le respect à qui en est doué et protége la faiblesse physique du vieillard; le règles qui s'établissent par la force des choses et prennent les caractères de la coutume, rendent plus facile et plus sûre l'action en commun, si bien que des travaux impossibles à l'individu isolé, peuvent désormais s'accomplir. La pêche, la chasse et la cueillette en deviennent plus fructueuses et diminuent d'autant la tyrannie de la faim. Sitôt que l'état mental comporte la prévoyance, l'épargne compense les temps de punérie par un prélèvement sur les temps d'abondance, la richesse est entrevue et devient une prime pour l'activité humaine.

Il suffit de lire avec attention les récits des voya-

geurs dépeignant les mœurs, les coutumes et les actes des peuplades sauvages ou simplement barbares, pour voir dans les faits comment les fonctions sociales se provoquent, se suivent, s'enchaînent, se multiplient et agrandissent la vie de l'individu à mesure que l'égoïsme devient impuissant à lutter contre l'action collective. Cette action finit par envelopper le cœur humain, par le pénétrer, par le modifier et par en bannir l'odieuse tyrannie du moi. L'individu sent de mille manières que le concours des membres de sa tribu lui est précieux et qu'il en retire des avantages bien supérieurs à ce que lui promet l'isolement. Il se sent attiré invinciblement vers des êtres qui lui parlent, qui l'instruisent, qui le protégent, qui le civilisent, qui agrandissent ses plaisirs et qui calment ses douleurs. Mais plus il aime sa tribu et plus il en déteste les ennemis, plus il s'acharne à la bataille pour l'existence qu'elle livre aux tribus voisines. L'égoïsme collectif profite, de la sorte, de tout ce que perd l'égoïsme individuel et vient limiter l'action moralisante de l'état social.

Il arrive, cependant, un moment où les tribus s'aperçoivent que l'union leur serait plus profitable que l'hostilité. La paix s'établit entre elles, puis l'alliance, puis l'union qui leur permet de s'élever jusqu'à la peuplade. Ici apparaissent des conditions d'existence qui semblent condamner certains hommes à l'immobilité, tandis que d'autres sont voués aux progrès.

Chez les sauvages soumis actuellement à notre

observation, nous voyons que la pêche et la chasse sont les principaux moyens d'alimentation. Il en résulte que les approvisionnements sont nuls, que les alternatives d'abondance et de famine se produisent constamment, amenant une mortalité considérable. A cette cause de dépopulation il faut ajouter l'impossibilité où se trouvent les peuplades de se rapprocher et de restreindre leurs terrains de chasse, à peine de s'affamer mutuellement, un intérêt capital les porte à faire la solitude autour d'elles, et à éloigner, par la force, ceux qui prétendraient les avoisiner. Les exigences de l'alimentation entretiennent, ainsi, une cause permanente de guerre, alors que l'habitude de verser le sang des animaux entretient l'instinct de la bataille. Que l'on ajoute à tout cela une paresse traditionnelle, une volonté esclave du caprice, et l'on comprendra comment la belle race des Colombiens de l'Amérique du nord est restée dans la sauvagerie, alors que la laide race chinoise est arrivée à un degré éminent de civilisation. On dirait que les hommes habitués à vivre de sang et de meurtre sont maudits.

Par opposition, on voit toute peuplade qui se livre à l'agriculture s'élever progressivement jusqu'à la nation. Si les Colombiens du Mexique et du Pérou ont créé des nations puissantes et civilisées, la cause en est, selon toute apparence, dans leurs belles moissons. La culture avait créé dans l'île d'Otahiti une petite nation et une civilisation élémentaire, alors que les Européens y abordèrent pour la première fois.

Entre la chasse et la culture se place comme moyen intermédiaire, pour l'alimentation, l'état pastoral. Ici encore les populations ne peuvent devenir denses, contraintes qu'elles sont de livrer de grands espaces à leurs troupeaux. De plus, elles sont obligées à des émigrations continuelles, l'herbe ne croissant pas sur le même sol, pendant toutes les saisons. Les habitudes d'isolement et de migration sont contraires à la formation des nations, ainsi que le montre l'exemple des Arabes qui, depuis six mille ans, sont arrivés à la peuplade sans pouvoir aller au delà. Le commerce a fondé quelques cités florissantes sur leur territoire, une belle langue s'y est produite, un idéal religieux a surgi, mais le pasteur arabe est resté réfractaire à tout cela. Les éléments civilisateurs qui lui ont été apportés du dehors et qui n'ont pas surgi de son propre sein sont demeurés comme non avenus. Il a utilisé la religion, les arts et les fruits d'un état social supérieur au profit de sa barbarie, il n'a pas su étendre jusqu'à la peuplade voisine l'altruisme du coreligionnaire, il pille sans scrupule juifs, chrétiens et musulmans; il n'est arrêté dans ses dépradations que par une force supérieure à la sienne. Sa morale est limitée par un altruisme qui ne dépasse pas sa tribu ; et sa raison se maintient en harmonie avec sa morale.

Des faits analogues se produisent dans tous les lieux occupés par les races pastorales, aussi bien dans les pampas de l'Amérique méridionale, ou

les Gauchos ont pris les mœurs analogues à celles des Arabes, que sur les plateaux de l'Asie centrale. Là, des hommes appartenant à la race mongolique restent dans l'éternelle barbarie de la peuplade, tandis que des hommes de la même race ont fondé en Chine la nation la plus vaste, la plus dense et la plus populeuse du monde entier, surtout par le bénéfice d'une admirable culture. On comprend combien est justifiée cette fête que l'empereur de la Chine célèbre annuellement en conduisant de ses propres mains une charrue dorée. Il ne fait que rendre hommage au principe formateur de la grande nation à laquelle il commande.

Si, du fait pris dans son ensemble, nous passons aux détails, il nous devient facile de comprendre pourquoi l'homme qui plante, sème et fertilise la terre, s'y attache comme à sa nourrice et fixe sa demeure à côté de son champ. Sa récolte, exposée à la déprédation pendant des mois entiers, lui rend les maraudeurs odieux. Pour leur échapper il est contraint de s'associer à ceux qui ont les mêmes intérêts que lui. Des cultures qui se touchent et qui se pressent sont bien plus faciles à défendre que les cultures isolées : elles permettent, en outre, à un grand nombre d'hommes de s'alimenter sur un espace relativement restreint. Ce qu'ils font pour leurs cultures, ils le font pour leur habitations : ils les pressent, ils les rapprochent dans un lieu facile à défendre, ils les entourent de fortifications, mettant ainsi à l'abri des brigands leurs femmes, leurs enfants et

leurs biens. Dans un mileu pareil, la propriété s'affirme et se précise. Chacun connaît son avoir et le distingue de celui d'autrui : tous sont amenés, pour garder ce qu'ils ont, à défendre contre le vol ce que possèdent les autres. A côté de la propriété individuelle, fruit de la culture et du labeur, se place la propriété collective, représentée par la source qui sert à la commune entière, par les fortifications qui enserrent toute la cité, par les routes, les rues et les voies de communication, par les immeubles que nécessitent les services publics. L'altruisme, inséparable du sentiment de la propriété collective, se développe encore à mesure que se fait sentir la nécessité de la police, de la justice, de la garde, de l'impôt et des travaux d'utilité publique. Les hommes ont mille raisons de sentir en commun, de penser en commun, d'aimer et de haïr en commun, de se battre en commun. Aussi leur conscience est-elle contrainte à se former, à s'agrandir, à s'enrichir des éléments de la morale, à acquérir les notions de droit et de devoir, à s'imprégner d'une justice rudimentaire.

Ce tableau, fort abrégé, suffit cependant pour montrer comment les peuplades formées par des chasseurs peuvent se maintenir pendant bien des siècles sans sortir de la sauvagerie ; l'égoïsme s'avivant incessamment par l'isolement, par la bataille, par l'abus de la force, par le déplacement continuel, par les rapines et par la misère, tandis que l'altruisme ne rencontre aucune des conditions favorables à

son développement. Le même tableau montre comment la tribu du pasteur, en raison de ses habitudes nomades et rapaces, en raison des grands espaces nécessaires à ses troupeaux, s'immobilise également dans un état social qu'elle ne peut dépasser, état qui caractérise les Arabes, les Tartares, les Gauchos et tout ce qui s'est montré réfractaire à la civilisation dans le vaste continent asiatique. Les races qui ont atteint l'altruisme d'ordre supérieur y sont arrivées, non par la horde, non par la tribu, mais par le municipe agricole, devenant nécessairement industriel. Pour s'en convaincre, il faut étudier, non pas les lambeaux d'histoire que nous offre l'origine des sociétés grecques ou italiennes, mais ce qui s'est passé dans l'Europe du moyen âge. Elle s'est trouvée un moment, à la suite de l'invasion des barbares, partagée en une multitude de clans peu disposés à se rattacher à des groupes sociaux plus élevés. La barbarie germanique ou scandinave apportait ses mœurs en Gaule, en Italie et en Espagne; elle semblait anéantir la civilisation. Mais sur le sol des pays conquis la vie de chasse et de pacage que favorisaient les forêts et les landes humides de la Germanie ou de la Scandinavie n'était plus possible. Les vaincus avaient des vignes, des oliviers, des vergers et des moissons. Il fallait conserver ces choses précieuses et, pour le faire, se fixer sur le sol. Alors le municipe se substitua peu à peu au clan, en dépit des instincts de la race. L'esprit rapace, spoliateur et féodal du barbare lutta bien longtemps contre

l'esprit municipal; l'égoïsme fut longtemps triomphant; mais il perdait, de siècle en siècle, quelque lambeau de sa puissance, pour céder, en dernier lieu, la suprématie à l'altruisme.

Dans le midi de l'Espagne, l'invasion des Arabes, par suite de causes analogues, produisit des résultats pareils. La tribu étant contrainte de faire place au municipe, en raison de la disposition du sol et des nécessités de la culture; une belle civilisation surgit avec rapidité, tandis que la barbarie persista dans les contrées africaines, où les compagnons de Mahomet trouvèrent un sol analogue à la mère-patrie. Avec la tente et le troupeau s'implanta l'immobilité sociale. Des moralités si diverses, malgré la conformité de la religion et de la race, témoignent assez combien la révélation est impuissante à civiliser. Cette impuissance se montre dans le christianisme du moyen âge qui n'enlève rien à la brutalité du barbare, qui ne sauve les populations ni des turpitudes du sabbat, ni des superstitions les plus grossières, ni des vices immondes, qui fournit des armes aux forts, pour opprimer les faibles, qui admet la sorcellerie et les jugements par l'épreuve du combat ou du feu.

Tout au contraire, on voit la morale, la science et la civilisation tout entière suivre partout et toujours le développement du municipe, quelle que soit, du reste, la révélation adoptée. Dans toute l'antiquité asiatique, africaine ou européenne, l'on est certain de rencontrer l'organisation municipale où

l'homme se moralise ; le même fait se reproduit au moyen âge, dans lequel les municipes de l'Italie, de l'Espagne, de la France méridionale, des Flandres, de la Hollande, etc., sont des foyers de moralité, de science, d'industrie, de commerce et d'émancipation. Partout la commune est la grande institutrice de l'humanité et la mère du bien social. Où elle ne peut se former, le barbare se maintient inébranlable; où elle s'établit, l'être moral va grandissant avec chaque génération.

Faute d'avoir entrevu cette vérité, des hommes d'État dont l'intelligence ne saurait être suspectée s'épuisent en efforts stériles pour fonder des colonies, soit qu'ils veuillent civiliser des populations barbares, soit qu'ils prétendent implanter des hommes civilisés sur un sol conquis. La France colonise mal, non pas que les Français ne puissent prospérer loin de la mère-patrie, ainsi qu'on se plaît à le répéter, en dépit des faits, mais parce qu'elle ne sait pas fonder dans ses possessions nouvelles les municipes qui ont si bien réussi à tous les peuples colonisateurs, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Tant que la tribu arabe restera pastorale, tant qu'elle ne deviendra pas un municipe agricole, tant que les municipalités algériennes n'auront pas les libertés et l'autonomie qui, seules, peuvent en faire des êtres vivants, il n'y aura pas colonisation réelle de l'Algérie. Cette organisation si désirée ne peut elle-même être obtenue de gouverneurs militaires dont l'éducation tout entière a été dirigée vers les

moyens de donner la mort, et non de donner la vie.

Le militaire comme le prêtre aime et veut reproduire partout l'organisme dont il fait partie, ne se doutant pas que l'armée comme l'Église est un parasite vivant de la séve d'autrui et agissant sur les nations comme le gui agit sur les arbres. Voilà pourquoi moines et généraux sont impuissants à fonder des colonies, tandis qu'ils ont un talent inné pour en expulser la séve. On peut bien, avec l'armée et l'Église, absorber ce qu'il y a de vie dans des populations soumises par la force; mais il faut d'autres *agents* quand on veut, non amoindrir, mais augmenter l'existence sociale par la formation des êtres sociaux.

De même que la fécondité de la commune suppose une organisation suffisante pour produire l'autonomie, de même la puissance communale a des limites qu'elle ne saurait dépasser sans amoindrir l'individu et sans violer la loi de mutualité entre le citoyen et la cité.

Les villes de la Grèce antique, malgré les similitudes de langue, de religion et de mœurs ont été impuissantes à s'organiser dans une grande nation, parce qu'elles portaient à l'extrême l'égoïsme municipal. Ajoutons que, chez elles, le citoyen placé en présence de l'État, sans être protégé par les franchises municipales ou provinciales, comptait pour bien peu de chose. Son manque d'importance était si bien accepté que Lycurgue, Solon et même Platon le sacrifièrent, sans scrupule, à la prospérité

générale. Nul n'imaginait alors la solidarité établie par l'organisation entre la prospérité individuelle et la prospérité sociale ; nul ne savait qu'il existe entre les groupes sociaux une hiérarchie sans laquelle l'individu périclite aussi bien que la cité.

Les lois des villes de la Grèce encouragèrent le dévouement de l'individu à la chose publique et produisirent des vertus éminentes sous ce rapport, mais elles firent, à d'autres égards, des mœurs détestables et ce manque d'honnêteté tant reproché à la race grecque.

Si la moralité romaine fut supérieure, c'est que le citoyen était bien mieux protégé à Rome qu'à Sparte ou à Athènes. Un municipe moins écrasant pour l'individu et moins égoïste que dans la Grèce permit, en Italie, la formation d'une nationalité dont on reconnaît la puissance quand on voit Annibal, après la bataille de Cannes, faire de vains efforts pour détacher de Rome une quantité de villes alliées. L'organisation sociale fut la véritable force des ennemis de Carthage et leur permit, après d'énormes désastres militaires, d'envahir simultanément l'Espagne et l'Afrique. Mais cette force diminua lorsque les conquêtes s'étendirent hors de l'Italie et lorsque des proconsuls firent sentir aux provinces soumises la dureté et l'avidité romaines. Les mœurs se ressentirent de la tyrannie des uns et de la servitude des autres ; la plaie de l'esclavage s'étendit comme une lèpre et il devint impossible de trouver dans l'empire la pondération et l'équi-

libre qui sont partout des principes de vie et de durée.

Une preuve que Rome, à mesure qu'elle grandissait, s'écartait de la véritable organisation sociale, c'est que les mœurs de ses citoyens s'altéraient et se corrompaient chaque jour davantage. Un moment vint où le mal fut sans remède et où l'invasion des barbares fut seule en état de rendre au citoyen la part qui lui avait été enlevée, de refaire le municipe selon les lois véritables de l'organisation, de tirer les consciences de la fausse voie où les engageait un état corrupteur. Des penseurs tels que Platon ou Zénon, des révélateurs tels que Jésus-Christ avaient bien pu, sous l'action de l'idéal, édicter une morale qui poussait l'altruisme à ses dernières conséquences, mais les mœurs qui dominent l'action sociale n'en étaient guère modifiées. Jamais les égoïsmes et les tyrannies qui en sont la conséquence inévitable n'engendrèrent autant de corruption qu'à l'époque où philosophaient les stoïciens et où Jésus prêchait sa doctrine. Celui-ci et ceux-là représentaient une réaction altruiste égale à ce qui l'avait provoquée. Devant ces Romains qui sacrifiaient des populations entières à leurs plaisirs, des hommes étaient pris d'une sorte de besoin de se macérer, de se torturer et de se faire martyrs. Mais leur abnégation n'était pas plus dans la véritable voie sociale que l'égoïsme impitoyable des patriciens de Rome.

Il n'est pas moins vrai que la cité antique malgré son organisation vicieuse produisit des langues et

des arts admirables. Elle développa la logique et les sciences abstraites, elle établit un droit rudimentaire, mais elle fut impuissante à organiser la science expérimentale, la véritable morale et le véritable droit. Ceci était réservé à la nation et aux forces nouvelles qui résultent de sa formation.

En examinant à quelles conditions les individus forment la famille et les familles forment le municipe, on sait à quelle condition les municipes forment la nation. L'individu, la famille et la commune sont des êtres définis qui ne peuvent arriver à une existence supérieure s'il ne se rapprochent de leur constitution normale, attendu que le monstre ne transmet ni ne propage la vie. La famille monstrueuse du sauvage empêche la formation du municipe comme le municipe monstrueux de la Grèce empêcha la formation de la nation. Il suffit donc qu'une race donne à ses organismes la structure qui doit en faire des êtres définis selon la loi de concours, de solidarité et de mutualité, pour qu'elle obtienne une supériorité nécessaire sur toutes les autres races. La cause de la suprématie de l'Europe n'est pas dans une plus grande énergie de ses populations, dans des aptitudes intellectuelles qui font exception, ou dans ses forces militaires; car on trouve en Asie des populations qui ne le cèdent à nulle autre en beauté, en force, en énergie et en intelligence. Les Européens ont pris la direction de la civilisation, parce que, les premiers, ils ont organisé la famille, le municipe et la nation selon les

lois de la vie. En accordant une grande considération à la femme, les Celtes et les Germains se gardaient du fléau de la polygamie; en accordant la liberté et la dignité à la mère, ils protégeaient les enfants contre la brutalité ou la rapacité paternelle, ils établissaient entre les divers membres de la famille une pondération faisant pressentir la justice. Des enfants nés et grandis dans la liberté et la justice portaient l'une et l'autre au sein de la peuplade formée par l'union des familles : où règnent la liberté et la justice naît la pondération qui est la mère de l'organisation communale comme de toutes les autres, en ce qu'elle maintient entre les organes l'équilibre indispensable à la vie. Dans tous les lieux où domina l'esprit d'égalité on vit prospérer la famille et la commune, tandis qu'elles furent altérées profondément dans les contrées où dominèrent l'autorité, la caste et le privilége qui représentent le génie égoïste de l'Asie. Des communes se formèrent au sein de la féodalité, l'union des communes aboutit à la première sorte d'organisme conduisant à la nation. Dans ces groupes définis et résultant de la nature même des choses, la vie sociale a des fonctions déterminées et analogues aux fonctions individuelles. De même que l'organisation humaine a des limites au delà desquelles l'homme cesse d'exister, de même l'organisation communale ne peut varier indéfiniment. Vainement des familles se réuniront, se feront une charte et deviendront une société en vertu d'un contrat, si la loi positive

qu'elles prétendent se donner n'est pas conforme à la loi naturelle de la commune, celle-ci ne se produira pas. Pour qu'elle vive et prospère, le privilége doit en être banni, ses actes doivent être conformes à l'intérêt collectif, l'autonomie lui est indispensable, il faut qu'elle ne blesse ni la loi de la famille, ni la loi de l'individu.

De même que bien peu d'hommes sont exempts d'infirmités héréditaires ou acquises, de même il existe peu de municipes sains; mais, infirmes ou non, ils sont poussés, dès qu'ils existent, à s'organiser en province, puis en nation. Ici encore apparaissent des groupes définis dont les conditions capitales d'existence échappent à la volonté individuelle aussi impuissante à créer une commune qu'une plante ou un animal. Il existe cependant des théologiens et des métaphysiciens qui ont la prétention de faire sortir la loi sociale d'un ordre, d'un contrat ou d'un convention variable avec la volonté des contractants; autant vaudrait dire que l'on va instituer par voie de décret ou de contrat des lois chimiques ou physiologiques. Les penseurs doivent se persuader, une fois pour toutes, que la seule manière d'arriver à la loi sociale consiste à observer ce qui se passe au sein de l'humanité. Ils verront que les sociétés existent par des rapports plus étendus, mais aussi nécessaires que les rapports présidant à l'existence d'un homme ou d'un rocher. Etudiez la vie sociale et vous trouverez quelque jour la loi de la commune et de la nation, mais jusque-là

vos lois positives seront indignes du nom qu'elles portent.

Déjà l'on peut entrevoir les lois capitales des sociétés en tenant compte des enseignements de la biologie et en se rappelant que le concours, la mutualité et la solidarité se retrouvent au sein de toute organisation. La loi du concours exige que chaque individu contribue pour une part à l'existence collective; la loi de mutualité veut que chacun donne autant qu'il reçoit et reçoive autant qu'il donne: la loi de solidarité fait que le plaisir et la peine, la prospérité et la misère rejaillissent de l'un sur l'autre. Tout ce qui fausse ces conditions fondamentales de l'organisation devient anti-social et s'entache d'immoralité. C'est pour cela que l'égoïsme qui domine toute la vie individuelle, se réduit dans la vie collective à maintenir les fonctions indispensables à l'individu et fait place à l'altruisme sans lequel le concours, la mutualité et la solidarité n'ont pas de raison d'être. De même la connaissance particulière et concrète qui suffit partout à la bête et à l'homme isolé, fait place, chez l'homme social à la connaissance générale et abstraite qui naît du langage et de la raison. Avec l'altruisme et la raison, l'organe sociale possède la force qui doit le pousser à la vie collective et le faire concourir volontairement à la prospérité générale. Plus il est altruiste et savant, plus également il est digne de commander à ses impulsions propres. Devenu l'arbitre de ses actes, il est pourvu de la liberté; devenu

libre, il est responsable; devenu responsable, il doit réparation de tout le mal qu'il fait et il acquiert le bénéfice de tout le bien qu'il produit.

On voit comment l'individu, au lieu d'avoir, par le privilége de naissance que lui accordent si gratuitement les révélateurs et les métaphysiciens, la conscience, le libre arbitre, la moralité, l'inviolabilité, etc., etc., n'obtient jamais ces choses que de la vie sociale. Quoi qu'on veuille dire, il ne tire de son organisation propre que l'égoïsme, la guerre, le mutisme, l'abrutissement et la méchanceté, tandis qu'il tire de l'organisation sociale l'altruisme, la concorde, le langage, l'instruction et la bonté.

Si maintenant on veut mettre de l'harmonie entre les conditions de la prospérité individuelle et les conditions de la prospérité sociale, il faut étudier et non pas inventer. Or, il existe dans la famille, dans la commune et dans la nation, aussi bien que dans l'individu, des fonctions déterminées et présentant plus d'une analogie. Dans la vie collective les fonctions de relation supposent le langage qui ramène à l'unité de perception les impressions des membres de la famille ou de la commune. La langue est la condition indispensable du moi collectif; aussi la voit-on surgir au sein de tous les groupes sociaux. Quand elle est suffisante pour donner naissance à l'abstraction, pour fournir la notion de rapport et de loi, on voit apparaître la science qui devient l'intelligence sociale. De même les rapports entre l'égoïsme qui résume les instincts

conservateurs de l'individu, et l'altruisme qui résume les instincts conservateurs de la société donnent naissance à la morale, ou, si l'on préfère, à la conscience collective. Enfin l'action sociale qui donne l'appui et la sanction de la force aux prescriptions de la morale représente la volonté des nations. L'observation et l'histoire s'accordent à montrer que les facultés morales grandissent avec les sociétés, s'amoindrissent avec elles et en subissent les conditions diverses, au point que les rapports de cause à effet sont indéniables. On peut en dire autant des facultés intellectuelles : aussi certains auteurs ont déclaré la science et la morale solidaires, parce qu'ils en voyaient le développement simultané. Les mêmes hommes ont affirmé que le savoir entraîne la moralité comme l'ignorance entraîne le vice ; mais on peut s'assurer combien est peu exacte cette interprétation des faits en constatant que le mépris du bien s'allie souvent à la force de la pensée, tandis que l'honnêteté peut être le fait de l'ignorance. Il faut en conclure que dans la formation de l'être moral la conscience et l'intelligence, tout en tirant de la société les agents de leur agrandissement, n'en restent pas moins distinctes. L'appui qu'elles se prêtent vient de ce qu'elles appartiennent l'une et l'autre aux facultés mentales.

Ces questions ne seront complétement élucidées qu'au moment où la physiologie psychique mettra les forces cérébrales en présence des actes sociaux et montrera que la cervelle, sous l'influence du lan-

gage, de la logique et de la démonstration scientifique, peut centupler sa connaissance, de même que le cœur sous l'influence de la famille, du municipe et de la nation peut centupler ses affections. La part sera faite, de la sorte, à ce que l'homme tire de son propre fonds et à ce qu'il tire du dehors : on s'étonnera de son inintelligence native, et l'on ne s'avisera plus de chercher dans l'âme d'un rustre la règle des mœurs d'une grande nation.

On nous pardonnera ces développements en considérant qu'ils étaient nécessaires pour montrer comment la moralité s'impose au cœur de l'homme, comment, en dépit de ce que tant de philosophes ont pu dire, la conscience est une sorte de réceptacle, contenant le seul instinct sexuel à l'origine, et se remplissant des apports successifs de chaque progrès de la société. Ceci une fois admis, chacun s'expliquera que l'Australien, apportant à sa femme et à ses enfants le cadavre d'un voyageur traîtreusement assassiné, et leur en composant un repas, n'outrage, en rien, la morale familiale et peut s'applaudir de sa vertu de père et d'époux. Le Colombien, qui, avec l'aide des guerriers de sa tribu, surprend la horde voisine, tue les femmes, les enfants et les vieillards dont il enlève la chevelure, et réserve aux guerriers les tortures les plus atroces, ne pêche en rien contre la morale de la peuplade. Thémistocle, lors de l'édification des murailles d'Athènes, trompant les Lacédémoniens par le mensonge le plus impudent, croyait se conformer à la morale de la

cité ; enfin, de nos jours, un empereur qui se donne pour pieux, bon et glorieux fait, en toute conscience, tuer des milliers d'hommes, incendier des villes, piller des provinces et fusiller des malheureux coupables de s'être défendus, puis il lève vers le ciel ses mains en prenant Dieu à témoin de son honnêteté. Devant ces démonstrations, une nation très-savante et très-disposée à accuser ses voisines d'immoralité ne s'étonne, ne raille, ni ne s'indigne. Elle est prise d'attendrissement et célèbre ses vertus, elle érige la conquête en théorie, elle trouve parfaitement juste la suprématie obtenue par la force des armes. Pas plus que son empereur, cette nation n'outrage la morale nationale, elle n'outrage que l'humanité.

Devant de tels exemples il est impossible de méconnaître que l'être moral et sa conscience varient constamment avec le groupe social dont ils font partie ; que la moralité va toujours grandissant à mesure que l'altruisme s'étend de la famille à la peuplade, et de la peuplade à la nation ; enfin, que toutes les difficultés qui surgissent dans l'évolution sociale réagissent sur l'individu. Mais la moralité de ce dernier comprend deux termes : l'intelligence et la conscience, qui ne contribuent pas dans les mêmes proportions à régler les rapports des hommes. La conscience, formée des sentiments, instincts et appétits, se développe la première : elle relie les membres d'une famille ou d'une peuplade indépendemment de toute prévision et de tout calcul ;

elle fait de la société le résultat d'un besoin congénial par voie de sélection naturelle; elle fait du bien la conséquence d'une impulsion intérieure. Tout ce qui fausse l'organisation sociale fausse en même temps les consciences, et fait que la morale instinctive, que représentent les mœurs, varie avec les temps, les lieux et les circonstances.

L'initiative du sentiment dans la moralité des hommes et la progression naturelle du savoir humain disent pourquoi la morale est restée un art jusqu'à l'époque actuelle. De même la variété que comporte un art quelconque indique pourquoi chaque race, chaque religion et chaque forme sociale a sa morale. L'unité de celle-ci ne peut pas plus se produire sous l'action du sentiment que l'unité dans les écoles de peinture, d'architecture, de littérature ou de musique. Tout ce qui naît de l'inspiration est variable et divers. Il en est autrement de ce qui vient de l'intelligence. Tandis que la conscience des sauvages, des barbares et des civilisés ont dix manières de sentir le bien et le mal, leur raison n'a qu'une manière de comprendre le vrai; et, chez tous, la logique conserve les mêmes caractères d'inflexibilité. Mais le vrai, si facile à voir dans les mathématiques, où les rapports sont simples et absolus, devient toujours plus obscur dans la série scientifique à mesure que les rapports deviennent plus complexes et plus relatifs. Si les vérités biologiques sont difficiles à obtenir, en raison de l'extrême complication des faits qui se ratta-

chent à la vie, la difficulté est bien plus grande encore pour la connaissance des faits moraux, car elle suppose la science préalable de l'homme et de la société, dont elle doit établir les rapports. Ces conditions défendent-elles à notre époque de tenter la formation de la morale une et scientifique? C'est ce qui sera examiné dans le chapitre suivant.

III.

D'UNE SCIENCE DE LA MORALE.

Faut-il croire que l'humanité doit manquer éternellement de certitude touchant la règle de ses mœurs et de sa législation, ou bien est-il un moyen de donner à cette règle l'unité et la puissance irrésistible de la science? Cette question veut être examinée. La méthode positive, quand elle étudie une réalité, procède toujours de même. Elle observe les faits, les recueille, les classe et les soumet à l'expérience s'il y a lieu, puis cherche à produire la synthèse des faits secondaires dans un fait unique et supérieur. Chez l'homme, l'observation et l'expérience n'ont pu montrer qu'un organisme capable de prospérer ou de péricliter selon des circonstances étudiées avec soin. Cette prospérité, qu'il faut nommer *le bien*, se montre partout et toujours comme un accroissement de la vie humaine, tandis que le mal en marque l'amoindrissement. Déjà la biologie donne des notions positives sur l'individu, sur son

état de santé et de maladie, sur les dissemblances produites par les âges, les sexes et les tempéraments. La médecine a même dépeint le bien et le mal purement individuels, indiquant dans la pathologie ce qui amoindrit les forces humaines, indiquant dans la thérapeutique ce qui les restaure, indiquant dans l'hygiène ce qui les conserve. Il en résulte que le bien individuel, dont la science est en mesure de tracer le tableau, se résume dans l'accord et l'intégrité des fonctions de l'individu ; tandis que le mal est l'altération ou la discordance de ces mêmes fonctions. Or les actes biologiques s'altèrent par excès, par insuffisance ou par perversion, attendu que la vie est également troublée lorsqu'une fonction s'exalte, lorsqu'elle s'engourdit ou qu'elle se dévie. Santé et équilibre sont deux termes corrélatifs; voilà pourquoi la puissance, qui est l'accord des forces, et la beauté, qui est l'harmonie des organes, manifestent le bien de l'individu, tandis que la faiblesse et la laideur en marquent le mal.

La connaissance du bien et du mal individuels, avant de prendre dans la biologie un caractère scientifique, existait à l'état d'instinct dans l'homme, comme elle existe dans les animaux. On peut constater journellement, chez ces derniers, une sagacité particulière pour discerner ce qui leur est profitable ou nuisible. C'est au point que leur sagacité, sous ce rapport, dépasse souvent celle de l'homme et de sa raison. Mais, chez l'homme comme chez la bête, la notion instinctive du bien et du mal individuels

se résume dans l'instinct de conservation qui pousse l'être animé à faire prévaloir son intérêt par tous les moyens dont il dispose. L'égoïsme dérive directement de l'instinct conservateur et domine la vie individuelle. Il ne connaît qu'un intérêt, et se donne la mission de le faire triompher par un combat continuel. Sans l'égoïsme, l'être doué de volonté ne saurait se maintenir et disparaîtrait vite; de même que, sans l'instinct d'hygiène, la bête ne saurait éviter les maladies qui la menacent constamment. Loin de blâmer l'égoïsme, il faut donc le tenir excellent, tant qu'il reste conforme aux nécessités de la vie individuelle. Mais cette vie est loin de résumer l'existence de l'homme et des bêtes. Quantité de faits biologiques ne se produisent pas chez l'individu isolé, et ne se produisent que dans l'organisation sociale. Cette organisation demande, pour se former, une force capable de compenser l'égoïsme et les conflits incessants qu'il entraîne. La force anti-égoïste, le sentiment qui favorise la vie collective avec autant d'intensité que son adversaire favorise la vie individuelle, a été nommé sympathie par Adam Smith, et altruisme par Auguste Comte. Au combat pour l'existence, l'altruisme substitue le concours, la mutualité et la solidarité. Il se manifeste chez tous les êtres qui vivent en société, et prend un développement toujours conforme à l'état social.

Une première difficulté consiste à décider si la société produit l'altruisme ou en est la conséquence.

Comme l'individu est l'organe, il faut bien qu'un instinct autre que l'égoïsme l'amène dans la collectivité. Cet instinct existe, en effet; il a mission de conserver l'espèce, de rapprocher les sexes, de pourvoir à l'éducation des jeunes et de former la famille. On le retrouve à l'origine de toute société. Mais il ne représente qu'une faible portion de l'altruisme, dont les autres parties ne se voient jamais chez l'individu isolé, et apparaissent comme une conséquence de l'état social. Chaque jour l'expérience montre que l'altruisme s'enseigne, s'apprend et peut, avec l'éducation, prendre une place considérable dans le cœur humain. L'enfant d'un cannibal, s'il est élevé dans une cité, en prend les mœurs et ne montre guère le terrible égoïsme de sa race. Il sert ses semblables au lieu de les dévorer; une preuve que l'altruisme, abstraction faite de ce qui concerne l'instinct reproducteur, s'apprend et ne résulte pas d'un instinct individuel, c'est qu'il provoque la bienveillance, non pas pour tous ceux avec lesquels on pourrait faire société, mais seulement pour ceux avec lesquels on a fait société. Les hommes et les abeilles livrent également des combats acharnés à ceux de leurs semblables qui font partie de sociétés étrangères, tont en montrant le plus grand dévouement à des concitoyens. Si ce dévouement était congénital et spontané, il s'étendrait à tous les membres de la même espèce, et ne laisserait pas surgir l'hostilité contre l'étranger; tandis que, devenant un fait d'éducation, il fait très-bien compren-

dre pourquoi l'homme et l'abeille, après avoir témoigné une bienveillance extrême aux membres de leurs cités respectives, reprennent la lutte pour l'existence contre les membres des cités étrangères.

Un autre fait d'une grande importance, c'est que l'altruisme varie, dans une même race, avec les divers degrés de l'état social. L'histoire montre l'homme primitif de tous les temps et de tous les lieux, soit qu'il appartienne à la sauvagerie passée, soit qu'il appartienne à la sauvagerie présente, livré à un égoïsme dominateur, tandis que l'altruisme grandit nécessairement avec le progrès social. Mieux on connaît les mœurs des Européens de l'âge de pierre, et plus on les trouve conformes aux mœurs de certains Polynésiens ou Australiens actuels. Partout dans l'humanité il paraît avoir existé une période d'anthropophagie, suivie d'une période d'esclavage, suivie elle-même d'une période de servage. L'altruisme, après s'être montré impuissant à préserver la vie de l'étranger, la sauve, au détriment de la liberté; enfin protége la liberté elle-même. De l'état d'une société on peut toujours induire le degré d'altruisme de ceux qui la composent, et l'amoindrissement de l'égoïsme primitif. Un moment vient où l'action sociale est si puissante, que l'intérêt de la cité l'emporte sur l'intérêt individuel. Cette action produit les mœurs, qui, en leur qualité d'habitudes contractées par les générations, sont capables de lutter contre le dogme religieux, si puissant à d'autres égards. Le mahométisme n'a pu s'imposer à

la tribu arabe qu'à la condition d'en respecter les mœurs; le christianisme, en pénétrant chez les barbares du moyen âge, en a pris les mœurs guerrières. Ses missions actuelles échouent d'une façon générale, parce qu'il est trop rigide pour se plier aux mœurs de ceux qu'il veut convertir. Il semble ignorer que les idées, les sentiments et les croyances nécessaires à la civilisation ne peuvent s'acquérir brusquement et doivent parcourir différents degrés pour atteindre les sommités des sociétés européennes. La morale théorique reste comme non avenue, tant que l'altruisme, qui doit la faire sentir et pratiquer, n'a pas obtenu de l'état social une évolution suffisante. Vouloir donner à une société les mœurs d'une autre, c'est poursuivre une chimère attestée aussi bien par les insuccès de certaines colonisations que par les insuccès de certaines prédications.

Pour compendre l'action de la vie collective sur les instincts, besoins et sentiments de l'humanité, on est contraint d'admettre que cette vie fait surgir des intérêts altruistes assez forts pour dominer les intérêts égoïstes, ce qui ne peut se produire que si la société ajoute à la vie individuelle des fonctions d'un attrait considérable. C'est en effet ce qui a lieu. Chaque groupe social, si on tient compte des enseignements de la biologie, est une organisation comprenant des fonctions auxquelles participe l'individu, mais dont il est absolument incapable quand il reste dans l'isolement. Ces fonctions qui le font bénéficier

de la vie de ses semblables agrandissent considérablement son existence; en vivant dans autrui, il étend sa bienveillance à tous ceux qui vivent en lui, il veut du bien à qui lui fait du bien ; son altruisme n'est que de l'égoïsme réfléchi ; et la preuve c'est que, s'il ne tient pas à un groupe social plus grand que la famille, il est en lutte contre les membres des autres familles, c'est que s'il n'appartient pas à un groupe social plus grand que le municipe, il est en guerre contre les autres municipes; enfin c'est que, tout en appartenant à une fédération qui est le groupe social le plus élevé, il se met en hostilité contre les autres nations.

Le naturaliste qui connaît la puissance des lois de l'organisation et qui sait combien elles pèsent sur ce qu'elles dirigent comprend très-bien comment elles imposent l'instinct social à ceux qu'elles font vivre en société. Darwin ne s'y trompe pas quand il fait dériver le sentiment moral de l'instinct social et quand il attribue une certaine moralité à tous les animaux qui vivent en société. Appliquez les lois de l'organisation aux divers groupes sociaux : famille, commune, nation; faites que les membres de ces groupes aient entre eux les rapports que présentent les organes d'une plante, d'un insecte, d'un poisson ou d'un homme, et vous verrez que ces rapports sont ceux de la plus saine morale. Où il y a organisation, en effet, chacun doit agir pour tous et tous doivent agir pour chacun, et ce résultat ne s'obtient que par le concours, la solidarité et la mutualité qui

peuvent dans leur ensemble représenter aussi bien la vie d'une plante que la formule de la vie d'une nation. Il est un minimum dans l'application de cette formule sans laquelle l'organisation collective ne peut pas exister plus que la morale ; il est un maximum qui exprime à la fois le plus haut point de l'organisation sociale et de la moralité. C'est la corrélation de ces deux derniers termes qui fait comprendre pourquoi la famille informe du sauvage est un réceptacle de crimes et d'abjection, si on la compare à la famille des hommes qui appartiennent à une nation ; pourquoi la tribu arabe, tartare, mongole, *colombienne*, etc., s'obstine à honorer la rapine et le vol, tandis que le véritable municipe honore la probité et l'honnêteté, pourquoi les nationalités informes des Malais, des nègres et des Touraniens ne peuvent atteindre la moralité des nations caucasiques. La morale étant l'expression de l'organisation collective, et cette expression étant le signe de la force, il s'ensuit que les races les mieux organisées sont aussi les plus morales et les plus fortes ; il suit encore que l'expansion de leur puissance devient la cause du progrès.

Si le sentiment moral dérive, pour la plus grande part, de l'organisation et s'il en est l'expression, on comprend d'où viennent les similitudes qu'il présente dans l'homme, dans les animaux, dans les temps, dans les lieux et dans les circonstances ; on comprend encore qu'il varie avec les différents degrés de sociabilité des races ; ce qui paraissait con-

tradictoire et incompréhensible devient accessible à la science et au raisonnement.

Il n'est pas moins vrai que le sentiment altruiste, venu à la suite de l'organisation sociale et en subissant les imperfections, ne peut servir de base à une morale positive, attendu qu'il est exposé comme tout ce qui est affectif à pécher par excès, par insuffisance et par perversion. S'il court à l'idéal, il devient avide de sacrifice, de dévouement et de martyre. Il repousse la portion d'égoïsme qui doit veiller à la conservation individuelle. Il amoindrit le corps sous prétexte d'agrandir l'âme, il se condamne aux macérations et au célibat, ou bien il recherche la contemplation dans l'isolement, faussant ainsi ses obligations sociales et revenant à l'égoïsme par un détour. S'il est insuffisant et s'occupe de faire tourner l'action sociale au profit de l'intérêt individuel, il multiplie les vices qui ont le moi pour base et qui se résument dans l'orgueil, l'envie, la cupidité, l'improbité, l'avarice, la paresse, et la plus grande partie des péchés capitaux. Au sein des sociétés se trouvent un grand nombre d'individus dont le cœur ne s'est pas imprégné d'altruisme dans l'état conjugal, familial et communal. Ce sont les égoïstes, puis viennent les pervers. Chercher dans leur conscience la règle des mœurs serait aussi vain que la chercher dans le cœur d'un solitaire de la Thébaïde.

Une science ne saurait se fonder sur l'analyse des sentiments, et chacun doit admettre que l'altruisme ne peut aboutir à une morale scientifique. Mais un

premier degré de connaissance, à cet égard, peut s'obtenir d'une manière purement empirique en constatant les rapports de l'égoïsme et de l'altruisme avec l'état social. S'il était démontré par l'expérience que la moralité des hommes tient à l'organisation de la cité bénéficiant, à son tour, de la vertu des citoyens, on obtiendrait des connaissances d'une grande utilité pratique et un double moyen de propager le bien au sein de l'humanité. L'individu permettrait d'apprécier le groupe social qui fournirait, à son tour, le moyen d'apprécier l'individu, et l'on aurait un art de la morale bien supérieur à ce que produisent les déductions religieuses ou métaphysiques. Avec l'expérience on serait certain d'arriver à la famille, à la commune et à la nation organisée pour produire d'honnêtes gens.

Mais cet empirisme, si avantageux que l'on veuille le supposer, ne saurait avoir les caractères de la science. Pour en arriver là, il faut une série de conditions dont nous venons d'exposer le tableau.

En premier lieu, une science doit circonscrire nettement les faits qui lui appartiennent spécialement et ne peuvent rentrer dans le domaine d'une autre science. Les faits moraux ont-ils ce caractère, et peuvent-ils se distinguer de ce qui appartient à la biologie? Nous répondons affirmativement, attendu qu'il s'agit d'étudier, non pas la vie humaine en général, mais le bien et le mal résultant des rapports des hommes au sein de la société. Une autre science, l'hygiène, étudie le bien et le mal de l'individu dans

dispensable, à cette heure, pour établir entre les hommes une règle efficace des mœurs et les sortir d'une confusion morale qui laisse la législation sans base et sans guide.

IV.

DE LA MORALE POSITIVE.

Étant admis que l'homme, s'il vit dans l'isolement, ne peut s'élever au-dessus de la brute, tandis que l'action sociale, grandissant avec la famille, le municipe et la nation, lui donne les qualités de la personne, étant admis que le bien et le mal, au point de vue de l'humanité, sont tout ce qui agrandit ou amoindrit la vie humaine; étant admis que le bien et le mal, purement individuels, relèvent de la médecine, et en particulier de l'hygiène, il doit être admis que le bien et le mal de la personne relèvent de la morale, comme le bien et le mal de la société relèvent de la politique.

Mais, à côté de la morale théorique et abstraite dont les lois peuvent s'induire des apports des personnes au sein de la société, se place la morale pratique et concrète, traitant de la somme de force ou de volonté que la personne est tenue de dépenser pour soutenir le bien ou combattre le mal. Ceci

dispensable, à cette heure, pour établir entre les hommes une règle efficace des mœurs et les sortir d'une confusion morale qui laisse la législation sans base et saus guide.

IV.

DE LA MORALE POSITIVE.

Étant admis que l'homme, s'il vit dans l'isolement, ne peut s'élever au-dessus de la brute, tandis que l'action sociale, grandissant avec la famille, le municipe et la nation, lui donne les qualités de la personne, étant admis que le bien et le mal, au point de vue de l'humanité, sont tout ce qui agrandit ou amoindrit la vie humaine; étant admis que le bien et le mal, purement individuels, relèvent de la médecine, et en particulier de l'hygiène, il doit être admis que le bien et le mal de la personne relèvent de la morale, comme le bien et le mal de la société relèvent de la politique.

Mais, à côté de la morale théorique et abstraite dont les lois peuvent s'induire des apports des personnes au sein de la société, se place la morale pratique et concrète, traitant de la somme de force ou de volonté que la personne est tenue de dépenser pour soutenir le bien ou combattre le mal. Ceci

concerne plus particulièrement la moralité qui joint à la connaissance du bien l'intention de militer pour lui. Quant à l'origine de cette intention, elle ne peut être appréciée et comprise qu'avec l'aide de la psychologie.

On voit que la distinction entre la morale et la moralité ressort de la nature même des choses, car la connaissance de ce qui agrandit ou amoindrit la personne est parfaitement indépendante de l'intention de nuire au prochain ou de le servir. La morale est un produit de l'intelligence et peut, à ce titre, rentrer dans la connaissance abstraite, tandis que la moralité fait de larges emprunts au sentiment et relève, sous ce rapport, de la connaissance concrète. De là l'obligation d'une double étude si on veut éviter des confusions regrettables.

Ainsi comprises, la morale et la moralité commencent où finit la médecine, dernier terme de la biologie. Ce que celle-ci enseigne sert de point de départ à la règle des mœurs qui, prenant l'homme tel qu'il est étudié par la physiologie, surtout au point de vue psychique, prenant la personne telle que la montre l'observation directe et l'histoire, cherche les rapports capables d'assurer la grandeur de la personne en même temps que les moyens de produire ces rapports et de les rendre effectifs. La fin de la morale est marquée par le commencement de la politique, dont la mission consiste à produire la grandeur de la société, en la fondant sur la grandeur de la personne et de l'individu.

On voit que nous ne saurions nous proposer, à l'exemple de la théologie ou de la métaphysique, de diriger l'humanité vers un idéal auquel seraient sacrifiées la santé, la beauté, la force et le savoir de l'homme. Mais, loin d'ôter à l'homme la santé, la force, la beauté, et le savoir, bien loin d'encourager l'isolement égoïste en vue d'une dignité ou d'une liberté illusoires, nous voulons rapprocher les hommes, superposer les groupes sociaux et développer indéfiniment les facultés humaines. Le moyen de maintenir entre les personnes des rapports conformes à l'altruisme, à l'état social, ou au sentiment moral, c'est tout un, consiste à mesurer ces rapports sur la loi qui préside à l'organisation. On est certain, de la sorte, d'assigner à toutes les forces ou fonctions qui naissent de la vie collective le rang et la proportion qu'elles doivent garder, pour ne pas devenir perturbatrices.

Ces considérations marquent le rang de la morale dans la sociologie. L'organe social est délimité, circonscrit, étudié ; ses fonctions sont dirigées en vue d'en tirer tout ce qu'elles peuvent donner et d'en prévenir les réactions vicieuses. Dans un pareil travail on peut utiliser l'observation et l'expérience portant sur l'individu et sur la société; on peut se prévaloir, en outre, des lois de la biologie. Si la prospérité des êtres vivants est partout et toujours en raison du concours de la mutualité et de la solidarité qui règnent entre leurs organes, si les actes sociaux ont les caractères des fonctions et si l'existence

sociale a les caractères de la vie, la prospérité générale qui est la fin de la morale doit être en raison de la somme de concours, de mutualité et de solidarité régnant entre les membres de la société. L'équilibre organique, signe de santé individuelle, devient aussi le signe de la santé générale et apparaît comme le critère de la moralité.

Ainsi se trouvent réalisées les conditions d'une science positive. Nous continuons la série scientifique finissant actuellement à la biologie dont nous utilisons les enseignements; nous restons fidèle à la méthode en fondant nos calculs sur l'observation des faits présentés par les personnes et par les sociétés, enfin nous avons pour critère et pour preuve les lois capitales de l'organisation. Il reste à adopter une classification. Au lieu de l'établir sur des divisions abstraites ce qui est toujours illogique dans une science concrète, au moins en partie, nous comptons calquer les divisions de la morale sur les états divers des objets soumis à notre observation. Au delà de la personne ou de l'être moral dont les caractères ont été fournis antérieurement, le premier terme qui se présente, l'embryon social résultant des premières réactions de l'altruisme, c'est le ménage. Il faut établir les rapports des époux et les combiner de telle sorte qu'ils ajoutent à la vie de l'homme et de la femme sans rien enlever à leur individualité, car tout sacrifice de l'un d'eux serait un amoindrissement. Pour accomplir un tel travail, la véritable méthode consiste, non pas à chercher un idéal mé-

taphysique ou religieux, mais à chercher la signification des faits présents ou passés que fournit l'histoire des peuples. La prospérité du ménage s'apprécie sur sa fécondité et sur l'accroissement de la vie organique, affective et intellectuelle dont il est l'origine. Les relations des époux étant déterminées selon cette méthode, il faut déterminer les relations des enfants avec les parents, puis les relations des enfants entre eux, en signalant partout ce qui est cause de grandeur et d'amoindrissement pour la personne. Il va de soi que, si le père, la mère ou l'enfant se trouve amoindri par suite des rapports de parenté, le groupe social représenté par la famille en pâtit d'autant, tandis qu'il est en pleine prospérité si ses membres obtiennent la part de vie qui leur revient, tout en bénéficiant des facultés sociales que fait naître leur concours.

Après la morale familiale se concentrant sur les actes sociaux qui résultent des rapports de parenté, vient la morale du groupe supérieur dont on a un double type dans la municipe et la tribu. Ici l'altruisme s'adresse, non-seulement aux personnes que rapprochent les liens du sang, mais encore à tous les êtres qui représentent les organes d'un même municipe. Des facultés nouvelles font naître des intérêts nouveaux. Les débuts de l'agriculture, de l'industrie et du commerce donnent lieu à la propriété personnelle qui crée une condition de vie pour la personne, qui donne l'indépendance vis-à-vis des besoins organiques, qui favorise la production en

assurant à chaque producteur le fruit de son travail, qui assure à tous les grands avantages de l'échange.

Le respect de la propriété ajoute au respect de la personne et devient une nécessité sociale. Bientôt la serviabilité naît de l'échange des services, la politesse et l'urbanité viennent ensuite ajouter aux avantages de la vie en commun. L'enseignement grossit le capital intellectuel de chaque génération et fait que le citoyen devient une sorte de résumé des puissances mentales de la cité. Il accepte volontiers une tutelle qui lui donne la sécurité pour son avoir et pour sa personne. Un moraliste ne saurait trop étudier, à leur origine, les facultés sociales, parce qu'il trouve en elles le principe de la moralité. Il y voit comment l'homme est attiré, séduit et discipliné par les avantages de la vie collective, comment son égoïsme abdique en faveur de l'altruisme, comment il se plie à la grande loi de la mutualité, comment il acquiert le sentiment de la dignité, comment il se pique de ne recevoir un bienfait qu'à la condition de rendre l'équivalent. A côté des agrandissements que les bonnes mœurs donnent à la vie humaine, se trouvent les amoindrissements résultant des mauvaises mœurs, soit qu'elles viennent de l'organisation vicieuse du groupe, soit qu'elles dérivent des vices de la personne. L'étude du désordre et de la manière dont il se produit n'est pas moins fructueuse que l'étude du bien, car les faits négatifs ajoutés aux faits positifs en complètent la signification.

Vient, en dernier lieu, la morale de la nation. La personne prend alors de telles proportions que, déjà façonnée à l'amour du prochain, elle devient capable d'aimer avec passion des abstractions telles que la liberté, la vérité, la religion, l'honneur, la vertu, la science et l'art. Ce fait, affirmé par les martyrs de toutes les causes, montre à quelle hauteur la nationalité peut élever les hommes. Elle les élève en ajoutant à la connaissance intellectuelle du bien et du mal les puissances de l'affection et de la volonté. Mais ici on entre dans le domaine de la moralité qui a mission de rallier au bien, comme à un intérêt capital, les forces actives de la personne. Sans la moralité, la morale reste une vue purement théorique et passe à l'état de lettre morte; mais si le bien conquiert l'amour de l'homme, s'il en domine la volonté, s'il est doublé de l'horreur du mal, on voit se produire la vertu qui, autant que la science, est principe de grandeur pour l'humanité.

Les moyens de conduire les personnes à la vertu sont multiples et complexes. Ils consistent à utiliser, au profit de l'amour du bien et du beau, les puissances du sentiment, les instincts d'imitation et de manifestation, l'altruisme, l'action sociale et les actes de la volonté. Mais on ne mène à bien une telle entreprise qu'avec la connaissance des ressorts contenus dans la tête et dans le cœur de l'homme.

V.

TRANSITION DE L'HYGIÈNE A LA MORALE.

Rarement l'homme se rencontre hors de l'état social : cependant des faits bien observés montrent qu'il peut vivre dans l'isolement, comme certains animaux, sans présenter trace de langage ou de moralité. Alors sa prospérité ou son dépérissement dépendent uniquement de ses rapports avec le monde extérieur, car il ne peut se soustraire à des exigences liées à la structure de ses organes et aux lois de la biologie. Ces exigences sont entières, chez l'homme qui se donne à la vie collective, et qui joint aux caractères propres à l'individu les caractères de l'être moral. La personne, en effet, ne peut prospérer que si elle pourvoit simultanément aux conditions de la vie individuelle et aux conditions de la vie sociale, que si elle met l'accord entre les deux ordres de fonctions en donnant ce qui est nécessaire aux unes et aux autres.

Les avantages qu'une âme saine retire d'un corps

sain sont trop généralement admis et trop évidents pour qu'il soit utile d'y insister, mieux vaut étudier les moyens de produire entre l'âme et le corps une pondération d'autant plus difficile que l'intérêt moral n'est pas apprécié de la même manière que l'intérêt organique. L'expérience et la raison ont part à l'appréciation du bien de la personne, tandisque le bien de l'individu est surtout apprécié par les instincts et appétits dont les entraînements dérivent, en partie, de la nécessité impérieuse de pourvoir aux divers besoins organiques. Un homme peut vivre sans moralité, tandisque le philosophe le plus éminent ne peut vivre sans assimilation. Ainsi s'explique la suprématie de l'appétit sur l'idée. Cette suprématie s'explique mieux encore lorsque l'on considère comment naît l'appétit et comment il comporte des indications que la raison ne saurait obtenir.

Entre l'appareil digestif et les aliments existe une sorte d'affinité mentale résultant de la réaction des nerfs intestinaux sur le cerveau : ainsi se produit la faim qui utilise les mains, le nez, et la bouche, pour saisir, triturer et avaler les matières assimilables. L'instinct digestif indique à l'animal les aliments qui lui conviennent, comme l'instinct respiratoire indique le meilleur air respirable, comme l'instinct cutané indique la meilleure température, comme l'instinct musculaire indique le meilleur exercice. Cette corrélation entre l'organe et l'instinct fait comprendre pourquoi certains carnassiers, quand leurs entrailles

sont irritées par les vers intestinaux, sont friands des feuilles de chiendent dont les aspérités tuent les vers, pourquoi le cheval boit certaines eaux sulfureuses pour lesquelles il marque du dégoût, à l'état de santé ; pourquoi le chien atteint de rhumatisme expose volontiers au rayonnement d'un feu ardent les régions endolories. La sagacité de l'instinct est connu de tout le monde et l'on ignore plus généralement quelles en sont les insuffisances et les erreurs. Les bêtes s'empoisonnent plus souvent que l'on ne croit ; elles ont des indigestions fréquentes, elles se montrent avides de ce qui doit leur être nuisible et repoussent ce qui doit leur profiter. Ces erreurs de l'instinct font que certaines espèces animales ne peuvent se propager dans des contrées où se trouvent des poisons contre lesquels l'appétit héréditaire n'est pas prémuni. Les bêtes que l'instinct ne guide pas suffisamment sont condamnées à disparaître, tandis qu'il y a des chances de prospérité et de propagation chez celles dont l'instinct devient de plus en plus sagace par voie d'hérédité et de sélection. Chez l'homme comme chez la bête, les besoins instinctifs sont, à la fois, sagaces et sujets à l'erreur, mais la rectification s'en fait bien plus par l'influence de l'expérience que par voie de sélection naturelle. Admettons une application générale des lois de l'hygiène, admettons que les instincts et appétits soient tenus en bride au point que l'organisme recevra tout ce qui est nécessaire à son entretien et se verra refuser tout ce qui deviendrait abus, excès et agent de

perturbation, l'application des préceptes de la biologie rendra l'individu aussi sain d'esprit que de corps, tandis que, le triomphe des appétits; en provoquant des excès de toutes sortes, fait osciller constamment l'organisme entre l'exaltation et la prostration qui, l'une et l'autre, sont incompatibles avec la moralité. A ce titre les divers appétits méritent l'examen le plus sérieux.

Fonctions digestives et respiratoires. — Une hygiène capable d'indiquer à chaque personne la quantité et la qualité des aliments nécessaires pour que tous lès organes soient suffisamment nourris, sans que dans aucun d'eux l'abondance du sang porte une disposition inflammatoire, une telle hygiène, disons-nous, reste encore à faire. Ce qui la rend impossible c'est qu'elle devrait varier avec les tempéraments, les âges, les sexes, les climats et les travaux. Il ne faut donc pas s'étonner si la grande majorité des hommes imite les bêtes et mesure son alimentation sur sa faim. Mais le guide est peu sûr, attendu que l'appétit demande constamment au delà du nécessaire et veut y joindre le superflu. Ajoutons que chez un être polyphage, comme est l'homme, le besoin d'alimentation s'adresse de préférence à ce qu'il y a de plus substantiel parmi les aliments. Il en résulte une plus grande puissance dans les muscles, mais il en résulte également bien des maladies et la série de souffrances dont on peut demander au graveleux, au goutteux, au dartreux, au diabétique et à tant d'autres la longue énumération. Ceux qui

abusent des plaisirs de la table se préparent une triste vieillesse si jamais ils y arrivent. En attendant leur corps surchargé de graisse se déforme, devient ridicule, perd l'activité et l'agilité, lors même qu'il ne devient pas infirme. Un grand travail musculaire empêche une partie de ces inconvénients et développe, quand il est aidé par une alimentation copieuse, une vigueur d'athlète, mais le détenteur de cette puissance est, le plus souvent d'une grande faiblesse nerveuse. Une nuit d'insomnie l'épuise, le jeûne et les privations l'abattent en quelques heures, il succombe sous des maladies auxquelles résisterait un être chétif.

Pour juger des résultats de l'alimentation il faut examiner ce que la prépondérence de la nourriture végétale ou de la nourriture animale produit sur des races entières. La révélation, la métaphysique, la plus belle des langues, l'art, la science èt la civilisation entière ont été le partage du frugal Hindou, tandisque les compagnons d'Attila, de Gengiskan et de Tamerlan ne se nourrissaient que de matières animales. Ce n'est pas impunément que les hommes se repaissent de chair et de sang; car ils prennent, à la longue le caractère des rapaces et des carnassiers. Parmi les races européennes celles qui représentent l'égoïsme, l'hostilité et la conquête, celles qui mettent en pratique le chacun pour soi, celles qui manquent d'idéal, de grâce et d'instinct social, celles qui sont grossières dans leurs goûts et dans leurs mœurs sont surtout carnassières. Une sensua-

lité épaisse leur fait rechercher le côté matériel de la civilisation, ce qui profite, ce qui reste, ce qui est positif, ce qui satisfait l'avidité. Chez les nations frugales, au contraire, il y a moins d'égoïsme et plus de sympathie, moins d'esprit pratique et plus d'idéal, moins de plaisirs de consommation et plus de plaisirs d'imagination; les arts grandissent, sous leurs formes diverses, et donnent à l'homme des jouissances bien faites pour lui inspirer le mépris d'une table chargée de viandes et d'eau-de-vie.

Pour rester dans les conditions de l'hygiène, qui sont aussi celles de la morale, l'homme doit se montrer frugal et, sans proscrire de sa table la nourriture animale, se garder de s'alimenter comme une bête de proie. Il doit s'abstenir de la gloutonnerie, qui l'induirait à ingérer une somme d'aliments bien supérieure à ses besoins; il doit combattre la gourmandise, qui recherche, avec ardeur, les morceaux friands et prolonge la faim au delà de la satiété. Une grande science culinaire est l'indice de la décadence chez les peuples civilisés; et l'on peut affirmer qu'une armée dont les chefs se préoccupent d'avoir une table bien servie, même en campagne, est une armée battue à l'avance.

Aux appétits digestifs se rattache le besoin de boire; la soif, dont le caractère impérieux ne peut être méconnu. L'agent naturel qui doit apaiser la soif est l'eau; mais l'industrie a varié les boissons à l'infini, rendant les unes surtout rafraîchissantes au moyen des acides et de l'abaissement de tempéra-

ture, rendant les autres toniques et nourrissantes avec le sucre, les aromes et l'alcool. Tant que l'homme use modérément des boissons variées qu'il doit à la nature et à son travail, il reste dans les limites de l'hygiène et du bien, et nul ne peut lui reprocher de chercher dans un verre de bière ou de vin l'apaisement de sa soif, la réparation de ses forces, le courage au travail et même la gaieté que communique le jus de la treille; mais l'action de boire sans soif, loin d'élever l'homme au-dessus de la brute, comme le prétendent les bonnes gens, le fait tomber au-dessous. La brute n'a ni des tendresses, ni des colères, ni des inimitiés, ni des intentions sans motifs : elle sait marcher et se conduire; elle ne va pas, hideuse et régurgitante, se vautrer dans ses ordures; elle ne se donne pas la folie alcoolique, le *delirium tremens*, qui combine l'impuissance de l'action musculaire à l'impuissance de la raison; elle ne se donne pas la soif artificielle, qui grandit avec la quantité des liquides ingérés, faisant à la fois le tourment et les délices de l'ivrogne. Qui pourrait mesurer la somme d'intelligence, de force, de droiture et d'honnêteté détruite par l'alcool! Qui pourrait dire les misères qu'il entasse sur la pauvre humanité! Il est l'auxiliaire de toutes les pestes du corps et de l'âme.

D'autres ivresses produites par le tabac, le chanvre et l'opium font également les délices de certaines gens qui trouvent une étrange volupté à substituer dans leur intelligence le mensonge à la réalité. Leur

goût finit par se complaire dans des impressions qui, d'abord, excitaient la nausée, tandis qu'il se déplaît dans des impressions agréables naturellement. Ce n'est jamais impunément que l'on fausse les appétits, et la preuve c'est que la langue du fumeur et du mâcheur de tabac est, à la fois, irritée et engourdie : elle devient incapable d'apprécier les saveurs délicates; elle se complaît dans les saveurs fortes et poivrées; tandis que le gosier devient le siége d'une soif artificielle. Voilà comment la bière et l'eau-de-vie deviennent le complément ordinaire de la pipe.

Un tel régime ne tarde pas à rendre les gencives fongueuses, à carier les dents, à produire des inflammations annoncées par la fétidité de l'haleine. La bouche devient un objet de répulsion chez le fumeur, dont les mains, la barbe et les vêtements s'imprègnent d'une matière sordide, dont les crachats, répandus partout, deviennent un principe de nausée pour ses voisins. Viennent enfin les accidents déterminés sur le système nerveux par l'action d'un poison redoutable comme est la nicotine. La mémoire devient infidèle, la pensée perd sa vigueur ; une hébétude qui ne paraît pas dépourvue de volupté substitue la mollesse du rêve aux énergies de la méditation; la vue se trouble ; l'ouïe perd sa finesse; l'odorat devient obtus; puis arrive la série des accidents qui tiennent à une altération grave du cerveau ou de la moelle épinière. L'action délétère et dégradante du tabac est encore dépassée par l'ac-

tion du chanvre ou du pavot. En somme, toutes les ivresses sont malfaisantes, car elles rendent fou celui dont la valeur principale tient à l'intégrité de sa raison.

Des voies respiratoires naît le besoin de respirer, qui réclame l'aliment gazeux contenu dans l'atmosphère au même titre que la faim veut l'aliment solide, ou que la soif veut l'aliment liquide; et de même que les appétits digestifs s'éclairent par le goût, de même le besoin de respirer s'éclaire par l'odorat. Ce sens a pour fonction capitale d'explorer l'air atmosphérique et d'en signaler les altérations. Chez certains animaux, l'odorat est un moyen de connaître aussi subtil que la vue ou l'audition; mais, chez l'homme, il ne sert guère l'intelligence, et, si on en excepte l'appui qu'il prête aux actes repiratoires et alimentaires, ses fonctions ne profitent guère qu'à la sensualité. Les hommes, en constatant le plaisir produit par l'inspiration d'un air aromatique, ont songé à utiliser les parfums au profit de la volupté. Ils ont éprouvé que le musc, l'ambre et une foule d'odeurs diverses ont une action spéciale sur le système nerveux, qui s'en trouve prédisposé à la rêverie et à l'ivresse. Ce sont les effets du tabac et de l'opium fort mitigés et dépourvus de ce qu'ils ont de brutal, mais pernicieux au même titre. L'homme fait bien d'aimer les senteurs toniques et saines de la montagne et de la forêt : il ajoute de la sorte à la pureté de son sang; mais quand il joint au méphitisme de l'appartement où il se confine le méphi-

tisme d'une série de parfums, quand il en use comme d'un agent de mollesse ; quand il en fait un moyen de charmer sa paresse et de stimuler ses désirs, il se met dans la voie du mal. Agrandir les appétits au moyen des sens est toujours mauvais, car c'est provoquer l'excès ou l'abus de certaines fonctions ; car c'est donner la prépondérance à la vie organique sur la vie de relation, à la bête sur l'homme.

D'autres instincts, tels que ceux de la toux, du bâillement et de l'éternument, relèvent encore des fonctions digestives et respiratoires, mais ils appartiennent à la vie organique et n'intéressent pas la morale.

Fonctions cutanées. — Chez l'homme, le tégument est le point de départ d'impressions concernant tantôt la température, tantôt l'aspérité, le poli, le piquant et le tranchant des objets. Il en résulte le tact, qui est à ces impressions ce que le goût est aux instincts digestifs, et l'odorat aux instincts respiratoires.

La nudité de l'homme le rend très-sensible à la froidure et à la chaleur. Elle lui fait rechercher une température moyenne, et lui donne, avec les intempéries, le besoin d'abri, qui trouve satisfaction dans le vêtement et la maison. Rien n'est plus conforme à l'hygiène que l'habitation où se trouvent le foyer, la table et le lit, où l'homme naît et soigne ses maladies ; rien également n'est plus conforme à la morale que ce lieu où il abrite et réconforte tous

les siens, où il donne asile au voyageur, où il cache ses grandes douleurs, où il se sent maître et souverain. C'est avec l'aide de la maison que l'homme brave les froids polaires et les chaleurs torrides. Mais il est un point où s'arrête le bien produit par l'habitation, c'est lorsque le corps, trop protégé contre les intempéries, s'amollit, dégénère et perd ses qualités viriles. — L'homme qui garnit son appartement de tentures et de tapis, qui met d'épais rideaux aux fenêtres et des portières aux issues, qui fait rembourrer ses siéges, qui dort sur des matelas moelleux, ne tarde pas à se détremper dans la mollesse. Un courant d'air suffit pour le rendre malade, un siége de pierre ou de bois suffit pour lui donner une courbature. le moindre choc le couvre d'ecchymoses, un lit un peu dur lui cause une insomnie; il devient l'esclave de sa chair qui lui impose une série de servitudes et de pusillanimités. Dans les mêmes conditions, sa femme devient molle, nerveuse, irritable et infirme; souvent elle est frappée de stérilité, ou bien elle donne la vie à des êtres chétifs qu'elle est incapable d'allaiter. Le ménage est exposé aux causes de dissolution que la passion maladive ou la tyrannie du caprice impose à la faiblesse.

En face de ce tableau dont chacun peut vérifier l'exactitude, qui ne sent combien les demeures fastueuses où les recherches du luxe vont jusqu'à la dépravation sont peu conformes à l'hygiène et à la morale. Ces deux sciences exigent que l'être humain

soit habitué à braver le chaud et le froid, le sec et l'humide ; elles veulent que le corps, endurci contre les intempéries, n'impose pas à l'âme une foule de petites lâchetés.

Tout ce qui vient d'être dit sur l'habitation s'applique au vêtement, dont l'objet est de défendre le corps contre les agents nuisibles de l'extérieur. Mais des habits qui prétendraient préserver entièrement la peau des contacts rudes, des changements de température et de l'action de l'air seraient détestables. L'homme ne peut prospérer dans des conditions pareilles; il lui faut l'âpre souffle de la brise et le hâle de l'été, il faut que sa peau sache tolérer l'action des rayons solaires et d'une pluie diluvienne, il faut que sa chair admette sans meurtrissure le contact du rocher.

Au vêtement se rattachent encore certaines conditions intéressant la décence, la parure et l'amour-propre, mais les prescriptions qui en dérivent trouveront leur place un peu plus tard; nous devons, quant à présent, traiter des instincts qui concernent la propreté. Ils consistent dans un besoin inné de repousser et d'éliminer tout ce qui pourrait être une souillure, à la surface du corps. Les bêtes ne sont pas étrangères à ces besoins, aussi les aberrations du mysticisme ont pu seules rendre méritoire l'usage de vêtements sordides et pourris par les sueurs qu'excrète le corps humain. Les mêmes sottises peuvent seules s'opposer aux bains, aux ablutions fréquentes et aux blanchissages répétés,

seules elles peuvent proscrire l'usage du linge et imposer pour vêtement unique une robe de bure aussi offensante pour le tact que pour l'odorat. Ce n'est pas d'hier que date la prétention de purifier l'âme en souillant le corps. Déjà dans l'antiquité les pratiques des ascètes de l'Inde avaient passé aux cyniques avant de passer aux chrétiens et le résultat fut, non pas la répression, mais l'exaltation des besoins de la chair. Le jeûne rend l'estomac dominateur et tyrannique, une peau sordide se couvre de dartres et obsède l'âme par les ardeurs du prurit.

A tous les partisans de la saleté on peut opposer l'exemple des oiseaux qui, au coucher du soleil, cherchent une source limpide, pour s'y baigner et s'y purifier. Ils lissent ensuite chacune de leurs plumes, ils en retirent les parcelles épidermiques et les grains de poussière; ils les vernissent et les recouvrent d'un enduit qui doit les préserver de l'humidité. Cette propreté dont ils sont si friands leur est cependant moins nécessaire qu'à l'homme dont la peau nue absorbe facilement mille impuretés.

Entre la propreté du corps et celle de l'âme existent les relations multiples qui se trouvent entre le physique et le moral. Quand une personne porte des vêtements tachés et souillés, quand ses cheveux sont hérissés et remplis de poussière, quand son être entier respire l'incurie, méfiez-vous de son état moral. Il y a bien des raisons pour que son esprit soit malsain, imprévoyant, diffus et désordonné,

pour qu'elle tienne peu de compte de sa propre dignité, et pour que sa conscience porte des souillures analogues à celles de son habit. Mais il est aux soins corporels une limite au delà de laquelle se trouve la corruption. Les soins incessants et minutieux que demande la peau d'une vieille coquette, les lotions onctueuses, les pommades veloutées, les bains parfumés et les préparations savantes qui doivent entretenir la fraîcheur d'un derme sénile ne sont que de tristes sottises. On en peut dire autant du blanc et du rouge destinés à relever l'éclat des yeux et du teint, des tissus de lin et de soie dont la finesse est telle qu'ils paraissent sortir de la main des fées. Toutes ces recherches sont contraires à la véritable hygiène et aboutissent à la corruption.

Luxe et misère. — Une analyse rapide des appétits était indispensable pour reconnaître les éléments de prospérité ou de dépérissement qu'il renferment : ajoutons que la synthèse n'en est pas moins nécessaire si l'on veut apprécier les réactions qu'ils exercent les uns sur les autres et les conditions de bien ou de mal qui leur sont communes. Trois termes marquent le degré de satisfaction donnée aux appétits. L'un est la privation représentant le mal par insuffisance, l'autre est l'abus représentant le mal par excès, le troisième, le seul conforme au bien, est l'usage modéré qui suppose le nécessaire sans admettre rien au delà. Or ce troisième terme n'est que la ligne de démarcation de deux autres : l'espace qu'il occupe est fort étroit, et, de plus, il se déplace

avec chaque organisation, le superflu de l'un n'étant que le nécessaire de l'autre. Et cependant la modération dans les appétits et dans la satisfaction qui leur est donnée peut seule maintenir entre les fonctions dont l'ensemble est la vie, l'équilibre sans lequel il n'y a ni puissance, ni grandeur dans l'organisation. Le luxe qui recherche la volupté dans la satisfaction des appétits incline à les rendre toujours plus impérieux, afin de multiplier les moyens de les satisfaire : il lui faudrait une faim et une soif inextinguibles, un odorat insatiable de parfums, une peau sensible aux contacts les plus subtils et les plus variés, les désirs d'un satyre ou d'une Messaline. Faute de pouvoir en arriver là il varie à l'infini ce qui provoque la sensualité. Mais des sens surmenés ne tardent pas à tomber dans la langueur ou dans une excitabilité douloureuse : parfois l'imagination en est troublée et prend une ardeur qui contraste avec le refroidissement organique. Il en résulte des désirs dépravés, monstrueux et aussi incapables de s'assouvir que l'est l'imagination d'où ils sortent. On sait jusqu'où le luxe de l'Asie et de Rome poussa la dépravation; on connaît les orgies de vice, d'amour et de sang qui ne pouvaient dissiper les langueurs d'un Tibère ou d'un Néron; mais ce que l'on ne connaît pas assez c'est le caractère contagieux de ces souillures qui passent du maître à l'esclave, du père à l'enfant, de la mère à la fille, d'une cour à la nation entière, empoisonnant les mœurs, la littérature, la religion, les arts et jus-

qu'à la science. Ne cherchez ni vigueur physique, ni vigueur morale chez des êtres dépravés par le luxe, mais vous pouvez en attendre toutes les turpitudes, toutes les faiblesses, toutes les lâchetés. Toujours disposés à se vendre parce que l'argent est le nerf de leurs vices, ils prodiguent leur avoir à la recherche de la volupté. Ils sont à la fois cupides et dissipateurs et marquent l'égoïsme profond de la bête de proie.

Les lois impassibles de la logique veulent que dans tout ce qui est organisé, un mal par excès entraîne un mal correspondant par insuffisance, exactement comme l'équilibre rompu entre les plateaux d'une balance suppose que l'un s'abaisse pendant que l'autre s'élève; la conséquence est que le luxe a pour compagne inséparable la misère. Avec celle-ci, les appétits au lieu d'être gorgés jusqu'au dégoût se voient refuser les satisfactions qu'exige la santé. Sous l'empire de la faim, de la soif, de l'humidité, du méphitisme et de l'ordure, l'organisme reste chétif et incomplet : les appétits transformés en ardeurs faméliques font taire les intérêts sociaux et privent l'homme de toute moralité : ils font que la femme vend, pour un morceau de pain, ce que le fils du luxe ne craint pas d'acheter. Inutile de parler de vertu à qui ne sait où trouver un repas, ni où abriter sa tête. Vienne la nourriture, il s'en gorge jusqu'à l'indigestion : vienne le vin, il cherche dans l'ivresse l'oubli de ses maux et une gaieté frelatée. Il n'a même plus le sentiment de sa dignité.

Il faut avoir grande pitié de l'enfant de la misère : quand on le voit ignorant, brutal, dégradé, sordide... il faut se demander où il aurait pris l'instruction, la politesse, la dignité et l'élégance? Il faut le plaindre plus que le blâmer; il faut peser chacune des causes de sa dégradation, afin de la faire cesser; il faut lui donner les moyens de comprendre et de pratiquer ce que prescrivent le bien et le juste. Or, parmi ces moyens, doit se placer, en première ligne, l'aisance modeste et laborieuse qui ne saurait devenir générale tant que le superflu des uns absorbera le nécessaire des autres, mais qui doit se produire forcément le jour où s'établira une compensation, le jour où deux principes opposés de mal se transformeront par leur neutralisation réciproque, en un seul principe de bien. A ceux qui prétendent la chose impossible nous dirons que désespérer du bien est aussi absurde que de désespérer du juste et du vrai.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

MORALE DE LA FAMILLE.

Tant que l'égoïsme règne despotiquement dans le cœur de l'homme et des animaux, aucune organisation sociale ne peut se produire. L'individu s'isole et soutient contre la nature entière la lutte pour l'existence. La transition de cet état mental aux altruismes nécessaires à la formation des organisations collectives se trouve dans l'instinct reproducteur dont la mission est d'unir les sexes, de les faire concourir à des actes communs, d'établir la mutualité des services et de rendre les vies solidaires. Cette puissance de l'instinct sexuel provoquant entre des êtres, naguère hostiles, les rapports qui se rencontrent entre les organes d'un individu, cette force qui établit la paix où régnait la guerre, qui fait surgir la fécondité à la place de la destruction, est connue de tout le monde sous le nom d'amour. Les poëtes,

les mythologues et les artistes de toutes sortes en ont trop exalté la puissance pour qu'il soit nécessaire d'en parler longuement. Il suffit de constater que l'égoïsme, résumant toutes les formes de l'instinct individuel, est dompté par l'amour, pour comprendre l'influence que ce dernier peut avoir dans la vie de l'homme et des animaux. On le voit provoquer dans les sexes l'espèce de gravitation organique d'où résulte l'accouplement, on le voit utiliser, au profit de la femelle empêchée par la gestation, les forces productrices et défensives du mâle, on le voit utiliser, en faveur de ses fruits, toutes les puissances du père et de la mère, on le voit enfin maintenir la concorde entre les êtres élevés dans le même nid. Uniquement conjugal au début, l'amour devient ainsi paternel et maternel, puis filial, puis fraternel ; il enserre comme dans un réseau de tendresse des êtres qui diffèrent d'âge, de sexe et d'aptitude, il leur donne les mêmes intérêts, les mêmes affections, les mêmes habitudes, la même vie ; en un mot, il produit entre eux l'unité organique dont la famille est la manifestation.

On voit ainsi, par la simple analyse des faits, que la somme de bien que comporte l'amour se mesure sur l'altruisme et la fécondité qu'il apporte parmi les hommes. Mais un sentiment si puissant pour l'accroissement de la vie, a la même puissance pour l'amoindrissement de la vie, et il appartient à la morale positive d'apprécier, avec l'aide des faits, les puissances bonnes ou mauvaises de l'instinct sexuel.

La fin en est double et comprend, avec la formation du couple, la conservation de l'espèce. D'où il faut conclure que les amours, ne se proposant pas cette double fin, sont contraires à la morale. Ceci est une vue théorique dont il est nécessaire de chercher la vérification dans les faits.

De l'observation générale de tous les temps et de tous les lieux, il résulte que l'altruisme a sa première manifestation dans le rapprochement du mâle et de la femelle. Ce concours peut être momentané, il peut ne produire qu'une trêve entre les conjoints; d'où la promiscuité qui, suffisante pour la conservation de l'espèce, n'aboutit jamais à la formation du groupe social et aux facultés qui en dérivent. C'est pour cela que les espèces dépourvues de mutualité sexuelle sont les moins bien douées sous le rapport mental. Il suffit d'opposer le castor à un autre rongeur tel que le lièvre, pour voir combien deux êtres, dont les organes ont la plus grande analogie, peuvent différer dans leurs aptitudes, selon que les instincts reproducteurs aboutissent au seul concours ou à la mutualité. Les merveilles d'industrie que le ménage fait naître chez les oiseaux, toujours impuissants à se construire un nid quand ils vivent dans l'isolement, sont une preuve de ce que peut l'amour aboutissant à un état social, même élémentaire. Ces faits, appliqués à l'espèce humaine, montrent bien que les races qui ne dépassent pas le concours dans les rapports des sexes et vivent dans la promiscuité, comme certaines hordes australiennes, ne s'élèvent pas au-

dessus des singes anthropomorphes, sous le rapport de l'intelligence et des mœurs. La conclusion est que la formation du ménage permanent chez l'homme doit être considérée comme indispensable à la civilisation et que l'abrutissement est le but des races humaines dont les instincts reproducteurs ne parviennent pas à le constituer. Mais le concours permanent des sexes comprend dans l'espèce humaine des différences qui peuvent se ranger en deux catégories, la polygamie et la monogamie. Les races polygames occupent, encore à cette heure, la moitié de la surface du globe, et ont leur habitat principal entre les tropiques. On peut en induire que la chaleur atmosphérique est pour beaucoup dans la polygamie, et on s'en rend compte en étudiant l'influence d'une température élevée sur le développement de la jeune fille. Quand, à l'âge de neuf ou dix ans, elle est surprise de la nubilité et quand des passions d'adulte tyrannisent son âme d'enfant, la déchéance morale et la subordination en sont les conséquences nécessaires. Une fois déchue moralement, la femme ne peut rester l'égale de l'homme; en perdant une part de sa dignité d'épouse et de mère, elle tombe dans l'asservissement, elle devient un instrument de plaisir ou de reproduction, elle se voit remplacée dès qu'elle cesse d'être belle et féconde. C'est ainsi qu'une première condition de déchéance en amène une autre, et que le mal engendre le mal.

Il est manifeste que, sous le régime de la polygamie, l'amour touche encore à la promiscuité et ne

se trouve pas dans des conditions normales. Tandis qu'il réclame la possession exclusive, ainsi que la jalousie l'indique, même chez les animaux, il faut que la femme polygame souffre la présence de plusieurs rivales ; il faut que l'homme fasse subir à sa tendresse un partage contre lequel proteste tout cœur délicat. En des conditions pareilles, il est impossible que la dignité des époux ne soit pas atteinte et que l'un ne subisse pas la déchéance de l'esclave, tandis que l'autre subit la déchéance du maître. Les mots d'esclavage et de tyrannie résument en effet les conséquences sociales de la polygamie ; ils font comprendre, à une époque où tous les progrès de la civilisation sont des fils de la liberté, l'infériorité des races polygames et l'impossibilité où elles se trouvent de dépasser certain niveau de la civilisation. Où la femme est asservie, elle ne peut développer les facultés morales qui lui sont propres et en faire bénéficier son mari, ses proches et ses enfants, c'est une perte sociale que rien ne peut compenser. L'insuffisance de l'élément féminin prive les mœurs des sentiments chevaleresques ; elle amoindrit l'inspiration artistique, la politesse, le respect du faible et le culte du beau ; abandonnant la suprématie au respect de la force et au culte de la violence. Chez les polygames l'asservissement de la mère atteint l'enfant qu'elle ne peut protéger, instruire et diriger convenablement, faute de posséder l'autorité, l'instruction et l'esprit de conduite, tandis qu'elle lui communique la sensualité, l'indolence et le goût des

futilités. L'éducation au sein du harem est détestable: elle produit ce mélange de raffinement et de brutalité, de sensualité et de rudesse, de culture et d'ignorance, de finesse et de sottise qui se remarque chez les Turcs, les Hindous et les Perses.

Au point de vue de la reproduction et de la conservation de l'espèce, l'infériorité de la polygamie n'est pas moins évidente. Lorsque le même homme a plusieurs femmes, d'autres hommes doivent en manquer, attendu que les statistiques des diverses régions indiquent, parmi les naissances, une part sensiblement égale pour les deux sexes. Le plus grand nombre d'enfants d'une maison se trouve compensé par l'absence complète d'enfant dans une autre maison, l'excès de fécondité se balance par la stérilité, si bien que l'avantage est nul. On peut même constater, par le fait, que les races polygames sont moins prolifiques que les races monogames. L'on peut, en outre, constater par le fait et le raisonnement que la pluralité des femmes, d'une part, et l'absence de femmes, d'une autre part, engendrent des mœurs détestables. Lorsque l'instinct reproducteur n'obtient pas ses satisfactions légitimes, il en cherche d'autres et aboutit à ces mœurs omni-sexuelles qui sont la honte de l'humanité. Chez tous les animaux dont les sexes sont séparés et dont les mâles et les femelles vivent en troupeaux distincts, des dépravations analogues se reproduisent; si bien que l'apparition des mêmes vices, chez un grand nombre d'espèces, dans des conditions déterminées, peut de-

venir une indication précieuse pour le moraliste. Une autre indication se tire de l'hygiène et même de la pathologie, montrant les maux qui résultent de la privation et de l'abus des fonctions reproductrices. Mille fois on a constaté que la continence complète chez l'homme adulte rend le caractère plus ardent, âpre, rude, insociable, violent et même cruel. Le célibat du moine explique l'inquisiteur. Chez la femme le célibat a des inconvénients analogues. Il rend l'âme vibrante, susceptible, inégale, inquiète et envieuse ; il multiplie les accidents spasmodiques, il peut même provoquer l'aliénation. D'autres maladies suivent encore dans les deux sexes la continence absolue qu'il faut, à ce titre, considérer comme un mal organique et moral, bien loin d'en faire un état privilégié.

L'excès contraire, l'abus des actes sexuels, n'a pas de moindres inconvénients. Il prive l'homme d'un élément capital de virilité, le jette dans les langueurs du corps et de l'âme, l'incite à la paresse et le prédispose à mille lâchetés. La volupté lui est à la fois un plaisir et une peine, un besoin et un dégoût. Il ne la sent bientôt plus que sous l'influence du caprice, du changement, enfin du monstrueux. Décrire les dépravations du libertinage est chose inutile, les cours criminelles et les salles d'hôpitaux se chargent de ce soin. Il est bien difficile que la polygamie, par le manque d'amour, chez la femme, et par l'abus de l'amour, chez l'homme, n'aboutisse pas à un double libertinage. Cependant le ménage polygame

est bien supérieur à la promiscuité et surtout à la prostitution qui fausse l'amour au point de le rendre à la fois stérile et contraire au mariage. Les caresses de la courtisane enlèvent du cœur de l'homme la puissance d'aimer; elles altèrent les sens et la délicatesse du sentiment, elles imprègnent le désir d'impudeur, elles font du changement et du caprice les agents principaux de la volupté. C'est au point que celle-ci peut méconnaître jusqu'à l'action sexuelle, quitte à chercher ses raffinements dans la violence, la perfidie, la haine et même la cruauté.

Tant de maux naissent des altérations de l'amour, tant de biens peuvent en résulter, lorsqu'il reste sain et fécond, que le moraliste ne saurait en décrire avec trop de soin les conditions bonnes ou mauvaises. Chez l'enfant, l'affection ne peut prendre le caractère sexuel et obtenir des satisfactions légitimes, et l'on doit la considérer comme un mal, soit qu'elle résulte de la précocité congéniale du tempérament, soit qu'elle naisse de circonstances fortuites. Il est des choses que l'œil du jeune âge ne doit pas voir et que ses oreilles ne doivent jamais entendre. Son infécondité lui interdit la volupté, dont les plaisirs prématurés s'achètent au détriment du corps et de l'âme.

Quand l'instinct reproducteur reste dans les conditions normales, il est à peine ressenti par l'enfance et ne prend une puissance véritable qu'à l'époque de la puberté; mais, plus le désir devient intense chez les adolescents des deux sexes, plus les actes

qu'il sollicite provoquent de timidité. Le résultat est la pudeur, sentiment contradictoire et charmant qui fait craindre au garçon de demander ce qu'il brûle d'obtenir, et qui pousse la jeune fille à refuser ce qu'elle brûle d'accorder. La pudeur croît avec le désir et diminue avec lui. Nulle chez l'enfant à la mamelle et atrophiée chez le vieillard, elle va toujours croissant de l'enfance à la virilité, combattant les dispositions vicieuses, faisant de la nudité provoquante un malaise indéfinissable, tenant dans le secret les actes intimes de la vie, s'indignant de toute obscénité. Mieux que les serrures, la pudeur garde l'innocence de la jeune fille et refrène les soupirs de l'adolescent, tout en permettant entre eux la tendresse timide et saine qui enseigne à l'amant le culte de la beauté, le respect de la faiblesse, le dévouement pour la grâce, la préoccupation des convenances d'autrui et le besoin d'acquérir les qualités qui doivent plaire ; qui donne à l'amante le sentiment de sa valeur et de sa dignité, lui suggère la finesse, lui apprend le tact, lui donne l'esprit de conduite, enfin, l'entoure du charme dont elle fera dans l'avenir sa force capitale. Des deux parts, l'amour exalte les facultés mentales aussi bien que les facultés physiques. Il inspire et donne le goût de la poésie, il fait comprendre les différentes formes de l'art. En même temps qu'il raidit les muscles, il affermit le courage, il fait naître la noblesse dans le cœur, il donne le sentiment de la grandeur. L'être qui ne sait pas aimer profondément reste nécessai-

rement incomplet : tout un ordre de pensées et de sentiments ne lui sera jamais révélé ; une série de forces lui restera inaccessible. A ce titre l'amour véritable est un bien précieux pour l'humanité, et la morale a mission de combattre tout ce qui peut en diminuer la puissance ou la pureté.

Parmi les ennemis du véritable amour, il faut placer en première ligne l'impudeur qui se donne la mission de provoquer, d'exalter et de faire triompher le désir, en substituant les satisfactions des sens aux satisfactions du cœur. Pour elle la parole, le geste et l'attitude deviennent des agents de libertinage, tandis que les productions de l'art deviennent des agents de dépravation. Par elle des passions d'adultes envahissent l'adolescence et même l'enfance, cherchant partout des satisfactions vicieuses et des plaisirs énervants ; par elle la virilité s'amoindrit, le corps est pris de langueur, l'âme s'affaisse sous la lâcheté ; des êtres de vingt ans ont l'égoïsme des vieillards ; leurs sens blasés sont dévolus à la tyrannie du caprice, et appellent l'orgie pour se ranimer. En perdant le goût du chaste et de l'honnête, on est forcément attiré par ce qui est vicieux et pervers. Si quelque chose peut attacher ce sont les tromperies, les rivalités, les humiliations et les déboires. Telle fille perdue conserve un amant blasé, en le ruinant, et en lui imposant des rivaux qu'elle prend sous ses yeux afin qu'il n'en ignore ; telle femme adultère ne peut se séparer du misérable qui l'exploite et l'avilit. De telles amours dé-

gradent la nature humaine, au lieu de l'élever, et font du couple humain un être maladif autant que vicieux.

L'adulte dont l'enfance et l'adolescence sont restées pudiques a concentré dans ses organes les éléments de la virilité. Il est dur à la fatigue, il est ardent et brave dans l'action, il est tenace dans ses projets, il a la sincérité et la générosité des forts. Mais, avec le dévéloppement des forces viriles, le moment arrive où la continence devient un danger, et ment, à la fois, aux lois de l'hygiène et aux lois de la morale. C'est ce qui nous fait réprouver le *célibat* converti en institution. En imposant la stérilité à des organismes doués de toutes les puissances de la féçondité, il aboutit à une sorte de *mutilation*; en défendant l'union de l'homme et de la femme, il empêche la réaction bienfaisante qu'exercent l'un sur l'autre l'élément féminin et l'élément masculin; en rendant sans objets les instincts conjugaux et paternels, il en fait des agents perturbateurs; en défendant à l'individu de contribuer à la formation d'un organisme supérieur, il produit la déchéance de l'être humain. Et ceci n'est pas seulement une vue théorique! Le fait montre chaque jour que le serment de continence perpétuelle aboutit au vice, à de honteuses amours, ou bien aux obsessions qui empoisonnent la vie et dégénèrent, trop souvent, en aliénation. Malheur au père qui confie l'éducation de ses enfants à des hommes affamés de volupté; malheur à ces hommes

qui demandent vainement à la prière et à la pénitence un refuge contre le désir. Un jour le désir devient passion, la passion devient folie, et l'enfance reçoit une souillure indélébile.

Si le célibat permanent est chez l'homme un agent de perturbation, il est encore plus contraire aux aptitudes de la femme dont l'organisation tout entière semble conspirer pour la maternité. Quand ces aptitudes maternelles restent sans emploi, elles s'insurgent, fermentent et aboutissent à des explosions. C'est alors que l'hystérie et la nymphomanie viennent désoler des malheureuses qui, sous l'obsession de certains rêves, se croient possédées par le diable et sentent leur cœur se partager entre l'horreur de pareilles amours et les voluptés qu'elles procurent. Une fois excitées, les organisations réagissent les unes sur les autres dans les communautés de filles et les troubles ressentis par le petit nombre deviennent une épidémie contre laquelle les exorcismes sont employés vainement. Il faut plaindre de telles douleurs, mais il ne faut pas les méconnaître, et il faut surtout les signaler à la mère qui serait tentée d'exposer ses filles à une telle contagion. Seuls, l'homme et la femme que le mariage met dans les véritables conditions de la moralité sexuelle possèdent la quiétude des sens et les sentiments de paternité nécessaires à qui dirige l'éducation du jeune âge.

Pour obtenir le couple humain qui transforme les éléments perturbateurs du célibat en agents de con-

cours, d'harmonie et de progrès social, il faut l'intervention d'un sentiment chaste et profond, d'une tendresse éprouvée, d'une convenance réciproque comprenant, à la fois, l'être physique, l'être affectif et l'être intellectuel. N'oublions pas que la beauté mère de l'amour est triple ; qu'elle peut accumuler ses dons sur le corps, sur le sentiment et sur la pensée. Les grâces extérieures appellent l'amour, mais les grâces intérieures le gardent et en assurent la durée. Une belle âme pare le corps le moins bien doué et produit ces jolies laides qui savent si bien imposer la constance à qui les aime. Cette constance, condition capitale du ménage permanent, est difficile à obtenir chez des êtres dont le cœur gonflé de tendresses s'enflamme au contact de beautés multiples. Bien des adolescents croient aimer pour la vie, qui oublient leur maîtresse au bout d'un mois. Leur cœur ne s'éclaire qu'après des erreurs commises et ne se fixe qu'après bien des oscillations. Mais, pour qu'il puisse choisir en connaissance de cause, il faut le contact des deux sexes, contact profitable, sous tous les rapports, quand il est surveillé par la décence. Seule la femme donne à l'adolescent la politesse, l'élégance, l'esprit chevaleresque et le culte de cet *éternel féminin* sans lequel l'humanité ne se composerait que de brutes. Le contact des hommes agit d'une manière analogue sur la jeune fille en lui donnant la hauteur de vue, le calme et la dignité. En résumé, il faut que les deux sexes s'enseignent réciproquement le senti-

ment exclusif qui doit les unir un jour, et combiner dans une organisation supérieure l'élément viril et l'élément féminin.

Une affection fondée sur les convenances physiques et morales unit admirablement deux organisations complémentaires l'une de l'autre et produit cet égoïsme à deux sur lequel veille la jalousie. Alors se produit le ménage et la constitution en est d'autant plus parfaite qu'il joint au concours la mutualité et même la solidarité. Quand l'homme et la femme, en s'unissant, arrivent à l'unité des intérêts, des besoins, des désirs, des sentiments et des pensées, ils obtiennent le bonheur. De chastes amours, en même temps qu'elles procurent les voluptés du corps et de l'âme, empêchent la dépravation du cœur et la lassitude des sens. La fidélité réciproque est un préservatif contre le caprice et contre l'abus du plaisir; le bonheur passé devient un garant du bonheur à venir; la tendresse se transforme en habitude et maintient l'union au sein même de la vieillesse. Rien ne vaut l'état conjugal, rien n'en explique mieux l'excellence que son triomphe sur la barbarie, sur les vices, et même sur les mœurs. Il marque le degré de moralité des peuples qui s'élèvent ou s'abaissent en raison de l'estime ou du mépris qu'ils en font.

La puissance du ménage n'a été méconnue ni par les philosophes, ni par les législateurs. Ils se sont efforcés d'en assurer la durée; mais, faute d'en étudier les conditions véritables, ils ont souvent

[illegible] dissolvantes. Ils ont admis entre [illegible] et la femme une inégalité sociale qui [illegible] contradiction avec l'amour et l'équilibre [illegible] d'établir entre les deux sexes; ils ont [illegible] époux, en donnant leur personne, [illegible], chacun en ce qui le concerne, la [illegible] leur bien; ils ont admis que le mariage [illegible], moins sur les instincts du cœur [illegible] sur l'intervention d'un magistrat ou [illegible]. Alors s'est établie entre la morale et la [illegible] le mariage la confusion qui règne [illegible] d'esprits entre le mérite des bonnes [illegible] le mérite dérivé de la pratique du culte. [illegible] l'on peut être à la fois dévot et mé[illegible] le mariage civil et religieux peut [illegible] mauvais ménage. Le mal surgit dès [illegible] déterminée par des intérêts étrangers [illegible] chargé d'assurer la constance et la [illegible] des époux. Seule la tendresse réci[illegible] les préserver des amours adultères et [illegible] la communauté de vie. Le régime [illegible] par certaines législations est contraire [illegible], car une fille qui donne sa per[illegible] de réserver son argent. Ajoutons [illegible] devient trop souvent dans les [illegible] un moyen de frustrer les [illegible]

[illegible] incomplète de l'organisation et [illegible] trop souvent, méconnaître que [illegible] des époux détruit l'harmonie, que

les intérêts distincts et souvent opposés produisent l'antagonisme, que les convenances du cœur, seules capables de produire l'unité d'existence, doivent tout primer. Où ces convenances sont subordonnées aux intérêts pécuniaires, aux préjugés de caste, et même à l'action religieuse, le ménage est menacé de dissolution. Le sentiment méconnu fait sentir son influence, il s'exalte, il devient passion et reprend une suprématie désormais perturbatrice. C'est en vain que l'époux, mal secondé par les froideurs de la couche conjugale, invoque la religion et la loi sociale, pour se préserver du méfait ; en vain il envisage la conséquence de ses désordres, en vain il prévoit sa propre déchéance et celle de ceux qui l'entourent, tout cède à la passion et l'adultère pénètre sous le toit conjugal. Dès lors sont perdus les avantages du mariage monogame. Entre les époux, l'accord et l'unité de vie est désormais impossible ; l'antagonisme de leurs intérêts moraux entraîne l'antagonisme de leurs intérêts matériels, l'inimitié se fait jour dans une foule de circonstances, le lien qui les unit se transforme en une chaîne odieuse. Entre deux êtres qui ne s'aiment plus la vie conjugale est pénible, mais elle devient insuportable lorsque l'un des époux aime en dehors de la maison. Si cet amour adultère est le fait du mari il fuit son intérieur, il y introduit l'ennui, l'isolement et trop souvent la gêne, il laisse la mère de ses enfants, la femme qui porte son nom et doit partager son sort, en proie à la tristesse, aux larmes et au ressenti-

ment. Si l'adultère vient de la femme, outre qu'elle souille son cœur par une double infidélité, elle s'expose à introduire des bâtards dans la maison, à imposer à son mari une paternité qui ne lui appartient pas et à spolier ses enfants par l'introduction d'un étranger parmi eux. De telles misères comparées aux joies du vrai ménage devraient faire de l'adultère un objet d'horreur. Si les hommes savaient mesurer les conséquences de leurs actes, ils cesseraient de se marier à la légère, ils ne verraient pas dans une dot l'attrait capital de leur fiancée, ils ne garderaient pas l'arrière-pensée de compenser les froideurs de la couche nuptiale par des suppléments d'amour pris de toutes parts. La jeune femme ne serait pas délaissée ; elle ne trouverait pas une dissemblance insupportable entre les aspirations de son cœur et les réalités de son ménage, elle ne serait pas prise de découragement, de dégoût, d'irritation et de colère, elle ne serait pas tentée de chercher la vengeance et le plaisir dans un amour malsain. C'est le mauvais mariage qui fait la fréquence de l'adultère, et le mariage est mauvais parce que les conditions en sont cherchées où elles n'existent pas. Entre deux êtres qui s'unissent, par suite de convenances de fortunes, d'ambition ou de condition sociale, la couche conjugale ne peut trouver d'attrait que dans les appétits des sens. Il en résulte une première déchéance ressentie d'autant plus vivement par l'épousée que ses sentiments sont plus délicats. Des relations fondées sur le seul appétit sexuel dégé-

nèrent vite en libertinage, elles sont suivies de langueurs que l'on prétend combattre par des ardeurs malsaines et, trop souvent, le mari corrompt sa jeune femme en lui enseignant ce qu'il tient de quelque courtisane.

Une autre cause de la fréquence de l'adultère dans la société moderne, c'est le grand nombre d'hommes qui vivent dans le célibat et cherchent leur part d'amour dans la maison d'autrui. Ils apportent dans les mœurs ce que l'on nomme la galanterie et font graviter les relations sociales autour d'une masse d'intrigues dans lesquelles se confondent ce qui est permis et ce qui est défendu. La galanterie s'infiltre partout ; elle trône dans les festins, les bals et les fêtes de toute espèce, elle préside aux parures, elle donne le ton, elle a la main dans l'administration et la politique, elle décide de la carrière de bien des hommes et, trop souvent, dicte la sentence des tribunaux.

En même temps qu'elle est la fille du célibat, la galanterie en devient la mère, en prodiguant ses faveurs aux hommes qui sont libres des empêchements du mariage. Les bonnes fortunes d'un célibataire le maintiennent dans le célibat. Il s'établit de la sorte un cercle vicieux dans lequel les hommes non mariés provoquent à l'adultère qui lui-même nuit au mariage. C'est ainsi que le mal engendre le mal. Il arrive que le célibat des hommes entraîne le célibat d'un nombre égal de femmes qui ne peuvent céder au vœu de la jeunesse et de la passion sans se don-

ner un amant. Mais ces unions antisociales rencontrent trop d'obstacles pour durer. On voit des malheureuses délaissées prendre un second amant, puis un troisième. Elles s'habituent à vivre des ressources de ces ménages momentanés. A la suite de ces abandons successifs, elles se sentent méprisées, elles prennent en haine les auteurs de leur déchéance et la société entière, elles se font un jeu et un plaisir d'attirer chez elles les fils, les frères et les maris des femmes que le monde honore, de ruiner physiquement, moralement et pécuniairement ceux qui viennent leur acheter du plaisir et de les renvoyer ensuite à leur famille. Voilà comment l'être chez lequel débordait la vie, l'espoir, le sentiment, l'intelligence et la générosité se transforme en égoïste exténué, blasé, découragé et vicieux. Il est devenu incapable de la tension d'esprit ou de muscles qu'exige un travail fructueux, il ne peut relever sa triste fortune que dans des spéculations véreuses ou dans un riche mariage. Mais le jour où sa jeune femme reconnaîtra qu'elle a les restes d'une courtisane, elle prendra en dégoût le mari qui a déçu ses espérances. La courtisane est la plaie des sociétés modernes, elle est la grande ennemie de la famille, elle absorbe, sans profit pour la population, pour l'appui réciproque des sexes, et même pour le bonheur, les puissances de la virilité ; elle propage les maladies qui s'attaquent aux sources de la fécondité; elle transforme en agent perturbateur un moyen capital d'organisation ; enfin, elle souille le cœur hu-

main et le rend incapable du véritable amour.

Or l'adultère et la prostitution sont les produits du célibat, en suivent le développement, augmentent ou diminuent avec lui : ceci est facile à constater dans Rome, dans Florence, dans Madrid, dans Vienne, dans Paris et dans les capitales catholiques où se multiplient les célibataires. A Florence, le sigisbéisme élève l'adultère à la hauteur d'une institution; à Rome, une prostitution s'étendant aux deux sexes et à tous les âges est le scandale des voyageurs les moins scrupuleux; à Paris, le demi-monde, autrement dit le monde des courtisanes, a pris une importance telle que la littérature et l'art tout entier en ont été empoisonnés. Ces tristes effets du célibat expliquent comment, après avoir été un agent de vice, il devient encore contraire aux lois de l'hygiène, pourquoi il produit une mortalité, une criminalité et une aliénation dépassant de beaucoup ce qui s'observe chez les gens mariés[1]; pourquoi les régions catholiques, où l'exemple donné par les ministres du culte met le célibat en honneur, sont, bien plus que les régions protestantes, infectées par l'adultère. Combattre le célibat c'est militer en faveur de la morale et de l'hygiène publique, mais à cette condition que le mariage aura pour mobile les convenances du cœur et obtiendra la persistance nécessaire à l'éducation des enfants. Cette persistance, si désirable, ne peut faire cepen-

1. Voyez la démographie figurée du Dr Bertillon, section B.

dant que les liens du mariage soient déclarés indissolubles, et que des époux devenus ennemis soient contraints de vivre sous le même toit. Il en résulterait des désordres de mille espèces, des hostilités et des conflits dont le dernier terme serait le crime. La séparation de corps devient, en pareille circonstance, une nécessité si évidente que partout les législateurs et les moralistes l'ont admise, mais sans permettre, la plupart du temps, que des époux dont l'union a reçu la sanction d'un sacrement se remarient avant la mort de l'un d'eux. La conséquence a été que des jeunes hommes et des jeunes femmes, ainsi rejetés dans le célibat, ont apporté, au sein de la société, des passions aussi malsaines que perturbatrices. Ici, comme en mille circonstances, la loi, qui vise un idéal et non les aptitudes incomplètes de l'humanité, manque le but qu'elle prétend atteindre. La prétention de sanctifier le mariage outre mesure, et de le rendre indissoluble, le rend effrayant pour des êtres sincères qui savent combien on s'expose à un parjure en promettant un amour éternel; qui redoutent des liens indissolubles quand rien ne peut certifier la permanence de la tendresse; qui repoussent l'esclavage du cœur et veulent lui faire sa part de liberté, précisément pour lui ôter tout prétexte de protester par l'infidélité.

Mieux que toutes les lois et toutes les bénédictions, un amour qui agit librement et volontairement sait donner de la stabilité au ménage, établir entre les époux des relations profitables à tous les deux, dé-

montrer par le bonheur les avantages de la fidélité réciproque, se transformer sans faiblir avec les diverses périodes de la vie, se plier aux aptitudes de l'homme et de la femme, accoupler leurs caractères, faire un être de deux êtres, enfin les conduire, appuyés l'un sur l'autre, jusqu'aux confins de la caducité. Mais une telle union ne se produit qu'avec des convenances d'âge, de caractère, de tempérament, d'intelligence et de sentiment dont les mariages sont trop souvent dépourvus; les mœurs actuelles admettent que les rapports des sexes sont légitimés bien plus par la sanction qu'ils reçoivent du prêtre ou du magistrat que par les convenances du cœur. Il en résulte que des jeunes filles ne croient pas s'avilir en se donnant à un homme qu'elles n'aiment pas, et que leur mari ne craint pas de se vendre légalement pour une dot. Des nuits de noces d'où la tendresse est bannie deviennent une brutalité qui révolte les délicatesses du cœur, et des enfants conçus dans le dégoût manquent des énergies dont sont doués les fruits du véritable amour. Ce sentiment n'a pas seulement la mission de rapprocher l'homme de la femme, d'établir le couple et d'y combiner les forces viriles et féminines : il est encore un moyen de sélection naturelle et de perfectionnement pour l'espèce. Il a des intuitions qui, mieux que le médecin le plus habile, savent allier les tempéraments en vue de la force et de la beauté de la race. S'il était exclusivement chargé de présider au mariage, si ses convenances

remplaçaient celles de la caste, de la fortune ou du simple caprice, les vices congéniaux diminueraient dans d'énormes proportions, et l'on ne verrait pas des couples, parfaitement constitués en apparence, n'obtenir qu'une descendance chétive, tandis que d'autres, moins bien doués, ont des enfants magnifiques. La femme qui se donne sans amour, qui obéit, en se mariant, à des convenances autres que celles du sentiment, commet un libertinage légal. Ses fils, au lieu d'avoir la beauté et l'énergie attribuées de tout temps aux enfants de l'amour, auront les misères physiques et morales qui fourmillent dans les hospices d'enfants trouvés. Ces produits du libertinage et du caprice témoignent, par un mélange de laideur, de faiblesse et d'infirmité, ce qui manque à une fécondité qui ne s'allie pas à une tendresse saine et profonde.

Une autre preuve de la clairvoyance de l'amour c'est sa réprobation générale de l'inceste et des mariages consanguins. Ces unions étaient repoussées instinctivement par les mœurs avant que les observations et les statistiques eussent démontré le grand nombre de muets et d'idiots que produisent les mariages entre parents. Ceci montre combien est malsain le désir incestueux qui, en même temps qu'il outrage les mœurs, fausse les lois de la reproduction et altère l'intégrité de la race. Un tel désir est un ennemi redoutable pour la famille; car il peut modifier, d'une façon odieuse, les relations des membres qui la composent. Où il règne,

le crime trouve un accès facile; les passions s'exaltent et produisent ces drames intimes dont les mystères se dévoilent devant les cours d'assises. Il est dans l'ordre des choses que l'inceste, produit par un sentiment contre nature, aboutisse à des actes dénaturés et que des vices monstrueux transforment les hommes en monstres. Les incestes de toutes les époques ont porté trop souvent des taches de sang, comme si l'affection qui est, par excellence, la mère des sentiments d'humanité se condamnait, en s'altérant, à devenir la mère des cruautés les plus odieuses.

Il se peut que les passions contre nature naissent de l'obsession du désir, mais elles trouvent également leur origine dans les sens blasés par l'abus de la volupté. L'amour, après avoir cherché un stimulant dans le caprice, le cherche dans la dépravation : ce qui se produit pour l'appétit alimentaire, quand il est surmené, se reproduit pour l'appétit sexuel. Lorsque la variété dans les mets ne peut plus lutter contre la satiété du convive, il lui faut des condiments qui brûlent son palais.

De cette analyse il résulte que l'amour n'est moral et sain qu'à la condition d'organiser le ménage et de le rendre fécond. L'organisation suppose l'équivalence de l'homme et de la femme, elle suppose la persistance de leur tendresse et leur fidélité réciproque; ce qui ne saurait concorder avec l'altération du sentiment qui les unit; la fécondité et ses conditions repoussent les rapports qui ne seraient

pas conformes au vœu de la nature, les abus qui aboutiraient à la stérilité des courtisanes, les pratiques destinées à rendre le sein maternel infécond. Mais ces prescriptions doivent trouver leur mesure dans l'hygiène et ne pas exiger des relations qui deviendraient dangereuses pour celui des époux dont la santé serait altérée. Il se peut également que des grossesses trop rapprochées produisent des avortements successifs ou des enfants chétifs et dévolus à la mort. En pareil cas, les gestations multiples sont loin d'aboutir à la véritable fécondité. Ceci fait voir combien peuvent être dangereuses les prescriptions des casuistes qui partent d'un idéal et prétendent en poursuivre la réalisation en dépit des faiblesses et des infirmités de la nature humaine. En exigeant des conceptions trop fréquentes chez des jeunes femmes exposées aux avortements, ils les ont rendues infécondes et ont bien souvent provoqué leur mort.

Il est de même conforme au vœu de la nature que la mère allaite son enfant. Outre que l'afflux du lait vers les mamelles prévient les accidents inflammatoires dont le bas-ventre pourrait devenir le siége, il produit une stérilité temporaire qui permet aux organes de la gestation de recouvrer les forces perdues. Ajoutons que l'allaitement attache puissamment la mère à son fruit, suppose une surveillance de tous les instants, enseigne les besoins du nouveau-né et les soins multiples qui lui sont nécessaires; enfin provoque l'attendrissement du père

que charme le tableau de sa femme allaitant le fruit de leurs amours. Tant de convenances montrent combien il est conforme à la morale que chaque mère bien constituée se transforme en nourrice. Mais il se peut que le lait manque, il se peut que la qualité en soit mauvaise et que, sous peine de dépérissement ou même de mort, il faille recourir au sein d'une étrangère. L'hygiène détermine encore les limites des fonctions de la mère. Lorsque celle-ci, avec une organisation saine et avec un sein gonflé de lait, se dispense d'une part des actes de la maternité, elle ment à la morale et fausse l'organisation de la famille. Elle aura le déboire de voir son enfant lui préférer une étrangère. Rien n'attache comme l'éducation du premier âge ; rien ne complète, au même degré, la tendresse maternelle et ne commande autant de tendresse filiale. Les progrès quotidiens du nourrisson, ses gestes, ses sourires, ses bégayements, ses gracieuses gaucheries en font un être charmant ; il a le privilége de faire surgir la bienveillance et l'instinct de protection dans les cœurs les plus froids, il apporte dans la maison la joie, l'animation et la vie, il pare sa mère et lui donne l'auréole de la fécondité ; il attache le père au foyer, il lui promet tout un avenir. Tant de sentiments gravitant autour du nouveau-né en font un trésor sur lequel les parents veillent avec un soin jaloux. Comme l'avare, ils y ajoutent, chaque jour, au moyen de l'éducation, et grandissent le pécule qui doit soustraire une partie d'eux-mêmes aux ser-

vitudes de la mort. Se voir ainsi revivre dans un être que l'on a formé de son sang, que l'on peut doter de mille qualités diverses et que l'on croit paré de mille grâces est certainement une des joies les plus profondes de l'humanité. C'est l'explication de ces instincts de paternité qui, pendant de longues années, pourvoient à tous les besoins de l'enfance, au prix du labeur le plus opiniâtre, et trouvent leur récompense dans la prospérité d'un être devenu chaque jour plus cher.

Pour comprendre les sentiments de la paternité, il suffit de considérer une couvée d'oiseaux et de voir les soins dévoués, incessants, infatigables du père et de la mère pour leurs petits. Ces fruits de leurs amours sont entourés d'une sollicitude qui pourrait servir de modèle à bien des hommes oublieux que leurs enfants n'ont pas demandé à vivre et que leur donner l'être c'est s'engager à les nourrir. Celui qui abandonne son enfant tombe au-dessous de la brute. Il reste dans cet abaissement s'il se dispense, même au prix d'un labeur incessant, de développer les facultés de l'être qu'il a mis au monde. S'il altère ces facultés, s'il les tourne au vice, il devient criminel et viole les lois les plus saintes de la nature. Ici les obligations des deux sexes ne sont pas identiques. La mère, vouée à la gestation, à la parturition et à l'allaitement, est frappée d'une débilité qui appelle la protection de son mari sur lequel retombe la production nécessaire à l'entretien du ménage. Celle qui devient

infirme pendant la grossesse, qui enfante dans la douleur et qui concentre ses soins sur le nouveau-né doit être nourrie et soignée en raison des peines que lui impose l'amour de son époux. Peu importe que ce dernier soit obligé de gagner, au dehors, le pain quotidien, c'est à la femme que revient l'éducation du premier âge. C'est à elle également, c'est à ses aptitudes natives que revient le soin du logis. Quand elle ignore l'art de rendre son intérieur rangé, propre et avenant, quand elle ne sait pas orner tout ce qui la touche et parer d'élégance jusqu'au berceau de son enfant, elle s'expose à voir son mari céder aux entraînements du cabaret et se donner les jouissances de l'ivrogne, au prix de l'aisance de la famille entière. La femme est l'âme du logis. Sa gaieté doit y attirer le rire, son activité doit en chasser l'ennui, sa grâce doit y maintenir l'élégance, son charme doit y faire régner le bien-être qui est un avant-goût du bonheur. Où manque l'élément féminin on voit bien vite dominer l'incurie, la grossièreté, le désordre et même la saleté; on voit l'enfance manquer des soins qui lui sont dus, on voit péricliter la famille entière. Il suit de là que les aptitudes naturelles de la femme sont des vertus sociales qu'elle est tenue de développer et d'exercer si elle tient à rester dans les conditions de la morale. Sa ténacité naturelle doit se vêtir de cette douceur qui use les impatiences, les injustices et les colères; ses refus doivent se tempérer par un sourire; sa complaisance doit être inépuisable pour le

bien. Qu'elle se garde des emportements, des récriminations, des crises nerveuses et de l'abus des larmes! qu'elle se garde surtout des mouvements acariâtres, si elle ne veut pas que mari et enfants se sauvent et se dispersent. La maison ne peut devenir l'asile, l'abri, le lieu du repos et de la sécurité sans être le sanctuaire de la paix. Chacun doit respecter cette paix, et avant tous les autres le maître du logis. La nature, en lui donnant la force physique et morale qui commande, lui impose en même temps l'obligation de faire régner la justice et d'y conformer sa conduite. Il est mal venu d'exiger de sa femme et des enfants les vertus qu'il ne pratique pas; il fait aveu d'incapacité en demandant à autrui ce dont il ne peut donner l'exemple. Ses brutalités sont sans excuse. Quand il frappe la mère devant l'enfant, quand il imprime une flétrissure sur la joue de celle qui porte son nom, il outrage la famille entière, il attente doublement à sa propre dignité. Son bonheur a reçu une atteinte mortelle, car la femme, car la mère ne peut pas plus pardonner que le père, que le mari ne peut s'absoudre. Or qui ne pardonne pas se venge et les vengeances conjugales sont la perte du ménage. Quel que soit le ressentiment des époux, ils doivent éviter, avant tout, l'injure irréparable et se garder de ces mots qui outragent plus sûrement qu'un soufflet. C'est à tort que l'on vante la douceur des raccommodements venus à la suite des querelles; chaque orage intérieur enlève quelque chose à la tendresse et

laisse au fond de la blessure qu'il lui a faite un ferment d'orage pour l'avenir.

Un des résultats les plus tristes des querelles entre les époux est l'atteinte que subit l'éducation des enfants, soit par la contagion du mauvais exemple, soit par la perte du respect pour ceux qui doivent enseigner. Les témoins du litige prennent parti et ne peuvent approuver, d'un côté, sans blâmer d'une autre part. Parfois même le blâme est double et détruit la confiance absolue que les enfants élevés dans la paix conjugale professent pour leurs parents. Dans ces conditions, l'éducation est forcément mauvaise. Elle est excellente, au contraire, si la parole paternelle tire d'une conduite irréprochable l'appui de la confiance et du respect. Le fils qui, mille fois, a demandé au bras de son père un appui contre la fatigue, une protection contre les dangers réels ou imaginaires et une aide dans l'impuissance, croit volontiers que le courage et la force de son protecteur sont irrésistibles. Il croit à la science et à la véracité de qui répond à ses questions et donne la solution d'une multitude de problèmes ; il croit à la vertu de qui prend la direction de la famille, redresse les torts et devient l'arbitre des litiges. Ces croyances aboutissent au respect, pour l'un, et à l'autorité, pour l'autre. L'enfant devient, dès lors, docile aux conseils qui lui sont donnés et trouve une satisfaction intime à s'y conformer. Mais s'il ne respecte pas son père, il entre en lutte avec lui et se plaît à affirmer sa propre

volonté par la désobéissance. L'égoïsme est développé chez les enfants comme chez tous les faibles, et ne fléchit que devant la vénération qu'inspire le père ou l'amour qu'inspire la mère. Celle qui pendant de longs mois a nourri son fils de son lait, lui a prodigué ses soins, de jour et de nuit, lui a donné mille joies et lui a évité mille douleurs ; celle qui est devenue une providence toujours prête à provoquer le rire et à sécher les pleurs obtient, en retour, une tendresse profonde. Entre le cœur de la mère et le cœur de l'enfant semble exister une communication mystérieuse produisant la conformité des goûts, des instincts et de la volonté. L'activité, l'adresse, l'ordre, la patience, etc., passent de l'une à l'autre par une sorte de contagion. Aussi est-ce par l'exemple que la femme peut surtout dans l'éducation. Quand ses fils grandissent elle perd l'autorité sur eux, mais souvent une de ses larmes obtient ce que n'a pu obtenir la sévérité paternelle.

L'éducation qui se fait sans l'aide du respect et de la tendresse est le plus souvent mauvaise; elle doit employer la force, pour agent capital, elle impose ses prescriptions et provoque ainsi la révolte. C'est pour cela que, hors de la maison paternelle, les enfants sont mal élevés et n'obtiennent pas ces qualités premières du cœur dont l'influence bienfaisante doit se faire sentir sur la vie entière. Dans les établissements publics où se trouve casernée la jeunesse, il se peut que l'intelligence se développe, mais l'égoïsme croît dans les mêmes proportions et l'âme

n'obtient pas les qualités sociales dont la première formule est l'amour maternel et paternel. Le cœur qui reste fermé aux affections de la famille aura bien de la peine à s'ouvrir pour admettre les affections sociales, il s'isolera dans son égoïsme, il subira la tyrannie des appétits, et, pour les satisfaire, entrera en lutte contre la société entière. Il luttera contre le père qui refuse de tolérer les désordres, ou de fournir aux dissipations; et le parricide viendra épouvanter la famille dont les auteurs n'ont su inspirer ni l'amour ni le respect. De tels crimes ne se produisent pas dans les maisons où le père et la mère écoutent la voix du sang et savent, par des soins assidus, provoquer l'esprit de solidarité qui doit relier les membres d'une même maison. Cet esprit va jusqu'à admettre la communauté du patrimoine dont les produits doivent être répartis selon les besoins. Les êtres qui vivent autour du même foyer et sur le même champ, ceux qui participent au même repas et ont une foule d'intérêts identiques ne sauraient se traiter comme des étrangers. Ils se sentent solidaires devant les autres familles, ils se rendent une foule de services, ils s'aident et se soutiennent dans les luttes diverses. Les enfants que le même sein a nourris, que le même giron a bercés, sentent la fraternité du sang s'infiltrer peu à peu dans leur cœur et produire une amitié fondée sur la conformité des goûts, des intérêts et des habitudes. Autant que l'amour, reliant le père au fils, l'amour qui relie les frères et les sœurs devient profitable à l'organisation sociale.

Le sentiment fraternel est l'initiateur des autres sentiments sociaux ; il prépare l'adolescent aux relations que nécessite l'organisation communale et nationale, il est la justification du dicton populaire : Dieu protége les grandes familles. Ajoutons que les frères qui s'aident et se soutiennent ont mille chances de réussir dans leurs entreprises. Autre est la situation du fils unique. Les compagnons de ses jeux sont des étrangers qui ne peuvent le sortir de son égoïsme natif, ce sont des adversaires avec lesquels il peut s'exercer à la lutte, mais qui ne lui apprennent ni la solidarité, ni la mutualité, ni la sympathie destinées, en se généralisant, à devenir l'humanité. Il faut plaindre le fils unique bien plus que l'envier. Il reste étranger aux sentiments de fraternité et, par suite de cette insuffisance dans son éducation, a mille chances de devenir un perturbateur social. Ceci montre combien grande est l'erreur des parents qui croient assurer le bonheur de la famille par la limitation de la fécondité maternelle, sans voir que la perspective d'un gros héritage est un élément de décadence bien plus que de prospérité.

Entre frère et sœur l'affection prend, sous l'influence des sexes, un caractère particulier. Elle est protectrice chez celui qui sent fermenter en son cœur les instincts du sexe fort, elle est timide et dévouée chez celle qui porte les instincts du sexe faible. Si la sœur est plus jeune, l'amour de ses frères devient paternel, mais il devient filial si la sœur, plus âgée, remplit dans la famille les fonctions de la ménagère.

Les nuances de la fraternité sont infinies et toutes profitent au bien, tant que persiste leur caractère fondamental ; mais elles sont vite entraînées sur la pente du mal si elles sont entachées par le désir. C'est en qualité de préservatif d'une telle altération que la décence et la pudeur sont précieuses, au sein de la famille, et doivent régner souverainement entre des êtres que rapproche la vie en commun. Nul ne peut dire combien un regard indiscret peut allumer d'ardeurs dans l'imagination d'un adolescent, et combien le manque de décence, chez les enfants d'une même maison, peut produire de vices. Des désordres de toute espèce ont été constatés dans les familles que la misère entasse dans une seule chambre, alors que les enfants des deux sexes ont le même lit et que chacun est témoin des actes de tous. L'aisance aide puissamment à la moralité de la famille, en permettant aux parents, aux frères et aux sœurs d'occuper des locaux distincts et de se livrer aux soins intimes que le corps exige, sans que la décence ait à en souffrir. Où cette vertu capitale est respectée, l'honnêteté apparente devient une réalité qui s'étend jusqu'à la parole et ne permet pas que le mot graveleux, après avoir initié les enfants des deux sexes à des choses qu'ils doivent ignorer, leur présente comme une peccadille ce qu'ils doivent considérer comme un crime.

La décence, sévèrement maintenue, enseigne au jeune âge les délicatesses de sentiments qui aboutissent à la dignité. Il en résulte, au sein de la famille,

un respect mutuel qui devient pour la morale un précieux auxiliaire, en ce qu'il condamne les noises, les injures et les sévices de toute espèce, en ce que, dans l'injure, la honte n'est pas pour l'outragé, mais pour celui qui outrage. A pareille école le triomphe de la force ne vient pas enseigner la barbarie et rapprocher le cœur humain du cœur de la bête. Une ligue se forme contre l'oppresseur et assure l'indépendance des faibles. Les frères et sœurs ont le sentiment de leur équivalence; ils se savent membres d'un même organisme, ils n'admettent ni privilége, ni servitude. A cet égard, le droit d'aînesse fausse les instincts naturels en attribuant au hasard de la primogéniture des avantages qu'aucune qualité personnelle ne vient justifier. Chez les peuples qui maintiennent ces avantages, l'amour fraternel est faussé, la maison est désertée par les cadets, qui ne voient dans le toit paternel qu'un abri momentané. Le manque de mutualité fait que l'égoïsme, si développé chez les enfants, passe de l'aîné trop favorisé à ses frères déshérités, et que cet apprentissage de la vie fait du *chacun pour soi* le caractère dominateur des nations vouées au droit d'aînesse et aux priviléges qui en découlent. Il en est autrement des peuples qui maintiennent l'équivalence parmi les enfants d'une même famille, et font régner parmi eux la loi de mutualité. Quand il n'existe dans un même groupe social ni maître, ni serviteur, ni oppresseur, ni opprimé, on voit naître la communauté de vie si nécessaire au jeu, à la gaieté et au plaisir. Dans l'action

commune, il faut tenir compte de la volonté d'autrui et subordonner l'intérêt personnel à l'intérêt général. L'égoïsme cède le pas à l'altruisme, et la fraternité établit une ligue contre l'étranger. Elle se relie à l'amour paternel et filial pour produire l'instinct familial et établit la solidarité entre des êtres qui diffèrent d'âge, de sexe et d'aptitude. C'est de l'âme de la famille que l'enfant tire ses qualités morales. Il se sent chez lui sous le toit paternel, mais il est obligé d'accorder les mêmes droits à tous ceux qui l'entourent; il a sa part dans la récolte du domaine, comme il a sa part dans le labeur quotidien; mais si la propriété lui apparaît comme le droit d'user, il ne peut en abuser ou même en disposer sans l'assentiment d'autrui. Il est contraint d'apprécier les différences de la possession individuelle et de la possession collective, de ce qui lui appartient en propre et de ce qui appartient à la maison. En sentant la nécessité de respecter la part de ses frères, il fait l'apprentissage de la probité.

Dans le communisme familial, la propriété est encore mal déterminée et se confond avec l'usage ; cependant elle prend des caractères différents selon qu'elle concerne la maison, l'approvisionnement, le vêtement, l'outil ou le jouet. Un enfant, dès l'âge de trois ans, sait distinguer la possession collective de la possession individuelle et dire : ceci est à nous ou ceci est à moi, il a la prétention de veiller sur l'une et sur l'autre, il se révolte contre les atteintes qui peuvent y être portées. C'est à peine s'il recon-

naît à ses parents le droit de séquestrer son jouet, lorsque l'usage qu'il en fait devient incommode à la famille entière.

On voit, par la simple analyse des faits, comment l'organisation familiale met la morale au cœur de l'enfant et neutralise, par l'altruisme, l'égoïsme congénial. Le frère qui s'empare de la poupée de sa sœur sent fort bien qu'il porte atteinte à la loi naturelle de la famille, il le sent bien plus encore quand il exerce des sévices sur ses consanguins. S'il persiste dans sa mauvaiseté, malgré le cri de sa conscience, et met ses convenances personnelles au-dessus de tout, le sentiment familial proteste avec persistance, crie sous la blessure qui lui est faite, et se venge par le remords. Cet implacable gardien de la justice n'a aucune prise sur le cœur étranger à l'instinct social, tandis qu'il agit manifestement sur tout ce qui vit en société. On a vu des chiens ne pouvoir se consoler d'avoir mordu un des membres de la famille dont ils étaient les serviteurs et les amis; on les a vus mourir de douleur après avoir déchiré leur maître; on a vu des criminels, après avoir commis un forfait, se livrer à la justice et provoquer l'expiation pour échapper au remords qui les obsédait. On comprend que ce chagrin pour le mal fait à autrui, est en raison de l'altruisme contracté antérieurement; car l'égoïsme ne peut avoir d'autre douleur que celle de son propre dommage. Tout mal dont il bénéficie lui est une occasion de plaisir.

Dans la famille organisée selon la loi qui lui est

propre, les rapports des différents membres ne peuvent rester identiques, alors que l'enfance passe à l'adolescence, puis à l'état adulte, alors que les adultes passent à la maturité, puis à la vieillesse. Chaque âge a des fonctions qui lui sont propres, et un fils de vingt ans n'est pas, en présence de ses parents, dans les conditions où il se trouvait pendant les premières années de sa vie. La force lui est venue, tandis qu'elle à diminué chez son père. Quelques années encore et celui-ci subit les atteintes de la sénilité. Sa vue, ses bras et son corps tout entier sont affaiblis : sa puissance de production a diminué. La seule force qui lui demeure intacte c'est l'expérience acquise. Par elle, il reste le directeur de la famille et se trouve admirablement propre à en faire converger les efforts vers un but commun ; il devient ainsi le conseiller général, le pacificateur et le juge. Ceux qu'il a nourris des produits de son labeur, ceux qu'il a défendus contre les dangers de toute espèce, ceux dont il a développé l'âme aussi bien que le corps ont contracté envers lui une énorme dette de reconnaissance et de respect. A eux de s'acquitter en soutenant ses pas chancelants, en travaillant à son profit, en l'entourant de bien-être, en lui témoignant une tendre déférence. C'est ainsi que dans la famille fondée sur les lois de l'organisation, chaque membre donne et reçoit tour à sour appui et protection, trouvant, au temps de la faiblesse, ce qu'il donne au temps de la force. L'admirable principe de la mutualité fait que l'amour du consanguin et l'intérêt personnel

suivent les mêmes voies, et que les parents font de leur dévouement, à l'enfant qui naît de leur sang, une épargne pour leur propre avenir. Mais s'ils ne savent pas imposer la reconnaissance au fruit de leurs entrailles, s'ils ne savent pas faire des êtres sains de corps et d'âme, s'ils cherchent dans la famille la satisfaction de leur intérêt personnel et de leur égoïsme, ils voient un égoïsme pareil leur répondre, l'isolement se faire autour d'eux, le conflit des intérêts envahir leur maison, les querelles intestines éclater à tout propos et la convoitise de leur héritage apparaître sous mille formes diverses.

En thèse générale on peut affirmer que le sort des vieux parents correspond à la somme d'organisation introduite dans leur famille et qu'ils recueillent ce qu'ils ont semé. La loi du bien qui prescrit au père de donner au fils tout ce qui est nécessaire à la formation de l'être moral, prescrit également au fils d'aider et de respecter son père. S'il l'abandonne dans le besoin, s'il le rudoie de paroles, s'il lève sur lui une main dénaturée, il se met hors la loi morale. Son crime est encore plus vil s'il outrage sa mère, s'il meurtrit le sein qui l'a nourri et bercé. Dans toute maison où manque le respect des parents, la force brutale et l'égoïsme priment le sentiment moral : le faible est opprimé et se venge, une série d'antagonismes remplace le concours et la mutualité, aucune prospérité n'est possible. Cette prospérité grandit, au contraire, quand l'aïeul, en échange de la déférence et de la tendresse dont il est entouré,

met au service de tous une expérience longuement acquise, un jugement dégagé de toute passion, une autorité résultant d'une vie d'étude et de labeur. Alors le vieillard reçoit la récompense de ses vertus et peut, un pied dans la tombe, jeter un regard satisfait sur les êtres nés de son être, sur les vies qui vont continuer sa vie.

L'altruisme familial et la bienveillance qu'il comporte n'embrassent pas seulement la parenté, ils s'étendent à l'hôte qui vient s'asseoir au foyer et demander un asile momentané, ils s'étendent aux serviteurs qui apportent à la production le concours de leurs bras et de leur intelligence, ils s'étendent aux animaux domestiques et au chien qui garde le seuil. Cette loi de l'hospitalité est si générale et si conforme aux instincts natifs qu'elle garde son influence chez le barbare aussi bien que chez l'homme placé au faîte de la civilisation, chez l'enfant aussi bien que chez le vieillard. Tous sentent qu'il est conforme au bien de respecter l'hôte, de pourvoir à ses besoins et de le traiter comme un membre de la famille; tous sentent qu'il y a méchanceté et infamie à maltraiter ou à trahir celui qui se confie à la paix de la maison. La mutualité sociale exige de l'hôte un respect et une bienveillance pareilles pour ceux qui l'ont admis à leur foyer. Traité en frère, il est tenu d'agir en frère et sa porte doit rester ouverte à ceux qui lui ont ouvert leur porte. Ici la loi du bien est formelle : Elle indique, de même, les rapports de bienveillance qui doivent exister entre le maître

façon des rapaces. La force sera leur unique loi et partout, au concours pour l'existence, ils substitueront la lutte pour l'existence. Guerre de race, guerre de caste, guerre de profession, tout leur sera moyen de ravir, d'accumuler et de se gorger. Ils partageront la société en groupes hostiles et irréconciliables, ils prépareront d'inévitables catastrophes.

Osons dire que les célibataires et les isolés des deux sexes qui tirent de l'organisation sociale des revenus dépassant leurs besoins doivent à cette organisation l'adoption d'un orphelin. En persistant dans leur isolement égoïste ils manquent à la morale qui prescrit à tous de vivre sous la loi de la famille ; ajoutons qu'ils s'enlèvent des chances capitales de bonheur. La maison n'est capable de préparer la conscience humaine à l'ensemble des instincts sociaux que si elle renferme, avec des individus des deux sexes, l'enfant, l'adulte et le vieillard. C'est par la réaction de ces êtres divers les uns sur les autres que s'apprend la morale pratique, sans laquelle nulle société n'est possible. Sous le toit dépourvu d'enfants on ne trouve pas la sollicitude pour la faiblesse, l'indulgence pour le caprice, la patience devant la turbulence, la naïveté rieuse, la gaieté entraînante, le préservatif contre l'ennui. Où manque la femme ne se rencontre ni urbanité, ni grâce, ni délicatesse, ni tendresse émue, ni élégance, ni véritable bien-être ; où manque l'adulte il n'y a pas de force, pas de puissance, pas de sécurité ; où manque le vieillard, la prudence, la réflexion,

prennent à aimer. Une morale mieux entendue pourrait donner ainsi à des milliers d'enfants abandonnés la famille sans laquelle ils deviendront nécessairement des égoïstes et des perturbateurs sociaux, pendant que leur présence sauverait de l'isolement, de l'ennui, du chagrin et trop souvent de la méchanceté une foule de femmes dont la vie est inutile, sinon malfaisante. Un double mal social se convertirait ainsi en un bien ; des forces perturbatrices seraient ralliées à l'organisation.

Si l'adoption ne vient ainsi compléter l'action conjugale et reproductrice dans la formation de la famille, il est impossible de sauver une foule de personnes de l'isolement et de donner aux enfants les sentiments altruistes qui s'apprennent seulement dans le premier groupe social. Le manque de famille explique pourquoi l'éducation des bâtards au sein d'un hôpital ne peut les soustraire à leurs instincts égoïstes et antisociaux, pourquoi des êtres qui pourraient devenir des citoyens honnêtes et utiles sont dévolus, pour la plupart, à la police correctionnel ou à la cour d'assises.

Quand les théories psychologiques reposeront sur des faits positifs on comprendra combien est pernicieuse l'éducation des lycées où les enfants sont casernés avant l'époque de la puberté. Enfermés entre quatre murs comme des oiseaux dans une cage, ils transforment l'enseignement qui leur est donné en armes offensives, ils s'aiguisent le bec et l'ongle pour le moment où ils fondront sur la société, à la

façon des rapaces. La force sera leur unique loi et partout, au concours pour l'existence, ils substitueront la lutte pour l'existence. Guerre de race, guerre de caste, guerre de profession, tout leur sera moyen de ravir, d'accumuler et de se gorger. Ils partageront la société en groupes hostiles et irréconciliables, ils prépareront d'inévitables catastrophes.

Osons dire que les célibataires et les isolés des deux sexes qui tirent de l'organisation sociale des revenus dépassant leurs besoins doivent à cette organisation l'adoption d'un orphelin. En persistant dans leur isolement égoïste ils manquent à la morale qui prescrit à tous de vivre sous la loi de la famille ; ajoutons qu'ils s'enlèvent des chances capitales de bonheur. La maison n'est capable de préparer la conscience humaine à l'ensemble des instincts sociaux que si elle renferme, avec des individus des deux sexes, l'enfant, l'adulte et le vieillard. C'est par la réaction de ces êtres divers les uns sur les autres que s'apprend la morale pratique, sans laquelle nulle société n'est possible. Sous le toit dépourvu d'enfants on ne trouve pas la sollicitude pour la faiblesse, l'indulgence pour le caprice, la patience devant la turbulence, la naïveté rieuse, la gaieté entraînante, le préservatif contre l'ennui. Où manque la femme ne se rencontre ni urbanité, ni grâce, ni délicatesse, ni tendresse émue, ni élégance, ni véritable bien-être ; où manque l'adulte il n'y a pas de force, pas de puissance, pas de sécurité ; où manque le vieillard, la prudence, la réflexion,

la temporisation et le bon conseil font défaut. C'est par le concours de tous ces éléments divers que la famille devient l'officine où se fabrique l'être moral, l'homme qui porte le bien et la prospérité au sein de la société. Vainement les révélations ont tenté de produire dans l'isolement des types de vertu, d'arracher l'homme à l'humanité, de subordonner sa conscience à un idéal ; il est arrivé que le prêtre, que le moine, que le reclus et que la religieuse, en dépit de leurs vertus, ont toujours été des agents perturbateurs au sein de la société. L'ignorance, la faiblesse et la démoralisation, chez les divers peuples de l'Europe et de l'Amérique du sud, ont toujours été en raison du nombre des religieux et des individus placés hors de la famille dans ces contrées diverses. Après le couvent vient dans l'ordre de l'action malfaisante le séminaire, la caserne, l'hospice et le lycée. C'est dans le séminaire que se forment les hommes capables de sacrifier parents, amis, concitoyens, patrie et science à une hypothèse religieuse, les hommes qui pendant deux siècles ont détruit les esprits éminents de l'Espagne et de l'Italie au point de condamner les peuples les mieux doués de l'Europe à une médiocrité humiliante. C'est dans la caserne que se forment des hommes prêts à faire triompher, par la force, les complots tramés contre les libertés de la patrie; c'est dans l'hospice que l'enfant du vice ou du malheur prend la haine de la société qui lui fait l'aumône ; c'est dans le lycée que l'enfant des classes riches apprend

l'égoïsme de caste qui lui fera défendre ses privi-léges, en dépit de la justice.

Des rêveurs ont prétendu sacrifier la famille au profit de l'action collective, lorsque les faits mon-trent de toutes parts que les sentiments nés des rap-ports du père, de la mère et de l'enfant sont à l'édu-cation sociale, ce que la lecture et l'écriture sont à l'instruction scientifique; et de même que le savant ne saurait se produire s'il ne dispose du livre et de la plume, de même le citoyen ne peut obtenir les qualités morales qui lui sont propres si la paternité et la fraternité n'ont frayé dans sa conscience la voie aux affections et aux obligations de la vie civile.

II.

MORALE DE LA COMMUNE.

Si, des diverses formes de la famille, une seule s'adapte aux lois de la morale et se met en mesure de produire la moralité, le même fait se reproduit dans le deuxième groupe social dont les formes principales sont, outre la bande de brigands, la tribu, le clan, le municipe et la commune. Dans l'association de malfaiteurs, où tout est sacrifié aux nécessités de la guerre, la violence prévaut et donne aux faibles les vices de l'esclave, tandis qu'elle donne aux forts les vices du tyran. La femme, l'enfant et le prisonnier sont soumis au caprice du guerrier qui peut les rouer de coups ou les tuer sans que personne se mette en peine de les défendre. Ces malheureux n'adoucissent leur sort que par la servilité la plus absolue, et cependant ils n'imaginent pas qu'ils ont droit à un autre traitement. Ils trouvent tout naturel que le dépositaire de la force en use à sa convenance, et que l'enfant, devenu fort,

à son tour inflige à autrui les maux dont il a tant souffert. Dans une société de brigands il n'y a pas même équivalence entre les guerriers, car les plus vigoureux font la loi aux autres et se servent du commandement pour les opprimer. De là des mécontentements suivis de perfidies, de vengeances et de trahisons qui sont autant d'agents de dissolution. Ajoutons qu'une telle société se condamne à l'isolement par ses combats incessants contre ses voisins, s'interdit le commerce et l'industrie, s'enlève les moyens d'accroître sa population, détruit dans son sein les éléments d'ordre que représente la morale et devient impuissante à former une nation. L'exemple des sauvages associés pour vivre de rapines montre combien la forme de la société adoptée par eux est incompatible avec la morale, le progrès et la véritable organisation sociale.

Dans la tribu, qui calque sur la famille le second groupe social, il y a progrès sur la bande de brigands, en ce que l'autorité appartient, non pas au plus fort, mais au patriarche, à celui qui représente la paternité. Lorsque l'âge rend ses muscles débiles, il ne trouve pas moins des bras prêts à venger son injure; il ne reste pas moins maître de courber la tête des forts et d'en réfréner la violence native. Il peut, de la sorte, étendre sa protection sur les faibles, faire sentir les égards qui leur sont dus, et amener ainsi la notion élémentaire d'un droit opposé à la force. L'autorité qui découle de la paternité devient ainsi un agent de progrès en même

temps que de morale. Mais les limites de la parenté marquent les limites de cette autorité et la rendent impuissante à dominer de vastes agglomérations d'hommes. Plus elle est énergique, plus elle domine la tribu, et plus celle-ci lutte contre l'autorité qui forme les nations. Ainsi s'explique comment l'action patriarcale arrête à la fois l'évolution morale et l'évolution de la société. Un organisme supérieur ne peut faire surgir des facultés nouvelles en se fondant sur les principes d'ordre de l'organisme inférieur. En vain on agrandira indéfiniment la famille en lui conservant sa structure normale, on n'arrivera jamais à produire la vie de la commune. Mais on arrive à perfectionner singulièrement les mœurs familiales, à faire comprendre les rapports naturels de l'homme, de la femme et de l'enfant, ce qui est beaucoup, attendu que tout progrès social est impossible tant que ces rapports n'obtiennent pas un certain degré de moralité.

Le clan a beaucoup d'analogie avec la tribu : comme elle il se fonde sous l'action de l'autorité paternelle ; mais plus qu'elle il tend à maintenir cette autorité dans la même maison, à mesure que se multiplient les rejetons d'une même souche. Un commandement plus énergique et une plus grande facilité pour réunir des hommes sur une même point en sont la conséquence. Aussi le clan peut-il être indifféremment pastoral, agricole et même industriel. Il se prêterait vite à la venue du progrès si sa constitution féodale ne le rendait réfractaire à

l'action républicaine qui préside à la formation de la véritable commune. Des maisons qui détiennent le pouvoir depuis plusieurs générations se résignent difficilement à l'obéissance, ainsi que le démontre l'histoire de la féodalité européenne; ces mêmes maisons travaillent constamment à augmenter leurs priviléges et agrandissent ainsi la distance qui les sépare de leurs subordonnés; les avanies imposées et subies engendrent la haine, qu'il faut considérer comme le principe désorganisateur de la loi morale et sociale.

Mieux que le clan le municipe fait sentir aux hommes la nécessité de conformer leurs actes à une règle commune ou une loi. Il augmente sous ce rapport la solidarité sociale, mais les éléments aristocratiques dont il est entaché limitent son action moralisante. Dans toute l'antiquité on le vit s'accommoder de l'esclavage et de la subordination d'une partie des citoyens. Il put ainsi renfermer des tyrannies, fomenter des haines ardentes, provoquer l'hostilité des intérêts, faire naître des factions et devenir un foyer de guerre civile. Trop d'inégalité se produit entre les citoyens qui vivent sous la loi municipale pour qu'une large part d'hostilité et de méchanceté ne règne pas entre eux. Cependant l'action collective s'améliore au point de produire la notion de droit et de devoir, et de favoriser l'organisation sociale des Grecs et des Romains.

Si on établit un parallèle entre les organisations sociales du premier et du second degré, on voit que

la somme de bien qui règne dans la famille détermine la formation de la tribu, du clan ou du municipe, la suprématie des forts étant toujours un signe de barbarie et de mal, l'équivalence de tous étant toujours un signe de civilisation et de bien. La progression dans les formations sociales du deuxième degré aboutit à la commune, qui fait vivre les familles dans des rapports tels que chacun est à l'abri de l'oppression, et que nul ne peut s'emparer de la tyrannie. A l'origine d'une pareille organisation se rencontre toujours le mariage social, qui assure la protection de la collectivité à la femme et lui permet de maintenir son droit devant l'homme qu'elle épouse. Les franchises données à la mère tournent toujours au bénéfice de l'enfant qui, dès sa naissance, est inscrit sur les registres de la commune, en devient partie intégrante, et ne peut être lésé, même par son père, sans trouver protection et défense.

Entre familles formées sous l'action du vrai mariage, le rapprochement est facile. Il se fait par des alliances qui promettent les mêmes petits-fils aux chefs de deux maisons. Quand l'espoir de l'avenir se concentre sur les mêmes têtes, il est difficile que les hostilités ne fassent pas place à l'accord. Le rapprochement de plusieurs familles, l'appui qu'elles se prêtent, les avantages qu'elles en retirent, démontrent combien la paix est plus avantageuse que la guerre. Dès que le concours succède à la lutte, la mutualité et la solidarité surgissent; un nouvel

état social commence et avec lui d'autres facultés. La langue accroît singulièrement l'intelligence, le cœur s'enrichit de plusieurs sentiments, l'être intellectuel et affectif s'agrandit de toutes parts. Son altruisme s'étend à des personnes qui ne lui tiennent par aucun lien de parenté; il se façonne, peu à peu, à l'organisation dont il reçoit les bienfaits; il s'attache d'autant mieux à sa nouvelle vie qu'il sent davantage grandir ses facultés.

Pour que la famille et les bienfaits qu'elle comporte se maintiennent au sein de l'organisation communale, pour que la part de chaque maison se distingue de la part des maisons voisines, il faut que l'avoir sorte de l'état indivis où il se trouve dans la famille isolée, et prenne les caractères de la propriété. Celle-ci commence par désigner d'une façon un peu vague l'avoir d'une même maison : puis, lorsque s'organisent la production et l'échange, elle désigne l'avoir de la personne; enfin, elle désigne l'avoir de la collectivité. C'est en disposant librement de certaines choses et en se voyant refuser la faculté de disposer d'autres choses que la personne comprend ce que peut être la propriété. L'homme n'en a ni la notion ni le respect chez les sauvages, dans les tribus de Bédouins et dans les clans barbares. C'est au point qu'il se glorifie de ses vols et s'en fait un titre à l'estime de ses concitoyens. La force étant sa loi suprême, il tient pour bien acquis tout ce que la force peut lui donner. C'est ainsi que les chevaliers chrétiens du moyen âge ne se faisaient

aucun scrupule de détrousser les voyageurs; que les highlanders enlevaient les richesses des gens de la plaine; que les chefs turcomans voient leurs hauts faits célébrés par la poésie dès qu'ils obtiennent la réputation de voleurs habiles et hardis. Chez eux n'existe pas l'organisation sociale qui seule donne la notion et le respect de la propriété. On voit même, pendant les guerres que se livrent les nations civilisées, les soldats et leurs chefs se montrer d'autant plus voleurs que les institutions de leur patrie s'entachent davantage de militarisme.

Dans une commune qui encourage le commerce, l'industrie, l'agriculture et les diverses formes de la production, il arrive nécessairement que le produit du travail devient partie intégrante du travailleur et ne peut lui être enlevé sans qu'il y ait attaque à sa personne. La honte d'un pareil acte est d'autant plus grande que le travail offre plus de moyens de se procurer le nécessaire sans léser qui que ce soit, et de même cette honte diminue à mesure que la faim devenue plus pressante contraint l'affamé à voler pour vivre. Dans tous les lieux où la propriété est appréciée convenablement elle reçoit une protection sociale dont la conséquence est tôt ou tard une production abondante. Celle-ci, à son tour, montre les avantages de la division du travail. La spécialité des produits encourage l'échange qui permet d'obtenir tout ce qui est nécessaire à la consommation avec une seule marchandise. De l'échange naît la détermination de la valeur qui appelle un signe re-

présentatif et provoque l'établissement de la monnaie. Ces opérations sociales accusent les caractères de la propriété, en font une nécessité de premier ordre, rapprochent les hommes et leur montrent combien sont solidaires les prospérités des uns et des autres.

La difficulté capitale consiste à établir nettement la distinction entre l'avoir de la personne et l'avoir de la collectivité. Pour ce faire, il faut déterminer, avant tout, par quels moyens les membres de la commune peuvent acquérir et devenir propriétaires, sans blesser l'équivalence sociale et produire le mal du prochain, en le dépouillant. Or, la production, par l'effort des bras et de l'intelligence, a seule le privilége d'enrichir le travailleur sans léser qui que ce soit : elle forme donc la propriété individuelle par excellence et le renversement moral qui a dominé, pendant tant de siècles, a pu seul admettre que les propriétés acquises par le sabre ou l'usure primaient les propriétés acquises au prix d'un labeur opiniâtre. La commune est encore trop incomplète et les populations sont trop voisines du temps où le travail était réputé œuvre servile, pour que les notions qui concernent la propriété individuelle ne soient pas entachées de barbarie. Mais, avec les progrès de la morale positive, la production et le droit d'en disposer s'affirmeront de plus en plus, comme les agents de la richesse personnelle, et déclareront immoraux les moyens de s'enrichir sans produire, moyens admis par les économistes qui tiennent compte uni-

quement du fait, et ne se demandent pas si l'absence de la morale dans leurs doctrines ne les condamne pas à propager le mal.

Si la propriété suppose la faculté de disposer, à la condition de ne pas nuire à autrui, elle peut être transmise du père au fils et de l'ami à l'ami. Notons, cependant, qu'en recevant ainsi à titre gratuit et en vivant de la production d'autrui, la personne laisse ses propres facultés improductives et amoindrit d'autant la richesse générale. Ceux qui agissent ainsi ont une situation morale inférieure à la situation des hommes qui travaillent. La sottise et l'insuffisance des notions morales peuvent attirer l'admiration sur les hommes qui vivent dans l'oisiveté et consomment ce qu'ils n'ont pas produit : mais l'opinion mieux renseignée les considérera comme des parasites sociaux et leur infligera la honte qui s'attache à qui vit d'aumônes. On ne se dispense de payer par le travail les richesses que l'on consomme qu'à la condition de déverser un excès de travail sur autrui et de lui enlever une part de ce qu'il produit. On ment ainsi à la loi sociale de la mutualité, on propage les vices qui naissent de l'oisiveté, on fait que le mal du luxe entraîne le mal de la misère, ou devient un perturbateur social. Il est vrai que la richesse illégitime prétend s'absoudre par l'aumône, mais celle-ci est mauvaise, car on ne peut la concilier avec la dignité de celui qui reçoit, ni l'empêcher de devenir une supériorité pour celui qui donne. Quant à la mendicité, c'est une prime à

la fourberie qui simule des infirmités, pour provoquer la pitié, c'est une prime à l'oisiveté qui cherche ses distractions dans le vice, c'est une prime à la dépravation. Si la charité veut être effective et moralisante, elle doit fournir les moyens de travailler, mais se garder de verser dans la main qui se tend vers elle un encouragement à la paresse et au méfait.

Après avoir admis que la production, permettant à chacun de s'enrichir sans dépouiller qui que ce soit, est acquise à son auteur et devient l'origine de la propriété personnelle, on ne saurait admettre que la personne puisse s'approprier ce qu'elle ne produit pas et en disposer souverainement. Elle ne peut, sans fausser la loi morale ou sociale, déclarer siens les éléments qu'il lui est impossible de créer, ou les biens qui naissent de l'action collective; d'une autre part, elle peut admettre que la société porte atteinte à la propriété personnelle, au moyen de l'impôt. Dans cette spoliation réciproque de la personne et de la société il y a un double mal qui cessera seulement le jour où la sociologie établira nettement les caractères originels de la proprité individuelle et de la propriété communale.

La commune n'est pas seulement une agglomération d'individus, elle est encore une certaine portion d'espace, d'atmosphère, de terre et d'eau : ces objets sont nécessaires à l'existence de chacun des communiers et ne sauraient devenir la propriété de l'un d'eux, sans qu'il dispose de l'existence de

ses concitoyens et puisse mettre fin à l'existence de de la commune. Si la barbarie n'a pas fait de l'atmosphère une propriété individuelle, c'est qu'elle n'en a pas trouvé le moyen, mais elle a été plus heureuse à l'égard de la terre et de l'eau. L'accaparement du sol par certaines personnes a été un agent effroyable de tyrannie pendant le moyen âge : il y a quelques années qu'un pair d'Angleterre a usé de sa qualité de propriétaire de la terre pour supprimer plusieurs paroisses et mettre les familles dans l'impossibilité de vivre où leurs ancêtres avaient vécu pendant plusieurs siècles ; enfin l'on voit partout des personnes vivre de la rente de la terre, autrement dit, s'approprier la lumière, la chaleur et la pluie qui fertilisent, et sont évidemment le bien de tous. De telles iniquités seraient impossibles si les législateurs se fondaient sur la morale et sur les véritables principes sociaux. Hier encore aux États-Unis d'Amérique, la loi admettait que la personne pouvait être la propriété d'une autre personne et témoignait ainsi du mal que peut contenir le code des peuples qui se disent civilisés.

Dans la véritable commune où le bien de l'un ne peut nuire à l'autre, la propriété personnelle ne pourra jamais être que la production de la personne, tandis que les éléments nécessaires à la vie de tous seront la propriété collective et devront suffire, par la rente, aux dépenses de la commune; sans que l'impôt spoliateur et contraire à la liberté individuelle devienne nécessaire. L'homme ne

pourra, de même, devenir une propriété, ni être attaché à la glèbe, ni subir une servitude capable de détruire en lui l'équivalence sociale. A ce prix, mais à ce prix seulement, la richesse de l'un n'est pas une menace de servitude pour l'autre, le respect de toute espèce de propriété devient l'intérêt de chacun, l'économie sociale se conforme à la morale et cesse de prendre des iniquités pour des lois. Où il y a organisation l'iniquité ne peut être qu'une maladie.

Aucune révélation n'a formulé les principes de la véritable propriété. Jésus-Christ a découragé la production en montrant que les lis ne filent ni ne tissent, bien qu'ils soient vêtus avec splendeur ; il a découragé l'épargne chez Judas, il a dit qu'un câble passera par le trou d'une aiguille plutôt que le riche n'entrera dans le royaume des cieux, il a préconisé le communisme, la pauvreté et la vie contemplative. La production et l'épargne sont cependant choses excellentes en ce qu'elles permettent à l'homme d'obtenir tout ce qui est nécessaire au développement et à l'entretien de son être, sans imposer une servitude à qui que ce soit. De même, la richesse est un élément de grandeur, tant qu'elle reste l'aisance et s'abstient de favoriser le luxe et la corruption ; enfin la pauvreté est une cause d'amoindrissement, tant qu'elle reste la misère et se montre impuissante à fournir ce qui est nécessaire au développement du corps et de l'âme. Le communisme qui est la négation de la propriété individuelle, et qui s'affirme dans la vie monacale, est

entièrement contraire à la loi du bien. Il attente, en premier lieu, à l'indépendance de l'homme qui ne peut disposer de sa production au profit d'un voyage, d'une acquisition, d'une recherche, d'un loisir et d'un plaisir; il décourage le travail qui n'a aucune raison de se montrer ardent et tenace, puisque la part de l'indolent et du maladroit est égale à la part des autres; il décourage de même l'habileté, il décourage l'émulation, il produit dans la vie une uniformité qui ne s'accommode en aucune façon aux variétés que présentent les intelligences, les caractères, les aptitudes et les tempéraments. Les révélations, telles que le bouddhisme, le christianisme et le mahométisme, ont cherché la sainteté dans la communauté des biens, mais, sauf de rares exceptions, ce communisme n'a pu se maintenir que chez des célibataires dont la vie a été frappée d'une incurable langueur.

L'histoire tout entière témoigne des bienfaits de la véritable propriété. Sous la forme personnelle elle rend l'homme maître de sa destinée et de son propre agrandissement; sous la forme collective, elle donne à la commune les moyens de favoriser le travail et de suffire aux dépenses publiques, sans spolier qui que ce soit. Dès que la personne ne dispose plus que de sa production le luxe n'a plus de raison d'être, tandis que la misère disparaît devant les facilités données au travail; l'aisance et ses bienfaits se généralisent, les conditions du bien augmentent de toutes parts, tandis que le mal perd

la prime offerte par l'espèce de propriété qui permet aux uns de vivre dans une profusion et une oisiveté corruptrices, tandis que d'autres ne peuvent échapper par le travail le plus acharné aux mauvais conseils de la faim. Entre les oisifs gorgés de richesses et les producteurs harcelés par la misère, la paix sociale est impossible et l'état économique, au lieu de représenter l'accord des intérêts, représente entre ces derniers une guerre continuelle et sans pitié. Ce qui profite à l'un tue l'autre, ce qui enrichit celui-ci ruine celui-là, c'est une désorganisation générale. Dans le commerce et l'industrie chacun s'évertue, non pas à livrer l'équivalent de ce qu'il reçoit, mais à obtenir plus qu'il ne donne. L'ouvrier surfait son travail, l'industriel surfait son produit, le négociant surfait sa marchandise, le banquier surfait le loyer de son argent; chacun cherche à faire de l'usure et à profiter impitoyablement des embarras et des malheurs d'autrui. Tout cela ment à l'honnêteté et prend les caractères de l'escroquerie, sans qu'il soit possible d'accuser autre chose que les institutions : on ne peut exiger de l'homme une probité scrupuleuse, quand elle devient un cause de ruine.

Par delà l'escroquerie, qui est un mal économique du premier degré, vient le vol s'emparant directement de la propriété d'autrui et produisant un mal d'autant plus grand que, après avoir amoindri la vie du spolié, il offre une prime aux vices du spoliateur. Où règne le vol apparaît la défiance, le

soupçon et une sourde hostilité. Chacun met la main sur ses poches et regarde son voisin comme un ennemi. C'est pis encore si le vol devient brigandage et s'effectue à main armée. Le cultivateur n'ensemence plus le champ que d'autres viendront moissonner, l'industriel se garde de fabriquer lorsque ses produits doivent être la proie des ravisseurs, le négociant cesse d'acheter, vend à perte et fuit les routes infestées par les brigands. Quand il n'y a de sûreté que pour les hommes dépourvus de tout, chacun devient misérable, ou s'arrange pour le paraître : le spectacle de l'aisance ne se produit plus, la grossièreté et l'incurie envahissent les mœurs, il n'y a bientôt plus de science, d'art et de civilisation.

Tout autres sont les résultats de la probité. En assurant à chacun le prix de son labeur elle encourage singulièrement la production, elle encourage l'échange par l'équivalence de la chose échangée, elle favorise la vente et l'achat en livrant la marchandise sans la surfaire, elle encourage le prêt et le crédit en certifiant le remboursement, elle est constamment suivie de l'ordre, du bien-être et de tous les apports de la richesse. Par la probité chacun est tenu de vivre des fruits de son travail et de ne rien prendre au travail d'autrui ; ce qui revient à dire que le membre de la commune est obligé de produire s'il ne veut être un parasite social. Il trouve, dans l'obligation de dépenser ses forces au profit de son entretien, non pas un élément de douleur, comme l'imaginent les paresseux, mais

un agent de bonheur. Dans l'homme tout conspire pour le mouvement. L'action est un plaisir qui se double, si la force dépensée, au lieu d'être improductive, aboutit à la création d'une richesse. Ici le bien est facile à reconnaître : il consiste à user les forces qui pourraient devenir perturbatrices au profit de l'agrandissement de la personne, soit qu'il faille pourvoir aux besoins du corps, soit qu'il faille pourvoir aux besoins de l'âme. L'action est d'autant plus facile qu'elle satisfait davantage les diverses aptitudes. Chez le sauvage elle tend, de préférence, à satisfaire les appétits et trouve son mobile dans l'égoïsme, tandis que l'état social la dirige vers l'altruisme et vers la satisfaction des besoins de l'esprit.

Plus la société aidée de la probité offre la variété, l'attrait et le profit dans les occupations diverses, et plus les populations deviennent laborieuses. Tandis que le sauvage est dominé par l'indolence et trouve sa satisfaction suprême à ne rien faire, l'Européen et l'Américain du Nord semblent possédés du besoin d'agir. L'aisance acquise par le travail est, pour eux, une raison, non de se reposer, mais d'agir davantage. Ils se hâtent de voyager, d'étudier, d'observer et de chercher des fatigues nouvelles. Beaucoup spéculent et compromettent leur fortune pour fuir un repos qui leur est odieux. Chacun de leurs amusement est une lutte où ils trouvent à la fois la dépense et l'exaltation de leur énergie.

Le travail n'est pas seulement conforme au bien, parce qu'il produit l'aisance, l'instruction et tout ce qui agrandit la vie humaine, il n'est pas seulement un moyen d'accroître et d'assouplir les forces qu'il utilise, il empêche les mêmes forces de tourner au profit du mal. A ce titre le labeur a une action moralisante qu'il est impossible de méconnaître quand on compare la conduite des oisifs riches ou pauvres, ignorants ou instruits, et la conduite des hommes régulièrement laborieux. Ces derniers échappent à une foule d'entraînements vers le mal en même temps qu'ils agrandissent leur être par la force et l'habileté acquises dans l'action mentale, ou dans l'action musculaire. Toute puissance s'acquiert par le labeur, toute faiblesse naît de l'oisiveté, aussi bien dans la vie morale que dans la vie organique, et de même que le membre privé d'exercice s'atrophie et se paralyse, de même la faculté privée d'emploi ne tarde pas à disparaître. Il faut beaucoup exercer sa mémoire si l'on veut la rendre sûre et étendue ; il faut provoquer sa volonté à la lutte et à la ténacité si on veut la rendre énergique ; il faut tenir bon contre la douleur si on veut éviter la pusillanimité.

Cependant la dépense des forces humaines a une limite qu'il est dangereux de dépasser. Il est mal que certains membres de la société soient condamnés à un labeur épuisant ou capable, par son uniformité, de mener à l'abrutissement. L'ouvrier qui dépense plus qu'il ne peut réparer par l'alimenta-

tion et le sommeil est condamné à une mort prématurée, en même temps qu'à des appétits faméliques. Ceux qui le maintiennent dans de telles conditions sociales sont fauteurs de mal, car ils spolient le prochain en le forçant de produire plus qu'il ne consomme. Il est manifeste, cependant, que si on ajoute au travail de l'homme le travail donné par les cours d'eau, le vent, la vapeur et les bêtes de somme, que si l'on y joint les richesses données gratuitement par les éléments, la consommation de chaque membre de la société peut résulter d'un labeur restreint. Il faut, pour expliquer le mal représenté par la production excessive des uns, le mal en sens contraire représenté par l'oisiveté des autres. Entre ces deux termes se trouve une moyenne qui aboutit au bien. Il faut que tout homme sache travailler et s'astreigne à produire : il faut, sa tâche accomplie, qu'il garde assez de force et de loisir pour exercer ses diverses facultés et pour se donner les jouissances que comportent les sciences, les arts, la contemplation des choses de la nature et les relations sociales. Le loisir est sain à l'homme. Il donne le plaisir et la gaieté; il procure une part d'indépendance, il permet le développement des aptitudes natives, il fait que chacun peut prendre de la vie ce qui lui en plaît davantage. Mais de même qu'il perd ses qualités morales s'il n'est compensé et assaini par le travail, de même le travail n'est utile à l'agrandissement de la personne que s'il n'absorbe pas toutes les forces et ne

subordonne pas l'évolution des diverses facultés à une seule production. N'oublions pas que toute exaltation se traduit par une insuffisance dans l'organisation, et aboutit nécessairement à la forme du mal que représente le désordre.

Après la morale qui concerne l'avoir individuel vient la morale de l'avoir collectif. Il consiste dans les éléments, voies, rues, places, chemins, routes, rivières, ports, écoles, maisons communes, hospices, tribunaux, prisons, etc. La personne qui porte atteinte à ces diverses propriétés subordonne l'intérêt général à son bon plaisir ou à son propre intérêt, et produit un mal qui se répercute sur la commune entière. Il est immoral d'altérer l'èau d'une source, d'empoisonner par des émanations et des miasmes l'atmosphère où se puise l'air respirable, de dégrader un monument public, d'intercepter les rues ou les chemins, de blesser l'arbre qui les protége de son ombrage, enfin de diminuer les services que les propriétés publiques peuvent rendre à la collectivité. La probité n'est complète que si elle respecte, à la fois, ce qui est à l'individu et ce qui est au corps social. Des siècles d'expérience montrent qu'un tel respect se produit lentement et difficilement chez les races diverses, car une foule de personnes, incapables de porter atteinte à la propriété privée, ne se font aucun scrupule de voler la généralité sous forme de braconnage, de contrebande et de délit forestier.

Il devient évident que, entre la propriété et la

probité, il existe un rapport donnant à la première d'autant plus de sécurité qu'elle est plus légitime. Or, cette légitimité ne peut se fonder que sur les agrandissements procurés à la vie individuelle ou collective. Toute propriété favorisant les uns et nuisant aux autres est, de sa nature, antisociale et immorale. Elle forme un privilége, autrement dit un agent de tyrannie pour ceux qui la détiennent, et de servitude pour le reste des hommes; elle devient l'origine d'un double mal. C'est aux abus et priviléges de la propriété qu'il faut rattacher les attaques dont elle est l'objet. Ceux qu'elle spolie s'en font les ennemis : ils méconnaissent en quoi elle est excellente, faute de bien discerner comment, étant, à certains égards, un agent de mal, elle peut être un puissant agent de bien.

Après la morale de la propriété qui assure, au au sein de la commune, la vie de la famille et la vie de la personne, vient la morale des rapports produits entre les hommes, par les instincts d'imitation et de manifestation. Dès sa naissance, l'enfant montre ce qu'il éprouve. Il pleure, il se tord, il gesticule, il fait comprendre ses besoins. Plus tard, il imite la voix, les gestes, l'accent, les travers et les manies de ceux qui l'entourent. Il fait ce qu'il voit faire et redit ce qu'il entend dire, comme s'il y était contraint par une force intérieure. L'observateur qui voit une troupe d'enfants s'armer de sabres de bois et chevaucher sur des roseaux, saisit un des secrets de la sociabilité. Il comprend pourquoi le langage, qui est

le produit simultané des instincts d'imitation et de manifestation, naît dans les groupes humains, grandit avec eux et établit entre leurs membres les rapports que le système nerveux établit entre les organes de l'individu. De même que l'organe entend au moyen du nerf centripète et parle au moyen du nerf centrifuge, de même la personne recueille avec ses yeux et ses oreilles les impressions de ses concitoyens auxquels elle dit, avec des gestes et des paroles, ses propres impressions. L'unité mentale se produit ainsi dans la commune comme elle se produit dans tous les organismes qui ont les moyens de participer aux impressions des organes ou de faire refluer vers ceux-ci les impressions collectives. Plus le langage se développe et mieux il contribue à l'organisation des groupes sociaux; c'est au point que le savant peut dire, sur la simple analyse d'une langue, le degré de civilisation du peuple qui la parle.

Dans la famille isolée, la langue reste élémentaire et ne représente qu'un nombre très-restreint d'idées concrètes : elle s'agrandit dans la tribu au point de représenter des idées abstraites, mais ne prend un développement considérable que dans la commune relevant d'une grande nationalité. Alors le langage suffit à la logique, alors la logique suffit à la science, alors la science permet de donner à la personne les acquisitions intellectuelles de cent générations. L'agrandissement qu'en tire la vie humaine montre assez que l'enseignement est conforme au bien et que le manque d'étude est conforme au

mal. Celui qui peut donner le savoir à ses semblables et les laisse dans l'ignorance, fausse la morale autant que l'ignorant négligeant l'occasion de s'instruire et se maintenant volontairement dans l'état mental de la brute; au contraire, il faut louer le communier qui s'empresse de faire part à ses concitoyens de toutes les vérités qui peuvent leur être profitables. En vain on prétend que la personne est libre de rester dans l'ignorance et de garder les renseignements profitables à autrui; celui qui fait partie d'une organisation ne peut avoir le privilége d'y apporter volontairement le mal par son abrutissement ou par son mutisme. Chacun, en recevant les bienfaits de la connaissance, prend l'obligation de l'agrandir dans la mesure de ses forces et de la transmettre aux générations nouvelles. De même chacun, en recevant la vérité, prend l'obligation de transmettre la vérité. S'il l'altère sciemment, s'il affirme ce qui est faux, s'il ment, en un mot, il devient un désorganisateur social. On mesure difficilement la somme de mal que représentent le témoignage pollué et le fait qui n'existe pas converti en réalité. Le mensonge a rendu, pendant des siècles, la science impossible; il a créé une foule d'erreurs populaires telles que la sorcellerie, la magie et les superstitions, il a multiplié les prodiges, il a exploité l'amour du merveilleux pour fausser les intelligences, il s'est montré l'ennemi le plus acharné et le plus dangereux de la civilisation. C'est donc avec la notion précise du bien que la science exige de ses

adeptes la vérification scrupuleuse et dix fois répétée des faits affirmés par eux. Grâce à cette obligation, ce qui est contraire à l'ordre naturel des choses est expulsé des annales scientifiques. Le miracle, les superstitions et les prodiges perdent leur influence déplorables, l'enseignement positif prend une puissance qui grandit chaque jour. Mais plus il s'étend et plus il dépasse les limites de la famille. Les pères et mères, voués au travail journalier, ne sauraient être, pour leurs enfants, des professeurs assidus, si bien que l'école est une conséquence de la vie communale. L'enfant et l'adolescent trouvent dès lors le complément de leur instruction et la somme de vérités nécessaire à la formation de l'être moral : ils deviennent débiteurs, envers la société, de l'accroissement de leur être et contractent, en raison de leur dette, une série d'obligations parmi lesquelles il faut compter l'instruction à donner aux générations nouvelles. Si chaque élève a le bénéfice des découvertes de ceux qui l'ont précédé, il est tenu de livrer à ceux qui doivent le suivre les découvertes qu'il est capable de faire. S'il fait de son savoir son profit exclusif et personnel, il ment à la loi de mutualité, en même temps qu'il garde le méfait de tout le bien qu'il s'il s'abstient de produire.

Dans la science apprise en commun, les jeunes générations trouvent mille raisons d'entrer en communion de pensée, de sentiment et de plaisir ; aussi l'école est-elle un agent précieux de sociabilité. Dans tout municipe où elle reste fermée se montrent

avec l'ignorance, les superstitions, les préjugés, la misère, l'incurie; pour ce qui concerne les soins physiques et moraux, la brutalité dans les mœurs, le débordement des appétits, enfin les inimitiés résultant de l'exaltation de l'égoïsme. Où l'école s'ouvre et se remplit, la tolérance, la paix, la bienveillance et la prospérité générale témoignent des vertus de l'enseignement qu'il est impossible de combattre ou de négliger sans devenir fauteur de mal. Quant à l'ignorant assez ennemi de lui-même et d'autrui pour ne pas profiter de tout moyen d'apprendre, il faut le plaindre autant que le blâmer.

Après l'école vient, comme agent d'agrandissement, pour la personne, le cours public où le premier venu expose ce qu'il tient de l'étude et de l'expérience, puis la réunion où se discute toute espèce de doctrine et de question touchant le savoir humain. Plus le cours est apte à propager les diverses formes de la connaissance, plus la discussion est apte à épurer les croyances et à les faire passer à la filière de la contradiction, plus également il est selon le mal d'interdire le cours ou les réunions. Tout au plus est-il permis d'y mettre fin après que le vice et le mensonge y ont été préconisés.

Viennent enfin le livre, les publications périodiques et tout ce qui concerne l'écriture en général. Ce mode de propagation et de transmission, pour les idées, est tellement précieux qu'il est criminel d'y porter atteinte, tant qu'il ne devient pas directement fauteur de mal.

De même qu'il est une moyenne de moralité indispensable au membre de la famille qui veut éviter l'abrutissement, de même une moyenne de savoir est nécessaire au membre d'un véritable municipe. L'ignorant est dévolu au désordre. Il est forcé de déverser sur autrui la portion des actes sociaux qu'il est incapable d'accomplir ; il reste un mineur, un enfant adulte qui ne peut, sans faillir, garder la direction de son être. Lui donner voix délibérative sur les causes qui concernent le municipe, c'est accorder une prime à l'erreur ou à la mauvaiseté. Ceci a été démontré trop fréquemment par les faits, pour qu'il soit utile d'y insister et d'affirmer à nouveau la nécessité où se trouve le membre actif de la commune d'apprendre tout ce qui s'enseigne dans l'école communale. Il ne faut pas oublier que chaque citoyen peut être appelé à remplir les fonctions d'arbitre et de juge, que ces fonctions exigent à la fois la sagacité intellectuelle, les connaissances acquises et l'intégrité morale ; il ne faut pas oublier que le même citoyen peut être appelé à délibérer sur les intérêts de la commune entière, à devenir le directeur de la police, à être le détenteur de la puissance publique. S'il abdique, par le fait de son ignorance, sa part de vie sociale, il subit une déchéance nécessaire et affaiblit la cité d'autant, tandis que sa force mentale devient en même temps un accroissement de sa propre dignité et de la puissance publique.

La force que la personne tire de la culture intellectuelle peut tourner au profit du mal autant qu'au

profit du bien ; et la parole qui moralise peut être employé à démoraliser. Souvent on la voit propager le faux au détriment du vrai, et paralyser les intelligences qu'elle a mission de vivifier. C'est ainsi qu'une société célèbre s'est donné la mission, sous couleur de religion, de combattre la science et d'altérer toute connaissance positive qui ne serait pas conforme aux dogmes révélés. Mais rien ne montre mieux la puissance supérieure de la vérité que la décadence produite par les jésuites. Les peuples soumis à leur domination ont perdu à la fois la puissance intellectuelle et la puissance sociale ; ils ont été envahis par la corruption des mœurs, tandis que le culte de la vérité a partout agrandi les intelligences, la force sociale et les mœurs. Le contraste démontre que l'action scientifique est autrement bienfaisante que l'action religieuse.

Ce qu'il y a de plus venimeux dans le mensonge est l'affirmation d'un méfait dont le prochain n'est pas coupable, autrement dit la calomnie. En pareil cas toutes les obligations de l'altruisme et de la vie sociale sont méconnues, en même temps que sont méconnus les intérêts de la vérité. Pour que les manifestations restent conformes au bien, il ne suffit pas qu'elles restent conformes au vrai, il faut encore qu'elles ne portent pas préjudice à autrui. On les voit, sous forme de médisance, dévoiler une foule de défauts et apporter la déconsidération à celui qu'elles attaquent. Le mot excelle à user de perfidie, il mord sous le masque d'une caresse, il sert l'hosti-

lité et la haine avec une puissance dont est dépourvu le fer, il devient l'auxiliaire de l'envie et de la lâcheté, il s'adapte à toutes les formes de la méchanceté. La morale réprouve toutes les déclarations qui peuvent nuire au prochain, sauf celles qui doivent démasquer le méchant. Mais elle exige alors une parole loyale et scrupuleusement exacte. Quant aux commentaires et aux bavardages, si chers aux désœuvrés qui occupent leur loisirs à épier la conduite de leurs voisins, elle les réprouve d'une façon absolue.

La morale réprouve de même toutes les manifestations impudiques et obscènes qui dépendent du geste, de la parole, de la peinture ou de la sculpture, parceque le bien de la famille et des relations sexuelles bénéficie partout de la chasteté ; enfin la même morale réprouve les injures, les outrages, les insultes et toutes les manifestations qui ont pour objet d'attirer la déconsidération sur autrui. Il est toujours mauvais d'abaisser son concitoyen, celui dont on partage la vie communale, celui avec lequel on fait chaque jour échange de service. En agissant ainsi on se déprécie soi-même et on imite la bête qui souille son nid. L'égoïsme et la grossièreté des races qui se prétendent civilisées expliquent seules pourquoi il s'y rencontre tant d'insulteurs, et pourquoi ces hommes ne sont pas chargés de la réprobation publique.

Ce qui rend surtout malfaisant le mensonge, la calomnie, la médisance, les obscénités et les injures c'est qu'ils sont propagés par l'instinct d'imitation

qui fait ce qu'il voit faire et dit ce qu'il entend dire. Ajoutons que la mauvaise parole est rarement transmise sans qu'elle s'aggrave avec le nombre des auditeurs, comme les maladies deviennent virulentes à mesure qu'augmente le nombre des malades enfermés dans un hôpital. Ce qui se dit en public assume une grande responsabilité. Malheur à qui fausse la science, à qui préconise l'immoralité, à qui accuse faussement, à qui répand la boue et le fiel, à qui produit le scandale. Nul ne doit oublier qu'il est tenu à une reconnaissance infinie envers la société qui a fait de lui un être moral, et qu'il doit payer par l'édification d'autrui les leçons de bien qui lui ont été données, nul ne doit ignorer que ses mauvais exemples peuvent devenir contagieux et infecter des populations entières.

A mesure que la propriété s'affirme et augmente le bien-être de la personne, à mesure que l'éducation en accroît l'intelligence, à mesure que se multiplient les échanges de services, d'idées et de sentiments, on voit l'urbanité et la bienveillance suivre la même progression au sein du municipe, tandis que la grossièreté, mère des conflits, est partout conforme au manque de culture intellectuelle et de respect, pour la propriété d'autrui. Rien autant que l'aisance et l'instruction ne rend l'homme serviable et ne le dresse à éviter ce qui peut être désagréable à ses voisins. En s'abstenant de ce qui peut leur être une gêne il s'abstient, à plus forte raison de les blesser dans leur amour-propre et leur réputation.

Des êtres qui évitent toute occasion de se nuire et qui entretiennent des relations sociales ne peuvent manquer de se servir et d'arriver à la bienveillance réciproque. Les dangers communs tels que l'incendie, l'inondation, l'émeute et l'attaque de l'ennemi leur enseignent à se donner mutuellement secours et protection ; ils ont mille occasions d'apprendre le respect dû à la personne. Lorsque ce respect est passé dans l'opinion de tous, il fait comprendre quel série de maux dérivent des atteintes plus ou moins graves portées à la vie du prochain. La suppression volontaire de cette vie, le meurtre est le plus odieux des crimes. Il ébranle les fondements de la loi sociale et fait retour à la lutte pour l'existence telle que peut l'admettre l'individualité, il est la négation du concours, de la mutualité et de la solidarité, il introduit la guerre dans le temple de la paix, il attente à la collectivité entière, en supprimant l'un de ses membres. Lors même que la blessure faite par l'assassin n'est pas mortelle on la voit devenir un gage d'inimitié permanente entre deux hommes et même entre deux familles. Le blessé aspire à la vengence dont l'agresseur redoute les effets : un ferment de haine est déposé au sein du municipe, un mal capital est produit. Toute main qui frappe devient criminelle, lors même qu'elle n'imprime qu'une flétrissure. Ces violences exercées contre le concitoyen, contre la personne dont on partage l'existence à tant d'égards dérivent du terrible égoïsme de la bête de proie et sont autant d'actes de

sauvagerie. Elles mettent celui qui en use en dehors de la loi sociale; elles le placent au-dessous des animaux qui vivent en société. Il faut toute la barbarie qui entache encore à cette heure les mœurs des peuples civilisés pour que l'on comprenne si mal que les coups flétrissent surtout celui qui frappe et que l'injure faite à un membre de la cité s'adrese à la cité entière. Lorsque les vrais principes de la morale seront connus et appréciés, la violence exercée contre une personne sera considérée comme une atteinte à cette paix générale qui est l'honneur et la sécurité de tous. Nul ne pourra frapper, même pour se faire justice, sans provoquer la réprobation et le duel, qui à cette heure, est la conséquence du peu d'appui que trouve l'offensé, n'aura plus sa raison d'être. L'auteur de l'injure, au lieu de garder la considération générale, comme cela se voit trop souvent, à cette heure, ne recueillera que le blâme et ne pourra se réhabiliter que par la réparation d'honneur faite à l'outragé et à la commune entière. Celle-ci ne peut permettre, en effet, le conflit entre ses organes, ou l'amoindrissement de l'un d'eux, sans mentir aux lois de l'organisation d'où elle tire son existence.

Les divers actes d'hostilité contre la personne, actes compris entre le meurtre et l'injure légère ont une origine commune qui est l'égoïsme. Lors même que cet agent de barbarie ne produit pas l'hostilité directe, il aboutit au mépris des convenances du prochain. Partout la brutalité des mœurs suit la

formule du chacun pour soi que certains peuples semblent adopter dans les relations sociales. Ces peuples, par suite de leur génie individualiste, considèrent volontiers la société comme une arène où doivent triompher les plus forts et les plus habiles. Ils continuent la lutte pour l'existence, au sein même de la collectivité. Leur force native en est accrue au point que leur contact est malfaisant pour les autres races. Dans les contrées où pénètrent le Germain et l'Anglo-saxon, le Slave, le Celte et le Latin dépérissent ainsi que le témoignent la Bohême, la Croatie, la Transylvanie, certaines provinces polonaises, l'Irlande et la Vénétie. L'égoïsme allemand et anglais entretient une guerre qui aboutit au triomphe des plus rapaces. Mais ce triomphe est compensé par l'impuissance à obtenir les fleurs de la civilisation. L'égoïste ne peut s'élever jusqu'à l'idéal, il n'obtient jamais ce que produit l'accord des âmes, il reste *particulariste*, en dépit de tout, et garde une barbarie qui le rend répulsif. Il lui faut la guerre et la bataille pour obtenir la prospérité, mais le jour où se produit la paix générale la suprématie revient aux races altruistes. Elles possèdent des aptitudes artistiques et des instincts de mutualité d'où dérivent le goût de l'élégance et des plaisirs élevés, l'aptitude à goûter l'accord social, et une puissance d'expansion pacifique dont ne sauraient être douées les races conquérantes. L'urbanité assura aux Grecs subjugués par les armes romaines la conquête morale de Rome qui, sous l'influence du

génie d'Athènes, abdiqua sa rudesse native et garda la direction morale des nations longtemps après la chute de sa puissance militaire.

Plus on médite sur l'altruisme et mieux on en reconnait les mérites. Il se plaît à chercher les convenances d'autrui, à prêter son aide à ceux qui sont empêchés, à lutter contre la grossiéreté et à faire disparaitre les diverses formes de la barbarie. Alors se produisent dans l'existence des peuples ces périodes d'expansion et de politesse qui charment la vie, tandis que les périodes d'hostilité multiplient les chagrins et les ennuis. La guerre rend misérable, plus encore par les haines engendrées et maintenues pendant de longues années entre le vainqueur et le vaincu que par les richesses détruites: et de même, la paix ajoute au bonheur plus par l'amour né sous son patronage que par sa fécondité.

C'est à l'altruisme et à l'urbanité consécutive que se rattache l'attraction exercée par certaines villes sur l'étranger tandis qu'il fuit les contrées où régne l'égoïsme brutal; c'est, de même, à la grossièreté hostile que se rattache la tendance à l'émigration de certaines races tandis que l'amour du sol natal est le partage des races vouées à l'urbanité et à l'idéal. L'exil d'Athènes ou de Rome était considéré comme une peine rigoureuse, tandis qu'il est considéré comme un événement heureux par l'habitant de Brandebourg, de la Souabe, du Wurtemberg ou de l'Angleterre. Le génie germanique, en s'imposant aux Etats-Unis d'Amérique a rendu ce pays,

si prospère à certains égards, désagréable à ceux de ses habitants qui recherchent autre chose que des satisfactions égoïstes, aussi les voit-on émigrer, à leur tour, vers les contrées où règnent l'art et l'urbanité. Ils savent que dans Florence, Rome et Paris ils échapperont aux vexations qui résultent de la brutalité générale, que la douceur des mœurs et la politesse leur assureront les plaisirs de la vie sociale. Moins que dans leur patrie ils doivent trouver dans l'ancien monde les libertés nées de la lutte de chaque citoyen pour son droit ; mais ils trouveront la liberté sociale née de la bienveillance mutuelle et du respect de la liberté d'autrui.

Du reste la civilité n'est pas la même partout et on la voit changer de caractère avec les contrées diverses. En Chine où elle se complique du goût de la cérémonie, elle multiplie les salutations et ne craint pas de se dire la très-humble servante de ceux qu'elle n'a nullement l'intention de servir. Le même fait se reproduit chez les peuples à demi barbares dont les membres veulent paraître généreux et bien élevés, tout en restant dépourvus de l'urbanité véritable : celle-ci se garde des démonstrations indiscrètes et des airs de supériorité, un geste cordial lui suffit, mais, quand elle fait des offres de service, on peut les tenir pour sincères.

Toute population pourvue d'urbanité est serviable ; mais elle vient plus volontiers en aide à ses proches et aux membres de son municipe : quand elle rend service aux étrangers elle est hospitalière et

acquiert ainsi l'aptitude à la morale d'ordre supérieur qui comprend l'humanité entière. Pour une personne humaine l'acte du bon Samaritain reste dans les conditions les plus strictes de la vie sociale. Passer près d'un blessé, sans le secourir, ne pas retirer de l'eau, même au péril de sa vie, celui qui se noie, ne pas défendre celui qui est attaqué c'est s'amoindrir, à la fois, par la lâcheté et par un acte anti-social. Seuls l'égoïste et le barbare sont capable d'agir ainsi ; seuls ils croient s'élever par l'abaissement d'autrui, seuls ils peuvent savourer un repas copieux, à côté de l'affamé, seuls ils se plaisent dans le raffinement d'un luxe qui a pour compensation la misère. La morale veut que l'homme soit serviable en proportion de ses moyens d'obliger : du moment où ses richesses lui sont acquises et conservées par l'action sociale, la loi de mutualité veut qu'il en cède une part à la société. Mais s'il est mal de laisser sans aide le concitoyen et l'étranger qui pâtissent, si la loi du municipe et l'hospitalité veulent qu'ils soient secourus, il y a mal non moins grand à solliciter le secours dont on peut se dispenser et à prendre chez autrui ce que l'on possède ; on manque, de la sorte, à la dignité en même temps qu'on fait acte de parasite et que l'on épuise des ressources destinées à des infortunes réelles. Tant que l'on peut se suffire par son travail et sa production propre il y a honte à solliciter la bienfaisance : on s'amoindrit moralement, en même temps que l'on perd ses forces dans l'oisiveté, on s'expose en outre à convaincre

de duperie ceux qui se font une loi de venir en aide à l'infortune.

Le membre de la commune, s'il veut être fidèle à la morale, n'est pas seulement tenu de respecter et de servir les personnes, il doit encore respecter et servir les collectivités. S'il en altère les fonctions, il produit un mal qui peut devenir considérable en ce qu'il porte sur une population tout entière. Supposons un obstacle mis à la police, à l'industrie, à l'agriculture; supposons une manœuvre capable de fausser, au profit d'un intérêt particulier, ces fonctions diverses, un méfait est produit, bien que le grand nombre des consciences ne le sentent pas. Elles ne sont pas encore imprégnées suffisamment d'altruisme et de sociabilité pour comprendre la nécessité de livrer à la justice tous les faits qui peuvent l'éclairer; de militer pour la science; de maintenir partout la paix et l'ordre général. Ici la raison doit précéder le sentiment et montrer à l'homme quelle doit être la règle de sa conduite s'il ne veut se classer parmi les malfaiteurs. Quant à la morale pure, il lui est loisible de calculer la somme de mal produite par un obstacle mis à la circulation des personnes ou des marchandises, par une diatribe contre l'instruction publique, par un impôt inégalement réparti, par une fausse alarme donnée au municipe, par un mensonge propagé sur la place publique, par les innombrables méfaits qui, sans porter directement sur une personne, s'attaquent à tout une classe de citoyens. Ces méfaits

III.

MORALE DE LA NATION.

Lorsque les hommes ont appris dans la famille à aimer, à aider et à respecter les faibles; lorsque l'éducation communale a développé l'habitude de participer à la vie du communier, on voit surgir l'organisation supérieure d'où naîtra, pour chacun, une augmentation de vie, sans perte de ce qui aura été acquis antérieurement. Dans la nation s'accroît à la fois la sécurité et l'assainissement du municipe, exactement comme dans le municipe la famille s'épure et se délivre de ses conflits. Mais pour que la nation se produise, il est nécessaire que le groupe inférieur obtienne un certain degré d'organisation, sans cela des multitudes s'associent dans un intérêt de défense, d'attaque ou de rapine; mais les facultés de la nation ne peuvent surgir. Elles surgissent, au contraire, si les rapports des municipes s'établissent selon les lois de l'organisation. Le communier s'élève au-dessus de l'égoïsme municipal et parvient à

atteindre l'altruisme de la nationalité, surtout avec l'aide du commerce et du langage. Ceci est démontré soit par l'histoire de l'Europe ancienne, soit par l'histoire de l'Europe moderne qui, à partir du XIIe siècle, déposa dans ses communes le germe de ses nations. Dans tous les lieux où domine la tribu, la véritable nation est aussi impossible qu'elle l'était, au moyen âge, sous l'action du clan ; et l'on peut prédire que les Arabes, les Turcomans, les Kalmouks, les Kirghiz, etc., ne pourront s'élever à une organisation supérieure tant qu'ils n'auront pas le municipe.

Les instintcts de croisement et les mariages, si utiles au rapprochement des familles, passent à l'état de cause secondaire dans le rapprochement des communes, dont l'union est surtout déterminée par l'action industrielle et commerciale. Dès que les échanges se multiplient entre deux groupes sociaux, la solidarité des intérêts s'établit entre eux. La misère et la prospérité de l'un réagissent nécessairement sur l'autre, si bien que tous deux finissent par avoir les mêmes gains et les mêmes pertes; une ligue en est la suite, généralisant, à son tour, le concours, la mutualité et la solidarité : à ces causes d'union vient se joindre l'action géographique. La situation sur le même cours d'eau et dans la même vallée rapproche les hommes par la facilité des communications et les similitudes de mœurs qui en résultent; ajoutons que les hommes d'une même race ont facilement le même langage, les mêmes

idées, les mêmes sentiments, les mêmes aptitudes ; et l'on comprendra pourquoi des lieux privilégiés, tels que les bassins du Gange, de l'Indus, du Nil, de l'Euphrate, etc., ont été les berceaux des premières nations.

Dès que la nationalité se forme, les fonctions de la vie collective, telles que le langage, l'industrie, le commerce, les arts, les sciences, la religion, l'administration, la police, la justice, etc., y prennent des proportions considérables, et donnent à la vie du citoyen une ampleur bien capable de charmer et d'attirer les populations qui n'ont pas dépassé la vie communale. Le besoin du mieux réside au fond du cœur de l'homme et le rapproche nécessairement de ce qui doit le rendre plus intelligent, plus sensible et plus moral, tout en augmentant sa sécurité et les moyens de pourvoir à son entretien.

Mais ces agrandissements de la vie nationale ne se produisent pas sans l'effort des générations successives, et sans que les pas en avant soient suivis de pas rétrogrades. Les insuffisances qui marquent le début de la commune se reproduisent au début de la nation. Des conflits entre municipes éclatent à chaque instant et menacent de dissolution la société nouvelle qui, pour se maintenir, est contrainte d'user et même d'abuser de la force. Il arrive que les armes sont employées pour réduire les dissidents et pour maintenir dans la nationalité les communes qui prétendent s'y soustraire : la conquête prend ainsi la place de l'union volontaire; or la conquête

est la grande ennemie de la société. L'abus de la force militaire enlève du cœur de l'homme ce qu'il y a de plus fécond dans l'altruisme et dans le sentiment du droit; le sabre est propagateur d'égoïsme et d'immoralité; il est un agent capital de désorganisation; il prépare la ruine du vainqueur après avoir consommé la ruine du vaincu : ainsi s'explique la malédiction qui pèse sur l'abus de la force et les misères qui s'abattent sur les peuples prétendant remplacer la puissance de l'organisation par la puissance des armes. S'annexer des organes qui produisent la discordance et la lutte intestine au lieu du concours, c'est s'inoculer une maladie; c'est préparer la désorganisation dont moururent les empires de Cyrus, d'Alexandre, de Pyrrhus et de Napoléon, et dont périra l'empire sanglant de Guillaume. Où domine l'homme de guerre, le citoyen s'avilit et perd la moralité.

Une nation soumise aux conditions du développement des êtres organisés ne saurait passer brusquement de l'enfance à l'état adulte sans que cette croissance trop rapide présage la consomption. Les forces, pour rester complètes, doivent se développer progressivement et subir les épreuves de l'adolescence avant d'arriver à la virilité. Dans ces épreuves elles se trempent, elles se modifient, elles s'adaptent à l'organisation, elles se prêtent à l'évolution sociale. C'est pour cela que tout ce qui s'adjoint lentement à la nationalité ne s'en détache guère, tandis que tous les agrandissements trop rapides en rom-

pent l'équilibre. Pas plus que l'individu la nation ne peut modifier brusquement son genre de vie sans s'exposer à la maladie et au dépérissement ; pas plus que l'individu, elle ne peut se livrer à des efforts violents et prolongés sans subir la courbature. La race qui est l'expression plus ou moins directe de l'action des milieux indique les aptitudes nationales et la voie suivie par les divers peuples, ainsi que la place tenue par eux dans le grand concert de la civilisation. Ceux qui exercent l'action la plus plofonde sur les peuples voisins tiennent ce beau privilége de la sympathie qu'ils savent inspirer, et de la somme d'altruisme qu'ils tirent de leur état social. C'est donc l'homme placé au-dessus de l'égoïsme personnel, communal et même national que nous devons analyser comme représentant les sommités morales de l'époque actuelle et de la civilisation. Il ne s'agit pas de spéculer sur l'idéal et d'imaginer un être irréalisable, attendu que les dogmes religieux et métaphysiques ont montré combien sont vaines et souvent pernicieuses des conceptions inconciliables avec la faiblesse humaine. Notre morale, suivie pas à pas dans l'évolution de l'humanité, doit se tirer des faits qui ont le double avantage d'en indiquer l'origine et d'en montrer les avantages. De même que nous avons cherché dans la famille le bien et le mal de la parenté, de même que nous avons cherché dans la commune le bien et le mal du communier, de même nous devons chercher dans la nation le bien et le mal des nationaux.

Les facultés de la commune sont bornées et jamais on ne la vit faire, à elle seule, une langue, une science et une civilisation, tandisque tout cela peut résulter soit de municipes rassemblés, par l'unité de race, dans la confédération, soit de municipes unis, dans la nation. Moins celle-ci est organisée, moins elle est nombreuse et plus sa langue, sa divinité et sa science sont élémentaires. C'est l'inverse qui a lieu lorsque la nation s'organise et s'agrandit ; on voit même les progrès qu'elle fait dans le langage et la connaissance se répercuter sur les croyances religieuses. La famille isolée est naturellement fétichiste quand elle n'est pas privée de toute religion : le municipe isolé est idolâtre et passe au polythéisme en entrant dans une confédération, enfin, la nation incline d'autant plus vers le monothéisme qu'elle est plus nombreuse et mieux constituée. Il ne faut pas douté que les progrès réalisés par Rome vers la nationalité aient été pour beaucoup dans la formation du dogme chrétien, de même que ce dogme a fait retour au polythéisme, lorsque s'émietta l'empire romain, et se compliqua d'une foule de divinités secondaires telles que les anges, les archanges, les martyrs, les saints, les saintes, la vierge, etc. Chaque groupe social se faisait ainsi un dieu à sa taille, et l'on vit même certaines familles retourner au fétichisme en adorant du bois de la croix, des os, des cheveux et autres reliques dont elles s'attribuaient la propriété.

Une preuve du rapport qui existe entre le mono-

théisme et la nation, c'est que le Coran forma momentanément une nation arabe, comme la loi de Moïse avait fait une nation juive. Mais la persistance de la polygamie et de la tribu, chez les sémites, ne tarda pas à neutraliser les effets de la prédication mahométane et à désorganiser les habitants de l'Arabie et du nord de l'Afrique. Le fractionnement des populations réagit à son tour sur la révélation et fit que le mahométisme, au sein des tribus isolées et grossières, se compliqua de l'idolâtrie qui surgissait de toutes parts dans les clans chrétiens du moyen âge.

Dès que la religion est admise comme une faculté sociale, on s'explique pourquoi la foi s'impose à certaines personnes qui ne sont nullement libres de croire ou de ne pas croire, cette foi est d'autant plus uniforme que le groupe social est plus restreint et se trouve moins combattu par la connaissance rationnelle. De là l'uniformité de croyance qui règne dans la famille, dans la tribu et dans les sociétés élémentaires. Mais il en est autrement dans la nation où le développement du savoir suscite à la religion deux rivales telles que la métaphysique et la science. La croyance en contracte des variétés qui deviennent le principe du progrès et doivent être conservées précieusement dans l'intérêt du bien. Il est donc tout à fait immoral d'employer la contrainte pour ramener l'unité dans la croyance. En agissant ainsi, on supprime un élément de grandeur pour l'humanité, on s'expose à protéger le mal, on empê-

che les hommes de prononcer en connaissance de cause sur le bien et sur le vrai. De même que le municipe, adjoignant la propriété à la personne fait de la probité une condition de l'existence sociale, de même la nation qui favorise la croyance doit en imposer le respect. La tolérance devient ainsi une condition d'ordre et de paix dont les fauteurs de mal peuvent seuls méconnaître l'excellence.

Il serait absurde, en effet, que l'état social faisant naître simultanément la religion, la métaphysique et la science prit parti pour l'une ou pour l'autre. Toutes sont des facultés collectives dont la puissance varie avec le dégré de civilisation et dont l'utilité est attestée par l'histoire. La part de toutes résulte de la somme de croyance obtenue en s'adaptant à l'état mental qui domine à un moment donné, et de même que chacune est bienfaisante tant qu'elle favorise la morale et le savoir, de même chacune peut devenir malfaisante dès qu'elle se met en retard sur la civilisation. C'est ainsi que le catholicisme romain, après avoir favorisé l'émancipation des corps et des âmes, profite de l'influence acquise pour enrayer le progrès et porter la décadence chez tous les peuples où il domine. Il méconnaît la liberté des âmes résultant directement d'un état social dans lequel la science et la religion se disputent la croyance, sans avoir d'autre juge que la personne. A ce juge des opinions il est absurde de vouloir imposer une opinion. On peut donc déclarer immoral et funeste le principe qui institua les jésuites et les in-

quisiteurs, qui présida aux persécutions contre la pensée, qui donna naissance au *Syllabus*, enfin qui arrêta le progrès dans une moitié de l'Europe et de l'Amérique.

On voit que des trois facultés capitales de la nation naît une concurrence favorable à la civilisation, sous la condition que la tolérance sociale réserve à la personne une complète liberté de la croyance. Cette liberté, à son tour, suppose que chacun peut parler, écrire et étudier à sa convenance, elle suppose la discussion en tout et sur tout, elle met le bien dans l'indépendance de la pensée. Ici la logique est tellement conforme au fait que l'histoire de toutes les nations montre la prospérité sociale toujours en raison inverse de l'oppression. Il est sans exemple que les obstacles mis à la pensée, selon les pratiques de Philippe II, de Louis XIV, de Napoléon et des papes n'aient pas propager le mal parmi les peuples et que l'émancipation de la pensée telle que l'a produisit la Renaissance, la Réforme et la Révolution française n'ait pas amené l'essor du bien. La morale veut donc que la personne milite pour la liberté, s'instruise dans la religion, la philosophie et la science, afin de prononcer entre elles avec connaissance de cause. Mais de ce que la personne a la faculté d'avoir, d'émettre et de soutenir son opinion, il ne s'ensuit pas qu'elle peut honnêtement attaquer d'une façon injurieuse l'opinion d'autrui. L'équivalence mentale des nationaux interdit à tous la prétention de dominer mo-

ralement; elle interdit la discussion injurieuse qui fausse l'altruisme, elle oblige à une urbanité d'autant plus accusée que l'état mental s'élève davantage. Les conflits de plume ou de parole qui visent à être désagréables bien plus qu'à convaincre, supposent chez celui qui en use l'égoïsme et un reste de barbarie : ils font la honte des peuples qui se croient civilisés, car ils tournent au profit de la haine ce qui devrait profiter au savoir. Il faut donc blamer énergiquement les hommes qui de la parole et de l'écriture se font une arme pour attaquer, non pas les doctrines qu'ils croient mauvaises, mais leurs adversaires. Dès que la polémique s'adresse à la personne et non à l'idée, dès qu'elle substitue la passion à la raison, elle devient suspecte de mauvaise foi, attendu que les armes dont elle se sert défendent les causes les plus détestables, tandis que les causes étayées sur la morale et la vérité ont tout intérêt à user d'une discussion aussi calme que modérée.

De la lutte des partis ne résultent que des ruines, tandisque de la lutte des idées religieuses, morales et scientifiques se dégagent des principes capables d'obtenir une sorte de personnalité morale, et de provoquer l'affection que l'on porte à des parents ou à des amis. On a vu des milliers d'hommes sacrifier leur vie pour leur religion, pour la liberté, pour la vérité, pour la justice, etc. Cet amour de ce qui est purement idéal s'accroît avec la culture intellectuelle, forme un des plus beaux privilèges de

la vie sociale et devient une faculté que la morale a tout intérêt à cultiver. L'homme qui croit au bien, qui le connaît et en fait son idéal, l'aime d'autant plus qu'il peine davantage en le soutenant. Il l'aime surtout au moment où les progrès de l'âge calment ses passions et le détachent des réalités chères à la jeunesse. Les idées abstraites sont la grande ressource de la maturité instruite. Elles représentent des intérêts permanents, des causes d'activité morale qui sauvent la vieillesse de l'engourdissement et font que les dernières années de la vie, au lieu de s'écouler tristes et inutiles, peuvent résumer de longues études et devenir fécondes pour l'humanité.

Les facultés que fait naître l'organisme-nation ne concernent pas seulement le bien et le vrai sous les formes de la religion, de la métaphysique et de la science, elles concernent encore le beau qui, à peine entrevu dans la tribu comme conséquence de l'action sexuelle, se généralise sous l'impulsion de l'idéal et s'applique à plusieurs portions de la vie nationale. Comme le sens du bien, le sens du beau s'acquiert dans l'existence sociale : au lieu d'être une faculté de l'individu réagissant sur la collectivité, il est une faculté collective apprise à l'individu, il est la notion idéale de la pondération amenant elle-même la notion de l'harmonie. Il suffit d'être au courant de la science produite par les nations modernes pour constater que les forces, les molécules et les corps aboutissent partout à l'équilibre dans les faits physiques, chimiques et organiques. Par-

tout l'équilibre est père de la stabilité et même de la réalité. S'il règne entre les fonctions il aboutit à la santé; il produit la prospérité quand il s'établit au sein de la famille, de la commune et de la nation; il aboutit à la moralité quand il tient la balance entre l'égoïsme et l'altruisme. Partout il est le promoteur du bien physique et du bien moral; partout son absence amène le conflit et la perturbation. L'homme ne peut agrandir sa vie sans réaliser des équilibres nouveaux; à mesure qu'il les faits partie intégrante de son être, par voie d'hérédité et de sélection naturelle, il en prend le besoin instinctif, ce besoin marque le progrès des diverses races; celles qui sont façonnées par la civilisation montrant, en toute chose le goût de l'ordre et de la stabilité, tandis que dans la vie du sauvage tout est désordre, instabilité et conflit. Mais l'équilibre ne saurait se produire entre mouvements, corps et figures sans l'aide de la *proportion*, et celle-ci est souvent forcée d'appeler à son aide la *compensation* qui remplace par la masse une insuffisance de vitesse, ou un excès de résistance par la longueur du levier. Alors naît la *pondération* qui, passant des choses physiques où elle maintient la fixité, dans le domaine des choses morales, rend les intelligences accessibles aux notions de toute espèce, en même temps qu'elle plie les caractères à toutes les nécessités de la vie sociale. Entre choses pondérées naît forcément *l'accord*, la série des accords et l'ordre qui s'établit entre eux produisent l'*harmonie*, enfin l'ensemble

des harmonies aboutit, en toute chose, à la *beauté*.

Plus l'homme se civilise, plus s'agrandit le groupe social dont il fait partie, et plus les équilibres superposés lui donnent le sens de l'harmonie qui reste, chez le barbare, à l'état rudimentaire. Avec ce sens cultivé et agrandi, chez le poëte, s'obtiennent l'intuition du beau et la prescience des grandeurs de l'humanité. Il y a de la divination chez tous les grands artistes. L'imitation leur permet de s'approprier les harmonies de la nature, de les pondérer et de les fixer, tandis que la manifestation leur fournit les moyens de donner la forme à l'œuvre et de la produire aux yeux de tous. L'art a le privilége de donner la vie au marbre et au bronze et de faire aimer ses produits, comme s'ils étaient animés. Partout il vêtit d'harmonie la pensée humaine, partout il charme, partout il instruit, partout il rapproche, partout il établit l'accord. De tout temps les peuples artistes ont été les éducateurs de l'humanité ; de tout temps ils ont eu le don de la découverte et le don de l'enseignement. Mieux que les autres ils sont en état de lutter contre les discordances de la barbarie et d'accumuler dans l'existence humaine les harmonies de la civilisation.

Il faut admirer, ici, combien est juste la parole de Platon qui fait du beau et du bien deux termes corrélatifs. Si l'un est l'harmonie dans les choses l'autre est l'harmonie dans les actes. La même corrélation se retrouve entre le mal et le laid, si bien que l'être doué de l'intuition du beau a mille rai-

sons d'aimer la vertu, alors que l'âme imprégnée de laideur incline du côté du vice. Une autre conséquence de la formule de Platon c'est que l'art est impuissant à recouvrir de la véritable beauté les différentes formes du mal, c'est que le poëte perd ses forces en célébrant les actes rétrogrades, tandis que sa puissance augmente quand il chante le progrès. L'histoire nous montre les grands artistes, sans exception, voués à la manifestation du bien et à l'exaltation de la vertu, tandis que les poëtes les mieux doués n'ont pu s'élever au-dessus de la médiocrité quand ils ont prétendu réhabiliter le vice. Ils n'ont pu vaincre la discordancee qui s'établit nécessairement entre le mal et la beauté. L'harmonie veut, de même, que les portions les plus éminentes de l'art soient réservées à la manifestaton de ce qu'il y a de plus éminent dans l'homme et qu'une gradation se produise dans la poésie avec les divers objets de ses chants.

Chez les peuples corrompus, les instincts poétiques se font volontiers les auxiliaires de la dépravation. Ils célèbrent les ivresses de la table et chantent les repas ornés de fleurs, de musique, de danses et de parfums ; ils mettent leur muse au service de toutes les sensualités. En même temps que les artistes se font les champions des appétits du ventre, ils prêtent volontiers leur aide aux appétits sexuels et font de la volupté leur grande inspiratrice. La peinture, la sculpture, le décoration et la poésie deviennent provoquantes, elles propagent

la lascivité au sein des populations, elles exploitent les nudités de toute espèce jusqu'à l'obscénité, elles corrompent, elles énervent, elles avilissent, elles préparent le triomphe des barbares qui conservent la vigueur de la chasteté. Quand l'homme, la femme et l'enfant sont entourés des manifestations d'une sensualité malsaine, la décadence des nations survient forcément. L'art n'est vraiment sain et profitable qu'à la condition de parer la vertu, de donner la hideur au vice, de démasquer les fourbes et de se faire l'auxiliaire de la morale. Jamais il ne doit se montrer impudent, jamais il ne doit parer ce qui peut contribuer à la décadence de l'humanité. Plus est belle la mission de l'artiste et plus il doit être frappé de réprobation lorsque ses productions souillent les yeux, le cœur et les sens de la jeunesse, lorsqu'elles faussent, outragent et corrompent le sentiment moral, lorsqu'elles plaident la cause du désordre, sous des aspects infiniment variés, lorsqu'elles empoisonnent les âmes, au lieu de les assainir. Ceux qui soutiennent la cause de l'art pour l'art méconnaissent la solidarité des actions sociales, ils méconnaissent les lois de l'esthétique déclarant incompatibles la laideur morale et la beauté plastique. Le dévergondage dans les productions poétiques fut, dans tous les temps, une des plaies capitales de la civilisation et un signe manifeste de décadence. Les Grecs du siècle d'Alexandre et les Romains sous les Césars en furent empoisonnés. La conséquence fut une sensualité générale qui étouffa,

peu à peu, l'amour de la patrie, de la justice et de liberté. Alors, s'éteignit le génie des grands poëtes; les mièvreries de l'art dominèrent les productions saines et fortes, tout fut abandonné à la recherche du plaisir, tout s'imprégna de mollesse. Le même fait s'est reproduit dans plusieurs périodes de l'histoire moderne, et se reproduira toujours lorsque le sentiment poétique ne sera pas soutenu par la sagesse. Le sentiment sera égaré par les mœurs qu'il a mission de diriger, il se mettra aux gages des vices patronés par la mode, il se fera le courtisan des courtisanes lorsque les Aspasie et les Pompadour disposeront du pouvoir; il aura, pour la royauté, des éloges sans fin et des flatteries délicates, lorsque les rois seront les dispensateurs des grâces; il chantera le demi-monde et en célébrera les charmes quand la prostitution débordera sur la société. Mais, en devenant les propagateurs du mal, le poëte et l'artiste, auront conscience de leur indignité, sous les ovations d'un peuple corrompu. Mieux ils seront doués, plus fermenteront en leur cœur les aspirations vers le grand art et plus ils se sentiront impuissants à y atteindre. Chaque fois qu'ils recueilleront les applaudissements du public, en flattant la corruption générale et en la propageant, une voix intérieure leur dira qu'ils s'abaissent au lieu de s'élever. Toute autre est la destinée du véritable poëte. Après avoir célébré les formes héroïques du bien, aux grandes époques de l'histoire, il accepte la mission de flageller le mal aux époques de décadence.

Il arrache le masque à l'hypocrisie, il enlève le fard qui recouvre la pâleur de la débauche, il peint les lâchetés qu'engendre la tyrannie, il met à nu les ulcères de la corruption. Sous les traits sanglants de la satyre le despote bondit de fureur. Il se sent impuissant à supprimer les vers qui le châtient, il sait que la persécution ne fera qu'ajouter à la verve et à la puissance du vengeur de la morale.

Cette puissance de l'art pour propager le bien et pour lutter contre le mal grandit avec les sociétés. Elle atteignit des proportions considérables dans le monde grec et dans le monde latin. L'homme y baignait dans les harmonies de l'architecture, de la statuaire, de la peinture, de la littérature et de la musique ; il aspirait le beau par tous les pores et y puisait une puissance de création qui n'a pas été retrouvée. Les progrès eussent été continus et chaque génération eut ajouté quelque chose à la vie des générations antérieures, sans les laidenrs qui, aux époques de décadence, pénètrent les populations comme une véritable épidémie et préparent les âmes à la contagion du vice. Cet empoisonnement montre avec quel soin scrupuleux les directeurs des familles, des communes et des nations doivent veiller sur les productions de l'art, afin d'éloigner des âmes dont ils ont la charge les œuvres corruptrices, tout en appelant dans l'éducation des générations nouvelles le concours des œuvres les plus saines. Aucun peuple ne paraît savoir, à cette heure, ce que la culture du sentiment artistique peut ajouter

à la prospérité générale, et combien l'être imprégné d'harmonie est facile à maintenir dans les termes de la loi. Le père de famille ignore de même combien son fils peut croître en sagacité, en sensibilité et en bonté, sous l'action de la littérature ou de la musique. Il en résulte que des peuples savants et industrieux gardent les instincts des barbares et, dès qu'ils entrent en conflit, reproduisent les actes des Vandales et des Teutons. Il en résulte encore que les appétits les plus grossiers conservent leur empire, que l'ivrognerie et la prostitution deviennent des plaies incurables, que l'ordre appelle constamment le despotisme à son aide, que les membres de la cité ne peuvent atteindre l'émancipation nécessaire au triomphe de la liberté morale et politique. Le commerce et l'industrie peuveut beaucoup dans la vie des peuples, car ils donnent l'utile et l'agréable. Mais le fait montre qu'ils ne sauvent les populations ni du vice, ni de la grossièreté, ni de la violence. Ce n'est pas assez de donner aux hommes le bien-être, le loisir et le précepte de la morale, pour qu'ils aient l'amour du bien. En fait d'abstraction, comme en toute chose, on aime surtout ce qui est vêtu de beauté.

IV.

MORALE DE L'HUMANITÉ.

Tant que l'organisation sociale ne dépassera pas la nation, tant que l'égoïsme national maintiendra la guerre, l'homme ne sera pas sacré pour l'homme, et l'hostilité qui s'adresse à l'ennemi se déversera sur le concitoyen. On verra, un peu atténué, ce que l'on voit dans la tribu et dans la famille, luttant, pour leur existence, des abus de pouvoir compensés par la servitude. L'esclavage des cités antiques et le servages des nationalités à peine ébauchées du moyen âge sont remplacés dans les nations modernes par le prolétariat, fruit d'une morale incomplète, d'une justice incomplète et d'une économie incomplète. Le prolétariat correspond à la théologie s'adressant, non à l'ensemble des hommes, mais aux membres d'une même religion; il correspond encore à la métaphysique n'ayant la même action que sur les adeptes d'une même école. Seule la science, qui s'impose par l'évidence à toutes les nations, à toutes

les religions et à toutes les écoles, correspond à l'humanité et se trouve en mesure de faire cesser les conflits en amenant l'unité dans l'économie sociale, dans la morale, dans le droit, dans la loi et dans la société entière. Dès lors le mal de l'un ne peut plus devenir profitable à l'autre; l'oppression devient sans objet et n'a plus intérêt à établir la servitude. Mais la connaissance positive est combattue par les révélations, les priviléges et les intérêts égoïstes qui dérivent du passé, au point de ne pouvoir donner qu'une part des bienfaits dont elle dispose. A peine peut-on affirmer que l'influence s'en fait mieux sentir à mesure que les misères de la guerre donnent un plus grand prix aux bienfaits de la paix. Lorsque celle-ci sera estimée à sa valeur, la conquête, apparaissant sous son véritable jour, sera loin d'être désirable ou glorieuse : elle sera le vol à main armée, le viol des âmes et l'opprobre du conquérant. Ce progrès dans la croyance est nécessaire à la confédération des peuples civilisés; il est le préservatif des conflits nationaux et le précurseur d'une organisation que la sociologie permet d'apprécier au moins en partie.

Admettons que les Européens, au lieu de trembler constamment pour l'existence de leur patrie et de déverser sur ceux qui la menacent une haine égale à l'amour qu'ils lui portent, n'aient à attendre des nations voisines que des échanges d'idées, de marchandises et de services, il devient évident, par ce que nous connaissons de l'action sociale, que la

bienveillance aura vite pris la place de l'hostilité; que les nations seront entre elles ce que sont les provinces à cette heure; que les mœurs militaires se modifieront profondément; que l'art de tuer sera tenu en piètre estime; que le cœur humain se videra du fiel amassé par les guerres, les invasions, les tueries, les siéges, les bombardements, les incendies, les réquisitions et les spoliations de toute espèce. La bataille sera tenue pour ce qu'elle est réellement : un conflit de bêtes féroces; et l'opprobre s'attachera dans le passé au nom du peuple ou du prince qui l'aura provoquée. Le conquérant couvert de gloire, à cette heure, ne sera plus qu'un brigand colossal; et les hommes de sang qui ont recueilli l'admiration du passé n'auront plus que le mépris de l'avenir. La réprobation, après s'être attachée à celui qui tue, s'étendra vite à celui qui opprime, à celui qui dépouille, à celui qui, sous une forme quelconque, provoque le combat pour l'existence où ne doit plus régner que le concours pour l'existence. Dans cet accord général, les religions seront mal venues de se maudire, de s'invectiver et de se persécuter réciproquement; les métaphysiques n'auront pas meilleure fortune en se poursuivant; les partis politiques feront scandale avec leurs querelles, et seront vite apaisés par le grand parti de la science sociale. Quand disparaîtront les agents d'hostilité, un apaisement, dont rien actuellement ne peut donner l'idée, régnera dans les esprits et dans les cœurs; les mœurs en

contracteront une douceur qui réagira nécessairement sur les organismes secondaires, tels que la famille et la commune, dont la structure, déjà fort améliorée par la nation, deviendra normale dans la confédération humanitaire. Celle-ci doit-elle enrichir l'espèce humaine de facultés comparables aux facultés produites par la commune ou la nation? il est permis de le supposer et même de l'annoncer à l'avance. Nul doute que la réaction des langues les unes sur les autres ne donne naissance à des idées nouvelles; que dix peuples, fondant leur génie scientifique en une seule science, ne produisent des découvertes incessantes; que les aptitudes artistiques, se concentrant dans un seul art, n'engendrent des merveilles; enfin, que des puissances, impossibles à spécifier à cette heure, n'apparaissent avec les générations. Sans sortir des données fournies par l'économie sociale, on peut calculer la somme des richesses que l'Europe économiserait, chaque année, par la suppression de deux millions de soldats qui, à cette heure, consomment sans produire, à supposer qu'ils ne détruisent pas; par la suppression des chevaux de cavalerie, d'artillerie et d'un immense matériel de guerre. Aux économies réalisées devrait s'ajouter la production de ces hommes, de ces chevaux, de ce bronze et de ce fer actuellement improductifs; et de tout cela résulteraient des richesses d'autant plus capables de faire disparaître la misère qu'elles se répartiraient selon la loi du bien et de la justice. L'égoïsme national entraîne à sa

suite une quantité de pertes économiques résultant des difficultés que subit l'échange, et des entraves que les douanes apportent aux transactions commerciales. Du même égoïsme dérivent d'énormes frais de police, d'administration et de gouvernement, tandis que la confédération réalise des économies de toute espèce. Elle les réalise moins encore par les facilités données à la production et l'échange que par les rapports établis entre les citoyens.

Dans une nation actuelle, les religions, les philosophies, les partis, les castes et les priviléges qui résultent des organisations léguées par le passé, entretiennent dans les intérêts un grand nombre d'antagonismes. Ceux qui bénéficient du mal d'autrui le prétendent nécessaire, et affirment qu'il est dans la nature des choses, tandis que leurs adversaires prétendent le faire cesser. La royauté léguée par le droit divin s'entoure des classes riches et influentes pour résister à la démocratie et à la république, soutenues par la science. Partout l'antagonisme engendre la haine, et rien n'est capable de faire cesser le conflit, tant qu'un principe dominateur ne s'imposera pas aux religions, aux coteries, aux partis et au débordement de l'égoïsme. Ce principe réside dans la connaissance positive, qui ramène les gens instruits à l'unité de croyance sur tout ce qui concerne les faits. Mais la science est comme non avenue pour celui qui refuse de s'instruire ; elle est, en outre, altérée, dépréciée et calomniée par les religions qui ont intérêt à combattre la raison et à re-

tarder la marche de l'humanité. Ajoutons que les révélations qui s'adaptent aux facultés produites par la famille et le municipe ne sont plus en rapport avec la nation. C'est ce qui ressort de l'histoire ancienne et moderne, montrant que la civilisation est surtout religieuse tant que l'État ne dépasse pas la dimension d'une ville ou d'une province; tandis que la religion perd son influence dès que se forment les grands peuples.

L'ébauche de nationalité produite par Rome détruisit le paganisme et facilita la propagation de l'unithéisme chrétien, qui, tout en comportant une morale plus favorable à la nation, contribua au morcellement de l'empire. Le mahométisme, qui groupa au moyen de l'unité de croyance les tribus barbares des Sémites et des Touraniens, empêche, à cette heure, l'empire turc, comme tous les empires qui se formèrent sous son impulsion, d'être autre chose qu'un groupe de provinces toujours prêtes à se séparer. Le même mahométisme menace de dissoudre l'empire chinois formé par l'action de la philosophie. Par le fait du catholicisme, la division s'est maintenue jusqu'à nos jours entre les portions de l'Italie, de l'Autriche, de l'Amérique du Sud et même de l'Espagne, bien plus disposée à la fédération qu'à la république unitaire. La dévote Angleterre ne peut rallier l'Irlande à la nationalité britannique; enfin, la sécession restera possible dans les États-Unis d'Amérique tant que la religion ne cèdera pas la suprématie à la science. Celle-ci, en

revanche, prenant pied dans l'Allemagne sous l'influence de Kant, de Hegel et de nombreuses universités, préparait l'unité allemande, comme l'incrédulité, passée de France en Italie, à la suite de la Révolution, préparait l'unité italienne.

Devant ces faits, on peut affirmer à l'avance que le morcellement et les impuissances sociales qu'il traîne à sa suite seront le lot des races vouées à la religion, tandis que l'organisation d'États toujours grandissants sera le lot des races vouées à la science. Celle-ci peut seule, en vertu de l'unité de doctrine qui lui est propre, faire cesser la multitude de conflits nés des dissidences religieuses, nés des dissidences métaphysiques, nés des institutions féodales et royales, nés des classes sociales, nés enfin d'une mauvaise organisation économique. Mais une pareille réforme demande une morale capable de démontrer et de faire comprendre à la généralité des hommes que leurs intérêts sont solidaires. Pour que les rapports sociaux soient de telle sorte que l'homme, quelles que soient sa famille, sa commune, sa nation ou sa race, puisse être partout et toujours traité comme un frère, il faut une morale générale et complète ; il faut des préceptes clairs, démontrables, généraux et absolus comme les lois scientifiques ; il faut que l'enseignement propage ces préceptes dans les racines et les rameaux de l'arbre social ; il faut que la théorie du bien domine les mœurs ; il faut qu'elle domine la jurisprudence ; il faut qu'elle domine la politique tout entière. Un tel

progrès, s'il est grandement désirable, est aussi le plus difficile de tous : il marque l'avénement de la justice, que les philosophes et les nations poursuivent sans jamais l'atteindre.

La justice comprend deux termes corrélatifs, le droit et le devoir. Par le droit, le bien égoïste fondé sur les organes, les fonctions et les conditions de la vie normale est assuré à chacun; par le devoir chacun assure à autrui le bien qu'il en reçoit. Les deux termes de la justice établissent ainsi, entre des individus séparés et ayant une vie propre, les rapports qui font concourir à une existence commune les organes d'une plante ou d'un animal, et de même que la prospérité de ces êtres se proportionne à l'équilibre de leurs fonctions, de même la prospérité de toute société se proportionne à l'équilibre qu'elle doit établir entre le droit et le devoir. Mais, pour obtenir cette pondération, il faut en connaître les termes et cette connaissance est restée, jusqu'ici, trop élémentaire pour que la jurisprudence ait été autre chose qu'un art.

Les religions qui ont tant d'influence sur la famille et sur le municipe mettent l'origine du droit, non pas dans la personne, mais dans Dieu. Où il y a omnipotence de l'un et subordination complète de l'autre, les droits sont entièrement du côté de celui qui commande, et les devoirs du côté de celui qui obéit. Quand Dieu prescrit à Abraham de lui sacrifier son fils, le patriarche n'imagine pas que son enfant a le droit de vivre, ou que lui-même

a le droit d'avoir un enfant : il ne sent que la nécessité d'obéir. Dans le livre de Job; dans la Bible tout entière se reproduit incessamment cette idée que l'homme est devant Dieu comme est un vermisseau devant l'homme, et que toutes les concessions de la providence peuvent être retirées, par elle, sans que nul soit autorisé à se plaindre.

Cette théorie du droit divin détruit la notion du droit humain, même en passant de Dieu au roi. Bossuet restait fidèle à la tradition religieuse et catholique quand il remettait les biens et la vie des Français entres les mains du grand roi, et calmait ainsi les scrupules de son prince quelque peu ému des dragonnades. Calvin faisant brûler Servet, à Genève, n'avait pas sur le droit des idées autres que celles de Bossuet, des inquisiteurs, des musulmans et des sectateurs des religions diverses. Aucun croyant ne peut s'attribuer une chose que Dieu et ses représentants seraient tenus de respecter; car il en résulterait une limite posée à la puissance divine. Comme cette puissance a souvent pris pour instrument la force des armes, l'autorité d'un roi, les priviléges d'une caste et l'organisation d'une Église, on a un droit de la force, un droit régalien, un droit féodal et un droit canon, tout cela se fondant sur le privilége. Il a fallu dès-lors admettre des devoirs sans droits et faire de la subordination le lot d'une foule de citoyens. Entre les classes sociales qui s'attribuaient le commandement et les classes qui étaient condamnées à l'obéissance, il n'y

avait ni mutualité ni justice possibles : il y avait la haine et l'hostilité.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, jusqu'au moment où les travaux des encyclopédistes, et l'énorme impulsion qu'ils donnent à la science font sentir, à la France, les conditions de la société, le droit reste ce qui est concédé par Dieu, par l'Église, par le roi ou par la cité. Mais la Révolution en fait une force tenant au sang et à la chair de l'homme, une puissance que le brigandage seul peut altérer, un bien inaliénable et imprescriptible, une propriété dont les facultés humaines sont les titres. On voit ici combien peut changer l'idée représentée par un même mot. Le droit de la Révolution française ne consent pas même à fléchir devant la divinité : il est athée, il se déclare purement humain, il est partie intégrante de l'homme, il se place au même titre chez tous les citoyens et les fait ainsi tous égaux, libres et inviolables, tant qu'ils n'attentent pas aux facultés d'autrui. La logique veut, dès-lors, que tout citoyen revendiquant son droit devant la société assume une portion égale de devoir et reconnaisse la justice, conséquence nécessaire de la morale au sein de la nation.

Jamais aucun mobile social n'avait autant que la Révolution française accéléré le progrès au sein de l'humanité, aussi jamais réforme n'avait été acclamée avec autant d'enthousiasme par les contemporains. Cette réforme était cependant incomplète, par suite de la *déclaration* des droits et des devoirs

qui n'étaient ni définis, ni classés, ni démontrés, ni soustraits à l'arbitraire, par suite du maintien de la souveraineté, qui du roi passait au peuple, ou plutôt à la majorité. La conséquence fut que chaque parti prétendit affirmer les droits qui étaient à sa convenance, et que la France dut subir la tyrannie du nombre, la plus odieuses de toutes. De même que la loi sociale avait été ce que l'Église, le pape et le roi se plaisaient à décréter; de même elle dériva du caprice des majorités. Il se trouva même des penseurs, parmi lesquels il faut citer Lamennais, pour déclarer que le peuple ne peut pas se tromper. Trop de lois mauvaises et attentatoires au droit ont été votées par les majorités pour que l'infaillibilité puisse en être admise. L'erreur est le fait de l'humaine nature, et il est facile de s'en apercevoir en analysant la législation des peuples les plus civilisés. Telle nation qui s'occupe fort peu de l'instruction et de l'éducation des classes deshérités, qui laisse les voleurs et les assassins dresser les enfants au vol et au meurtre, se sert d'un corps judiciaire pour dire aux malfaiteurs : « Le meurtre est le plus grand des « crimes, et moi, qui suis le gardien de la morale, « je vais ordonner qu'un meurtre soit commis. » On a prétendu justifier ce paralogisme par la légitime défense; mais la société qui détient le criminel dans une prison cellulaire ou autre, ne se défend pas plus que ne se défendrait un homme si, après avoir garrotté son ennemi, il lui plongeait un couteau dans le cœur. La comparaison entre un assassin et un

organe gangrené n'est pas plus acceptable; car la gangrène, outre qu'elle est la mort, est une menace de mort pour tout l'organisme, tandis que le meurtrier est vivant et ne peut tuer à lui seul une société entière. On ne coupe pas un membre malade quand il peut guérir, et le criminel peut toujours revenir à la morale comme l'organe malade peut revenir à à la santé. Osons dire que la peine de mort se maintient chez les nations modernes parce qu'elle est un agent d'intimidation, et un moyen prompt autant qu'efficace de se débarrasser d'un être dont la garde est onéreuse. Mais si le meurtre juridique est utile, il montre combien est défectueuse une société qui se déclare obligée de mentir à la morale, à la justice et à l'humanité, en demandant le bien à un mal avéré. On en a la preuve dans la répugnance qu'inspire le bourreau et dans la réprobation dont le sentiment populaire charge le meurtrier légal.

Après le meurtre, la justice actuelle se permet d'autres violences dont la barbarie, pour être moins apparente, n'en est pas moins réelle. Le représentant du droit social, le juge, avec la mission de réprimer la séquestration et l'injure, d'exiger la réparation du dommage, etc., prive journellement quelque innocent de sa liberté, l'accuse publiquement de méfaits odieux, lui impose les tortures de la prison, des interrogatoires et du secret, le ruine en l'éloignant de ses affaires; puis, lorsque l'innocence de l'accusé est reconnue, le remet en liberté sans lui faire réparation d'honneur, sans l'indem-

niser en aucune façon, sans redresser les torts qu'il a subis. Ceci montre combien la jurisprudence est encore imbue du vieux principe de la souveraineté qui fait de la personne la chose de la société. En consultant la morale et le droit positifs, on se demande à quel titre celui qui a mission de réprimer le mal et de réparer le dommage, peut faire le mal sans aucune réparation? C'est ce qu'il nous semble impossible de comprendre, car la justice malfaisante, car la justice injuste ne se comprend pas. Si la culpabilité croît avec le savoir et la puissance, la société qui a toutes les sciences, qui est l'expression de la morale et qui détient tous les pouvoirs est autrement coupable que la personne, à méfait égal. La notion la plus élémentaire des droits et de la justice indique à la société qu'elle doit à l'innocent, accusé et détenu par elle, réparation d'honneur et réparation de tout le dommage qui lui a été fait. Ainsi le veut la morale sociale.

Une conséquence des religions qui doit également disparaître de la société, c'est ce qui a eté nommé le droit de punir. Après avoir admis le dieu vengeur, la vengeance divine, autrement dit les tortures infligées par le tout-puissant à ceux qui transgressaient ses ordres, on a cru qu'une société pouvait infliger des tortures à ceux qui transgressaient ses lois sociales. Mais s'il est impossible de comprendre comment Dieu, après avoir fait les hommes bons ou mauvais, s'est cru autorisé à récompenser ou à punir des actes qui, en définitive

étaient son ouvrage, il n'est guère plus facile d'imaginer comment une société, incapable de sonder les cœurs et de scruter les consciences, a prétendu mesurer le degré de culpabilité d'un méfait. Estimer le dommage et la réparation qu'il exige est chose possible, par approximation, mais mesurer la culpabilité d'un homme en tenant compte de son éducation, des mauvais exemples, des tentations subies, des passions survenues et des milles autres circonstances atténuantes ou aggravantes dans un méfait, c'est ce qui est impossible. De quel front, ajouterons-nous, une société ose-t-elle punir, quand elle se dispense d'empêcher la contagion du mal, d'enseigner le bien, d'apaiser la faim et de guérir des passions? la punition est un fait théologique. Elle suppose chez les représentants de la divinité la puissance de faire expier toute infraction aux commandements de Dieu; mais elle ne peut concorder avec la faiblesse humaine qui prétend juger. Que le coupable pourvu de responsabilité soit contraint de réparer le dommage qu'il cause autant que ce dommage est réparable; que le même coupable soit mis hors d'état de nuire, s'il se montre réfractaire à la loi sociale, rien de mieux; mais qu'il soit condamné à une expiation par des hommes incapables d'apprécier son degré de culpabilité, c'est ce qui est inadmissible, au point de vue de la morale humanitaire.

Dans cette suprématie que la société s'attribue, à l'égard de la personne, se voit la conséquence de la

souveraineté léguée par le droit divin au droit populaire. Chaque jour on répète au peuple qu'il est omnipotent, qu'il peut et doit *faire la loi;* comme si on voulait rééditer à son profit la théorie de la grâce et du bon plaisir. Les courtisans populaires encensent, flattent et adorent, à l'imitation de ceux qui courtisaient Louis XIV et Napoléon Ier, deux types d'immoralité. De la popularité ainsi obtenue naît le le césarisme et des nations, pour avoir voulu hériter de la souveraineté divine et royale, se condamnent à subir la domination d'un ambitieux servi par la plèbe.

Pour la philosophie positive, la souveraineté qui suppose la connaissance et la justice complètes ne saurait exister dans un être vivant, qu'il soit homme ou nation. Elle ne peut se produire que dans la science, dont la mission est, non pas de faire, mais de chercher, de découvrir et de formuler la loi. La même puissance qui a trouvé la loi chimique, physique et biologique a compétence pour trouver la loi morale et juridique, pour définir le droit, pour dire en quoi consiste la justice. Cette compétence vient d'une méthode qui se fonde uniquement sur l'étude des faits et use des découvertes antérieures au profit des découvertes postérieures. Après avoir cherché et formulé le bien dans la personne, la philosophie voit chez les personnes que réunit l'organisation sociale le bien de chacune se convertir en droit. Ce dernier qui n'a pas de raison d'être chez l'individu isolé grandit constamment en passant de la famille,

où il est élémentaire, dans la commune, dans la nation et dans l'humanité. Il est la force sociale qui assure à chacun l'intégrité de sa vie; il fait que la personne peut obtenir le développement de ses facultés, sans perdre l'initiative de ses actes. Mais ce que la personne tire de la société deviendrait le mal et l'amoindrissement d'autrui si elle ne rendait ce qu'elle reçoit, et méconnaissait sa dette ou son devoir. Quand elle se conforme à la justice en payant exactement tous les services demandés et obtenus, elle peut user de l'action sociale pour agrandir indéfiniment sa vie, sans léser qui que ce soit. Sont facteurs de la loi sociale le droit devenu la revendication facultative de toutes les conditions de l'existence humaine, le devoir entraînant l'obligation de rendre les services réclamés ou reçus, la justice veillant à ce que chacun donne autant qu'il obtient et obtienne autant qu'il donne. Tout ce qui ment au droit, au devoir et à la justice, fausse la loi sociale et la rend indigne du nom qu'elle porte, en dépit du consentement unanime d'un peuple; car l'humanité entière ne saurait anéantir un seul droit, chez un seul citoyen, sans violer la justice et fausser des rapports nés de la nature des choses.

Le droit qui rend inviolable la personne acceptant ses devoirs ne sera ni bien compris ni rendu effectif tant que la guerre intronisera le meurtre, le pillage, l'incendie, la contrainte et le viol des libertés les plus précieuses, attendu que les peuples croient seulement à ce qui se réalise. Ils ne croiront

de même à la justice que le jour où disparaîtront les priviléges et où chacun aura des charges sociales égales à ses bénéfices. Or la paix continue et une économie sociale conforme à la morale peuvent être entrevues mais non réalisées dans une société qui a pour dernier terme la nation. Les partis y sont trop rapprochés et les intérêts trop hostiles pour que la personne y soit respectée et que les passions de la majorité n'exercent pas leur influence tyrannique. Ajoutons que la sociologie, dernier terme de la science et résumé de toutes les connaissances antérieures, dépasse les facultés de la nation, comme la chimie et la biologie dépassaient les facultés de la cité antique. Elles dépassaient même les facultés d'un peuple isolé dans sa grandeur, ainsi que l'atteste l'histoire de la Chine.

Lorsque la confédération aura organisé l'humanité, le droit rendu effectif fera chaque citoyen inviolable; la véritable justice supprimera les priviléges et les servitudes, une quantité de forces improductives, à cette heure, ou usées dans les conflits, pourront devenir fécondes. Mais alors celui qui consommera sans produire sera tenu pour un parasite social; celui qui ne recueillera pas le fruit complet de son travail sera un spolié; celui qui détiendra des richesses sans les avoir créées ou reçues en don, sera accusé d'improbité; celui qui voudra se donner un privilége sera considéré comme un perturbateur. En supprimant ainsi les parasites, ou plutôt en leur rendant l'existence impossible,

en faisant du travail l'obligation de tous, en attribuant à chacun ce qu'il produit, la justice enlève la raison d'être de l'oisiveté et du travail excessif, du luxe et de la misère, de l'abus et de la privation; elle supprime les agens les plus actifs de l'envie, de la haine, de la maladie et du crime, elle rend l'aisance générale, elle met l'espèce humaine dans les conditions les plus favorables au développement de la force et de la beauté.

Si l'on veut se convaincre combien la morale acceptée, à cette heure, par les nations civilisées, est impuissante à produire le règne du droit et de la justice, il suffit de considérer l'énorme quantité de priviléges politiques et économiques dont les religions et les philosophies ont accablé les nations; il suffit de voir combien la vie, l'honneur, la *liberté* et les intérêts de la personne sont peu respectés; il suffit de voir la haine que se portent certaines classes prêtes à sacrifier au soin de leur vengeance les intérêts les plus sacrés de la patrie, il suffit de voir les moyens inavouables que la plupart emploient pour accumuler des richesses malfaisantes. Les misères qui en résultent ont échappé pendant longtemps à l'analyse des peuples, mais ils sentent à cette heure les maux que recèlent leur civilisation et la nécessité d'un principe rénovateur. Longtemps on leur a fait supporter les douleurs de la vie présente en leur promettant une compensation dans la vie future, à cette heure ils veulent être heureux dans ce monde en proportion du doute que l'autre

monde leur inspire. Ils croient arriver à leurs fins soit en pénétrant dans la classe des privilégiés, soit en confisquant les richesses d'autrui, sans voir que le meilleur moyen d'arriver au bonheur consiste à acquérir la vrai notion du bien et du juste.

TROISIÈME PARTIE.

I.

DE LA MORALITÉ.

Pour faire régner le bien il ne suffit pas de le montrer, de le décrire et de le séparer nettement du mal, il faut encore en faire un intérêt capable de dominer la volonté. En voyant des hommes sagaces et instruits se couvrir de vices, tandis que des hommes incultes font preuve d'une moralité incontestable, bien qu'élémentaire, on reste convaincu que la loi du bien, après avoir conquis les intelligences, doit encore conquérir les cœurs, et se faire du sentiment un auxiliaire capable de peser sur les déterminations les plus importantes. A ce prix, seulement, la morale peut sortir de la spéculation pure, devenir effective et diriger l'humanité.

Aucun sentiment n'est promoteur de la moralité autant que l'altruisme. Il a le beau privilége d'introduire, entre des personnes et des volontés dis-

tinctes, les principes de mutualité et de solidarité qui mettent la vie entre les organes d'une plante ou ou d'un animal, il fait que l'homme combine son existence à l'existence de son semblable, il fait que tous ceux qu'il domine voient leur intérêt dans l'intérêt du prochain, il fait de la grandeur de l'un la grandeur de l'autre, de la prospérité de celui-ci la prospérité de celui-là, et du bien général la satisfaction de tous ceux qui s'y emploient. L'homme avec l'altruisme prend les caractères de la personne et devient un être sociable. Dès lors il s'agrandit de tous les services rendus et s'amoindrit de tous les services reçus tant qu'il n'a pas rendu l'équivalent.

L'instinct des rapports que commande l'altruisme se nomme habituellement conscience et l'on applique ainsi à un seul ordre de faits une expression désignant tous les faits dont l'homme est conscient. Cette confusion est regrettable sous plus d'un rapport, et ne cesse que si les instincts de moralité sont rattachés à l'altruisme. Lorsque ce sentiment a grandi dans le cœur humain, par sélection naturelle et l'hérédité, il fait que la personne éprouve du plaisir en rendant service, et une sorte de douleur quand elle vient de nuire. Cette douleur tient, à la fois, de l'humiliation et de la déchéance, elle se mélange de honte, elle est le remords. A la suite vient le regret du méfait, le repentir qui aspire à se libérer du mal produit en le réparant, ou à l'expier, s'il est irréparable.

Tout cela est dans la logique de l'altruisme et de

la mutualité qui en est la conséquence, aussi tout cela se traduit-il en fait, au sein de la société. Les êtres qui ne ressentent ni la joie intime du service rendu, ni la reconnaissance du service reçu, ni le remords, ni le repentir, ni l'expiation sont impropres à l'état social et dépourvus de moralité. Celle-ci est d'autant plus complète que la Personne est mieux disposée à rendre tous les services qu'elle reçoit, à faire sa propre existence solidaire de l'existence d'autrui, à prendre sa part du bien et du mal survenus au prochain, à en éprouver les joies et les douleurs, les prospérités et les misères. Dès lors le membre de la société se sent obligé aux bonnes œuvres, sous peine de déchoir, de devenir indigne et de sortir des conditions de la moralité.

Il suffit de l'altruisme pour avoir l'instinct plus ou moins confus de l'obligation sociale; mais, lorsque l'intelligence se fait l'auxiliaire de l'instinct, la connaissance est plus précise et devient un guide plus sûr pour les actes soumis à la volonté. Constamment les hommes aboutissent au mal avec la meilleure intention de faire le bien, constamment la moralité peu éclairée devient infidèle à sa mission. N'a-t-on pas vu des mères étouffer leur enfant pour le soustraire aux maux de la vie, des gens pieux considérer comme méritoire des persécutions contre les incroyants ou les hérétiques, des hommes condamner le savoir comme un agent de corruption pour l'humanité. Les gens instruits ne commettent pas de telles méprises; ils ne mettent pas au service

du mal les forces qu'ils prétendent consacrer au bien. Lorsque la morale devient le mobile de leurs actions, ils sont habiles à la servir, ils se gardent d'imiter les moralités religieuses qui imposent mille maux au prochain, sous prétexte de servir le prochain.

Mais si l'intelligence a la mission de diriger le sentiment et d'empêcher qu'il n'aboutisse à des erreurs regrettables, elle ne peut guère en augmenter la force. Ceci est le fait de l'exemple, de l'éducation, de l'habitude, des mœurs, en un mot, la moralité est le produit d'une action sociale dont le moraliste doit se préoccuper : s'il mesure la progression altruiste partant du nourrisson livré à la tyrannie de ses convenances propres, passant à l'adolescent capable de militer pour ses parents ou sa maîtresse, arrivant à l'apogée chez l'adulte capable de se sacrifier froidement pour une idée, il constate que l'humanité a les moyens de donner à l'Individu toutes les qualités de la Personne.

Ces moyens se rattachent tous aux diverses formes de l'altruisme et à la direction imprimée à chacune d'elles. Il faut donc étudier comment l'homme apprend l'amour d'autrui, l'obligation morale, le repentir du méfait, le besoin de le réparer ou de l'expier, la jouissance du bien-être général et la douleur dans le deuil public, si l'on veut obtenir les conditions de la moralité. Or cette étude comprend la vie entière et s'étend de la naissance à la sénilité.

Chez l'enfant à la mamelle règne l'égoïsme le plus complet, et l'on ne saurait attendre autre chose d'un être complétement dominé par la tyrannie de ses besoins. Son sourire s'adresse à une tasse de lait, à un morceau de sucre, à un jouet, aussi bien qu'à sa mère; son amour prend partout le caractère de l'appétit dont la mission est d'absorber, d'assimiler et de posséder sans rien rendre de ce qui est acquis. Longtemps après le sevrage et alors que l'intelligence a grandi avec la parole, on voit certains marmots que l'espoir d'une friandise rend prodigues de caresses, rester insensibles aux fatigues et aux douleurs maternelles du moment où ils peuvent en avoir le bénéfice. S'il leur plaît de jouer au milieu de la nuit, il faut que l'on s'éveille et que l'on se lève pour faire leur partie; s'ils sont indisposés, chacun doit se mettre à leurs ordres. Ces exigences n'ont pas de fin. Elles vont jusqu'à demander l'éloignement d'un frère né d'hier et menaçant d'absorber une part des soins obtenus jusque-là. L'intrus n'est toléré, par l'aîné, qu'à la condition d'être une sorte de propriété et un serviteur pour l'avenir.

Tout cela montre que, dans la première enfance, la moralité est élémentaire. Elle se produit par une sorte d'action réflexe, alors que l'enfant comprend combien sa vie dépend de la vie de ses père et mère. Dans les familles où la grande ressource alimentaire se trouve dans le travail paternel, chacun aime et respecte le nourricier, des larmes viennent aux yeux de tous dès qu'il subit une souffrance, l'intérêt qu'on

lui porte est d'autant plus vif qu'on est moins en état de se passer de lui. Mais s'il ne gagne rien ou si le patrimoine héréditaire suffit au bien-être général, les infirmités du vieux père paraissent, trop souvent, incommodes ; on se dit tout bas qu'il vit longtemps et qu'il ferait bien de céder la place aux autres. Rien ne provoque l'altruisme comme le besoin des services d'autrui, rien ne complète l'altruisme comme les services rendus à autrui. L'amour filial né du besoin de protection et d'aliment reste entaché d'égoïsme tant qu'il n'a pas payé sa dette de reconnaissance, ou plutôt tant qu'il n'est pas prêt à la payer. Il s'épure, chaque jour, par les soins donnés à des parents infirmes. Mais, pour qu'il arrive à la pureté, bien des scories doivent s'éliminer au sein de l'école mutuelle que représente la famille. Le premier sentiment d'altruisme naît sous l'influence de la mère, dont le sein a donné la vie, le lait et la protection contre toutes les douleurs, dont le cœur est prodigue d'une tendresse contagieuse pour un être aussi nerveux et aussi sympathique que l'enfant. Il apprend à aimer comme il apprend à parler, par voie d'imitation. Dès qu'il est assez fort pour songer à autre chose qu'à ses besoins, il apprend l'altruisme par l'obéissance, par la discipline intérieure, par les services légers que l'on exige de lui, par la responsabilité qui en est la conséquence. Les parents qui subissent les caprices d'un marmot en exaltent l'égoïsme et lui donnent une éducation détestable : loin de le traiter ainsi, ils doivent exiger qu'il se

plie aux convenances générales, qu'il veille sur ses frères et sœurs plus jeunes, qu'il soit complaisant et plein d'attentions pour les personnes âgées, qu'il se garde de les incommoder, et ne prétende pas faire triompher partout ses propres convenances. Le respect pour le père, autant que la tendresse pour la mère, est nécessaire à la moralité du premier âge, dont l'égoïsme ne peut être dompté que par une affection doublée de force et d'autorité. Le commandement qui exige l'obéissance fait comprendre admirablement la part à faire aux convenances d'autrui, il démontre la nécessité de payer le service reçu, il impose la discipline, il fait pénétrer les conditions de la vie sociale dans le cœur de l'enfant. Si ce dernier parvient à l'adolescence au milieu des gâteries d'une mère qui, après s'être dispensée de le nourrir, de l'élever et de le corriger, affecte pour lui la tendresse la plus aveugle, il concentrera toutes ses affections et admirations sur sa précieuse personne, il sera la planète dont les autres membres de la famille formeront les satellites; il fera le même cas, à peu près, du domestique qui le sert, du cheval qui le porte, du père qui devient son banquier et de la mère qui s'extasie devant ses mérites. Tous doivent s'estimer heureux de le servir et se pâmer d'aise quand il daigne leur faire l'aumône de quelque gentillesse.

Des adolescents pareils deviennent un réceptacle de vices et préparent à la société de nombreuses perturbations. Esclaves de leurs caprices et de leurs ap-

pétits, ils portent partout la démoralisation ; ils ne peuvent avoir le sentiment de la justice, ils tiennent aux privilèges de la naissance et de la fortune comme à des choses dues à leur mérite, ils ont l'instinct de la domination et de la tyrannie ; ils empêchent, dans les classes sociales dont ils font partie, les concessions qui préviennent les révolutions; ils provoquent, par leur insensibilité devant la misère, des haines trop souvent suivies par la guerre civile.

L'éducation faussée par la faiblesse et la sottise des parents a pour pendant l'éducation faussée par l'insensibilité des parents qui se croient irréprochables quand ils ont donné l'allaitement chez la nourrice, et l'éducation dans un lycée. Il ne se doutent pas que l'adolescent sorti de ces vastes établissements est étranger à la moralité, qui s'apprend dans la famille, et peut être assimilé à un bandit armé pour la satisfaction de ses appétits. Ce jeune homme n'aime que lui-même, car il n'a pu s'attacher à des parents qui l'éloignent de leur foyer, à des professeurs qui le punissent et le condamnent à la vie des prisonniers, à des camarades égoïstes comme lui, irritables comme lui, ennuyés comme lui et prêts comme lui à en venir aux coups. L'étudiant enfermé dans un pensionnat est dévolu à l'hostilité : il est dressé à la guerre contre tous; il n'est bon que pour la bataille. Napoléon Ier le savait bien quand il organisait une université destinée à détruire les belles aptitudes sociales de la race française. Il comprenait que si la science s'apprend à l'école, la moralité

s'apprend dans la famille; il prévoyait enfin qu'en retirant la jeunesse des familles et en la casernant dans de vastes établissements d'instruction publique, il se préparait les serviteurs qu'il fallait à sa tyrannie. Des égoïstes affamés de jouissances, d'argent et d'honneurs sont toujours des instruments dociles, quand il s'agit de faire le mal, au profit d'un seul, tandis que des hommes imprégnés de moralité ne veulent servir que le bien de tous, et résistent énergiquement aux égoïstes qui veulent le détruire.

Mieux on étudie la famille et plus on se persuade qu'elle est le berceau des bonnes mœurs, par suite de l'action puissante qu'elle peut exercer sur l'enfant. Mais cette action, toutes choses égales d'ailleurs, est bienfaisante en proportion de la moralité des parents, et malfaisante, en proportion de la somme de leurs vices. Les instincts d'imitation et de manifestation exercent une telle influence sur les êtres appartenant à la même vie sociale, l'exemple des père, mère, frère, sœur, proches et amis devient si contagieux que nul ne peut se flatter d'y échapper entièrement. Voilà pourquoi la vie exemplaire des parents est le moyen le plus efficace d'enseigner la moralité à la jeunesse, tandis que les désordres intérieurs déposent en elle un germe de dépravation. Mille faits viennent à l'appui de cette thèse. C'est au foyer que le jeune Corse apprend la solidarité dans l'injure faite à un parent et l'obligation de venger, par un meurtre, le meurtre qui remonte à deux générations; c'est sous la

tente que le jeune Arabe apprend l'art de détrousser les voyageurs et la gloire qui s'attache au nom d'un voleur habile; c'est de son père que le jeune Anglais tient le respect de l'autorité, l'obéissance, la discipline et la soumission à la force; c'est dans la chaumière que le jeune Breton apprend, dès son enfance, la superstition, la patience et l'entêtement. Une mère parisienne ne peut user de son talent pour s'habiller, se coiffer et se parer, sans communiquer ses goûts à sa fille. Celle-ci, dès l'âge de treize ans, est déjà savante dans l'art de la toilette, elle connaît ce qui lui sied et ce qui lui est contraire, elle sait quelles nuances sont favorables à son teint et quelles formes de vêtement sont avantageuses à sa taille, son œil exercé saisit déjà tout ce qui est opposé ou conforme à l'élégance. Bientôt elle veut user des talents acquis, entrer en lutte de parure avec ses compagnes, et triompher aux yeux des hommes qui sont l'objectif des plus savantes manœuvres. Elle est ainsi conduite à la coquetterie, sentiment malsain, entre tous, en ce qu'il représente, à la fois une fourberie et une indélicatesse de cœur. Il n'est pas moins vrai que l'égoïsme féminin se complaît dans les hommages de tous, même d'un indifférent, et que le plus grand plaisir d'une coquette est d'amener à ses pieds le soupirant de son amie intime, quitte à le lui renvoyer avec la honte d'un manque de parole et de foi.

Les enfants élevés dans une boutique où l'on trompe sur le poids, la qualité et le prix de la mar-

chandise seront entachés d'improbité, ceux qui sont dressés à vivre de maraude trouveront dans le vol une véritable satisfaction de cœur, ceux qui entendront journellement mentir avec impudence seront entachés de fourberie, enfin on verra la haine devenir facile chez ceux qu'entoure l'inimitié du père et de la mère. Les torts réciproques des parents leur enlèvent le respect des jeunes consciences qui restent hésitantes et troublées. Filles et garçons ignorent la modération, la constance, la tendresse et l'urbanité dont l'exemple ne leur est pas donné; ils sont constamment en guerre et ne cherchent bientôt plus que la satisfaction de leurs propres convenances. Et que dire des ménages où règne l'adultère et où les enfants en sentent la présence alors qu'ils ne le comprennent pas! Et que dire de certaines mères assez imprudentes pour en parler comme d'une peccadille et pour encourager leur fils à s'y adonner! Elles ignorent donc quelles tortures attendent l'homme de cœur qui se livre à de pareilles amours. Après avoir convoité et volé le bien d'autrui, après avoir usé de mille fourberies pour commettre ce méfait, il est condamné à savoir l'heure où sa maîtresse est dans les bras d'un autre homme, à devenir le témoin quotidien des familiarités conjugales qui feront passer dans ses nerfs un frisson de colère et de jalousie, à constater, par mille signes divers, que les caresses obtenues clandestinement sont les restes d'un rival. Ce rival, lui-même, est un ami dont il faut violer l'hospitalité et endormir la vigi-

lance par des ruses déloyales, dont il faut serrer la main, après lui avoir fait une injure mortelle. Est-il un homme de cœur qui ne s'en trouve pas humilié et malheureux? est-il un amour qui n'en soit pas empoisonné? La femme adultère n'est pas mieux partagée. Il lui est défendu d'aimer sainement, de réserver sa personne et son cœur à celui qui obtient sa tendresse. Elle est livrée à la promiscuité, elle ne peut donner que des caresses souillées, elle est soumise au supplice de mentir à son mari, de mentir à son amant, de mentir à ses amis, de mentir partout et toujours. Jamais de loyauté, jamais de sincérité, jamais de sécurité. Femme elle est perfide, mère elle est exposée à rougir devant sa fille dont elle n'ose baiser le front de peur d'y déposer une souillure!

Il faut plaindre ceux qui souffrent dans l'adultère, il faut avoir encore plus de pitié de ceux qui s'y complaisent. Jamais ils ne goûteront les joies du véritable amour. L'homme, dominé par l'appétit sexuel, deviendra la proie de la prostituée qui spécule sur l'art de donner le plaisir; la femme descendra jusqu'à l'aigre-fin qui l'exploitera, la tyrannisera, la battra et saura aiguiser la jouissance par la douleur.

Des parents qui veulent empêcher leurs fils d'être la proie de l'adultère et de la prostitution, qui veulent préserver leurs filles des désordres de la coquetterie, doivent avoir l'intérieur chaste et digne qui n'exclut ni la gaieté, ni l'animation, ni la joie tou-

jours saine à la jeunesse ; ils doivent éviter à leurs enfants l'habitation des grands pensionnats où les garçons, privés du contact journalier de leur mère et de leurs sœurs, ne sauraient acquérir le respect des femmes, où les jeunes filles, privées du contact de leur père et de leurs frères, ne sauraient apprendre quels égards leurs sont dus et quels doivent être leurs rapports avec la généralité des hommes. Dans la famille seulement, et sous l'influence de la parenté s'apprennent la retenue et la chasteté qui préservent les deux sexes de la tyrannie des passions et des désordres si communs chez les êtres élevés dans les grands établissements d'instruction publique. La moralité sexuelle exige le contact journalier des deux sexes et l'apaisement, au moyen de relations multiples, de la réaction que l'élément masculin et l'élément féminin exercent l'un sur l'autre. L'adolescent enfermé pendant la plus grande partie de l'année dans un séminaire ou dans une école, frissonne et perd contenance en présence de la première femme venue... Un fait analogue se produit, chez la jeune fille sortant d'un pensionnat, dès qu'elle se trouve en présence d'un homme, tandis que rien de semblable ne se produit lorsque la jeunesse des deux sexes est élevée dans la maison paternelle.

Lorsque l'adolescence est sainement dirigée, les premières atteintes de l'amour tournent au profit de la pudeur qui en devient plus intense et plus forte. Des impressions timides et fraîches produisent facilement la retenue ; souvent elles prennent un carac-

tère romanesque, toujours elles sont généreuses et ne voient dans l'amour que l'union permanente de deux êtres partageant le même sort. Il importe que rien ne vienne combattre cette intuition du sentiment, qui concorde merveilleusement avec la moralité et le bonheur du ménage ; il faut que le cœur pris d'amour n'aspire qu'à la possession exclusive, jalouse et permanente ; il faut que le sentiment lui donne l'intuition du bien et lui révèle un idéal masculin ou féminin dont il poursuivra la recherche dans la réalité. Alors l'adolescent ne daignera pas s'occuper des personnes avec lesquelles il ne peut s'unir; celles au contraire qui lui présentent un mariage possible seront analysées, mesurées et classées selon leur degré de ressemblance avec l'idéal rêvé. La préférence sera pour l'être qui s'en rapproche le plus, à supposer qu'un débordement de tendresse n'apporte avec lui ses illusions et ne vienne parer de grâces et de vertus la personne qui en est dépourvue. C'est alors que la sagesse paternelle doit intervenir et préserver un cœur affolé des fautes si ordinaires à la passion.

Rien dans la vie n'importe plus que la moralité sexuelle. Outre que, sans elle le vrai et bon ménage ne saurait exister, outre qu'elle est nécessaire à l'éducation de l'enfance et de l'adolescence, on la voit devenir partout l'alliée des vertus sociales. Méfiez-vous de la probité de l'homme qui vit dans le libertinage. Il a de tels besoins d'argent qu'il devient peu scrupuleux sur les moyens de l'acquérir. Vien-

nent les obsessions de maîtresses corrompues, la tyrannie du désir et les besoins des plaisirs coûteux, il franchira quelque jour les limites qui sépa- l'indélicatesse de l'escroquerie.

De tels encouragement au mal ne se voient pas dans le véritable ménage où le père, la mère et les enfants sont maintenus dans le droit chemin, par leurs devoirs réciproques ; où la probité s'apprend peu à peu, en passant graduellement par toutes les nuances qui séparent le communisme familial de la propriété distincte. L'enfant connaît vite le patrimoine de la maison, il sait ce dont il peut disposer, ce qu'il lui est défendu de faire sien, ce qui est la possession de chaque membre de la famille et ce qui forme sa possession propre. Ces premières leçons deviennent indispensables à sa moralité future et il y a danger à ne pas réprimer ses vols ou ses escroqueries élémentaires. Quand il sait respecter les jouets de ses frères et sœurs, les friandises que contient l'office et les fruits du potager, il est apte à comprendre le respect que mérite l'avoir des autres familles. Sa moralité baisse au contraire, et il est peu disposé à respecter la propriété de l'étranger quand il ne respecte pas les biens de son père de ses frères ou de la famille. Chez l'être dont toutes les notions sont concrètes, la probité ne peut être que dans le sentiment. Mais la notion abstraite de propriété entraîne à sa suite la notion abstraite de vol et de méchanceté pour tout être qui s'empare de l'avoir d'autrui. L'action intellectuelle vient ainsi au se-

cours de la conscience et en précise les prescriptions.

Tant que l'enfant reste dans la famille il vit des dons de ses parents; mais quand il grandit et prend des forces il apprend, peu à peu qu'il doit pourvoir à sa subsistance, et soulager son père affaibli par l'âge, des charges qu'il lui a imposées; il apprend, de plus, que s'il veut faire souche de famille, il doit être assez fort ou assez habile pour suffire à l'entretien d'une femme et de plusieurs enfants. La nécessité de la production et du travail introduit ainsi, dans certaines âmes, un degré de moralité étranger à ceux qui, par le fait d'un vaste patrimoine, s'habituent à l'idée qu'ils vivront dans l'abondance, sans être astreints au travail. Le travailleur veut que sa propriété n'entraîne la dépossession de qui que ce soit, et que l'avoir s'accumule entre ses mains sans imposer ni privation ni excès de labeur à des concitoyens. Il sent, de plus que s'il contribue à la prospérité générale, il est préservé des entraînements de l'oisiveté; enfin il jouit de la sécurité que donne le produit facultatif des bras où de l'intelligence. De tout cela résulte une moralité bien supérieure à celle de l'oisif. Dès que celui-ci perd ou dissipe la fortune qui le faisait vivre, il devient l'esclave de la faim et en suit, trop souvent, les mauvais conseils. Devant l'inexorable nécessité de vivre et devant l'impuissance à produire, il ne lui reste d'autre ressource, que de se faire parasite ou d'accepter certaines missions qui sont rétribuées en rai-

son de l'infamie qu'elles supposent. C'est dans la classes des oisifs ruinés que se recrutent les espions, les entremetteurs d'affaires véreuses, les écrivains toujours prêts à vendre leur plume, les fauteurs de révolution ou de coups d'État, les souteneurs des Catilina ou des Bonaparte, les partisans désireux de produire le trouble dans leur patrie, afin de cacher leur menées ténébreuses et leurs rapines. L'homme qui ne sait ni gagner son pain quotidien, ni produire ce qu'il consomme est dans les conditions d'une immoralité d'autant plus considérable qu'il a contracté plus de besoins, par le fait de sa vie antérieure, et que le goût de la dissipation est plus prononcé chez lui. En pareil circonstance il ne saurait être ramené dans la voie du bien par une instruction poussée fort loin, attendu que l'intelligence détournée de la production ne fait que rendre la faim plus dévorante.

Après le travail fructueux, le meilleur moyen d'échapper à la tyrannie du besoin consiste à restreindre ce dernier et à le maintenir dans les limites de ce qui est nécessaire à l'instruction des facultés. Diogène exagérait cette prescription en faisant son habitation d'un tonneau et en restreignant son mobilier à une écuelle, mais il était dans la voie de la vertu quand il prétendait soustraire sa personne aux servitudes de la sensualité. Quand on connaît la multitude de petites lâchetés qui naissent du luxe, quand on voit combien se détrempent les caractères sous les raffinements du bien-être ou

des satisfactions de la vanité, on comprend que la simplicité et la modestie dans l'existence sont des conditions capitales de la vertu.

Dans une organisation où règne la mutualité, où le bien de l'un ne saurait être le mal de l'autre, il est difficile d'admettre que la personne ait l'obligation de respecter la propriété si le travail ne peut suffire à l'entretien de la vie ; car celui que l'on place entre la faim et le vol devient un voleur. Une mère qui voit son enfant mourir d'inanition ne croit pas mal faire en prenant des aliments dans le superflu du riche. Le seul moyen de la préserver d'un tel méfait est de mettre à sa portée les instruments de la production. Si ces instruments sont aux mains de quelques privilégiés ayant ainsi les moyens de permettre ou d'interdire la production à leurs concitoyens, de disposer de l'abondance ou de la misère, de prélever une part sur la production, de s'enrichir sans labeur et de vivre dans l'abondance, tandis que le véritable producteur n'a pas le nécessaire, il y a manifestement encouragement à l'immoralité. Alors surgit entre les concitoyens une guerre sourde et continue, on cesse de respecter la richesse dont l'origine est suspecte, la misère s'insurge contre le luxe et tient pour bien acquis tout ce qu'elle peut en distraire à son profit.

Ce conflit entre le riche et le pauvre est suivi d'une série de maux qui seraient conjurés si chacun n'avait que son produit et obtenait tout ce qu'il produit, si des notions plus justes sur la propriété et la probité

amenaient la honte sur la tête de ceux qui font tourner à leur profit le travail de leurs concitoyens. Telle fille d'un riche financier ne voudrait plus porter la parure qui, trop souvent, représente un prélèvement sur la mince part de pain de cent filles d'ouvriers; telle femme frivole, en apparence, repousserait des équipages que compensent l'ignorance, la scrofule et le vice d'une foule d'enfants; tel riche dont la vie coule malsaine et inoccupée trouverait le bonheur et l'estime de soi dans la satisfaction de conquérir son bien-être sans rien enlever au bien-être d'autrui.

Si la probité est rare, à cette heure, il faut en accuser bien moins les hommes que les institutions : la propriété est mal connue et mal instituée au point de servir, encore à cette heure, à convertir l'homme en esclave, à convertir la justice en droit féodal, à faire de l'instrument du travail le privilége de certaines classes. Loin de courber la tête, le propriétaire d'esclaves est fier de son immoralité; on peut en dire autant de tous les détenteurs de priviléges féodaux et des banquiers usant de leurs capitaux pour agïoter, spéculer et prélever la part du lion sur le travail de tous. Tandis que les hommes qui vivent au sein de la société à la façon des parasites se voient honorés et méconnaissent complétement leur immoralité, on voit les vrais travailleurs avoir honte de leurs mains calleuses et rechercher l'apparence de l'oisiveté. D'autres, tout en se plaignant d'être exploités par le détenteur de l'instrument, assument la même culpabilité en trompant sur la nature de leur

travail, ou en exagérant ce qu'il peut produire. Chacun, dans l'échange des services, exploite la pénurie de son voisin et en satisfait d'autant moins les besoins qu'ils sont plus pressants : aussi le pauvre obtient-il toute chose à un titre plus onéreux que le riche.

Tant que la propriété sera aussi contraire à la mutualité, tant qu'elle entretiendra l'antagonisme et la lutte pour l'existence, entre les classes sociales, on s'efforcera vainement de faire régner la probité dans les mœurs et parmi les personnes. D'énormes richesses s'accumulant chez celui qui ne produit rien et des misères que ne peut conjurer un travail acharné sont des faits démoralisateurs : ils faussent la loi sociale, ils font que le bien devient une duperie, ils sont une incitation incessante à chercher la propriété, non pas dans la production, mais dans les spoliations habiles que représente la spéculation. Ici est un obstacle que n'ont pu surmonter ni le christianisme ni le mahométisme au temps de leur puissance, ni les prescriptions des philosophes. On a condamné comme usure le prêt à intérêt, on a fait régner le communisme dans les sociétés religieuses, on a préconisé la pauvreté et le mépris des richesses, mais les abus de la propriété ont maintenu l'improbité dans les mœurs. Il en sera de même tant que la loi morale n'établira pas les caractères véritables de la propriété en y supprimant les moyens de spolier et d'amoindrir le prochain.

De ce principe que la personne est obligée, pour

vivre, de s'approprier les objets nécessaires à sa consommation, découle la conséquence que ces objets représentent surtout la propriété personnelle. Si l'on considère, d'une autre part, que la seule manière de s'approprier sans amoindrir autrui consiste à produire, on en doit conclure que la production par le travail est la manière surtout légitime d'arriver à la propriété. Mais si l'on ne peut travailler fructueusement sans instruments, il en résulte que la nécessité de produire implique la disposition des moyens de la production. Si l'instrument reste aux mains de quelques personnes, elles pourront toujours en tirer un loyer et vivre sans rien faire, en exploitant l'obligation de travailler du grand nombre.

Admettons maintenant que la propriété personnelle soit limitée à ce que l'homme produit et consomme, admettons que les instruments du travail, tels que la terre, l'eau, l'air, les forces motrices et les capitaux banquiers soient des propriétés sociales, admettons que la société mette ces instruments à la disposition des citoyens, moyennant une redevance destinée à remplacer l'impôt et à pourvoir aux dépenses sociales, chacun trouvera l'accès légitime de la propriété dans un travail relativement restreint, chacun ne pourra consommer que son produit, mais en disposera souverainement. Il est vrai que l'obligation de travailler sera générale; mais, loin d'y voir un mal, il faut s'en applaudir. Le préjugé qui fait du travail un châtiment du péché originel vient des races indolentes de l'Orient. En réalité l'obliga-

tion de produire est un bienfait : elle distrait du chagrin, elle console, elle fortifie, elle donne la satisfaction de pourvoir à son bien-être et de ne rien devoir qu'à son effort. Arroser la terre de ses sueurs, roidir les muscles de ses bras, tendre sa cervelle dans la solution d'un problème, tout cela est jouissance, parce que tout cela est action vitale et saine. Au travailleur la fierté est permise, car rien de ce qu'il possède n'est enlevé à autrui. Si la honte s'impose, c'est au paresseux, c'est à celui qui n'a pas l'énergie nécessaire pour gagner son pain, c'est au parasite social qui, ne produisant rien, est obligé de vivre d'aumône ou de spoliation. Une morale incapable de dire en quoi consiste la propriété et de tracer une ligne de démarcation entre ce qui appartient à l'individu et ce qui appartient à la cité peut seule tenir pour conformes à la probité les richesses obtenues par les détenteurs de l'instrument du travail. Seule elle a pu honorer le parasite social accaparant, sous forme de spéculation et sans rien produire, une fortune colossale ; seule elle a provoqué la sanglante ironie du pamphlétaire disant : la propriété c'est le vol. La propriété étant ramenée à ses conditions sociales, les institutions et les mœurs qui doivent en découler feront disparaître le péché capital que représente la paresse ; elles arracheront du cœur du travailleur qu'un labeur épuisant ne peut soustraire à la misère, la haine envieuse que provoque la vue des richesse mal acquises ; les hommes perdront le désir de s'approprier le bien d'autrui,

enfin on verra la fin de ces générations cupides qui veulent s'enrichir à tout prix.

Une fois établie dans la production, la probité pourra s'établir dans l'échange, qui devient immoral du moment où l'un livre plus qu'il ne reçoit. Chacun s'ingénie, à cette heure, pour surfaire sa marchandise ou la rendre rare et recherchée, tout en dépréciant le produit du voisin; c'est une lutte dans laquelle les riches et les habiles dépouillent les pauvres et les naïfs, sans tenir compte du mal qui en résulte. Dans le commerce, comme dans tous les genres de production, celui qui gagne au delà de ce que représente son travail ne peut s'enrichir qu'au détriment d'autrui et commet un vol indirect.

Les contrées où la lutte commerciale prend de grandes proportions sont dévolues à l'égoïsme général. Les populations y sont attristées par la soif d'acquérir, elles sont dominées par l'appétit du gain, par le désir incessant du profit. Chacun, avant d'agir, suppute ce que son acte lui rapportera et se demande, avant de donner un témoignage d'amitié, s'il en résultera quelque profit. Quant au culte désintéressé des sentiments nobles, des sciences et des arts, chacun le considère comme une duperie et s'en abstient soigneusement. Il en résulte que la barbarie se maintient sous la richesse, que la probité scrupuleuse est presque impossible, que la justice se vend et s'achète comme toute autre chose, et qu'une première immoralité en fait naître cent autres. Comment des populations si préoccupées de la richesse

ne seraient-elles pas cupides? comment des âmes envahies par la cupidité échapperaient-elles à la vilenie? La cupidité qui prétend acquérir au delà de ce que nécessitent les besoins, l'avarice qui entasse et séquestre ce qu'elle ne doit jamais consommer, sont vicieuses et antisociales. Elles immobilisent des richesses qui pourraient être profitables à une foule de misérables. Les grandes fortunes sont incompatibles avec la production personnelle, qui est forcément restreinte : elles dérivent d'un commerce léonin, d'une industrie qui spolie les ouvriers ou d'une spéculation abusive et portent, dès lors, un vice originel qui ajoutera au mal du luxe le mal de la misère. Ajoutons que la richesse est un agent d'oppression et d'orgueil pour celui qui la détient, tandis qu'elle est un agent de servitude et d'humiliation pour celui qu'elle exploite; ajoutons qu'elle rend impossible le bien-être général, qui seul peut produire l'équivalent des citoyens, et l'on comprendra comment elle est hostile à la moralité. Elle ne sera plus honorée le jour où l'économie sociale, au lieu de sacrifier la personne à la richesse, comme elle fait à cette heure, en tenant compte des faits dérivant d'une fausse morale, reviendra aux vrais principes sociaux et subordonnera la richesse à la personne. L'opulent perdra la confiance publique et l'estime s'attachera à ceux dont l'avoir se composera exclusivement du fruit de leur travail. Quant aux parasites de toutes sortes, le mépris sera leur lot. Ces hommes forment une véritable plaie sociale, soit

qu'ils exploitent la vanité des puissants, soit qu'ils mendient sur la voie publique. On les voit s'ingénier de mille manières à provoquer la pitié, simuler des maladies et des infirmités, ajouter à la fourberie les vices qu'engendrent l'oisiveté, et, par le vol indirect, devenir de véritables voleurs.

L'expérience acquise, par les directeurs des dépôts de mendicité permet d'affirmer que le mendiant ne se corrige pas. Il pratique son art avec passion, il a l'ardeur du chasseur à la poursuite du gibier et du spéculateur attendant la hausse ou la baisse. Mendier devient un véritable plaisir : c'est un art qui exploite méchamment les bons sentiments du cœur humain et devient, entre des mains habiles, plus profitable que le travail. Il en résulte que le don gratuit à tout parasite social est, le plus souvent, un encouragement au vice. Les religions qui font de l'aumône une obligation capitale ont prétendu certainement diminuer le nombre des misérables, et employer le superflu des uns au profit du nécessaire des autres. Mais le résultat a été de créer une classe d'oisifs et de parasites, dont on peut constater l'existence dans tous les lieux où la charité publique ne se propose pas, avant tout, d'encourager le travail et l'instruction. C'est à des encouragements de ce genre que le riche doit consacrer son superflu, s'il veut ne pas devenir un propagateur de vice. A l'inégalité dans la richesse se rattachent deux maux contraires, l'avarice et la prodigalité, celle-ci dépensant follement ce qui doit faire la sé-

curité et la dignité de l'avenir, celle-là accumulant ce qui ne doit servir ni à la dignité, ni au bien-être. Tandis que l'avare refuse le nécessaire à soi-même et aux siens, tandis qu'il se dégrade dans l'incurie et la saleté, tandis qu'il se condamne à une vie soupçonneuse, et substitue l'amour de son trésor à toutes les affections sociales, le prodigue ne craint pas, pour satisfaire ses caprices, de réduire son entourage à la misère. Le sage se garde d'incliner vers l'un ou l'autre de ces extrêmes. Il veut que chez lui règne le bien-être indispensable à l'évolution des forces humaines, car il sait que les dépenses productives, entre toutes, sont celles qui profitent à la santé et à l'instruction, mais il réprime partout le gaspillage et la dissipation. L'économie lui permet de prélever, sur l'abondance actuelle, ce qui doit compenser la pénurie de l'avenir, l'ordre lui donne le moyen d'obtenir, avec une dépense restreinte, l'aisance que le désordre ne peut se procurer à grands frais. Une vie bien ordonnée obtient la sécurité et échappe à l'appréhension de la misère. Ceux qui ne savent ni gagner leur vie, ni la régler convenablement, sont constamment obsédés par la crainte de l'avenir. Une perte d'argent leur est une perte irréparable et ils s'en affectent profondément. Si leur cœur est généreux, ils n'osent en suivre les impulsions et se condamnent, sans avarice, à imiter les actes de l'avare.

La part énorme que prend la propriété dans l'organisation sociale explique pourquoi elle conduit si

souvent à l'immoralité. Dès que l'égoïsme prend la prépondérance, il incline vers la cupidité et milite pour le vice, avec d'autant plus de force qu'il est considéré comme légitime par les hommes disposés à voir dans la société, non pas un organisme, mais une arène où chacun livre à son profit le combat de la vie. Tant qu'une pareille doctrine dominera la morale et la législation, le vice triomphera dans les rapports que détermine la propriété et la majorité des hommes préférera la vie opulente que peut donner l'improbité à la vie d'épargne et de labeur qui attend l'honnêteté. On verra les classes supérieures de la société subir la déchéance qu'impose le luxe aux jeunes générations, les classes inférieures envahies par la haine, l'envie et la démoralisation qu'impose la misère, enfin, la guerre régner entre les membres du même organisme social. Ce conflit ne surgit pas seulement à propos des rapports que détermine la propriété, il peut se produire à propos des nuances de sentiment que représentent les caractères : aussi l'analyse de ces derniers est-elle indispensable à l'étude de la moralité.

II.

CARACTÈRES.

Les caractères sont au moral, ce que les tempéraments sont au physique, une prédominance et les rapports du moral avec le physique font que les tempéraments réagissent sur les caractères. C'est ce qui en explique le côté congénial et les difficultés qu'éprouve l'éducation pour les réformer. L'hygiène cherchant à modifier les tempéraments et à les rendre tempérés, selon le vœu des anciens, s'efforce d'empêcher que l'excès d'un côté n'entraîne l'insuffisance du côté opposé. La même règle doit être observée, à l'égard des caractères, car le meilleur se composerait d'une moyenne de tous les autres. Il réunirait les diverses aptitudes mentales qui se soutiennent et se prêtent un appui réciproque, faisant ainsi de l'homme un résumé des agents de la civilisation.

Quand on étudie attentivement les caractères et les nuances qu'ils apportent dans l'âme humaine,

on voit qu'ils oscillent entre deux sentiments contraires, l'égoïsme et l'altruisme. Mais si ce dernier marque les progrès de l'état social, il n'en faut pas conclure qu'il a le monopole du bien, car la fin de l'espèce ne tarderait guère si chacun prétendait se sacrifier à autrui. La moralité n'exige donc pas que l'égoïsme disparaisse, mais bien qu'il reste dans les limites de l'organisation sociale. Il doit veiller à ce que l'homme ne soit pas amoindri, ne subisse aucune servitude, ne méconnaisse aucune des lois de l'hygiène. Il a charge du développement et de l'intégrité de la personne. Les maux dont elle est atteinte se répercutent forcément sur la société, si bien qu'en détruisant sa force intellectuelle ou physique au service du prochain, l'être humain commet un acte anti-social.

Rien n'est sacrifié, au contraire, quand l'égoïsme chargé de veiller à l'intégrité de la personne est compensé par une somme d'altruisme équivalente. Il en résulte que chacun est tenu d'employer simultanément ses forces à son propre agrandissement et à la grandeur du prochain, sans que l'une de ces deux missions puisse être sacrifiée à l'autre. La prospérité individuelle devient ainsi solidaire de la prospérité sociale et la loi d'organisation qui domine l'humanité comme tout ce qui vit dans la nature obtient une application formelle. Rien n'est donc plus légitime que le sentiment connu sous le nom d'*amour-propre*, tant qu'il veille à la conservation et au développement des personnes. Il est le

promoteur du progrès et ne devient perturbateur que s'il empiète sur l'amour d'autrui. Les deux sentiments veillent à l'intégrité de l'être individuel et de l'être social qui, tout en étant rivaux sont unis et bénéficient de leurs facultés respectives, comme ils pâtissent de leurs misères. Ici intervient l'inflexible loi biologique rendant l'organe et l'organisme solidaires, et transformant toute rupture d'équilibre en agent de maladie. Mais cet équilibre, aussi indispensable à la santé sociale qu'à la santé individuelle n'a qu'une manière de se produire, tandis que la perturbation se produit indifféremment par les prépondérances, insuffisances ou perversions qui relèvent de l'individu ou de la société. Il en résulte que la moralité complète est une sorte d'idéal dont l'humanité peut se rapprocher plus ou moins, mais qu'elle ne peut atteindre. Passer du mal au mieux est tout ce que peut et doit espérer l'humaine nature. Cela suffit pour obtenir le progrès qui, s'élevant vers les sommités morales, fait apparaître des horizons toujours nouveaux et toujours grandissants. Mieux la pondération entre l'égoïsme et l'altruisme s'établit dans le cœur humain, et plus augmente le nombre des hommes capables de concourir à l'organisation sociale, plus également croissent en nombre et en étendue les facultés collectives, au sein de l'humanité.

Ces considérations permettent d'apprécier à quelles conditions l'amour-propre et l'amour du prochain arrivent à la moralité. Le premier terme reste dans

les conditions du bien tant qu'il maintient et développe les forces personnelles, attendu qu'il ne saurait les amoindrir sans nuire à la personne et à la société dont elle relève. Il a fallu méconnaître la légitimité de l'amour-propre et le rôle qu'il doit jouer pour trouver la moralité dans le jeûne, dans les privations, dans la saleté et l'incurie des soins corporels, pour encourager des actes capables d'avilir celui qui les commet, pour préconiser l'ignorance, pour vanter les pauvres d'esprit, pour voir le bien dans ce qui amoindrit les facultés humaines et en altère la fécondité. Où existe la vrai moralité, le citoyen est sain, dispos, fort, avenant et instruit, chaque fois qu'il peut obtenir ces avantages sans nuire formellement à son prochain ; il a, de même, soin de sa dignité et du respect qui lui est dû, se rendant ainsi bon juge du respect dû aux autres. Ce souci de demander le respect et de l'accorder à autrui ne relève pas d'une vue théorique ; il dérive d'un instinct que fait naître l'action social et que chacun connaît sous le nom de *honte*. Toute personne amoindrie dans sa dignité en face de ses semblables ou portant atteinte à la dignité des autres devient honteuse ; sous le poids du blâme sociale, elle se sent convaincue de mal, elle éprouve la douleur de l'amoindrissement produit. La réprobation pèse sur le coupable en raison de la mauvaiseté de ses actes, de la perfection de l'état social et du nombre des témoins. Ceux qui vivent dans l'isolement et qui sont dépourvus d'altruisme échappent à la honte et au souci

de toute dignité, tandis que ce souci grandit avec le corps social et la surveillance établie sur les actes accomplis en public. C'est au point que les êtres délicats éprouvent une sorte de honte de leurs bienfaits, quand ils font peser quelque infériorité sur l'obligé. Il faut considérer comme excellente cette délicatesse voilant toute infirmité physique ou morale, affectant de ne pas remarquer ce qui pourrait être pour autrui une cause de mortification, négligeant ses avantages pour ne pas en faire une supériorité blessante, se gardant d'infliger une humiliation même indirecte, rougissant de s'attribuer des distinctions ou des priviléges, comprenant enfin que tout agrandissement impliquant l'abaissement du prochain devient un mal. L'apprentissage de la dignité est long et difficile, il suppose à la fois la culture de l'intelligence et la culture du sentiment: il ne peut se faire que dans une civilisation avancée. Le barbare ne sait pas être digne : il triomphe de l'abaissement de ses adversaires; il aime à mettre le pied sur la tête de ses rivaux, il est amoureux de titres, de distinctions et de préséances, il est pénétré de l'instinct féodal faute de comprendre qu'il porte la plus grande part de la honte infligée par sa domination. Plus les États s'agrandissent, plus la civilisation progresse, plus l'altruisme se prononce, et moins les caractères se plaisent dans les priviléges qui ne peuvent les élever qu'au détriment de leurs concitoyens.

Le mobile d'un tel progrès est toujours la dignité

dont il importe de rechercher les conditions capitales. Parmi elles il faut placer, en première ligne la liberté. Celui qui n'a pas l'initiative de ses actes n'en sent ni le mérite ni le blâme, et échappe au sentiment de la responsabilité. Ceci a été démontré par des faits innombrables. L'histoire dit l'abjection et l'impudence que la sauvagerie et l'esclavage imposent aux caractères. Par les nègres des colonies et par les vilains attachés à la glèbe, on a pu constater à quel degré de platitude peuvent être réduits les hommes privés de liberté sociale. Quant à ceux que la révélation prive de la liberté morale et qui acceptent une croyance en dépit de la raison, on peut voir où ils sont conduits par le bouddhisme, le catholicisme et le mahométisme. Ils se vantent de croire jusqu'à l'absurde sur l'affirmation d'autrui, ils tiennent l'obéissance passive pour une vertu capitale, ils se réduisent à l'état d'instrument, et abdiquent ainsi la dignité de la personne raisonnable et libre. Sans l'asservissement de la raison et la démoralisation qui en est la conséquence, il devient impossible de comprendre les terribles persécutions des religions diverses, ni le zèle d'une aristocratie pointilleuse, à beaucoup d'égards, pour remplir les fonctions de la domesticité près d'une série de rois vicieux et méprisables. A mesure que la raison s'affranchit et que le sentiment de la dignité grandit avec le progrès social, l'asservissement nécessaire à la révélation et à la monarchie diminue de jour en jour. La platitude des courtisans provoque un dégoût général et

l'éloquence de vingt Bossuet devient impuissante à provoquer des dragonnades.

Avec l'exaltation de la raison et de la liberté le XVIIIe siècle développa le sentiment de l'égalité qui suppose l'équivalence des personnes et repousse toute servitude, tout privilége, toute perte de dignité. Un pareil état mental est favorable à l'établissement de l'équilibre entre l'amour-propre et l'amour du prochain. Celui qui argue de sa liberté pour exiger le respect de sa personne, de sa propriété et de son initiative dans l'exercice de ses facultés est obligé, par l'égalité, de concéder à autrui tout ce qu'il demande pour lui-même. S'il se réserve un privilége il déchoit et s'attire la honte infligée à autrui. Voilà pourquoi les aristocraties, en faussant à la fois la liberté et l'égalité, attentent forcément à la dignité humaine et mènent nécessairement une foule de caractères à l'immoralité. Une nation qui renferme des opprimés et des oppresseurs contient un double principe de désordre, attendu que l'organisation et la paix deviennent impossibles entre deux classes d'hommes destinés à s'injurier, à se flétrir, à s'accuser, à se détester et à perdre toute dignité dans le conflit. Le nombre des priviléges indique le nombre des servitudes et montre la somme d'altération que les atteintes portées à la liberté et à l'égalité peuvent produire dans les caractères. En mettant en présence de ces nombreuses conditions du mal, les rares conditions du bien, on voit qu'il résulte de l'accord, plus ou moins complet, entre

l'amour-propre et l'amour du prochain. Cet accord, étant constamment menacé par l'excès, l'insuffisance ou la perversion de l'un des sentiments, nous sommes tenus d'examiner où aboutit chacune de ces altérations.

En partant de l'amour-propre on voit qu'il ne peut dominer l'altruisme sans montrer une première altération connu sous le nom de *personnalité*. L'être personnel veut bien servir autrui, mais à la condition de se grandir d'autant et d'employer le service rendu pour acquérir la supériorité sur l'obligé; il veut bien que tout le monde soit heureux pourvu qu'il donne le bonheur à sa convenance ; enfin il se montre bienfaisant pour avoir occasion de se mettre en avant, de se faire remarquer et d'acquérir de l'importance. Il n'est guère possible d'avoir la préoccupation constante de sa propre élévation, sans y trouver une certaine satisfaction et sans y aider, au besoin. C'est pour marquer cette tendance qu'on a dit des êtres personnels, qu'ils jettent volontiers leurs amis à la rivière pour se donner le mérite de les en tirer.

La personnalité qui se porte vers les instincts sexuels engendre la coquetterie, et fait que nombre de femmelettes prétendent occuper de leur personne tout un cercle d'admirateurs. Pour en arriver là elles s'épuisent en frais de toilette, d'esprit et d'agaceries, sans comprendre qu'elles se placent hors des conditions de l'estime et d'un attachement véritable. A force de provoquer l'attention elles la fatiguent à la

façon des enfants voulant sans cesse qu'on s'occupe d'eux, qu'on les regarde, qu'on les écoute et qu'on les admire. Tout cela devient fort incommode, à la longue et fait que certaines personnes, serviables et généreuses, à l'occasion, font le malheur de qui les approche. L'exubérance de leur moi absorbe la part du moi d'autrui.

La personnalité s'aggravant dans le sens de l'égoïsme aboutit à la *vanité*, qui veut l'apparence de la supériorité et se montre surtout friande de distinctions, de titres, de décorations, d'honneurs, de plumets, de parures, de broderies, de galons, etc. Cette hypertrophie de l'amour-propre montre dans l'âme le manque d'équilibre et la faiblesse plutôt que la méchanceté ; aussi le ridicule suit-il de près, comme une sorte de justicier, un vice, à la fois, enfantin et sénile. Quand un être chétif se gonfle sous la redondance d'un titre, quand la médiocrité prétentieuse fatigue les antichambres de ses platitudes, pour obtenir une distinction, quand le laquais se pare des habits de son maître, quand de hauts fonctionnaires s'imaginent grandir dans l'opinion générale en se couvrant d'or, de plumes, de soie et de galons, le rire de l'homme de cœur fait justice de ces sottises. Mais le vaniteux ne voit pas les travers de la vanité. Si son voisin se farde, se pare et se couvre d'oripeaux ; il veut le dépasser de parure, de fard et d'oripeaux. Cet exemple est suivi par mille êtres vains et la mode s'installe, affublant les femmes et mêmes les hommes de vêtements grotes-

ques, ruinant des familles pour des distinctions bonnes, tout au plus, à provoquer la raillerie.

On rit de la vanité ; mais quand on en fait l'analyse et quand on en constate les conséquences elle apparaît comme une des grandes misères de l'humanité. C'est, poussée par la vanité et afin d'écraser par son luxe ses amies intimes, qu'une mère de famille se vend à Turcaret ou à Samuel Bernard, et que l'honneur d'un nom respecté se ternit sous l'éclat d'une parure de diamants. C'est par l'exploitation de la vanité que le machiavélisme politique corrompt à son profit le talent de ses adversaires et compense par des distinctions chaque blessure faite à l'honnêteté. Un vernis de dignité officielle recouvre une foule de turpitudes, et lorsque meurt l'homme d'État il est couvert, à la fois, d'infamie et d'honneurs.

Si de la vie publique on redescend à la vie intime, on voit que nul ne voudrait supporter les ennuis créés par une nombreuse domesticité et par un grand train de maison, si la vanité n'y trouvait son avantage, et, de même qu'elle contraint les femmes à subir le supplice qu'inflige un corset trop serré ou des chaussures trop étroites, de même elle contraint les gens riches à subir les nombreuses servitudes qu'imposent les serviteurs. Celui qui habite des appartements vastes et incommodes, qui se trouve obligé de les peupler de valets, c'est-à-dire d'ennemis intimes, qui choisit ses hôtes parmi des indifférents titrés et des parasites, qui se condamne à la multitude de démarches oiseuses que comportent des

réceptions brillantes, celui-là peut être considéré comme l'esclave de la vanité. Combien sa vie serait plus heureuse dans une maison modeste où ses seuls amis viendraient le visiter, où de nombreux loisirs lui permettraient des alternatives de travail et de repos si favorables au plaisir. Mais tout cela est sacrifié au désir de briller.

L'âme qui a recherché avec ardeur les satisfactions de la vanité et les a obtenues, s'imagine volontiers que l'éclat dont elle a les reflets lui appartient en propre. Le descendant d'une ancienne famille croit, dans sa sottise, qu'il a hérité des mérites de ses ancêtres, de même que le spéculateur enrichi s'imagine que l'influence de son argent fait partie de ses qualités morales. Un tel état mental aboutit à la *fatuité*, l'une des grandes faiblesses du caractère de l'homme. Nul n'est incommode et anti-social comme un fat, nul ne porte aussi loin le culte du moi, nul n'est autant tourmenté du besoin de se pavaner, de se vanter, de se faire valoir. Il veut avant tout être admiré. La conséquence est que son entourage se compose ou d'imbéciles qu'éblouit son éclat factice, ou de parasites qui lui vendent leur admiration. Or il est bien difficile de vivre avec des sots sans participer à leur sottise et de vivre avec des parasites sans être dépouillé, raillé et trompé. Une autre conséquence de ce triste entourage c'est que l'homme dont les flagorneurs exaltent constamment les mérites est atteint de *présomption*. Il tient pour admirables ses productions les plus sottes ; il se croit ca-

pable des travaux les plus difficiles, il se tient pour beau, généreux, spirituel et brave, alors qu'il n'est rien moins que tout cela. Le présomptueux entreprend au-dessus de ses forces et se jette dans des aventures dont il ne se tire pas à son honneur. S'il a la direction des affaires publiques il est le fléau de ses administrés ainsi que le prouve l'histoire de tant de rois, d'empereurs et d'hommes d'État gâtés par la flatterie. Dans la vie intime, la fatuité présomptueuse n'est pas moins malfaisante. Elle fait que des familles sont ruinées et bouleversées par les ambitions de leur chef; elle fait que de petits maîtres introduisent partout leurs airs vainqueurs et les récits de leurs bonnes fortunes.

Dès que l'amour-propre s'exagère, il provoque la réaction contre lui. Les cœurs froissés par ses prétentions veulent le ramener à son niveau normal et usent, pour ce faire, du sarcasme et de l'ironie qui punissent le coupable par où il a péché. Il demandait l'admiration et il se voit bafoué : parfois des compliments doublés d'une fine raillerie le couvrent de ridicule, tandis qu'il se pavane sottement, en les recevant. Il en résulte une situation dont le côté comique a été mille fois exploité par le théâtre, parce qu'elle a le privilége de provoquer la gaieté du public. L'artiste sent de reste que la dignité de l'être sociable ne peut admettre la suprématie qu'affecte le vaniteux, et trouve pour la combattre des moyens d'autant plus efficaces qu'ils rencontrent partout la complicité. Pour que le sarcasme ait

toute sa puissance il lui faut l'à-propos et la finesse qui caractérisent l'esprit. Voltaire avec un mot flagellait l'outrecuidance et la grossièreté d'un duc mieux qu'avec un bâton. Où règne l'esprit, la tyrannie et la sottise des mœurs ont un rude adversaire, et il en résulte un genre de liberté sociale que l'on ne retrouve pas chez les peuples incapables de niveler les rangs par une parole finement railleuse. Certains conservent et admirent une aristocratie de noblesse ou de finance faute de voir combien elle est ridicule, sous ses lourdes prétentions.

Les services rendus par l'ironie et le sarcasme, alors qu'il devient utile de réfréner les intempérances de l'amour-propre, ne doivent pas faire oublier qu'ils impliquent une certaine dose de malveillance. Chacun sait, par expérience, combien les blessures de l'amour-propre sont difficiles à cicatriser et combien un mot spirituel peut causer de douleur. Devant la fatuité, l'indifférence est un moyen de répression qui ne le cède guère au sarcasme et de plus, elle ne donne aucune prise à l'hostilité. Ce n'est pas qu'une raillerie mitigée de bienveillance ne puisse rester dans les limites de la moralité, mais ici l'abus suit de fort près l'usage, et la vie n'est ni douce ni commode à côté des railleurs. Le succès habituel de leur parole fait qu'ils s'évertuent à la rendre plus acérée et plus blessante ; à force de guetter les ridicules ils en trouvent partout, ils deviennent des espèces de spadassins de la langue toujours à la recherche d'un duel, afin d'obtenir un

triomphe. Quand on aime tant à vaincre, autrement dit à abaisser le prochain, on est précisément atteint de cette exaltation de l'amour-propre que l'on prétend rabaisser en autrui.

Nous ne sommes pas au bout des disproportions de l'égoïsme car il peut dépasser la fatuité et atteindre les dimensions de *l'orgueil.* Alors le mal n'est plus ridicule, il devient détestable. L'orgueilleux ne se contente plus des apparences de la suprématie, il en veut la réalité, il veut que les têtes se courbent et s'abaissent devant lui, il est pris de l'amour du pouvoir, il devient ambitieux. S'il faut sacrifier des millions d'hommes à ce qu'il nomme sa gloire, il n'hésite pas un seul instant. Il épuise un grand peuple d'or et de sang, pour arriver à un triomphe d'un jour, il fait d'un champ de carnage l'élément de sa grandeur, il use de la violence pour briser ceux qui prétendent rester debout devant lui, ou bien il se sert de la corruption pour dissoudre les âmes rebelles. Quand tout est aplati ou écrasé en sa présence, il s'estime grandi de cet abaissement universel. Son âme savoure avec délices la dégradation générale et recueille une immense joie de ce qui désespère les honnêtes gens.

Mais il est dans la force des choses que le triomphe énivre l'orgueilleux et le conduise à des fautes irréparables. On prétend qu'il fatigue la fortune alors qu'il devient mal habile. A force de mépriser les hommes il se trompe dans ses calculs. Ce n'est pas impunément que l'on met contre soi la force

du bien, et que l'on provoque l'inimitié des gens de cœur. Le jour où l'on ne peut leur opposer que la tourbe des valets achetés avec de l'argent et des honneurs, les défections arrivent de toutes parts. Les traîtres qui, la veille encore, baisaient la main sous laquelle ils étaient courbés se redressent pour donner le coup de pied de l'ignominie au cadavre du vieux lion.

C'est que l'orgueil de l'un engendre chez l'autre la *bassesse* et la *lâcheté*, qui ne sauraient négliger l'occasion de s'exercer sur leur père. Elles lui survivent longtemps encore, déchirant sa mémoire, racontant ses faiblesses, ses violences, ses colères, ses petitesses, ses crimes et ses perfidies; abaissant au-dessous de l'humanité et faisant un tigre, un renard ou un singe de celui qui prétendit marcher sur la tête des nations.

Jamais la morale n'accumulera trop de flétrissures sur l'orgueil. Il engendre une foule de servitudes, il fait de la violence un titre de gloire, il soutient le point d'honneur, il empêche de voir que l'insulte est dégradante surtout pour l'insulteur, que l'esclavage est la honte du maître. Avec l'orgueil, l'équilibre entre l'égoïsme et l'altruisme devient impossible; les rapports humains, au lieu d'être des échanges de services, deviennent violence et perfidie, domination et abaissement.

Aux diverses exagérations de l'égoïsme se rattache la *vengeance*, qui est le besoin d'infliger à l'auteur d'un mal un mal équivalent et même plus grand,

s'il se peut. Le caractère vindicatif se rencontre chez une foule d'animaux et s'accuse chez eux en proportion de l'isolement de leur existence. Des faits analogues se produisent chez l'homme, témoin le sauvage, le bédouin et l'habitant des makis dont la vengeance inassouvie passe du père au fils avec les armes qui doivent la consommer. Rien n'est plus anti-social que le caractère vindicatif; rien n'apporte plus de haine, de malaise et de trouble au sein des familles. C'est à cette malheureuse passion qu'il faut rapporter, en grande partie, le peu d'aptitude de la Corse et d'une foule d'autres contrées pour la civilisation. Une vendetta entre deux familles enlève toute sécurité, toute tranquillité, toute disposition au travail. Chacun se retranche chez soi et cherche à entraîner dans sa querelle un grand nombre d'adhérents. Des familles la guerre passe aux communes, le ravage et l'incendie se joignent au meurtre; les ruines s'accumulent, avec cette conséquence terrible que chacune d'elles présage de nouvelles ruines dans l'avenir. La vengeance à long terme est un ferment de haine et de méfaits : elle se forge dans l'ombre les armes les plus envenimées, elle se sert du poignard, du poison et des embûches les plus perfides, elle utilise l'insinuation calomnieuse et la lettre anonyme; elle dénonce, elle espionne, elle se condamne au métier le plus abject. Jamais celui qui ne peut l'arracher de son cœur ne peut se flatter d'atteindre la véritable moralité; jamais il ne peut se flatter d'être incapable de quelque indi-

gne méfait. Vienne le ressentiment d'une injure, et le fiel débordera de sa bouche, et sa main sera prête à frapper. Il ne sera délivré de sa méchanceté que le jour où il sentira que le pardon est le moyen le plus puissant de venger une injure et de sauver la dignité de l'offensé.

Après avoir analysé les exagérations de l'amour-propre, il devient nécessaire d'en rechercher les insuffisances. La contre-partie de la vanité est l'*humilité* considérée, par certains dogmes, comme une vertu éminente. A nos yeux, l'humilité est un manque de dignité, c'est-à-dire une chose immorale. Elle est un mérite pour l'esclave, et un vice pour l'homme libre qui ne saurait admettre l'amoindrissement de son être. Le fait, à la suite du raisonnement, montre que l'homme, à moins d'être une brute, ne se résigne à l'humilité qu'à la condition de la compenser par la vanité. Voilà pourquoi le serviteur des serviteurs de Dieu, après avoir lavé les pieds de quelques mendiants, fait baiser son soulier aux chefs des nations, pourquoi ceux qui font vœu d'humilité et de pauvreté prétendent se vêtir de pourpre et prendre un titre féodal. Racheter un mal par un autre mal, c'est outrager doublement la morale, ce n'est pas l'honorer. Ne soyez ni humbles ni vaniteux si vous voulez rester dignes, laissez la pourpre, l'hermine et les titres féodaux, si vous voulez que les hommes vous prennent pour des frères; bannissez de votre rituel les génuflexions, les prosternations et les formules qui s'adressent aux

satrapes, si vous voulez que votre culte élève l'homme au lieu de l'abaisser.

Par delà, l'humilité se trouve la contre-partie de l'orgueil, l'*abnégation* faisant abstraction de son moi, abandonnant la direction de ses actes à la volonté d'autrui, devenant dans la main qui la dirige un bâton servant indifféremment à soutenir et à frapper. Dans ce dévouement irréfléchi à une personne existe un semblant de générosité qui plaide en sa faveur, et l'art dramatique en use souvent pour provoquer l'attendrissement du spectateur. Mais quand, par un sentiment d'amour, la force abdique devant la faiblesse, la raison abdique devant le caprice, la bonté abdique devant la méchanceté, le mal est manifeste et le spectacle devient malsain. La morale ne saurait admettre que l'homme substitue aux qualités de l'être libre et raisonnable les qualités de l'esclave ou du chien : or, la morale est ce qui dirige le plus sûrement la vie. Pour se faire aimer, il faut avant tout se faire estimer, et celui qui ne consent jamais à s'abaisser devant les caprices de sa maîtresse, est bien plus certain de lui plaire que s'il lui rend les soins les plus serviles. S'il glisse sur la pente de la déchéance, il ne pourra plus s'arrêter : parvenu à la *servilité*, il arrivera vite à la *platitude*, il s'attirera le mépris et, quelque jour, sera repoussé comme indigne.

La dernière transformation négative de l'amour-propre aboutit à la haine de soi et à l'instinct du suicide. L'une et l'autre avoisinent l'aliénation et

sont, le plus souvent, le résultat de l'hypocondrie dont le principe peut être organique, mais peut également résulter de l'abus des plaisirs des sens ou de la vanité. Des hommes habitués au luxe, fatiguent souvent leurs appétits au point de les paralyser et de perdre ainsi l'intérêt qui les attachait à la vie. Ils sont, dès lors, la proie d'un ennui mortel. Le vaniteux émérite arrive à un résultat analogue. Il s'est tout occupé de sa personne, il a commis tant de petites lâchetés pour se complaire que le jour où il se voit dans sa réalité, il se prend en dégoût. Il ne peut songer à son passé sans se mépriser, et quelque jour il se pend ou se fait sauter la cervelle. On peut admirer la loi d'équilibre amenant, peu à peu, celui qui s'est trop aimé à se détester dans la même proportion ; mais il faut blâmer le suicide comme conséquence des actes qui le précèdent. Supprimer sa vie, même quand on se sent criminel, est toujours une mauvaise action, parce que le mal dont on est coupable peut se réparer ou s'expier par une somme de bien équivalente, parce que l'on fait partie de la société et qu'il y a crime à en supprimer un membre, enfin parce que l'on ment à l'instinct conservateur, l'une des conditions premières de la moralité.

En outre des exaltations ou des insuffisances d'ensemble, il est encore possible de constater dans l'égoïsme des exaltations et des insuffisances partielles ; les unes étant presque toujours la compensation des autres. Lorsque le moi s'abandonne à

la domination des appétits et des intérêts corporels, il y sacrifie volontiers ses intérêts moraux et sa dignité. Il ne craint pas d'acheter un repas savoureux par de basses flatteries, de baiser la main qui le couvre d'un costume élégant, de flagorner qui lui donne place au foyer. Le paresseux qui redoute la fatigue pour ses membres ou son esprit se condamne à la vie de parasite. Il achète le bien-être par le mépris général, il paye avec la platitude, l'intimité des grands ou des riches. Pour lui, la dignité qui représente l'exacte pondération de l'amour-propre ne saurait exister. Elle n'existe guère mieux chez ceux qui prétendent sacrifier les intérêts corporels aux intérêts de l'âme, et exalter l'esprit au détriment de la matière. Des vêtements sordides, par cela qu'ils blessent la vue et l'odorat, sont contraires à l'état social; l'incurie dans la tenue qui suit l'absence de bien-être, le mépris des convenances et l'esprit désordonné ne sauraient se concilier avec un extérieur décent. Il ne faut pas seulement être un honnête homme, il faut encore le paraître, ainsi le veut la vie collective. En cela, elle est conforme à la vie individuelle dont le partage entre les fonctions du corps et les fonctions de l'âme est purement imaginaire.

Après l'analyse de l'égoïsme et de la somme de vice et de vertu qu'il comporte, vient l'analyse de l'altruisme. Ce dernier a mission de transformer partout la lutte pour l'existence, en concours pour l'existence, et à faire régner l'union où régnait l'hos-

tilité. Des intérêts qui deviennent solidaires dans l'organisation sociale aboutissent à la *bienveillance* dont les satisfactions se trouvent volontiers dans les satisfactions d'autrui. Cette disposition de l'âme facilite tous les rapports sociaux : elle favorise l'action commune, elle rapproche les hommes, elle les dispose à supporter leurs torts mutuels. La bienveillance, à son tour, conduit à la *politesse* par laquelle chacun sacrifie une part de ses convenances aux convenances du prochain, par laquelle on s'ingénie à éviter un déplaisir, même indirect, aux membres de la société.

La politesse n'est pas seulement le besoin d'obliger, elle n'est pas seulement l'urbanité qui naît dans le municipe, elle comprend encore une élégance de formes et une grâce dans le service rendu dont les sociétés supérieures ont seules le secret. Un être vraiment poli comprend tout ce qui peut blesser des susceptibilités légitimes, tout ce qui peut froisser, mécontenter ou devenir injurieux. Il comprend également les attentions délicates, les services discrets et les soins rendus, sans qu'il y ait perte pour la dignité, il se garde de l'erreur du grand nombre qui croit acquérir la civilité en apprenant la manière de saluer ou de faire une révérence. Ce n'est pas dans quelques gestes et paroles dont la banalité est manifeste que réside la politesse, et la preuve, c'est que le grand seigneur, en saluant avec grâce, trouve moyen d'être injurieux, tandis que la poignée de main d'un être cordial, témoigne le désir

le plus franc de se rendre agréable. La grossièreté des sentiments et la dureté de l'égoïsme, sous l'aménité des formes, se retrouvent surtout dans les classes aristocratiques, c'est pour cela qu'un principe de barbarie reste dans les mœurs des nations que domine l'instinct féodal. Les oppresseurs y sont entachés d'insolence, les opprimés y sont entachés de platitude, et nul ne s'y trouve dans l'état d'équivalence sociale où la bienveillance devient facile. Le maître est partout ingénieux à avilir son esclave, mais, le jour où celui-ci relève la tête et prétend venger ses humiliations, son arrogance est sans pareille. Il acquiert le génie de l'insulte, il outrage avec bonheur, il se couvre de boue, à la condition d'en inonder son ancien maître. Cette grossièreté qu'engendre la malveillance est pernicieuse, à la fois, pour l'injurié et pour celui qui injurie. Elle établit entre les hommes des inimitiés qui annulent les avantages de la vie sociale et substituent la bataille au concours. C'est donc avec raison que le moraliste doit blâmer les diverses formes de la grossièreté, comme anti-sociales, et recommander la politesse qui, au dire d'un écrivain, bon juge en pareille matière, amoindrit tous les vices et ajoute à toutes les vertus.

En présence de la douleur, la bienveillance polie est prise de *compassion* et use des moyens les plus ingénieux pour calmer la peine d'autrui. Elle partage son pain avec celui qui a faim, elle panse le blessé, elle relève celui qui tombe, elle lave les

souillures, elle caresse, elle flatte, elle console. Voir son prochain dans la peine et ne pas le secourir, c'est devenir responsable de la part de souffrance qui peut s'enlever, c'est outrager le sentiment social, c'est nier sa dette d'altruisme, c'est s'entacher d'immoralité. Celui qui recueille les bénéfices de la vie collective est tenu d'en accepter les charges. Il s'amoindrit moralement quand il admet que l'on apaise sa douleur sans qu'il diminue, dans les mêmes proportions, la douleur des autres. Quand il s'abstient de faire le mal, il ne paye que la partie négative de sa dette sociale, et ne peut s'acquitter complétement qu'en militant pour le bien. Resté sourd à la plainte, il fait acte de méchanceté autant que de dureté.

En même temps que l'être social se prend de compassion pour celui qui souffre, il est pris d'indignation contre celui qui fait souffrir et réprime l'auteur du mal tout en secourant le malheureux. L'indignation muette et passive ne se comprend pas plus qu'une pitié stérile. L'une et l'autre sont actives de leur nature et doivent intervenir, à peine de perdre leur caractère social. Mais l'indignation ne saurait devenir haineuse sans outre-passer son mandat. Elle doit s'élever contre l'indignité bien plus que contre l'indigne, et ne jamais oublier que le méchant est souvent autant à plaindre qu'à blâmer. Qui peut dire ce que les brutalités du charretier maltraitant ses chevaux recouvrent de peines, de misères et de déni d'éducation ? Qui peut dire par quelles tortures

a passé le cœur du père qui se montre cruel envers ses enfants, ou le cœur de l'enfant qui se montre cruel envers ses parents ? Il faut haïr le mal, mais jamais le malfaiteur. Quand il est dans l'impossibilité de nuire, il ne reste plus qu'un malheureux auquel il faut tendre une main secourable. Rien ne peut faire oublier qu'il est membre de l'humanité et que la société a des ressources infinies pour ramener au bien ceux qui l'ont méconnu sous l'empire de douleurs poignantes. Parmi ces ressources il faut noter la *sympathie*, qui rend la peine commune, en répartit le fardeau sur plusieurs têtes, mêle les larmes et fait que le malheur devient un agent de rapprochement. Grâce à ce partage, le désespoir perd de son amertume et se transforme en mélancolie; celle-ci, à son tour, au milieu des épanchements et des témoignages d'une affection réciproque, se pénètre de consolation. Chez ceux qui s'aiment, le malheur n'est jamais complet, et rien ne montre mieux les bienfaits de l'altruisme que la douceur de dire sa pensée à un être sympathique, de voir ses yeux se remplir de larmes et de sentir la pression de sa main. Celui qui passe indifférent à côté d'une douleur profonde mérite, au jour du désespoir, de pleurer dans l'isolement. Que nul ne s'éloigne de la tristesse ou ne fuie le spectacle des plaies physiques et morales ! Mais que tous deviennent habiles à placer le baume sur la blessure du cœur ! à ce prix seulement on devient digne de partager la joie d'autrui.

Telle est la puissance de l'action sociale que les

plaisirs augmentent en devenant communs. C'est par l'échange que les idées et les sentiments prennent un charme pénétrant; c'est par le concours que le travail s'allége, devient fructueux et obtient l'attrait, c'est entre plusieurs convives qu'un morceau de choix ou une liqueur généreuse obtient toute sa valeur. Entre gens qui se conviennent et qui s'aiment se produit la gaieté, sentiment aimable entre tous, car il donne de la grâce à tous les sacrifices, il cache les pleurs sous un sourire, il fait de la pratique du bien un amusement. Arrière les caractères inquiets, tristes et moroses ! Ils rendent la vertu déplaisante, ils portent avec eux le découragement et l'ennui. Arrière l'austérité qui est l'affectation, l'effort et trop souvent l'hypocrisie dans le bien; ce dernier n'est pas si pénible à faire qu'il doive entraîner la fatigue et la souffrance.

La gaieté représente la santé de l'âme; en donnant un reflet de bonheur aux rapports des hommes, en polissant les aspérités des caractères, en prévenant les déchirures et les froissements elle dispose à l'indulgence. Ceux qui savent rire des petites misères de la vie excusent volontiers les travers d'autrui. Par cela qu'ils sont ennemis de ce qui attriste, ils apaisent les querelles, voilent les défauts, remédient aux imprudences et rétablissent l'accord. On ne peut considérer comme de bon aloi la gaieté qui médit, raille et flagelle, car elle s'exerce au détriment d'autrui et ne provoque le rire qu'en provoquant une portion égale de peine. Le railleur

émérite devient un être antisocial : il perd toute indulgence, à la longue, il devient un agent de mauvaise humeur et d'hostilité, enfin il ne s'aperçoit pas, dans sa chasse aux ridicules, qu'il se donne le plus incommode, celui qui consiste à prétendre morigéner tout le monde. Rien, en effet, ne mérite mieux la raillerie qu'une pareille fatuité. Les moqueries, pas plus que les déclamations contre la méchanceté, ne prédisposent les hommes à s'amender, et celui qui emploie de pareils moyens de prédication risque fort de prêcher dans le désert. Il en est tout autrement de celui qui imprègne ses remontrances d'enjouement et de bienveillance. On croit volontiers à une parole aimable, on se sent attiré par les organisations privilégiées qu'entoure une atmosphère de gaieté, de douceur et de paix. L'un des grands charmes de l'organisation féminine est précisément la douceur. C'est une force qui use l'irritabilité, l'impatience et la colère, qui dompte les caractères les plus violents et finit par amener le triomphe de la raison sur les êtres les plus déraisonnables. Ceux qui s'étonnent de voir des hommes, indomptables en apparence, domptés par quelques mois de ménage, et la main débile d'une femme guider celui qui fait trembler un régiment, reviendront de leur surprise en constatant ce que peut un caractère patient et doux. L'être qui ne se laisse emporter ni par le ressentiment ni par la colère, qui ne se donne pas les torts de l'injure, qui n'oppose à la violence qu'une larme et qui, sous cette larme,

laisse poindre un sourire, possède une force élastique et tenace comme un ressort : toutes les puissances altruistes conspirent en sa faveur. Les injures qu'il reçoit sans les rendre sont autant de dettes contractées à son profit. Elles lui seront payées dès que l'apaisement se sera fait; et la grâce mise au pardon deviendra un de ces mérites du cœur dont les brutes seules méconnaissent le charme. ***Le pardon***, qui annule l'injure et ramène la bienveillance entre deux êtres, devient un des plus beaux priviléges de l'humanité. Celui qui sait en user noblement possède une moralité capable de le conduire aux sommités du bien. Mais la condition capitale du pardon est un altruisme suffisant pour dominer la vanité et l'orgueil ; où règne ce dernier, l'insulte est vivement ressentie, elle s'envenime sous forme de ressentiment et de rancune, elle devient la haine qui aspire à s'assouvir en rendant le mal pour le mal. Ceux qui parlent des plaisirs de la vengeance oublient que la joie poignante et malsaine d'un instant s'achète par le crime et par des années de douleur. Pendant de longs mois l'être vindicatif se nourrit de fiel en évoquant le souvenir de son injure, il se met devant les yeux le spectacle de son humiliation, il se remplit le cœur d'amertume, il se condamne à toutes les misères pour rendre son prochain misérable. Seule l'aveugle passion peut méconnaître la sottise d'un pareil rôle, l'amoindrissement de celui qui l'accepte et la supériorité de l'homme assez sage pour négliger la malveillance ou pour se venger

d'elle par un bienfait. La sauvagerie dont les peuples sont encore imprégnés ne leur permet pas de voir combien la haine renferme de duperie. Espérons qu'à l'aide de la morale positive ils comprendront que la méchanceté retombe sur le méchant, que la rancune retombe sur le rancunier, que la vengeance retombe sur le vindicatif, tandis que la bonté bénéficie de tous ses bienfaits.

Une autre récompense de la bonté est la bienveillance respectueuse, autrement dit l'*estime* qu'elle inspire. Partout l'être estimable rencontre la considération, partout l'affection vient à lui comme prédisposition, partout les hommes sont prêts à accepter ses conseils et sa direction. La contre-partie de l'estime est le mépris, légitime quand il s'adresse à la méchanceté, illégitime quand il s'adresse au méchant. Celui qui accable son prochain d'un mépris haineux, ment au sentiment social, ment à la charité, ment à l'indulgence et ment à la justice tenue d'entendre avant de condamner. Quand on analyse les conditions de l'hypocrisie, de l'intrigue, de l'avilissement et de la platitude, qui sont des immoralités du même ordre, on voit que toutes sont des résultats de l'oppression. On se demande ensuite quel homme, sous la tyrannie de la faim, du fouet et du mauvais exemple, peut se flatter de rester digne? Quelle âme est certaine de ne pas succomber sous le malheur? La conséquence est qu'il faut préférer au mépris pesant sur les têtes qui s'enfoncent dans le bourbier, la charité ne craignant pas de saisir une

main souillée, de relever ceux qui tombent et de laver la boue dont ils sont couverts. Souvent elle est déçue, mais elle s'obstine dans sa bienfaisance et sa douce ténacité dompte plus d'un cœur rebelle.

Il y a légitimité dans l'*antipathie* quand elle s'adresse aux choses mauvaises, mais elle fausse les lois de la morale quand elle s'adresse aux personnes. Plus elle se rapproche de la haine, plus elle est hostile à une doctrine qui ne peut préconiser la bienveillance sans blâmer les sentiments contraires. Il faut détester la méchanceté, mais non pas le méchant qui est bien plus à plaindre qu'à blâmer. Se croire obligé à la haine envers lui, c'est obéir à un mauvais sentiment, c'est, trop souvent, faire payer à des malheureux une créance qui doit peser sur d'autres.

Plus on étudie l'action sociale de la malveillance, et mieux on peut se convaincre qu'elle est toujours et partout un agent de mal. Elle transforme en *outrage* les formules de la politesse et change l'urbanité en grossièreté. Au lieu de compatir aux peines d'autrui, elle en aime le spectacle et les provoque au besoin. Vient-elle à découvrir un méfait, elle se plaît à le divulguer, sous forme de *médisance*, et quand le méfait n'existe pas, elle l'invente sous forme de *calomnie*. Il suffit que le médisant fasse partie d'un groupe social pour que la paix disparaisse et que les inimitiés surgissent de toutes parts. Le moindre défaut prend les proportions d'un vice, l'indulgence est bannie, une parole inconsidérée

devient un outrage et provoque des répliques sanglantes, la bonhomie devient impossible, la sécurité n'existe plus. Il y a donc sagesse à fermer son oreille au médisant, à signaler ses méfaits, à s'en préserver comme d'un agent de trouble, tant qu'il ne s'amende pas. Ces précautions sont encore bien plus nécessaires à l'égard du calomniateur. Le mensonge entache sa parole de perfidie et lui donne les moyens d'outrager l'innocence. Celui qui démasque le calomniateur et qui agit sans obéir au ressentiment ne peut être accusé de mauvaiseté. En réprimant le méchant, en brisant des armes envenimées, en préservant l'innocent d'attaques perfides, il fait une œuvre méritoire, et si le méchant en souffre, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même. La bienveillance défend de divulguer les travers et les défauts qui ne sont pas menaçants pour autrui, mais si la vérité peut être un préservatif contre la méchanceté il faut la dire, à peine de fausser la loi sociale.

Dès que l'estime et l'admiration sont altérées par l'égoïsme et la malveillance, elles prennent les caractères de l'*envie* qui trouve sa désolation dans la prospérité d'autrui. Nul, autant que l'envieux, n'est porté à l'*ingratitude*, nul ne manie la calomnie avec plus d'habileté, nul ne s'entend à souiller aussi bien d'une bave venimeuse ce qu'il y a de respectable et de saint dans une existence, nul ne savoure aussi pleinement la volupté du mal, nul ne mérite mieux l'épithète de méchant. Mais ce n'est pas impunément que l'on se nourrit de fiel. L'envieux est le

plus malheureux des hommes; il ne sait partager aucun bonheur, recevoir aucun bienfait, jouir d'aucun service reçu ou rendu. Son rire fait disparaître le rire; sa gaieté est sinistre, sa joie provoque les pleurs. S'il se replie sur lui-même il se trouve odieux et son propre mépris le rend misérable entre tous. Parfois il montre quelque sympathie pour les pauvres d'esprit qui ne sauraient lui porter ombrage, ou pour ceux que maltraite la fortune, mais l'égoïsme qui remplit son cœur ne lui permet ni d'éprouver ni d'inspirer une amitié véritable; il reste isolé dans le monde et sa solitude morale est son châtiment. S'il veut guérir de sa terrible maladie, qu'il s'abstienne des paroles envenimées et des actes perfides ! qu'il s'efforce de rendre service à son prochain ! qu'il prenne part à la joie des autres au lieu de la troubler ! qu'il affecte la bienveillance afin d'en prendre l'habitude ! et quelque jour il aimera en se sentant aimé. Tout ce qu'il saura gagner d'altruisme lui fera la vie meilleure : la bonté lui apportera la félicité. Il comprendra que l'égoïsme a fait son malheur et que ce sentiment est toujours malfaisant s'il n'est pondéré par l'amour du prochain, véritable promoteur de la vie sociale et des forces qu'elle comporte. L'envie a détruit l'inspiration chez plus d'un poëte, le talent chez plus d'un artiste, et la profondeur de la pensée chez plus d'un savant; tandis que la bienveillance ouvre l'âme au sentiment de l'harmonie, de la beauté et de toutes les formes de la vérité.

Entre l'égoïsme et l'altruisme peut s'établir une pondération d'où naît une série de sentiments qui importent grandement à la morale et s'altèrent dès qu'ils inclinent dans un sens ou dans l'autre. C'est ainsi que nous apparaît la *fierté*, aussi incapable d'infliger que d'accepter une humiliation, aussi éloignée de l'humilité que de l'orgueil. La fierté est, par excellence, l'agent conservateur de la dignité; dans la nécessité de ne pas abaisser autrui, sous peine de perdre ses caractères, elle use de *modestie* dans tout ce qui lui est un avantage. Elle chasse de la vie tout ce qui est obséquieux et faux, elle aime avant tout la simplicité bonne et sincère. Le jour où la fierté tiendra le rang que lui assigne la morale, il n'y aura plus de titres, de castes, de préséances et de distinctions, comme il n'y aura plus d'esclavage, de servage et d'abaissement d'aucune sorte. L'homme, pénétré de la véritable dignité, craindra de porter un titre qui l'élève moins qu'il n'abaisse l'humanité dont il fait partie et qui ne saurait faire surgir sur une de ses joues la rougeur de l'orgueil sans imprimer à son autre joue la pâleur de la honte.

Un homme véritablement fier voit dans le service reçu par lui une dette sacrée. Il se sent lié à son bienfaiteur par la *reconnaissance* et n'éprouve aucune difficulté à l'aimer, attendu que cet amour est conforme à la dignité de l'un et de l'autre. La reconnaissance morale tient ici la place du titre de même nom qui se livre à la suite d'un prêt d'argent, c'est ce qui établit le rapport du créancier au débiteur.

Et de même que ce dernier, s'il est de mauvaise foi, cherche à ne pas rembourser ce qu'il doit, de même le vaniteux est toujours disposé à nier le bienfait qui, pour lui, est une humiliation. Il ignore que le véritable abaissement consiste à recevoir sans donner. L'orgueilleux va plus loin encore et tient le bienfait pour une injure. Il ne se contente pas d'oublier et de s'abstenir, à l'exemple du vaniteux, il paye par de la haine ce qui devrait provoquer son amour et se venge du bien qui lui a été fait. Telle est l'*ingratitude*, elle doit être considérée comme une portion odieuse de la méchanceté. La reconnaissance, au contraire, prédispose à l'affection le cœur du bienfaiteur; elle suscite en lui une sorte de paternité qui se plaît à ajouter le service au service. Mais de même que le père n'a aucune intention d'humilier ses enfants en leur donnant le pain du corps et le pain de l'âme, de même le bienfaiteur ne doit avoir aucune intention d'humilier ses obligés. S'il agit autrement, il empoisonne son propre bienfait, il ment à son titre, il se paye de ce qu'il donne et il vole la reconnaissance. Une âme fière et digne ne saurait accepter une situation pareille; ce qu'elle donne est sain, parce qu'elle cède, en donnant, au seul attrait de la bienveillance.

Lorsque les diverses nuances de l'amour-propre sont tenues en équilibre dans ce qu'elles ont de légitime par les nuances corrélatives de l'amour d'autrui, l'*amitié* en est la conséquence. Ce sentiment, qui se produit indépendamment de la parenté,

de l'âge, du sexe et de la fortune, représente l'action sociale parvenue à ses dernières limites. Il rend communs les plaisirs, les peines, les joies, les douleurs, les prospérités, les infortunes, les idées et les travaux, il confond les intérêts; il semble produire l'unité entre deux existences. Mais les âmes d'élite seules s'élèvent jusqu'à l'amitié et le grand nombre n'y parvient qu'en subissant plus d'une épreuve. La première se trouve dans la *confiance* qui amène les épanchements réciproques et met à nu le cœur humain. Lorsque cet examen est favorable, il fait surgir l'*estime*, sans laquelle ne saurait se produire la véritable amitié. Souvent la conformité des vices et des haines rapproche les hommes, mais ceux que le mal rassemble ne s'aiment pas. Le seul lien qui les unit est la conformité des intérêts, et ils se détestent du moment où ces intérêts deviennent contraires. Que l'on suppose, au contraire, entre deux amis véritables, la plus puissante des rivalités, celle de l'amour, leur affection n'en sera pas ébranlée, et le délaissé se consolera de sa déception en pensant au bonheur de son ami.

Sans aboutir toujours à l'amitié qui se produit dans des conditions exceptionnelles, l'estime fait naître une bienveillance particulière. Le résultat en est, pendant la jeunesse, la *camaraderie*, se formant à la légère et résistant rarement à l'action du temps et des intérêts divers. Pour qu'elle se transforme en amitié, il faut qu'elle arrive au *dévouement*, à la combinaison de l'amour-propre et de l'amour

du prochain. Mais s'il n'existe pas d'amitié sans dévouement, il y a des dévouements qui n'appartiennent pas à l'amitié ; il suffit, pour cela, qu'ils ne reposent pas sur la fierté, et qu'ils ne soient pas réciproques. On peut en constater les effets chez le chien, chez l'esclave, chez le serf, chez le courtisan et chez le soldat. Le dévouement du chien se traduit par les morsures qu'il inflige au mendiant sur un signe du maître, le dévouement du nègre promet au planteur qui l'achète un instrument docile pour le crime, le dévouement du serf va jusqu'à aider son seigneur à détrousser les passants, le dévouement du soldat fournit au général les moyens d'asservir sa patrie. Dans l'abnégation apparente de tous ces êtres qui se condamnent au rôle d'instrument et abdiquent toute fierté, il y a l'égoïsme individuel se mettant au service du maître pour en partager le repas, l'abri ou la domination. Il y a plaisir pour un dogue à mordre un homme, pour un nègre à rosser un blanc, pour un serf à détrousser un bourgeois, pour un soldat à se venger de la discipline par la tyrannie. On voit chez les peuples agités par les troubles civils, les âmes basses réclamer un sauveur, abdiquer toute fierté, et se livrer à l'homme capable de satisfaire leurs petites haines, leurs petites cupidités et leurs petites rancunes, en même temps qu'il les préserve de la peur. Nul homme aussi bien que le peureux n'est façonné pour la servitude ; seul le cupide peut lui être comparé.

Tout cela est vice et méchanceté. Ce qui dans l'affection est incompatible avec la dignité et la fierté aboutit nécessairement au mal, car l'avilissement de l'un ne saurait augmenter la valeur sociale de l'autre, et se traduit par un avilissement en sens inverse. La platitude se compense nécessairement par l'orgueil, l'un des grands ennemis de la loi sociale, l'un des agents plus actifs de la méchanceté. Mais, lorsque dans une âme la dignité et la fierté se pondèrent par l'amour du prochain, on voit surgir la *bonté* qu'il faut tenir pour l'agent de prospérité par excellence. L'être réellement bon est sympathique entre tous. Un rayonnement du cœur imprime à ses traits une beauté particulière; sa parole se colore, sa voix émeut, ses mouvements ont la grâce, sa personne tout entière charme et attire l'amour. Ainsi s'explique la puissance de certaines femmes disgraciées, en apparence. La bonté fait leur force. Laides, elles sont plus aimées que les belles; délicates, elles ont plus d'action que les fortes; simples, elles sont plus persuasives que les spirituelles. Dans leur cœur se trouve un trésor qui décuple leur valeur. Une grande bonté suppose un sentiment exquis du bien; elle explique les facultés d'intuition des prophètes et des saints, elle fait comprendre l'influence de Socrate et de Jésus-Christ sur leurs disciples.

Les rapports que l'état social exige entre l'égoïsme et l'altruisme ont une importance capitale, pour ce qui concerne la moralité, et méritent toutes les mé-

ditations des penseurs. Ces derniers, en suivant la méthode qui nous a guidé, sont en mesure d'apprécier toutes les nuances de l'amour de soi et de l'amour d'autrui, d'analyser la multitude des actes qui en dépendent, et de dire, sans se tromper jamais, où est le bien, où est le mal. Il est donc sans objet, pour nous, d'établir une casuistique et d'entrer dans des détails qui nous détourneraient de notre but. Il nous reste à analyser d'autres sentiments et à voir où en est la moralité.

Déjà nous avons remarqué que l'homme, en sa qualité d'être sociable et altruiste, a une aptitude toute particulière pour l'imitation. En le voyant subir la contagion du rire, des pleurs, du bâillement, des goûts, des habitudes, des manies, des gestes, de l'accent, de la voix, des convulsions et même de la folie, on s'explique comment le vice peut se propager de l'individu à une communauté entière, et comment un sentiment généreux, sous la parole d'un orateur, peut envahir toute l'assistance. Par le fait de l'imitation, la manifestation du bien est un des agents les plus puissants de la moralité, comme la manifestation du mal est un agent capital d'immoralité. Il en résulte que le méfait s'aggrave en raison du nombre des personnes qu'il sollicite à l'imitation, et des consciences qu'il altère par la contagion de l'exemple. De même le bienfait s'accroît en raison du nombre de ceux qu'il entraîne.

Le vice qui se manifeste aboutit au *scandale :* tou-

jours il laisse une souillure dans l'âme de ceux qu'il scandalise, lors même qu'il est flétri par la *réprobation*. Le *réprouvé* est un méchant doublé d'impudence et, s'il persiste dans son inconduite, s'il trouve plaisir à propager le mal par son exemple, il devient *pervers*. Alors sa parole, son geste et son regard semblent avoir le triste privilége d'imposer une flétrissure à l'être le plus sain. Nul ne doit introduire dans sa famille l'impudent et le pervers, nul ne doit en faire son hôte et son ami, parce que nul ne peut mesurer le degré de résistance que ses proches offrent à la contagion du mal. Le meilleur moyen de limiter le vice est de faire le vide autour de lui, se gardant de le réprimer avec violence tant qu'il n'use pas de violence pour s'imposer. Mais si la haine du mal est conforme à la moralité on ne peut en dire autant de la haine du méchant. A aucun titre la morale ne permet de haïr un membre de l'humanité : tout au plus permet-elle de le mettre hors d'état de nuire par l'isolement. Lorsqu'il est privé de la somme de vie que donne l'état social, il comprend vite que la perversité est une duperie et que le meilleur moyen d'obtenir le bonheur est de retourner à la vertu. Admettons qu'il mette à faire le bien l'énergie qu'il employait à faire le mal, admettons qu'il brave le danger et la fatigue pour rendre service à autrui, admettons qu'il entraîne par son exemple les timides et les hésitants, au lieu de produire la réprobation il produira *l'édification* et, loin de favoriser la contagion du vice, favorisera la con-

tagion de la vertu. On imagine à tort que les mauvais instincts des hommes ne peuvent être refrénés par l'action sociale. Jamais l'hérédité, sous le rapport moral, ne transmet autre chose que des aptitudes dont l'éducation est en mesure de triompher, soit pour le bien, soit pour le mal. Il n'est pas d'enfant dont l'action sociale ne puisse faire indifféremment un scélérat ou un honnête homme, bien que la race puisse aider à le rendre bon ou méchant. Une part dans tout méfait revient donc à la société et jamais on ne doit oublier cette vérité quand on veut mesurer la responsabilité d'un criminel.

Dans l'édification sont à considérer les avantages qu'en retire la société et les avantages qu'en retire celui qui édifie. Trop souvent des vices réels sont marqués par des bonnes œuvres faites avec ostentation et dans le but de capter la bienveillance générale. C'est ainsi que se produit l'hypocrisie, vice odieux entre tous, car il se fonde sur le mensonge et ne saurait exister sans dissimulation et tromperie, car il cache le méfait sous le masque de l'innocence, car il couvre le mal d'un vernis d'honnêteté. Celui qui donne un aspect séduisant à ses laideurs morales et parvient ainsi à s'attirer la bienveillance ne tarde guère à s'en servir au profit de son égoïsme : il abuse des confidences qui lui ont été faites et des épanchements de l'amitié; il joint la perfidie à ses autres méfaits, il se trouve entraîné par la logique du vice à payer par le mal le bien qu'il a reçu.

Où règne l'hypocrisie se produisent l'altération

du sens moral et la décomposition des consciences. La perversité grandit peu à peu, elle établit ses foyers de corruption, elle façonne certains êtres dont la laideur frappe tous les yeux. Quand se montre la hideuse figure de Tartufe, un sentiment de dégoût s'attache au réprouvé. L'homme produit l'effet d'une bête venimeuse et l'on craint de le toucher comme s'il devait en résulter une souillure. C'est ainsi que le mal engendré le mal et que la malveillance résulte de la méchanceté.

Peu de vices sont aussi odieux et hostiles à l'action sociale que l'hypocrisie. Elle a fait dans tous les temps et dans tous les lieux la puissance des pharisiens; elle fait accepter par l'aspect de l'honnêteté les doctrines les plus immorales, elle fausse les meilleurs préceptes, elle rend odieux le caractère des peuples qui se montrent ingénieux à présenter comme méritoires des actes de violence ou d'une odieuse tyrannie. Partout la fausse morale, du moment où elle a l'assentiment du grand nombre et des puissants, est certaine d'avoir l'hypocrisie pour auxiliaire, tandis que la franchise et la loyauté ont la mission de confesser la vérité en présence des vieilles erreurs. Loin de bénéficier de ses actes, comme fait l'hypocrite, celui qui produit un scandale de moralité doit s'attendre à souffrir. Outre qu'il subit l'obligation pénible de se mettre en opposition avec la foule, il s'expose à l'hostilité de tous ceux qui exploitent la fausse doctrine à laquelle il prétend substituer une vérité. Tant d'hommes exploitent au

profit de leur égoïsme l'approbation du public, tant d'hommes sont friands de popularité qu'il faut estimer beaucoup les caractères capables de proclamer le bien et le vrai malgré les persécutions qu'ils auront à subir. Ils seront soutenus dans la lutte par l'amour qu'inspire tout idéal de justice ou de vérité et par l'instinct de *contradiction* ou d'opposition dont la puissance, généralement méconnue, suffit pour limiter la puissance de l'instinct d'imitation. Si la contradiction ne défendait la personnalité ou plutôt l'*originalité* contre l'action collective, les hommes finiraient par se calquer les uns sur les autres. L'action générale étant prépondérante et incapable de se modifier par l'action individuelle, aucun progrès ne pourrait se réaliser et la foule resterait éternellement la même. Il faut donc applaudir à cet instinct d'opposition et de doute, qui se donne pour tâche de vérifier et de soumettre à la raison les vérités mêlées d'erreurs que la foule admet sans conteste. L'esprit d'examen est le grand promoteur du progrès; il fait surgir à côté d'une opinion, l'opinion opposée, il donne l'occasion de peser le pour et le contre, il fait que l'on se prononce avec connaissance de cause. Dès lors l'homme agit, non par imitation servile, mais sous la direction de la raison. Plus les peuples s'éclairent, plus ils se moralisent, plus ils sont riches en hommes d'opposition, et mieux ils échappent aux tyrannies de l'imitation qui sont surtout puissantes chez les sauvages, chez les barbares et chez les fanatiques. Nul parmi eux ne s'avise de

contredire la croyance générale, nul ne perd son temps et sa peine à raisonner. Il est accepté que chacun doit penser, aimer, haïr et agir d'une façon déterminée, chacun pense, aime, hait et agit en conséquence. La foi dominante ne peut être brisée que par une autre foi saisissant avec habileté l'occasion de se manifester par un prodige. Un spectacle inattendu frappe les yeux, les oreilles s'émeuvent sous l'influence de sons extraordinaires et chacun crie au miracle. En pareille circonstance, les hommes croient jusqu'à l'absurde et admettent, à plus forte raison, une doctrine mieux adaptée à leurs instincts que la doctrine antérieure. Les entraînements qui s'emparent des peuples, comme s'ils dérivaient d'une épidémie ou d'une contagion morale, expliquent l'influence des cérémonies religieuses sur les êtres peu cultivés, le fanatisme qui en est la conséquence et les dangers dont sont menacés les opposants. Une foule fanatisée est capable de tout, elle aura les attendrissements d'un enfant, ou la fureur du tigre, elle sera douce, cruelle, généreuse, impitoyable, courageuse ou lâche, selon l'instinct du moment. La moralité n'admet pas que la personne abdique sa raison ou sa conscience et se subordonne à la raison ou à la conscience d'autrui ; elle n'admet pas que l'adulte agisse ou croie de confiance, elle tient pour soumis à l'esclavage moral celui qui perd son libre arbitre en face d'une religion ou d'un parti. Admettons qu'une Église fasse ses dogmes par voie de suffrage, admettons qu'elle impose à ceux de ses mi-

nistres qui ont donné un vote contraire la croyance à ce qu'ils ont considéré comme une erreur, il y a dans un pareil acte une tyrannie morale, un avilissement de la personne et une erreur psychologique. Il faut ignorer la volonté pour imaginer qu'elle peut croire à sa convenance, il faut ignorer la dignité de l'homme pour croire que sans s'abaisser il peut préconiser, comme vérité, ce que dans sa pleine réflexion il a considéré comme une erreur, il faut ignorer les conséquences de la tyrannie pour croire que l'esclavage moral est capable de produire le bien. On peut affirmer, à l'avance, qu'une Église ainsi constituée inclinera, chaque jour davantage, vers le viol des âmes, vers la dissolution des caractères, vers la guerre à la raison et à la science, vers l'ignorance, vers la sensualité, vers le triomphe des intérêts matériels et vers l'abaissement des nations. Ces dernières, le jour où elles voudront se régénérer, devront briser les dogmes qui les enchaînent et appeler à leur aide le doute philosophique, père de tout progrès. Elles devront demander à chaque citoyen de chercher partout la vérité dans la méthode scientifique, de laisser les affirmations captieuses et les hypothèses invérifiables, de se roidir contre les entraînements de la foi aveugle, enfin de repousser ce qui lui semblera l'erreur ou le mal. Si les fabricants de miracles et les hommes qui exploitent la crédulité politique ou religieuse le persécutent, il ne doit pas moins lutter contre tout ce qui ne lui paraît pas conforme au bien et à la vérité. Cette obli-

gation de la moralité étant mieux comprise, le mal ne trouvera pas partout, chez les peuples, la complicité des mœurs, des millions d'êtres sociables s'abstiendront de méfaits dont l'action générale leur déguise la mauvaiseté, enfin l'on ne constatera pas une tendance déplorable à absoudre certains vices, précisément parce qu'ils empoisonnent la société tout entière. A cette heure, l'adultère est considéré comme une peccadille, et l'improbité prend mille formes qui échappent au déshonneur, parce que le grand nombre suit servilement l'exemple qui lui est donné et s'abstient de réfléchir sur ses actes. Si chacun analysait le mal qui suit le trouble apporté dans un ménage, si chacun étudiait les conséquences du vol quelle qu'en soit la forme, si chacun cherchait dans l'histoire la multitude des crimes produits par la foi religieuse ou politique, si chacun se persuadait qu'il ne peut atteindre à la moralité qu'à la condition de pratiquer ce que la froide raison lui montre comme le bien, le nombre des hommes vraiment honnêtes aurait vite décuplé, et l'on ne verrait pas, comme à cette heure, des êtres perdus de vices se dire et se croire le parti des honnêtes gens. Les modes qui propagent tant de travers et de sottises perdraient leur influence ; elles ne produiraient pas dans la foule l'uniformité du vêtement, du geste, de l'attitude et de la locution. Le genre ne forcerait pas à parler, à marcher, à boire et à manger d'une façon déterminée, à peine de déclarer les réfractaires mal appris ou d'une caste inférieure.

Il est dans la destinée de la mode et du genre de s'exagérer au point d'atteindre le ridicule. Une réaction se produit et ce qui était réputé vil devient conforme aux *belles manières*. Tout cela suppose l'enfance des nations et recèle un fond de barbarie. La véritable élégance, dont il ne faut pas méconnaître l'action bienfaisante, se fonde sur le beau et se montre indépendante des modes. Elle veut que dans le vêtement l'harmonie des formes s'allie à la commodité, elle suppose l'aisance, la simplicité et la dignité dans le geste, elle admet que chacun recherche ce qui lui sied le mieux. Avec elle doivent disparaître ces uniformités du vêtement, de l'ameublement, du logement et de l'action qui font de l'existence une *singerie* et introduisent dans la vie sociale un ennui mortel. Les nations les plus soumises à cette discipline de l'imitation sont les plus réfractaires à l'action des arts et les plus sujettes aux maladies de l'ennui ; tandis que, chez les nations douées du sentiment du beau, la variété dans les goûts, l'originalité dans les caractères, l'indépendance dans les mœurs et la gaieté consécutive produisent dans la vie un charme qui réagit à la fois sur les nationaux et sur les étrangers.

L'instinct d'imitation a pour contre-partie et pour complément l'instinct de manifestation dont l'objet est de projeter à l'extérieur les croyances ou les sentiments : elle se sert de la rougeur du front, des larmes, de l'éclat des yeux, du plissement des lèvres, du port de la tête, du geste et de l'attitude du corps,

pour dire ce qui se passe dans l'âme humaine ; mais son moyen d'action par excellence, celui qui dit, en entier, la pensée et le sentiment, c'est la parole. Par elle un nombreux auditoire participe simultanément à l'état mental de l'orateur, ou bien la nouvelle connue d'un seul individu se transmet, en un instant, à la nation entière. Une telle puissance de propagation suffit pour indiquer l'importance d'un agent qui peut servir le mal autant que le bien et propager le vice autant que la vertu.

On ne saurait faire rentrer dans le domaine de la moralité les manifestations involontaires, bien qu'elles soient capables de propager le mal ou le bien. Ce qui échappe à la volonté échappe à la responsabilité; mais il y a évidemment méchanceté à prononcer des paroles obscènes, à user de gestes provoquants, à injurier, à jurer et à blesser la pudeur, la délicatesse ou la dignité de l'assistance, comme il y a honnêteté à instruire et à édifier par la parole, le geste et l'attitude. Du reste, l'amour et le respect d'autrui sont les guides les plus sûrs que puisse prendre le sentiment de manifestation. Vient-il à servir la malveillance, il met un art infini à *médire*, à insinuer ce qu'il craint d'affirmer, à faire pressentir une turpitude sous la louange apparente. Les hommes devenus haineux par envie, égoïsme et déception de l'orgueil, excellent dans la médisance. Ils la rendent spirituelle autant que caustique et mettent un art infini à faire douter de l'honnêteté d'un voisin, sans porter contre lui aucune imputation sé-

rieuse. Rien n'échappe à leur parole envenimée ; ils trouvent moyen de souiller les vies les plus pures, ils mettent la désunion dans les familles les plus unies et la guerre dans les cercles les plus intimes. De tels médisants sont une véritable peste : les écouter et surtout les applaudir est un méfait ; et l'on ne peut conjurer les éléments de dissolution dont ils menacent la société qu'en les accablant de réprobation.

La parole est encore l'agent de la flatterie, qui avilit à la fois celui qui en est le sujet et celui qui en est l'objet ; elle est l'agent de l'hypocrisie se targuant de mérites fictifs, elle est l'agent de la hideuse calomnie, enfin elle est l'agent du mensonge. Ne dire que la vérité et se taire chaque fois que la parole peut nuire ou offenser, telle doit être la loi de l'*honnête* homme. Il doit craindre de transformer un admirable moyen de propager la connaissance en un moyen de la fausser. Cependant la réserve a ses limites, surtout quand le secret gardé à un méchant lui permet de continuer le cours de ses méfaits. En servant un être vicieux on s'expose à desservir des personnes estimables et à prendre une part de responsabilité dans des duperies. L'homme de cœur a le devoir de déceler le vice qui prend le masque de la vertu, et si ce devoir était généralement accompli, la méchanceté serait, pour l'égoïste, le plus mauvais des calculs. Mais le nombre est grand des êtres pusillanimes qui, pour ne pas braver une inimitié ou pour s'éviter un ennui, ne craignent pas de

porter un témoignage favorable au profit de celui qu'ils méprisent. On les voit donner un certificat de bonne conduite au domestique qui les a volés; on les voit recommander le commis dont l'indélicatesse ou l'incapacité leur est connue, on les voit appuyer de toutes leurs forces un parent perdu de débauches. La véritable honnêteté ne saurait agir de la sorte; elle se garde de témoigner autre chose que la vérité, lors même que la camaraderie et la parenté la sollicitent au mensonge.

Si le caractère loyal et franc aime à dire la vérité, il se croit tenu à la réserve dès qu'une parole prononcée avec l'intention de donner un avertissement utile peut aboutir au mal. Quantité d'hommes affectent de faire acte de conscience en dévoilant à un ami le malheur qu'il ignorait, tandis qu'ils cèdent, en réalité, à un mauvais sentiment. On se garde de troubler le bonheur des gens que l'on aime, surtout lorsque l'avertissement donné ne peut ni réparer ni conjurer le mal, et l'on fait acte de haine plus que d'amitié en montrant au prochain les misères de son présent et de son avenir, en lui signalant des infidélités conjugales, en le faisant douter de sa paternité, en le harcelant de blâme et de conseils. Le nombre est grand des égoïstes qui se plaisent à manifester et à envenimer le malheur d'autrui pour se targuer d'une situation meilleure, ou qui aspirent à diriger la conduite de leur voisin pour se donner la supériorité d'un mentor. Cet empressement est suspect, car il marque moins la franchise que l'indiscrétion.

Vient ensuite la catégorie des caractères qui ne peuvent, en raison de la vanité qui les guide, résister au plaisir d'étonner leur auditeur par la divulgation de faits intéressants. Le *bavard* oublie bien vite qu'une confidence lui a été faite sous le sceau du secret ; il oublie combien il est déloyal d'abuser de la confiance d'autrui et se rend journellement coupable d'actes qui joignent la perfidie à l'indiscrétion. Chez beaucoup de personnes l'instinct de manifestation est si puissant qu'il les contraint à dévoiler tout ce qui reste caché dans leur propre vie et dans la vie d'autrui. Ils ne sont pas depuis une heure avec un inconnu, qu'ils lui ont raconté leur vie et celle de leur famille, sans se douter de la raillerie qui perce sous l'intérêt qu'ils provoquent. Ils multiplient les gestes et les démonstrations comme s'ils voulaient *jeter* au dehors tout ce que renferme leur âme. Plusieurs en arrivent à repousser tous les voiles et à se complaire dans une sorte de nudité morale, sans se douter qu'ils deviennent des impudents.

Tant de choses doivent rester secrètes dans la vie sociale, si l'on veut éviter des atteintes continuelles à la dignité, que le bavard est un être malfaisant entre tous. On a dit de lui qu'il ferait battre les montagnes, et, de fait, il commet une foule de méchancetés sans être méchant. Tout lui est bon pour ses indiscrétions ; on le voit même employer la lettre anonyme, comme s'il ignorait combien cette parole sans répondant est malfaisante et lâche, combien elle est incompatible avec l'honnêteté. Comment réfuter

des révélations dont l'auteur ne se fait pas connaître? Comment échapper à la fascination du mystère? Comment neutraliser une perfidie qui prend toutes les formes de l'insinuation? Comment ne pas se préoccuper d'une menace dont il est impossible de mesurer les moyens d'action? Tout cela fait que l'auteur d'une lettre anonyme devient indigne de compter parmi les honnêtes gens. Il n'est pas même permis de refuser sa signature à un avertissement utile et de ne pas l'appuyer d'un témoignage qui en augmente l'efficacité.

Ceux qui veulent maintenir le sentiment de manifestation dans les conditions de la moralité doivent être mus par l'altruisme, la vérité et la discrétion. Dès lors on ne les voit jamais trahir une confidence ou un épanchement, divulguer un secret, blesser un amour-propre et dévoiler une infirmité physique ou morale. Ils accueillent avec compassion l'être bourrelé qui éprouve le besoin de confesser sa faute et montre ainsi combien l'homme est sociable, combien il se détache difficilement de l'action collective, combien la réparation ou l'expiation de ses méfaits est conforme aux dispositions de son cœur.

Le besoin d'épanchement, pour ne pas tourner à l'impudence, doit être limité par la *réserve*, ayant mission de garder la dignité de celui qui parle aussi bien que la dignité de celui qui écoute. La réserve fuit tout ce qui est indiscret et s'abstient de dire comme elle empêche qu'on ne lui dise. Mais tout en limitant la manifestation, elle ne doit pas la fausser

et devenir de la ***dissimulation***, attendu qu'elle quitterait la vérité pour entrer dans le mensonge. Le caractère dissimulé fait croire à autre chose que ce qui est ; il ment indirectement et introduit, en outre, la défiance dans les âmes : à tous ces titres il est malfaisant, tandis que la franchise loyale et discrète a le privilége d'éloigner l'hypocrisie, la dissimulation, le mensonge et la perfidie, au grand bénéfice des relations sociales.

Il est difficile de maintenir entre les sentiments d'imitation et les sentiments de manifestation l'équilibre indispensable à la moralité ; mais, lorsque cet équilibre est obtenu, chacun peut prendre dans la vie collective la part qui lui revient sans amoindrir la part d'autrui, chacun peut s'agrandir en imitant ce qui lui paraît bon chez les autres, chacun peut manifester ce qu'il croit être la vérité, chacun peut agir dans la limite de ses forces. Alors se produisent facilement entre les hommes la politesse et l'urbanité, dont les avantages ont été exposés antérieurement.

Le besoin d'imiter et de manifester a pour complément la *curiosité* qui rend la personne avide de phénomènes et la rattache ainsi aux objets extérieurs. Dans la connaissance qui résulte de la curiosité, il faut voir une sorte d'assimilation mentale, une accumulation de matériaux qui étant convenablement élaborés aboutissent à la science et fournissent à l'homme les principaux agents de sa grandeur. Il y a nécessité, pour l'être sociable, de voir,

d'observer, de chercher, d'analyser, de classer et d'expérimenter. Il faut donc louer le sentiment qui pousse certains êtres à explorer des contrées lointaines au prix de mille dangers, à constater par des expériences dangereuses de nouvelles combinaisons chimiques, à essayer sur eux-mêmes l'action de poisons violents, afin de s'en rendre un compte exact, à remuer, pendant de longues années, des bibliothèques pour retrouver deux lignes d'un texte altéré, ou perdu. Ces curieux éprouvent une véritable volupté à voir l'inconnu, à faire cesser le mystère, à le transformer en un fait clair et rayonnant.

Mais le besoin de connaître suppose le sentiment de ce que l'on ignore et de ce que l'on peut apprendre. Le sauvage ne se sent pas ignorant. Il n'est pas curieux de savoir ce que sont, en réalité, les astres, les végétaux et les divers objets. Il touche et il voit; cela satisfait son besoin de connaître. Nombre de paysans des contrées les plus florissantes de l'Europe sont dans une situation d'esprit analogue. Chaque année ils labourent, sèment et récoltent, sans se préoccuper autrement des phénomènes et des lois de la végétation. Ils ne savent pas même le nom des divers organes d'une tige et d'un grain de blé. Le travail d'esprit leur est bien plus pénible que le travail des bras, et ils tiennent pour duperie l'instruction qui n'est pas suivie d'un gain immédiat. Ainsi détournée du service de l'intelligence, leur curiosité se met au service des intérêts

ou des passions. Le braconnier connaît admirablement les mœurs et les habitudes des différentes espèces de gibier ; le pêcheur use d'une sagacité que plus d'un naturaliste pourrait lui envier, l'amoureux déploie du génie peut découvrir les moyens d'apercevoir sa maîtresse, de lui parler et d'échapper à l'œil des jaloux. Ces derniers eux-mêmes sont la proie d'une curiosité maladive et s'obstinent à découvrir ce qui doit faire leur désespoir. La haine n'est pas moins friande que l'amour de connaître tout ce qui concerne l'objet de sa passion : elle veut savoir où frapper sûrement. Ainsi s'explique l'espionnage qui est l'une des plaies capitales de la société en ce qu'il porte constamment atteinte au respect dû à l'être moral. Le besoin de connaître ce qui concerne le voisin peut avoir des mobiles très-divers, tels que la sensualité, la rivalité, l'envie, ou le simple désœuvrement; mais c'est constamment par le fait d'une impulsion immorale que l'œil explore le trou des serrures, ou la fissure des cloisons; que l'oreille se colle contre une porte ; que l'on épie l'entrée, la sortie, les gestes, les démarches, les rires et les pleurs ; que l'on viole le cachet des lettres ; que l'on emploie mille ruses pour dérober des secrets aussitôt propagés avec délices. Pas plus que les autres, les âmes dévotes n'échappent à la curiosité malsaine qui soulève les voiles dont s'entoure la pudeur et recherche des nudités corporelles aussi bien que les nudités mentales. Rien n'échappe à certains yeux qui ont le triste privilége de flétrir à

la fois l'âme de celui qui regarde et l'âme de celui qui est regardé. L'honnête homme respecte avant tout la pudeur intime qui rend sacré le voile d'une femme et fait de la conscience un sanctuaire où nul ne pénètre sans commettre une espèce de viol. A ce titre, le dogme commet une immoralité, en faisant de la confession un acte obligatoire, en livrant à un homme trop souvent indélicat ce qu'il y a de plus intime et de plus caché dans le cœur de la vierge. Il en résulte une défloration morale, et l'habitude de la nudité de l'âme, d'une part, tandis que d'une autre part s'exalte une curiosité malsaine et passionnée.

C'est dans le confessionnal que naissent trop souvent les troubles et les désespoirs de jeunes gens des deux sexes qui prennent, sous l'influence d'un directeur imprudent, certains rêves pour une possession du démon ; c'est également dans le confessionnal et dans les confidences dont il est le théâtre que s'exaltent les passions du prêtre et se préparent les drames destinés à finir sur les bancs de la cour d'assises. Recevoir les épanchements volontaires, soutenir, consoler et porter à la réparation celui qu'obsède le remords, est l'obligation de tout cœur bon et sain ; mais contraindre à la confession, assiéger la conscience de questions indiscrètes, c'est faire œuvre d'indélicatesse et de mauvaiseté. Il y a outrage à la personne chaque fois que l'on prétend voir en elle ce qu'elle a intérêt à voiler. Si l'œil de la mère interroge la rougeur de sa fille, c'est en rai-

son d'une mission de prévoyance et d'éducation, mais il y a des limites même pour l'inquisition maternelle. Quant à la curiosité de la foule qui se presse autour d'une notabilité et l'obsède de ses regards, il faut y voir de la sottise. Il s'y joint de la grossièreté lorsque la honte accable celui qu'on regarde, enfin il y a cruauté à se repaître du spectacle d'un supplice. Jamais un être délicat n'en recherche la vue, et même il se hâte de le fuir, s'il le trouve sur son chemin. Il redoute de même d'être le témoin de l'humiliation de son prochain, il se garde des inquisitions malveillantes qui rendent si insupportable le séjour des petites villes, des couvents et de tous les lieux où l'indépendance morale est déprimée. Pour que l'homme reste digne et maître de lui, il faut que seul il désigne la portion de son *existence* qu'il veut rendre publique, et celle qui appartient à son for intérieur. Sa dette sociale une fois payée, nul n'a le droit de fouiller dans l'intimité de sa vie, nul ne doit prétendre mesurer ses intentions, lui prêter des sentiments ou l'accuser de méfaits dont ses actes ne donnent pas la démonstration positive. Il est bien difficile d'étudier les mœurs sans reconnaître que la curiosité malsaine est la grande ennemie de la dignité humaine, sans reconnaître également que cette curiosité est, le plus souvent, la fille du désœuvrement. On ne la rencontre guère chez les êtres qui sont livrés à un labeur incessant et surtout chez les hommes qui dirigent vers la science leur besoin d'apprendre et de savoir. Quand on est absorbé par

l'étude des corps célestes et des lois qui régissent l'immensité, on n'est guère disposé à prêter son attention et son intérêt à des commérages. Plus l'étude s'élève et mieux elle préserve l'âme de l'indiscrétion et des puérilités qui en sont la conséquence. La curiosité se trouve déplacée et, au lieu d'incliner vers l'âme affective, comme elle fait chez les animaux et les portions inférieures de l'humanité, se porte vers l'âme intellectuelle et la raison. Alors surgit une autre forme de la moralité qui, s'applique, non plus aux sentiments, mais aux idées.

Ce n'est pas que la connaissance instinctive soit nettement distincte de la connaissance raisonnée. Tout se tient dans l'organisme, tout est subordonné à la loi de solidarité au point que le bien de la conscience réagit constamment sur le bien de l'intelligence et réciproquement. L'antiquité nommait sages ceux qui fondaient sur le savoir une conduite édifiante, car nul ne s'imaginait alors que la pauvreté d'esprit fût un élément de moralité. Une longue expérience a montré combien était juste la manière de voir de l'antiquité et combien l'ignorance est contraire à la vertu. Le moraliste qui prétend s'appuyer sur les faits et sur l'histoire, doit donc considérer l'agrandissement intellectuel comme une condition du développement de la conscience, chercher dans la raison un moyen de diriger les divers mouvements du cœur, prescrire l'instruction comme un élément de bien et tenir l'ignorance pour un élément de mal. Il y a toujours immoralité à gêner le savant

dans ses expériences, à troubler le philosophe dans ses méditations, à faire descendre le professeur de sa chaire et à chasser l'auditeur de l'école, tandis qu'il est toujours méritoire d'augmenter la somme du savoir, chez les hommes. C'est en vain que, pour justifier la guerre à la science, on déclare celle-ci pernicieuse; la vérité scientifique ne saurait être contraire au bien, tandis que le mensonge, pieux ou non, est une des plaies les plus envenimées de l'espèce humaine. Aussi le sage doit-il se tenir prêt à militer partout et toujours au profit du vrai, tout en faisant à l'erreur et au mensonge une guerre sans trêve ni merci. Il fait œuvre méritoire en consacrant son temps et sa fortune à l'instruction publique, en fondant des bibliothèques et des écoles, en assumant les frais d'un voyage d'exploration, en livrant au public des collections d'histoire naturelle. Toute connaissance qu'il ajoute aux connaissances de ses semblables contribue à élever le niveau moral de l'humanité et le rend promoteur du bien. Un service analogue est rendu par celui qui combat de sa parole ou de sa plume un mensonge, une erreur, un préjugé ou une superstition. Les mérites d'un Voltaire consistent surtout à avoir lutté contre les agents du mal : sa raillerie a fait, sous ce rapport, plus de bien à l'humanité que la prédication enthousiaste de plusieurs saints.

Mais nul ne lutte contre les préjugés et les superstitions sans soulever des inimitiés violentes et sans s'exposer à de graves persécutions. L'erreur est sur-

tout impitoyable lorsqu'elle sert des intérêts religieux ou politiques. Forte de la position acquise, encouragée par les doctrines qu'elle appuie et par la prétention de représenter le bien, elle ne recule ni devant la persécution, ni devant l'emprisonnement, ni devant la torture, ni devant le meurtre. Ceux qui luttent contre elle, avec la seule vérité pour arme, doivent donc raffermir leur cœur et se promettre, à l'avance, une fermeté inébranlable contre les persécutions. Ils doivent rechercher le vrai courage, non pas celui du tigre ou du duelliste, mais celui qui souffre toutes les tortures sans faiblir, qui poursuit son but à travers les lassitudes et les douleurs, qui s'arme de ténacité et qui lasse les persécutions. Rien n'est grand et beau comme le caractère qui marche impassible dans la voie qu'il s'est tracée et ne peut même être obligé à la haine par ses persécuteurs. Si le nombre est grand de ceux qui bravent les dangers du champ de bataille, le nombre est petit de ceux qui gardent leur sérénité devant les diffamations, les insultes, les calomnies et toute la série des tortures physiques ou morales. La constance est, en effet, la forme du courage la plus rare et la plus difficile. A la bravoure elle joint la fermeté et donne au caractère la puissance de dompter ses propres passions. Sans constance il n'y a pas de vertu parce qu'il n'y a pas de force véritable dans la pratique du bien. Il y a des êtres versatiles qui, sous l'impulsion d'un enthousiasme momentané, se lancent dans des entreprises qu'ils abandonnent

à la première déception ou au premier obstacle. Il y a les téméraires qui méprisent le danger vu de loin, et ne savent pas lui tenir tête quand il se rapproche, enfin il y a les lâches qui fuient également devant ce qui menace leur vie, leur fortune et leur liberté. Tel hasarde sa vie pour une simple question de vanité, qui ne sait pas soutenir sa conviction par un mois de prison ; tel autre donnera son sang pour sa patrie, sans savoir donner son argent ; tel autre enfin, après avoir montré le courage militaire, tremblera devant le diable ou devant l'impopularité. Les formes de la lâcheté sont nombreuses et variées; elles contribuent plus que toute chose à avilir les caractères et à produire la décadence des nations. Il faut en conclure que nul n'est vraiment honnête s'il n'est brave et que nul ne peut atteindre la vertu s'il n'est constant.

III.

PASSIONS.

Dans les besoins, désirs, appétits et sentiments, l'ardeur compatible avec l'équilibre des fonctions ne peut être dépassée sans dégénérer en passion. Dès lors, l'équilibre mental est détruit, l'excès entraîne une foule d'insuffisances, l'exaltation se compense par l'abattement, l'ordre s'altère dans les fonctions, l'homme cesse de compter parmi les êtres raisonnables, il perd son libre arbitre, il méconnaît le bien et le mal. De tels résultats font que la passion est toujours mauvaise au point de vue social, bien qu'elle puisse avoir son utilité et sa raison d'être au point de vue individuel. Il se peut que la concentration de toutes les forces de l'organisme sur une fonction devienne nécessaire pour surmonter les obstacles qu'elle rencontre et pour assurer soit la conservation de l'individu, soit la conservation de l'espèce ; de là deux ordres de passions, celles qui

concernent l'égoïsme et celles qui concernent l'altruisme.

Parmi les passions égoïstes se placent, en première ligne, la faim et la soif, qui ont le triste privilége, quand elles atteignent un certain degré d'intensité, de détruire la moralité. Elles font qu'une mère peut vouloir manger la chair et boire le sang de son enfant, elles font que l'honnête homme ne craint pas de voler des aliments; elles deviennent des conseillères de crime, en subordonnant complétement les sentiments altruistes aux besoins individuels. Entre des hommes privés d'aliments la loi sociale cesse de régner, chacun est rendu à l'égoïsme originel, la lutte pour l'existence reparaît et règne souverainement. Il en résulte que l'ordre est impossible dans toute société qui n'assure pas le pain quotidien à la grande majorité de ses membres, sinon à l'unanimité, et que la solidarité dans l'alimentation est une condition première de la vie sociale.

Il faut noter cependant que les besoins alimentaires n'ont pas la même intensité dans les différentes personnes et dégénèrent plus vite en passion chez les unes que chez les autres. Celles qui sont habituées à des repas copieux et répétés ne savent ni supporter la faim ni l'apaiser avec les aliments exigus ou grossiers qui suffisent à d'autres; aussi la frugalité, par cela qu'elle diminue la tyrannie des besoins alimentaires, a-t-elle été considérée, de tous temps, comme un élément de moralité, tandis que

la gourmandise était tenue pour un vice. Le même fait se reproduit, à propos de l'appétit des boissons, avec cette circonstance aggravante que l'abus des liquides fermentés et alcooliques altère la raison et fait perdre à l'homme les qualités de l'être moral. Dès qu'il contracte la passion du vin ou de l'eau-de-vie, il cesse de mériter la confiance de ses concitoyens, car nul n'est certain qu'un accès d'ivresse ne le rendra pas capable d'un crime. Même difficulté de retrouver les conditions de la moralité chez les hommes qui s'énivrent d'opium, de chanvre et d'autres préparations analogues. Avec la raison disparaît l'être moral. Il s'amoindrit par la tyrannie des appétits, soit qu'elle naisse de la gourmandise, soit qu'elle résulte de la dépravation. Le blasé ne sait pas résister mieux que le glouton aux entraînements de l'ivresse, seulement il lui faut des mets plus épicés et des vins plus capiteux, il lui faut l'orgie pour dompter les dégoûts de l'hypocondrie et ramener l'appétit en des sens surmenés.

La sensualité, transportée du goût dans l'odorat, dans le tact et dans les autres sens, a pour résultat d'augmenter l'égoïsme et ses susceptibilités. Elle fait que l'homme contracte la passion de son être, l'amour de ses propres convenances et le culte de sa personnalité, au point de s'irriter profondément de tout ce qui lui est nuisible ou injurieux. Il arrive ainsi à la colère qui, possédée du besoin de rendre le mal pour le mal, aboutit à la vengeance. Les êtres tyrannisés par leurs appétits sont plus que les autres

adonnés à la colère, ainsi que l'on peut le constater chez les animaux carnassiers, chez les sauvages, chez les ivrognes et chez les hommes que domine une sensualité grossière. De même, l'homme qui vit dans l'isolement et qui manque de culture intellectuelle, est plus irritable et plus vindicatif que le membre d'une société dense et polie. C'est donc dans l'agrandissement de la raison et des rapports sociaux qu'il faut chercher la placidité des caractères et la mansuétude sans lesquelles nul ne peut répondre qu'un accès de fureur ne le conduira pas au crime.

Après avoir apporté la malfaisance dans les sentiments égoïstes, la passion peut altérer dans le même sens les sentiments altruistes et faire de l'amour un agent de crime. Ceci est difficile à faire comprendre aux adolescents, aux êtres romanesques et à tous ceux qui rêvent d'inspirer une passion; cependant rien n'est plus vrai. Ce que les poëtes s'évertuent à chanter, ce que les romanciers analysent avec la certitude de provoquer l'intérêt du lecteur, ce que l'auteur dramatique représente devant des milliers de spectateurs est, presque toujours, un principe d'immoralité. Le plaisir produit par la passion, fait méconnaître les maux qu'elle engendre et les perturbations qu'elle apporte dans le sentiment le plus fécond que puisse ressentir l'être social. Tandis que l'amour normal est clairvoyant, sain, raisonnable, délicat et ennemi de tout partage, l'amour passion est aveugle, sombre,

violent, souvent grossier et entaché de promiscuité. Il ne recule ni devant l'adultère, ni devant la violence, ni devant l'homicide, il fait que l'honnête homme épouse une prostituée, ou qu'une honnête femme épouse un coquin ; il sacrifie tout un avenir à la satisfaction d'un instant:

La passion ne rend pas seulement l'amour malsain, elle le rend éphémère, elle le conduit rapidement à la satiété, au dégoût et à l'impudeur, quand il ne peut rester moral qu'à la condition d'être pudique et constant. Le peu de durée de l'amour passionné vient de ce qu'il dépend des sens bien plus que du cœur, et qu'il n'a plus de raison d'être, dès que les sens sont surmenés. Nul n'est violent dans ses amours et n'est inconstant comme un nègre, nul n'a une sensualité sexuelle aussi prononcée; tandis que les peuples façonnés par les contrées froides sont remarquables, à la fois, par la froideur et la constance de leurs sentiments. Ils donnent la raison pour auxiliaire à l'amour, ils font des relations des sexes un moyen d'enseignement réciproque, un élément de sociabilité, un agent d'élégance et un principe de politesse; tandis que ces relations dans les contrées vouées à la passion, sont malfaisantes et perturbatrices. Tant que les populations tropicales ne trouveront pas un moyen de lutter contre la tyrannie des sens et de l'instinct sexuel, il y aura impossibilité pour elles d'atteindre la moralité qu'exige une belle civilisation. La passion maintiendra les brutalités de la polygamie; la femme

esclave ne saura jamais faire de ses fils des hommes forts par l'esprit et le cœur.

Il est encore un sentiment que la passion peut fausser et altérer profondément c'est l'instinct religieux. Cet instinct, chez le sauvage, naît de la peur qu'inspirent les puissances occultes et mystérieuses, mais chez l'être instruit, il est surtout l'aspiration vers un idéal des facultés humaines. Le dieu des nations civilisées est toujours un être humain dans lequel l'imagination des peuples accumule les qualités qu'elle admire et qu'elle aime davantage. Il en résulte que la figure divine, soit qu'elle représente l'élément masculin, soit qu'elle représente l'élément féminin inspire constamment l'amour et en provoque les manifestations. Une part des hommes s'efforce de plaire à Dieu par la pratique du *bien*, tandis que les fanatiques prétendent se concilier la faveur divine par les moyens qu'emploie un amoureux transi pour fléchir sa maîtresse, ou les moyens usités par l'esclave désireux de se concilier la faveur de son maître. Dans la ferveur des femmes pour le culte de Jésus-Christ et dans la ferveur des hommes pour le culte de la Vierge, il est facile de reconnaître la passion amoureuse et d'en suivre l'influence dans les diverses cérémonies.

La piété qui encourage la moralité fait de la religion un agent de civilisation aussi puissant que précieux dans les périodes de barbarie; mais la piété qui tourne au fanatisme, et qui prétend guerroyer contre les ennemis de Dieu, est partout un

agent d'immoralité. En étudiant le génie du christianisme fondé sur la douceur, sur le pardon des injures, sur l'horreur du meurtre, sur un altruisme qui s'étend jusqu'au criminel, il est difficile d'imaginer qu'il doit aboutir aux cruautés des guerres religieuses, aux persécutions terribles exercées contre les Albigeois et aux sacrifices humains que l'inquisition décorait du nom d'actes de foi. Et cependant tout cela s'est produit sous l'influence de la passion religieuse. Elle a couvert le monde de bûchers et de gibets, elle a fait couler des torrents de sang et le ton des journaux qu'elle inspire, n'indique pas qu'elle se soit amendée. Cela nous autorise à blâmer et à tenir pour malfaisant tout ce qui peut provoquer le fanatisme, toutes les pratiques du culte dont le but est l'exaltation des esprits et des cœurs. L'entraînement religieux, qu'une exploitation savante de la sensibilité fait subir aux adolescents des deux sexes, doit être sévèrement blâmé, car il exploite les meilleurs sentiments de la nature humaine au profit du fanatisme, car il prépare la domination impitoyable de la théocratie, car il fait que des êtres naturellement doux et tranquilles peuvent se complaire dans le spectacle des tortures, s'abreuver de sang et commettre des cruautés dont l'idée seule, en d'autres circonstances, les aurait fait frémir. Les hommes qui exploitent le fanatisme religieux et utilisent, au profit de la guerre, une doctrine de pardon et de paix sont des perturbateurs redoutables, et le moraliste ne saurait approuver les

moyens qu'ils emploient, pour introduire la passion dans le culte et transformer l'idéal du bien en un despote dont il faut servir les colères, les vengeances et les hostilités. Il suffit de garder un peu de raison pour comprendre que la divinité ne saurait haïr, ne saurait se venger, ne saurait avoir des colères ou des ennemis, ne saurait avoir de vanité, ne saurait se complaire dans les génuflexions, prosternations, flatteries et adulations que la platitude prodigue à un satrape. L'idéal divin est inséparable des notions de vérité, d'impassibilité et de justice qui sont la force des grandes religions, alors qu'elles attirent les esprits cultivés tout en charmant les cœurs simples. Tant que les révélations représentent un progrès sur les doctrines antérieures, elles impriment un essor remarquable à la moralité, parce que chacun enseigne et commente la doctrine commune et s'efforce de la calquer sur l'idéal divin. Les croyants ressemblent à des philosophes à la recherche de la vérité. Mais lorsque le culte se forme et grandit, lorsqu'il se complique, lorsque la cérémonie matérialise la personne divine, lorsque les prêtres forment une caste distincte, lorsque l'Église a des intérêts particuliers; la passion grandit incessamment et empoisonne les religions de ses hostilités et de ses haines. C'est alors que se dressent les bûchers et les gibets, c'est alors que paraissent les mensonges pieux et les luttes contre la science; c'est alors que les hommes de tête et de cœur combattent des doctrines impuissantes à ser-

vir la moralité, tandis qu'elles menacent les nations d'une dissolution prochaine. Culte, sacerdoce et fanatisme sont corrélatifs ; il font comprendre pourquoi les sectes sont si haineuses, pourquoi elles sont friandes de luttes, de guerres et de persécutions, pourquoi les religions séniles et dépassées par la science, remplacent la persuasion qui leur échappe par l'action sacerdotale, pourquoi l'influence du culte s'accroît à mesure que la foi diminue, enfin pourquoi la moralité chez les peuples chrétiens, musulmans, bouddhistes et polythéistes est en raison inverse de l'action du clergé.

Dans la politique la passion n'est pas moins démoralisante que dans la religion, si on en juge par les cruautés, violences et rapines qu'engendre l'amour exclusif de la famille, de la patrie ou d'un parti. Le fanatisme familial a transformé la Corse en une terre de désolation et y maintient la barbarie, en dépit d'un climat magnifique, d'une terre fertile et d'une population très-bien douée, à beaucoup d'égards. Les luttes du parti Guelfe et du parti Gibelin ont couvert l'Italie de ruines; l'histoire n'est remplie que de cruautés, violences et indignités commises par le patriotisme et des désordres produits par les factions. Lorsque l'homme prétend faire le bien des uns par le mal des autres, l'action sociale se restreint, la vie s'amoindrit et la perte qui en résulte dépasse de beaucoup un gain momentané. Si les familles corses au lieu de se dépouiller et de se battre avaient fait entre elles échange de services elles

auraient vécu dans la prospérité en même temps que la moralité de leurs membres se serait accrue dans de grandes proportions. Il n'y a pas honnêteté véritable chez l'homme qui, tout en se montrant incapable de tuer ou de voler à son profit, tue cependant et vole par amour pour le groupe social dont il fait partie; il n'y a pas honnêteté chez le partisan qui ment et persécute au profit de sa coterie ; il n'y a pas honnêteté chez le parent qui sert les siens par les moyens que réprouve la morale ; il n'y a pas honnêteté chez le religieux qui met au service de sa foi les violences, fraudes, grossièretés et perfidies réprouvées par sa foi. Le fanatisme excuse et va même jusqu'à louer les méfaits dont il bénéficie ; mais, outre qu'il méconnaît la morale il méconnaît la logique démontrant que le bien ne saurait *naître* du mal. Il suffit d'étudier dans l'histoire la vie des différents peuples, pour se convaincre que chacun d'eux profite tôt ou tard de la somme de bien qu'il fait à l'humanité, et pâtit de la somme de mal qu'il produit. Qui ne sait la prospérité merveilleuse que l'art, la science et la philosophie procurèrent à la Grèce? qui peut méconnaître les misères et les malheurs qui suivirent ses guerres et ses conquêtes? L'esprit juridique et la sévérité des mœurs procurèrent à Rome une grandeur sans exemple, mais l'abus de la force et la tyrannie la précipitèrent dans un abîme de maux. Tous ceux qu'elle avait souffletés et avilis vinrent, à tour de rôle, l'avilir et la souffleter. On sait ce que l'abus de la force a fait de l'Es-

pagne conquérante, on sait où il a conduit la France de Napoléon Ier, d'odieuse mémoire, on verra sous peu où le même abus conduit l'empire de Hohenzollern. Le savoir et les découvertes de l'Allemagne lui assignent une grande place parmi les nations, mais cette science mise au service de l'égoïsme national, de la spoliation et de la conquête doit produire nécessairement la décomposition morale. Le peuple qui s'adjoint des populations vouées de cœur à une autre nationalité se rend coupable d'un viol odieux, il méconnaît la morale et le droit, il s'adonne au culte de la force, il introduit dans ses mœurs un germe de barbarie dont les effets funestes ne tarderont pas à se faire sentir. La tyranie imposée à l'Alsace, à la Lorraine, au Schleswig, à la Bohême, à Posen, etc., se répercute dans l'Allemagne entière, qui se voit arracher une à une, ses libertés locales. L'omnipotence du nouvel empereur, et les grâces dont il dispose, propagent avec une rapidité effrayante le servilisme et la vénalité. Chacun court à la curée des places et des pots de vins ; l'or ruisselle de toutes parts, le luxe grandit, la courtisane triomphe, les mœurs deviennent détestables, et, pendant ce temps, les peuples dépouillés forment un cercle de haine qui se serre chaque jour davantage. Quoi que fasse une nation, elle a ses jours de défaillance, et cette défaillance est mortelle lorsque veille un ennemi puissant. Quand le nouvel empereur aura suffisamment avili les Allemands, deux millions de soldats étrangers viendront ravager leur territoire et mon-

trer une fois de plus que la passion patriotique démoralise les hommes et brise leurs forces, dès qu'elle prétend se satisfaire au détriment du bien.

S'il est dans l'ordre des choses que le mal, autrement dit, le principe de l'amoindrissement, conduise le méchant à sa ruine, il ne faut s'étonner ni des revers des nations conquérantes, ni de la dissolution des partis persécuteurs. Dès qu'ils proscrivent, tyrannisent et spolient au profit de leurs passions, ils préparent le triomphe des ennemis qu'ils se sont faits, ils seront étouffés à la première défaillance; au contraire ils grandissent et prennent des forces, en dépit des persécutions, lorsque leur principe représente un agent d'agrandissement pour l'humanité. Tant que la Révolution française fût persécutée par les ancien partis, sans leur opposer autre chose que le droit et la raison, elle grandit et se propagea avec une rapidité merveilleuse, mais quand elle ne put contenir ses colères et se défendit à la manière des lionnes, elle perdit ses adhérents, malgré ses succès, et devint la proie d'un homme de violence. Les principes de 89 perdirent leur puissance dès qu'ils se tachèrent de sang, et l'enthousiasme qu'ils inspiraient dans les premiers jours se transforma en répulsion.

Sans poursuivre une étude qui appartient davantage à la politique, il nous est permis d'affirmer que la passion dans toutes les collectivités sociales exalte l'égoïsme, provoque la lutte, aboutit à l'abus de la force, démoralise et produit l'amoindrissement. Au

contraire la raison, la science, le progrès, le calme et l'altruisme aboutissent, à la fois, à la moralité et à la prospérité de tous les groupes sociaux. Jamais la nation soucieuse de son indépendance ne doit attenter à l'indépendance des autres nations, jamais elle ne doit attaquer, jamais elle ne doit abuser de sa force contre les faibles. Il en est de même pour les partis, de même encore pour les familles, de même encore pour les individus. La loi impassible du bien montre que le méfait démoralise celui qui prétend en profiter, et le condamne ainsi à l'amoindrissement; elle montre encore que si l'honnêteté est force, la méchanceté devient nécessairement faiblesse.

Plus on analyse les conséquences de la passion et mieux on en constate l'action malfaisante. On la voit, à son apogée, chez le sauvage, diminuant chez le barbare et diminuant encore chez le civilisé, mais persistant, en partie chez les êtres les mieux doués. Elle reste à l'état latent dans les sentiments des hommes, prête à saisir les occasions de dominer. Vient-elle à s'infiltrer dans l'art? elle le conduit vite à l'obscénité et en altère profondément le caractère: dans la justice elle fait surgir la partialité au point d'amener l'acquittement du coupable et la condamnation de l'innocence; elle fait que la vérité persécute l'erreur et prétend s'imposer en dépit de la conviction; elle fait que la tendresse devient aveugle et ne sait plus distinguer le bien du mal; elle devient capable d'annuler les conquêtes de la

civilisation et de faire reculer les hommes vers la barbarie. En vain on plaide la cause de la passion en citant les dévouements dont elle est capable et les forces qu'elle fait surgir momentanément : il n'est pas un de ces dévouements, pas une de ces forces qui ne puisse résulter du sentiment soutenu par la raison. L'honnêteté calme et vaillante peut tous les sacrifices que demande le bien : elle sait, au besoin, marcher à la mort en souriant. Mais elle n'admet pas qu'un homme de cœur se soumette aux caprices d'une femme perdue ; elle s'indigne quand elle voit des milliers de bonnes gens faire litière de leur courage, de leur talent et de leur sang devant un ambitieux, et repousse une morale qui prétend substituer aux notions de justice, qui sont le privilége de l'homme, le dévouement aveugle du chien. *Jamais* elle ne consent à commettre le mal lors même qu'il devrait en résulter un profit apparent pour Dieu, la patrie, la famille et la foi ; jamais elle n'admettra que des soldats transformés en meute se lancent sur leurs concitoyens et les traitent comme le gibier du maître, jamais elle n'admettra que des prêtres persécutent au nom de l'idéal divin, jamais elle n'admettra que le fils se fasse meurtrier pour venger le meurtre de son père, jamais elle n'admettra que l'ami porte un faux témoignage en faveur de l'ami.

Pour le philosophe, les bonnes passions n'existent pas plus que les bonnes maladies, et si la grande majorité des hommes pense autrement c'est qu'elle est dupe, ou trouve son intérêt dans la persistance

des conflits. C'est dans la guerre des nations que le roi, l'empereur, les castes dominantes et les armées ont leur raison d'être, c'est aux conflits religieux que le sacerdoce doit son existence, c'est la lutte des partis qui fait sentir la nécessité des chefs et donne l'essor aux ambitions. Ajoutons que la littérature, toujours à la recherche de ce qui peut provoquer l'intérêt, vit, en grande partie, de la représentation des passions. La peinture, la statuaire et la musique sont dans le même cas. Il en résulte un entraînement général.

L'adolescent veut inspirer et ressentir une grande passion, l'artiste se pique d'avoir la passion du beau, le savant s'attribue la passion du vrai, le religieux a la passion de Dieu, le politique a la passion du pouvoir, le financier a la passion de la richesse, les mères se flattent d'aimer leurs enfants avec passion, les époux cherchent la passion dans l'amour conjugal. De telles mœurs font une large place à l'immoralité et il y a peu d'amendement à espérer tant que les hommes aimeront mieux sentir que penser, jouir que raisonner, s'enivrer que réfléchir. Longtemps encore l'ivrogne boira, en une semaine, le vin qui doit soutenir ses forces pendant toute l'année ; longtemps les jeunes époux videront, en un mois, la coupe de miel qui doit parfumer une longue tendresse, longtemps le poëte, cherchant l'inspiration où elle n'est pas, contractera le dégoût de la vie pour l'exaltation d'un jour, longtemps le patriote préparera des années de misère et d'abais-

sement au pays qu'il aura prétendu servir par la violence. Outre que les forces humaines ne peuvent grandir que par le bien, elles ne sont pas inépuisables. La nature nous les mesure d'une façon parcimonieuse et limite, avec l'exercice que nous en pouvons faire, notre faculté de jouir. Quand le plaisir devient excessif il prend les caractères de l'épuisement et de la douleur. Voilà pourquoi la tempérance et la modération ont été comptées parmi les qualités du sage. Il se garde d'abuser de ses forces et d'en briser les ressorts, il fuit les ivresses, qui toutes escomptent l'avenir à de gros intérêts. Si l'amour fleurit en son cœur, il cherche à en faire l'inspirateur du bien, il cultive avec des précautions infinies cette plante délicate qui dépérit dans les ardeurs du printemps comme dans les frimas de l'automne ; si l'inspiration visite son cerveau *il la ménage*, la dirige, la modère, la purifie et se garde de l'enfiévrer. De l'amitié il recherche ce qui se fonde sur l'estime, du bien-être il prend ce que permet l'hygiène, du plaisir il repousse tout ce qui énerve et tout ce qui désarme contre la douleur, de la vie il accepte tout ce qui conduit à la force dans la moralité, autrement dit, à la vertu.

QUATRIÈME PARTIE.

I.

DES MŒURS.

Les mœurs, considérées comme la somme de la moralité des personnes qui composent une société, deviennent un excellent moyen de vérifier nos théories sur la morale. Si ces théories sont justes nous sommes certains de rencontrer partout et toujours des mœurs bonnes, en proportion de l'organisation sociale, des facultés qui en naissent, enfin de la quantité d'altruisme et de raison qu'elle développe au sein des populations, tandis que les mauvaises mœurs seront en proportion de la désorganisation sociale et de la somme d'égoïsme et de déraison qui en sont la conséquence. N'oublions pas, dans cette nouvelle étude, que le vrai tel que le produit la science et que le beau tel que le produit l'art ajoutent grandement à la conception du bien et sont des auxiliaires puissants de la moralité. Si l'excellence des mœurs tient

à la formation des sociétés selon les lois de l'organisation, à la connaissance intellectuelle et scientifique, au développement consécutif de l'idéal et de l'art, il existe un triple moyen d'apprécier la vie de la famille, de la commune et de la nation, d'expliquer, l'histoire à la main, les vicissitudes éprouvées par les divers groupes sociaux dans les temps passés, enfin de prévoir le sort qui les attend dans l'avenir. A ce prix seulement la morale peut sortir de l'empirisme et prendre les caractères d'une science véritable.

De même que le chimiste vérifie l'exactitude de ses analyses et prouve qu'il connaît bien la composition d'un corps en le reformant par voie de synthèse, de même que le physiologiste montre la réalité de ses connaissances en décrivant à l'avance les maladies qu'il va produire en altérant tel organe et telle fonction, de même nous voulons, en altérant de diverses manières les facultés sociales, montrer les conséquences qui en découlent logiquement dans la vie des sociétés et vérifier par les mœurs l'exactitude de nos assertions. S'il nous est possible de déterminer à l'avance ce qui produit le vice et la vertu, nul ne s'avisera de déclarer impossible la formation d'une véritable morale.

Commençons par altérer l'organisation de la famille et supposons que le chef, à la fois époux et père, au lieu d'être mu par l'altruisme, qui est la mutualité passée à l'état de sentiment, subit l'influence d'un égoïsme dominateur. Si nulle loi so-

ciale ne vient contraindre la volonté d'un tel époux et d'un tel père, il utilisera sa force, non pas à produire, mais à contraindre sa femme et ses enfants à produire ce qui est nécessaire à sa consommation. Sous l'excès du travail sa compagne deviendra vite laide et flétrie; il la chassera de son lit pour y mettre sa fille, dont l'adolescence résiste mieux aux mauvais traitements. L'inceste se joindra de la sorte à la polygamie; la fille deviendra la rivale de sa mère sans que des consciences dépourvues d'altruisme éprouvent l'ombre d'un remords. Avec une existence pareille, il est impossible que l'homme ne soit pas esclave de ses appétits, qu'il ne soit pas glouton, ivrogne et paresseux, que sa colère de bête fauve ne s'allume pas devant la résistance, qu'il ne soit pas disposé à recourir à la violence et au meurtre.

Si maintenant nous cherchons ce que doivent être les mœurs de la femme condamnée à l'esclavage le plus dur, nous sommes certains que l'égoïsme de son maître a fait surgir en elle un égoïsme corrélatif. Les entraînements sexuels pourront l'émouvoir sans devenir jamais du véritable amour : elle restera étrangère aux mille délicatesses inspirées par le sentiment, elle sera haineuse et grossière; elle aura pour ses enfants la tendresse que la louve a pour ses petits, tout en les abandonnant dès qu'ils sont en état de pourvoir à leur subsistance. De même que les louveteaux se battent et deviennent ennemis dès qu'ils sont en état de chasser, de même les enfants nés dans une telle famille sentiront leur égoïsme

grandir chaque jour par la contagion de l'exemple et leur hostilité s'accuser avec leurs forces. Chacun voudra se soustraire à la tyrannie qu'il subit, chacun voudra se venger des mauvais traitements imposés à sa faiblesse, chacun attendra avec impatience l'occasion d'être libre de se venger et de gorger ses appétits.

Les suppositions que nous venons de faire se calquent sur des réalités. Elles apparaissent dans les faits chez certains sauvages, elles montrent ce que la désorganisation plus ou moins complète peut engendrer de méchanceté, elles indiquent pourquoi il y a des parricides et des infanticides, dont le nombre croît avec la somme d'égoïsme qui persiste au sein de la famille. Plus il y a retour vers l'individualité et plus les mœurs sont grossières. Cette brutalité n'apparaît pas seulement dans la domination des appétits, dans la colère que fait surgir toute opposition et dans la violence des conflits, elle se montre encore dans l'indifférence pour tout ce qui concerne la science et les arts.

Supposons maintenant une famille dans laquelle la mutualité et la solidarité ont une action prépondérante. Ces deux principes de l'organisation s'appliquant à des êtres distincts, reconnaît forcément un mobile et ce dernier ne peut être que l'altruisme produisant l'unité des intérêts entre l'homme, la femme et l'enfant. Dès que l'altruisme domine, on est certain de voir le dépositaire de la force la mettre au service de tous ceux qu'il aime et l'employer soit

à leur entretien, soit à leur défense. Le fort devient ainsi le protecteur et le soutien du faible, il en est le bienfaiteur, il en représente l'intérêt capital, il en conquiert nécessairement l'affection, il est payé de son dévouement par un dévouement correspondant. A l'amour qui s'attache au chef de famille se joint le respect pour le dépositaire de la force physique et morale, pour le courage de celui qui repousse le danger extérieur, pour le caractère du conseiller, de l'éducateur, du directeur et du répondant.

Dès que la femme se sent aimée et respectée elle est portée à s'attacher chaque jour davantage au père de ses enfants, à celui qui lui témoigne sa tendresse par des bienfaits quotidiens et la libère d'un travail épuisant. Elle peut, dès lors, dépenser son activité dans les travaux du ménage qui correspondent admirablement à ses aptitudes ; elle peut allaiter et élever convenablement ses enfants, elle peut maintenir dans son intérieur l'ordre, l'aisance et la propreté qui charment le travailleur quand il rentre épuisé par la fatigue, elle peut enfin se maintenir accorte et fraîche au point de garder l'amour de son époux jusque sur les confins de la vieillesse et le préserver ainsi soit de l'adultère, soit de la polygamie.

Entre une mère et un père qui les baignent dans la tendresse, il est bien difficile que les enfants restent étrangers à l'amour paternel, maternel et fraternel. Lorsque chacun se dévoue aux intérêts de la famille, ils apprennent forcément le dévouement à

la famille; l'ordre qui les entoure les rend ordonnés et l'on voit, à mesure qu'ils grandissent, l'égoïsme des faibles se transformer en altruisme des forts. Dès lors les mœurs familiales sont excellentes et favorisent, dans de grandes proportions, la vie organique, économique et mentale de la famille.

Ce que, la théorie morale annonce à l'avance se constate chaque jour dans les familles des différentes races, des différents peuples et des diverses sociétés. Mais entre les deux extrêmes du mal et du bien, entre ce qu'il y a de plus mauvais chez le sauvage et de meilleur chez les peuples civilisés se rencontrent une foule de degrés intermédiaires qui intéressent à un haut degré le moraliste et nous mettent dans la nécessité de démontrer toute la dégradation que subissent les mœurs d'une *société* à mesure que s'altèrent entre les membres qui la composent, les lois de l'organisation. Admettons que la mutualité et la solidarité soient altérées entre les époux, par le fait de la polygamie et que la femme, au lieu d'obtenir l'équivalence sociale en présence de son mari, subisse une injustice dégradante, elle éprouvera dans ses sentiments une dépression manifeste. Son amour ne pourra rester sain en présence de plusieurs rivales; il cessera d'être exclusif, il perdra les éléments de la fidélité et de la constance. il deviendra de la simple sensualité que le premier venu pourra satisfaire. Les seuls préservatifs de l'adultère seront, dès lors, les eunuques et les verrous. En subissant la domination d'un maître la femme

en devient l'ennemie ; elle est l'ennemie de ses rivales et des enfants qui en naissent, elle est en hostilité permanente contre la famille et se garde d'en ménager les intérêts. Quand les mères sont ennemies les enfants se haïssent, des haines que renferme la même maison s'enveniment constamment ; elles appellent à leur aide la calomnie, la perfidie et même le poison qui joue un si grand rôle dans le monde polygame et asiatique. Ces causes d'immoralité en se continuant dans les générations successives, par voie d'hérédité, finissent par agir sur les instincts de la race et par rendre les filles de la Turquie incapables de la véritable moralité conjugale. N'oublions pas que les vices des mères se transmettent aux enfants et produisent, à la longue, la dissolution sociale dont l'histoire offre tant d'exemples. Nul doute que la déchéance des grands peuples de l'Asie et leur impuissance à obtenir les degrés supérieurs de l'organisation ne vienne de l'esclavage imposé à la femme et à l'altération consécutive dans les mœurs de la famille. L'être qu'engendre et élève une mère avilie garde toujours quelque chose de vil dans le caractère, il prend des goûts à la fois serviles et tyranniques ; il perd le sentiment de la dignité et de la délicatesse ; il garde les instincts du barbare sous les dehors d'une politesse recherchée.

Le chef d'une famille polygame ne saurait échapper à la déchéance morale qu'il impose à ses femmes. Autant qu'à elles le véritable amour est interdit : comme chez elles, cet amour devient vicieux et dégé-

nère en simple sensualité, On ne peut asservir des êtres, les tenir sous les verrous et s'en déclarer le maître, sans assumer les misères de la tyrannie, sans faire naître l'hostilité dans son intérieur, sans perdre le dévouement, la solidarité des intérêts, la confiance, l'épanchement et le conseil dans les moments difficiles. On est condamné à la torture d'une dissimulation continuelle, à la sévérité qui seule peut maintenir l'apparence de l'ordre parmi des êtres qui se détestent; on sacrifie toutes les jouissances intimes et délicates du cœur à la sensualité. De bonnes mœurs ne sauraient se produire en de telles cir. constances et l'ordre ne peut venir que d'une force prise en dehors du cœur de l'homme.

Sans aller jusqu'à la polygamie, admettons que le mariage monogame, au lieu de se fonder sur l'équivalence des deux sexes, réserve des priviléges à l'homme et des servitudes correspondantes à la femme. Admettons que celle-ci soit traitée en mineure, pour tout ce qui concerne sa fortune, sa conduite et son action dans la communauté; on crée entre les époux un antagonisme qui se révélera un jour ou l'autre dans les intérêts, puis dans les actes. Il est mauvais que le tien et le mien se fassent sentir dans le ménage, il est mauvais que l'accord ne soit pas nécessaire pour tout ce qui intéresse la communauté; il est mauvais que les avantages pécuniaires pèsent sur les déterminations de l'homme qui se marie; il est mauvais qu'il se fie sur l'autorité pour maintenir l'ordre dans son intérieur; il est mauvais qu'il or-

donne, qu'il exige, qu'il soit le maître. L'affection conjugale est d'autant plus égalitaire qu'elle est plus saine. Elle s'altère et dépérit dès qu'elle tourne à la servilité, elle meurt au premier choc et se transforme bientôt en hostilité. C'est l'instant qu'attend l'adultère : il sait que le cœur humain a horreur du vide et ne laisse échapper une affection que pour en reprendre une autre.

Ce que la théorie morale indique se réalise constamment sous nos yeux. Chaque jour nous voyons que, toutes choses égales d'ailleurs, l'adultère est d'autant plus fréquent chez les nations monogames que les priviléges accordés à l'un des époux créent des antagonismes plus fréquents et plus nombreux dans le ménage. On voit de même le droit d'aînesse introduire la dissension entre les frères et habituer les cadets à l'idée de fuir la maison qui est substituée à leur aîné, dès qu'ils seront en état de subvenir à leurs besoins. N'ayant pas à compter sur l'action collective que représente la famille, ils se préoccupent exclusivement de leur intérêt propre et s'adonnent à l'égoïsme qui domine dans toutes les races féodales. Chez ces races, l'instinct juridique disparaît avec l'instinct égalitaire ; elles admettent que le privilége peut faire partie du droit, elles mélangent la liberté dont elles jouissent d'une quantité de servitude.

Il est facile de comprendre par ces prévisions, que l'expérience justifie si bien, pourquoi les mœurs sont mauvaises et resteront telles dans la famille, tant que celle-ci ne se fondera pas sur la mutualité

et la solidarité qui sont les lois capitales de l'organisation. Tant que l'affection qui unit les époux n'amènera pas entre eux un échange de services équivalents ; tant qu'ils ne seront pas solidaires l'un de de l'autre, tant que leurs deux vies ne se rapprocheront pas de l'unité de vie, tant que leurs enfants ne s'adjoindront pas à leur existence, sans en altérer l'équilibre, les mœurs ne seront pas bonnes. On pourra rencontrer des familles où la tendresse corrigera l'effet des institutions mauvaises, mais ces dernières n'en pèseront pas moins sur la généralité. Le nombre des bons ménages sera dépassé par le nombre des mauvais, le vice se propagera par la contagion des exemples et par la prime que fournit le code, enfin le mal atteindra l'intensité qui appelle impérieusement les réformes. Mais il ne faudrait pas s'imaginer que les bonnes institutions aient le pouvoir de faire de bonnes mœurs du jour au lendemain. Les générations imprégnées de mal par le fait de l'hérédité ne se débarrassent pas plus vite de leurs maladies morales que de leur maladies physiques. Si de longues années sont nécessaires pour faire disparaître, du sang d'une famille, le principe goutteux, scrofuleux ou dartreux, il faut un temps non moins long pour assainir les cœurs imprégnés d'égoïsme, de brutalité, de sensualité, d'adultère et de violence ; il faut un régime d'honnêteté longtemps prolongé, il faut la médication que peut offrir l'organisation supérieure de la société sous forme de religion et de philosophie.

Si nous passons au deuxième groupe social, la théorie nous indique des mœurs bonnes, en proportion de la somme de mutualité et de solidarité que comportera l'organisation, mauvaises en proportion des violences et des priviléges qui pèseront sur les hommes soumis à la même loi. Supposons l'autorité dévolue à un seul, patriarche ou chef militaire, il sera d'autant plus tenté d'en abuser que ses passions seront plus sauvages et que l'omnipotence lui assurera davantage l'impunité. Son avidité le portera à s'emparer des richesses qui sont à sa portée, sa sensualité le portera à enlever les femmes qui lui plaisent, sa brutalité le portera à réprimer par les coups, la prison et la mort, les plaintes que provoque sa conduite. D'une autre part, celui qui se voit enlever le fruit de son labeur, le mari dont la femme est polluée, le père incapable de s'opposer à la violence que subit sa fille, et les hommes blessés dans leurs intérêts les plus chers sont pris de colère et du besoin de se venger. La violence qui leur est faite et l'impossibilité d'obtenir, par voie judiciaire, la réparation du dommage qui leur est causé, font que la conspiration est leur unique refuge; on leur a trop bien démontré l'inanité de la propriété, du lien conjugal et de la chasteté de la jeune fille pour qu'ils y croient désormais; ils ont vu que la force est l'unique loi, ils cherchent à l'acquérir, ils guettent l'occasion, ils s'emparent du maître, ils le torturent, ils le tuent, ils font avec ses femmes, ses filles et ses richesses comme il a fait avec les femmes, les

filles et les richesses des autres; ils agissent, en un mot, comme le serf russe. Ce serf a pu se venger, mais il n'avait ni la dignité du mari, ni la dignité du père, ni la dignité du propriétaire. Le maître l'accouplait, disposait de ses enfants, de ses bras, de son temps et de son intelligence.

Telles sont les conséquences logiques de l'autorité dévolue à un seul; elles s'aggravent encore si le maître tient un sabre, ainsi que l'attestent les mœurs de la féodalité guerrière du moyen âge, les mœurs des nomades asiatiques, les mœurs des bureaux arabes, les mœurs d'une armée en campagne, les mœurs de l'état de siége, etc. Dès que la volonté d'un soldat fait loi, elle désorganise, elle violente, elle avilit. Alexandre, César, Napoléon, et tous ceux qui ont marché sur leurs traces, ont été de grands corrupteurs; ils ont fait perdre aux peuples la notion de la liberté, du droit et de la justice, ils ont montré que le gouvernement militaire est le pire de tous. Admettons, maintenant, que l'autorité, au lieu de se mettre au service de l'égoïsme et de s'incarner dans un individu, procède de l'altruisme et de la collectivité, le commandement ne représentera plus la volonté et l'intérêt d'un homme, mais l'intérêt et la volonté des hommes qui concourent à une même organisation. Des instructions collectives ne peuvent se faire connaître et se formuler sans une délibération et un vote; ce qui suppose que les intéressés s'assemblent, discutent, raisonnent et prennent ensuite une résolution à la majorité des suffrages.

Il est manifeste que dans ces circonstances. l'intérêt individuel est moins sûr de triompher que l'intérêt du grand nombre et que les avocats du bien général sont écoutés avec faveur. Quand ils ont plaidé devant le tribunal de la raison et démontré ce qui est conforme au bien, ils doivent donner la formule de ce dernier pour en provoquer l'adoption et diriger les actes des détenteurs du pouvoir. Ces derniers ne peuvent être que les délégués de l'autorité collective qui s'assure de leur fidélité en les choisissant parmi les hommes d'une moralité éprouvée.

On voit combien, sous cette forme, l'autorité est favorable à la moralité et l'on ne s'étonne plus si les mœurs, que le despotisme d'un seul conduit fatalement à la corruption, s'améliorent dès que l'action collective se substitue à l'action individuelle. Toujours, dans l'antiquité, on voit le bien s'accroître lorsque les citoyens sont appelés à délibérer et à voter sur la chose publique; toujours, le bien diminue, lorsque la volonté d'un seul domine la volonté de tous. Le même fait se reproduit dans le moyen âge, pendant lequel la commune devient à la fois le siége de l'ordre, de la richesse et des bonnes mœurs. La dignité se produit chez des hommes qui se sentent détenteurs de l'autorité; cette dignité, qui leur interdit l'humilité, leur interdit en même temps l'orgueil; en faisant respecter leur droit, ils prennent le respect du droit d'autrui; en voyant triompher dans les délibérations ce qui est honnête et juste, ils croient à la puissance de la justice et de l'hon-

nêteté ; ils voient en elles des agents de prospérité et s'imaginent volontiers que la vertu est autre chose qu'un mot. Avec le respect du droit vient l'horreur de la violence et de la brutalité ; le besoin de l'ordre pénètre dans les consciences en même temps que le dévouement à la chose publique, ce besoin fait rechercher ce qui est dû aux faibles d'esprit et de corps, ce qui peut les relever, les assainir, les instruire et les moraliser. Un bien en amène un autre, et l'on voit s'accumuler les circonstances qui conduisent l'homme à la grandeur.

Mais ce n'est pas sans surmonter de grandes difficultés que l'autorité collective se substitue à l'autorité individuelle. Autant celle-ci est élémentaire et simple, autant celle-là est compliquée dans ses moyens d'action. L'homme ne devient *capable de* comprendre les intérêts publics qu'en cultivant son intelligence, il ne se préserve des violences dans la discussion qu'en se donnant la discipline mentale et la tolérance, il ne se préserve de l'esprit factieux que par l'amour du bien public. De telles qualités sont difficiles à obtenir, aussi voit-on partout l'action collective commencer par une élite, autrement dit par une aristocratie. Une révolution met facilement l'autorité dans les mains de la multitude, mais celle-ci, faute d'avoir les qualités délibératives, se trouve hors d'état d'en user. Elle devient la proie des tumultes, des violences et des factions qui la replacent bientôt sous le joug d'un César ou d'une aristocratie. Celle-ci est plus apte à délibérer, précisément parce

qu'elle forme une élite, mais l'ordre social qu'elle produit est forcément instable étant entaché de privilége chez les uns et de servitude chez les autres. Le privilége que chaque père cherche à transmettre à son fils devient héréditaire et traîne à sa suite l'orgueil qui est le grand vice des castes dominantes, comme l'humilité et l'abjection deviennent, à la longue, les vices des castes asservies. Entre l'orgueil qui exalte et l'humilité qui déprime, nulle conciliation n'est possible, il est donc à prévoir que les maîtres croiront être d'une autre race que les serfs, que les alliances de familles se contracteront entre les pairs, qu'il y aura forlignage quand une fille de l'aristocratie épousera un homme de condition inférieure. La caste qui s'est donné des priviléges doit chercher tous les moyens de les conserver et use du pouvoir délibératif en ce sens. Elle fait un code à son usage et un code à l'usage des vilains, elle s'arrange pour que ces derniers n'obtiennent pas ce qui émancipe, c'est-à-dire l'instruction et le talent, elle s'attribue les instruments du travail avec la terre et l'argent, de manière à prélever ce qu'il y a de plus fructueux dans l'agriculture et l'industrie, elle se donne les moyens de vivre grassement sans produire et de s'exonérer des charges sociales. Lorsqu'un homme de la plèbe montre un talent et une énergie qui feraient de lui un adversaire dangereux, elle l'admet dans ses rangs, tout en lui faisant sentir qu'il est un parvenu et que ses petits-fils seuls seront dépouillés de toute vilenie.

D'une autre part, il faut prévoir que des gens dispensés de travailler pour vivre dès leur naissance, doivent s'adonner au plaisir, à la dissipation et à l'oisiveté. Leur conduite devient un mélange de paresse et de légèreté, ils ne peuvent obtenir la force que donne le labeur opiniâtre, ils perdent le mérite, ils deviennent malhabiles sans rien laisser de leur orgueil. Ce dernier, qui ne peut se justifier par la grandeur du présent se justifie par la grandeur du passé, et l'on voit un être chétif, ignorant et corrompu, après avoir contemplé son blason et consulté sa généalogie, prendre des airs protecteurs en face d'un colosse de science ou de vertu.

L'aristocratie présente cet avantage sur le despotisme d'un seul qu'elle ne peut fermer complétement ses rangs au mérite, qu'elle tend constamment à croître en nombre et à décroître en privilége, qu'elle a intérêt à favoriser l'agriculture, pour faire valoir ses terres, et à favoriser l'industrie, pour faire valoir ses capitaux ; qu'elle fait sortir de la classe asservie, une classe intermédiaire dont la science et la richesse grandissent incessamment sous l'action du travail et de l'économie. Cette classe intermédiaire a intérêt, de son côté, à sortir la plèbe de l'abjection et à instruire des hommes qui sont ses auxiliaires naturels contre l'aristocratie. Le niveau moral s'élève ainsi, peu à peu, le mérite prend d'autant plus d'influence qu'il est mieux apprécié, les qualités personnelles deviennent supérieures aux priviléges légués par les aïeux, la notion de droit

pénètre avec la fierté chez la personne émancipée, le grand nombre sent sa force et ne tarde pas, sous la direction de chefs habiles, à s'affranchir de ses servitudes. Dans cette progression ascendante de la plèbe et descendante de l'aristocratie il est facile de prévoir les modifications subies par les mœurs. Dans le principe il ne peut y avoir, entre la caste privilégiée et la caste asservie, qu'antagonisme, haine et discordance. L'hostilité fait que l'on est violent en haut et violent en bas, que l'on prend, de part et d'autre, la force pour arbitre suprême, enfin que des deux côtés, l'habitude du conflit rend cruel. Il se peut que l'aristocratie affecte d'avoir une politesse contrastant avec le cynisme du serf, mais les privilégiés ne sont polis qu'entre eux et deviennent d'une grossièreté insultante envers leurs inférieurs. N'oublions pas que dans tout groupe social l'égoïsme, père de tous les conflits, de toutes les ignorances et de toutes les brutalités, naît de l'opposition des intérêts dont la conformité engendre l'altruisme et la série des vertus correspondantes. Où domine une aristocratie se produisent donc les vices qui tiennent à l'orgueil et qui tiennent à l'humanité, sans que rien puisse empêcher des méfaits qui dérivent de la nature même des choses. On peut passer en revue toutes les sociétés aristocratiques, l'on est certain d'y rencontrer toujours le luxe et la misère, l'outrecuidance et l'abjection, le mépris et la hideuse envie, le raffinement et la grossièreté.

Des mœurs conformes à la véritable organisation

sociale ne peuvent se produire que si tous agissent pour chacun et que si chacun agit pour tous. Or, cette mutualité suppose l'équivalence des organes de la société et le concours que prête l'altruisme au bien général. Comment espérer l'accord dans la vie sociale et les prospérités qui en sont la conséquence, lorsque le cultivateur qui vit péniblement sur son petit champ, jette des regards d'envie sur les murs d'un parc et déplore que l'on transforme en parterre et en boulingrin, ce qui suffirait à l'entretien de plusieurs familles; lorsque l'ouvrier voit les chevaux, les chiens et les valets du propriétaire de la fabrique où il travaille consommer ce qui donnerait l'instruction et le bien-être à cent ouvriers; lorsque le commis qu'un labeur de quarante ans ne sortira pas de la gêne est éclaboussé par les équipages de l'agioteur; lorsque la courtisane, du haut de sa voiture attelée de chevaux magnifiques, jette un regard de pitié sur la matrone qui piétine dans la boue? Là n'existe pas l'équivalence sociale, là le conflit est dans la nature des choses, là l'ordre doit être imposé par la force du sabre et l'autorité du prêtre. Mais l'ordre imposé ne peut être que superficiel : il ne pénètre ni dans les intelligences, ni dans les sentiments, il disparaît dès que ceux qui l'imposent commencent à faiblir. Ces prévisions sont admirablement confirmées par les faits qui montrent, à chaque page de l'histoire, combien les gouvernements militaires cachent sous un ordre apparent de désordres inévitables. L'homme qui tire de son sabre ses droits et ses arguments,

ne peut manquer d'incliner vers l'égoïsme et la violence. Son intérêt propre devient le mobile capital de ses actes; il ne donne à ses prétentions d'autres limites que sa force. Il est désorganisateur de sa nature, et il faut admirer l'aberration qui prétend en faire un fondateur de colonies ou un ordonnateur de municipalités. Les désordres, les violences et les concussions qui se révèlent dans les administrations exclusivement militaires, soit qu'elles concernent les colonies établies sur les confins de la Russie ou de l'Autriche, soit qu'elles concernent les bureaux arabes de l'Algérie, sont dans la nature des choses. Le représentant de la force n'aura jamais de respect que pour la force, l'instrument de la conquête; ne sera jamais scrupuleux sur les moyens d'acquérir, de posséder et de jouir. Plus grande sera son influence et plus la société sera désorganisée; aussi faut-il tenir pour imbéciles ou méchants ceux qui prétendent rétablir par le sabre l'ordre dans leur pays. Il se peut que sous ce régime, les agioteurs, les prévaricateurs et les concussionnaires fassent de gros bénéfices, mais les honnêtes gens ne pourront que gémir en voyant la haine, l'hostilité et la démoralisation infecter les diverses classes sociales. Le militaire doit toujours être l'instrument de l'autorité morale à peine d'être un principe de trouble et de mauvaises mœurs. Il doit être au corps social ce que le bras est au corps humain, dont la vie s'altère dès que le muscle usurpe la suprématie dévolue à la pensée.

Il y a progrès social dans les mœurs lorsque l'autorité du prêtre domine l'autorité du soldat, attendu que la puissance morale est toujours supérieure à la puissance physique. Mais la religion qui fait la force du prêtre donne naissance à une moralité bien différente selon qu'elle prend la forme du fétichisme, du polythéisme et du monothéisme. Un dieu corporel, que chacun fête à sa convenance et porte pendu à son cou, ne saurait rapprocher et unir les hommes par la similitude de la foi et du culte. Il les laisse à leur égoïsme natif, à supposer qu'il ne devienne pas une cause d'hostilité ; il est le produit d'une superstition capitale qui favorise toutes les autres superstitions. La croyance aux influences occultes est, en effet ce qui désole la vie du fétichiste, ce qui le rend inquiet, soupçonneux et trop souvent cruel, ce qui le porte à considérer la nature comme une vaste ennemie dont les maléfices le menacent incessamment. Un ignorant qu'obsède la peur du sortilége devient nécessairement malheureux et méchant. Il se tourmente du fait le plus insignifiant, et contracte des haines sans motifs, il épuise son imagination dans la recherche des sortiléges protecteurs, il invente une foule de pratiques ridicules quand elles ne sont pas odieuses. Sa crédulité dépasse tout ce que l'on peut imaginer ; il est la victime des supercheries les plus grossières en même temps qu'il s'obstine dans son erreur en face de l'évidence. Des volumes ne suffiraient pas à décrire les méchancetés qu'entraîne la superstition. On l'a

vue dans ses maléfices s'attaquer à des cadavres humains, torturer et tuer des enfants de différents âges, user indifféremment du fer et du poison, enfin ne reculer devant aucun forfait.

Après le fétichisme qui est la doctrine religieuse la plus dénuée de morale et la plus riche en superstition, vient l'idolâtrie, également funeste aux bonnes mœurs, puis le polythéisme, puis le monothéisme. Tant que dure la croyance au surnaturel, tant que le miracle est prêt à intervertir l'ordre des phénomènes, tant qu'une puissance occulte pèse sur la vie de l'homme et peut la rendre heureuse ou malheureuse selon son caprice, chacun se sent menacé et cherche à obtenir le bon vouloir de cette puissance. De là les hommages rendus à toutes les divinités bonnes ou mauvaises. Il est, selon la logique, que le polythéiste, après avoir converti en dieux les forces générales de la nature, sacrifie au dieu du soleil quand il a besoin de chaleur et de lumière pour ses récoltes, sacrifie au dieu de la médecine quand il est malade, sacrifie à Vénus quand il veut toucher un cœur, et s'évertue à trouver des offrandes agréables aux divinités. Ce fait du sacrifice est tellement enraciné dans le cœur de l'homme, cherchant à fléchir une volonté, qu'on le retrouve dans toutes les religions. On se fait cependant une assez triste idée d'une divinité lorsque, pour lui plaire, on macule ses autels de sang, lorsqu'on prend devant elle la posture d'un esclave ou d'un criminel, lorsqu'on fait étalage de sa platitude.

En même temps que tout cela est cruauté ou abaissement, c'est en même temps superstition. Mais c'est surtout méconnaissance de la nature divine qui, représentant la loi de sagesse et de justice, ne pourrait se laisser fléchir sans accepter la déchéance.

Par cela qu'il multiplie indéfiniment les pratiques du culte et les moyens de conjurer la colère des dieux, le polythéisme favorise les superstitions et enlève à l'âme la sérénité sans laquelle il n'y a pas moralité véritable. Nul n'était superstitieux comme le Romain, qui admettait toutes les divinités et élevait des autels aux dieux inconnus, nul n'était agité, inquiet et cruel autant que lui; nul n'usait plus volontiers de violence et de spoliation.

Le monothéisme en simplifiant le culte simplifie également les superstitions, mais il est impuissant à les supprimer. Il faudrait, pour cela, que l'on cessât de donner à Dieu les passions humaines et qu'on ne lui attribuât ni haine, ni colère, ni vengeance. Ajoutons que le monothéisme n'est jamais complet, attendu qu'il est impossible de faire dériver logiquement le mal du principe du bien. Le diable apparaît constamment sur la scène, constamment il s'ingénie à tourmenter la pauvre humanité, si bien que l'on ne saurait trop multiplier les moyens de conjurer ses maléfices. Une crise de nerfs devient un acte du démon, un rêve érotique annonce sa possession, une hallucination devient une vision et l'ignorance aidant, on voit naître le culte du diable, le sabbat et les pratiques immondes qui épouvan-

tèrent le moyen âge chrétien. Le prêtre, qui lui-même croit au diable et s'ingénie par mille pratiques à en conjurer l'influence, propage plus qu'il ne restreint l'action démoniaque ; ajoutons que jamais on ne vit une caste lutter contre le principe de sa suprématie, tandis que chacun de ses membres se fait toujours un mérite d'ajouter à la puissance de ses collègues. S'il en eut été autrement, l'Église qui renfermait, au moyen âge, l'élite des hommes instruits, n'eut pas admis la sorcellerie ; elle n'admettait pas, à cette heure, la passion démoniaque et la série des miracles dont la naïveté fait hausser les épaules à de simples paysans ; elle n'attribuerait pas une influence surnaturelle à des médailles, à des images, à des reliques et à des statues, enfin, elle n'encourageait pas une foule de superstitions qui sont autant d'agents d'immoralité, mais qui sont aussi les agents de sa suprématie.

Une organisation toujours plus forte de la caste sacerdotale, et une prépondérance croissante de ses intérêts font comprendre pourquoi le christianisme, riche de tant de vertus alors que le prêtre était père de famille et à peine distinct des autres croyants, s'est accompagné de tant de démoralisation en Grèce, en Italie, en Espagne et dans d'autres contrées, lorsque le prêtre s'est séparé du reste de la société par le célibat et par son incorporation dans une sorte de milice religieuse. La théocratie a démoralisé les mahométans et les sectateurs de Brahma, aussi bien que les chrétiens : elle a été une cause de dissolu-

tion dans tous les lieux où elle a pu se former, sans qu'aucune doctrine ait pu en neutraliser l'action.

On ne peut méconnaître cependant un principe de moralité dans le décalogue copié par les chrétiens et les musulmans, surtout lorsque l'injonction d'obéir aux commandements qu'il renferme s'appuie d'une menace terrifiante. Mais le décalogue ne découle nullement de la conception d'une divinité unique : il représente les conditions de l'ordre dans toute société et, lorsque Moïse l'imposa au peuple d'Israël, il ne chercha, dans la crainte du dieu fort et vengeur, qu'un puissant auxiliaire. L'expérience montra, par la suite, que l'ordre reposant sur la crainte est précaire : outre qu'il fut impuissant à prévenir les vicissitudes subies par les juifs, les chrétiens et les musulmans, il fut partout le précurseur des révolutions, lors même que la croyance à une autre vie augmenta la prise de la divinité sur l'homme.

Il est vrai que l'immortalité de l'âme est une croyance née de la métaphysique et introduite par les philosophes grecs et hindous dans les religions relativement modernes. Il en résulta partout une tendance à sacrifier les intérêts incertains de ce monde aux intérêts de l'existence immortelle, à mépriser la richesse et le pouvoir qui sont des occasions de se damner, à rechercher la pauvreté, l'humilité et la solitude qui sont autant de conditions de salut. Quand les premiers chrétiens se retiraient de la vie sociale, donnaient leur bien aux pauvres et se consacraient

à la prière, ils étaient dans la logique de leur croyance. Que leur importaient quelques jours d'un bonheur périssable ! que leur importait la satisfaction des sens ! que leur importait la volupté, la faim, la douleur ou même le martyre ! Ce dernier était, à leurs yeux, moins à craindre qu'à désirer. Leur souci capital était la béatitude acquise pour l'autre vie à ceux qui se préservaient du péché en suivant les préceptes du maître. Or, ce maître avait préconisé la pauvreté, il avait pratiqué la communauté des biens avec ses disciples, il avait découragé l'épargne et le souci du lendemain dans sa réprimande à l'économe Judas, il avait découragé la production dans sa parabole du lis qui, sans filer ni tisser, est vêtu avec une splendeur que ne peuvent atteindre les princes, il avait prêché la fraternité des hommes quelle que fût leur classe, leur race ou leur nationalité.

Au point de vue politique, la transformation de l'humanité en une vaste famille détruisait l'organisation du municipe et de la nation : elle minait les bases de la société en même temps qu'elle faussait les lois économiques par le découragement du travail, de la production et de l'épargne. Les chrétiens prétendirent même substituer à l'organisation, qui seule a pu faire des sociétés durables, la communauté religieuse dont l'impuissance pour la civilisation est attestée par une expérience de dix-huit siècles. Outre que le couvent est hostile au municipe, il détruit la famille avec le célibat préconisé par un

maître qui avait vanté l'état des eunuques et les perfections de la virginité. Ajoutons que l'homme préoccupé de son sălut et de sa damnation est ramené incessamment à un égoïsme destructeur des vertus sociales, et chacun pourra comprendre pourquoi les progrès du christianisme marquèrent les progrès de l'affaiblissement de l'empire romain dont la base, formée par le municipe, était minée et détruite. A côté de communautés religieuses, et sous la prédominance du génie chrétien, la famille fut le seul groupe social capable de résister, attendu que la fraternité dominait dans la doctrine nouvelle. Il y eut des couvents qui prétendirent organiser de vastes familles sans utiliser l'action reproductrice et transformer en frères ou en sœurs les fils et les filles nés de parents différents ; il y eut des paroisses qui s'efforcèrent de remplacer la commune, il y eut enfin une chrétienté qui fut capable d'organiser les croisades, mais les mœurs de la famille féodale, les mœurs des couvents, les mœurs des paroisses et les mœurs des croisés devaient forcément devenir détestables et démontrer qu'il est impossible de fausser l'organisation naturelle de la société sans aboutir au vice. L'excès de ces vices fit que les hommes retournèrent à l'expérience et à la raison pour substituer aux sociétés créées par la religion les groupes qui relèvent des facultés humaines. Avec la Renaissance se produisirent de toutes parts les municipalités ; celles-ci, à leur tour, développèrent les facultés qui devaient aboutir à la nation : les aptitudes de

l'homme ne se détournèrent plus de leur voie actuelle, les sentiments devinrent conformes à l'action sociale, le bien devint facile à faire et les mœurs en tirèrent une amélioration considérable.

De nos jours, la société est tirée en sens contraire par deux forces hostiles. L'une est la révélation qui s'impose par la foi, l'autre est la science qui s'impose par la raison. Selon la révélation, l'autorité vient de Dieu, elle passe à ceux qu'il délègue, et l'homme doit obéir sans prétendre opposer sa mince sagesse à la sagesse de la divinité. Les croyants forment une même société dont la hiérarchie doit être purement religieuse et dont le directeur, en sa qualité de vicaire de Dieu, a mission d'expulser et même de détruire tous ceux qui ont une autre croyance. Un commandement venu d'en haut et se transmettant par voie hiérarchique aux régions infimes de la société, tel est le gouvernement qui découle de l'autorité religieuse et qui s'est affirmé dans le monde grec et latin où la logique a gardé son influence.

Selon la science née du doute, de l'*observation* du calcul et du sens commun, l'autorité vient du concours de toutes les raisons et de l'assentiment qu'elles donnent aux vérités démontrées. Si chacun participe à l'autorité, il est dans la logique que chacun contribue à l'établir. Le suffrage et la délégation des pouvoirs découlent ainsi de la suprématie de la science, comme le droit divin découle de la suprématie religieuse. Mais tandis que le droit divin abou-

tit à la monarchie, le droit scientifique aboutit à la république, sans qu'une transaction puisse s'établir logiquement entre les deux principes. Il en résulte que l'autorité religieuse fait la guerre à l'organisation républicaine, comme la science fait la guerre à l'organisation monarchique et que les peuples inclinent d'autant plus vers la démocratie qu'ils sont plus logiques et plus savants.

Dans cette guerre des deux principes, la révélation montre que la science est conduite au panthéisme parce qu'elle cherche la raison de toutes choses dans les choses elles-mêmes, et les forces primordiales dans les corps, parce qu'elle trouve la loi non dans la volonté d'un créateur, mais dans les rapports des êtres et des idées.

A cela la science répond que ce n'est pas sa faute s'il n'existe aucune démonstration valable de l'existence de Dieu, si rien ne prouve la création, si le surnaturel est contraire aux faits, si la vérité doit repousser tout ce qui a les caractères de l'erreur. Cette vérité rétablit dans la loi scientifique ce qui est faussé par la loi religieuse, agrandit et améliore constamment la vie des hommes, leur donne la notion du droit et de la justice que détruit la théorie du bon plaisir divin, empêche que la vie réelle soit sacrifiée à une vie imaginaire, s'applaudit de pousser chaque membre de la société à réclamer la part qui lui est due, enfin se dit en mesure d'édicter une morale supérieure à toutes les morales révélées, et de faire de la vertu une chose attrayante, au point

que les hommes voudront la servir sans qu'on ait à les tromper par des promesses mensongères.

Ici l'avantage de la science est de s'imposer par la puissance de la démonstration à ses adversaires eux-mêmes et de produire l'unité de croyance, non-seulement dans la famille, la commune et la nation, mais dans l'humanité tout entière, tandis que la révélation ne peut nulle part produire l'unité de foi. Or la dissidence religieuse entraîne la dissidence politique et fait comprendre pourquoi l'action théologique est partout, chez les grands peuples, une cause de trouble que le glaive seul peut dominer, tandis que l'action scientifique est partout un principe d'ordre, d'accord et d'apaisement. L'ordre vient de ce que la puissance naturelle des choses est partout recherchée et appliquée, l'accord vient de ce que les âmes, conduites à croire de même, par l'évidence, ont facilement la même volonté ; l'apaisement vient de ce que l'homme, délivré des mille terreurs, préjugés et superstitions qu'engendre le surnaturel, peut considérer avec sérénité les faits qui l'entourent et les utiliser à son profit.

Dans la guerre que le prêtre fait à la science, il établit son quartier général dans la famille où son influence est plus immédiate. Il agit de préférence sur la femme et l'enfant, qui sont des êtres de sentiment plus que de raison, qui peuvent, à ce titre, croire jusqu'à l'absurde, qui sont très-accessibles à l'espoir du paradis et à la crainte de l'enfer, qui peuvent être à la fois saisis et charmés par les splen-

deurs du culte. L'Église sait, du reste, qu'en s'emparant de la femme et de l'enfant elle se fera suivre de près ou de loin par l'homme adulte ; elle sait que le meilleur moyen de façonner la personne pour les besoins de sa cause est de s'emparer de l'enseignement et d'éliminer de la science tout ce qui contredit la révélation, elle publie le *Syllabus* et multiplie les écoles, elle déprécie la raison et exalte la foi, elle exploite la sensibilité maladive de la puberté par des exhortations et des cérémonies où les mots d'amour, d'adoration, d'ardeur, d'extase, d'exaltation, etc., jouent un grand rôle. A la suite d'une éducation pareille la jeune femme est dévolue aux infirmités physiques et morales qui caractérisent l'hystérie ; le jeune homme est émasculé dans son intelligence et dans son caractère. Pour mesurer combien ces prévisions sont conformes aux faits, il suffit d'analyser les mœurs de tous les peuples, sans aucune exception, dont l'éducation a été faite par le catholicisme. Le simple bon sens dit que l'homme habitué à se défier de sa raison et à considérer le doute comme un péché ne sera ni un chercheur, ni un découvreur, ni un véritable savant ; le même bon sens dit encore que l'habitude de vendre ses bonnes actions contre une part de paradis est peu favorable à la générosité, que la peur incessante de l'enfer est une mauvaise école pour le courage, que le cas de conscience n'apprend pas la décision, que l'humilité et le renoncement sont incompatibles avec la dignité humaine, enfin que les mérites résultant de la pra-

tique du culte et les mérites résultant des bonnes œuvres produisent dans les consciences une confusion qui apparaît chez les pieux bandits de l'Espagne, de la Romagne, de la Sicile et des Calabres.

La suprématie religieuse n'est pas seulement hostile à la grandeur de la personne, elle est encore hostile à la grandeur de la commune et de la nation, attendu que le prêtre voué à son Église, se détache de la commune et de la nation. Chez le ministre du culte le citoyen est toujours dominé par le sectaire, et l'on peut voir par l'histoire de la papauté que l'Église ne se fait pas scrupule d'appeler à son aide l'étranger et le barbare, quand elle ne peut maintenir autrement sa suprématie sur la nation. En voyant l'autorité du droit divin qui organise la paroisse être incompatible avec l'autorité du droit populaire qui organise la commune, en voyant le conflit rester permanent entre le presbytère et la mairie, entre l'Église et l'État, en voyant l'impuissance des prêtres à enseigner la morale sociale qui seule peut produire les principes du droit et de l'économie générale, on comprend pourquoi la religion est impuissante à maintenir l'ordre social, pourquoi elle désorganise les peuples, pourquoi elle propage les erreurs politiques et économiques, pourquoi elle soutient la nécessité qu'il y ait des riches et des pauvres, pourquoi elle préconise l'aumône si favorable à la paresse et si hostile à la dignité, pourquoi elle a des moines mendiants qui se fondent sur l'immoralité et sont, trop souvent, un réceptacle de vices, pour-

quoi elle se fait, à la longue, l'auxiliaire des privilégiés contre ceux qui subissent des servitudes, pourquoi elle est l'adversaire implacable du progrès social, pourquoi les mœurs de toutes les contrées soumises à l'action théologique sont d'autant plus mauvaises qu'elles sont soustraites, d'une façon plus efficace, à l'action scientifique.

Si le raisonnement et une expérience portant pendant plus de deux mille ans, sur plusieurs centaines de millions d'hommes, s'accordent à démontrer que les bonnes mœurs ne peuvent résulter de l'action théologique même monothéiste, si l'intervention de la raison et de la science dans l'action religieuse améliore les mœurs, ainsi que l'on peut s'en assurer dans le protestantisme, si la Chine antireligieuse a pu, deux mille ans avant l'Europe, acquérir une sagesse et un ordre capables de réunir en une seule nation une population plus nombreuse que la population européenne, si une science élémentaire et l'action de quelques philosophes a opéré cette merveille, que ne doit-on pas attendre de la race caucasique lorsque la science qu'elle s'est faite ne sera plus gênée, combattue et sophistiquée, lorsqu'elle réunira les hommes dans une même croyance?

A cette heure la révélation est encore assez puissante pour maintenir, chez les peuples, les causes de désordre représentées par le droit divin, l'ignorance, le privilége, les superstitions et les croyances irréconciliables; elle lutte encore de toute la force

de l'Église contre la science qui seule peut faire de la morale la loi première et naturelle de la famille, de la commune et de la nation. Le jour approche, cependant où la connaissance positive, bien loin de lutter contre les aptitudes humaines, s'efforcera de leur donner les satisfactions capables de produire la prospérité de l'un sans aboutir au mal de l'autre, où le bien, toujours conforme à la grandeur et à l'intérêt de tous, passera facilement de la théorie à la pratique, sous l'action toute-puissante de la vérité. Cette action est double. D'une part, elle détruit les erreurs qui se font les auxiliaires de la barbarie, elles met, d'une autre part, l'homme en face de la réalité et le conduit, sans violence ni contrainte, à s'en accommoder.

Prenons, pour exemple, l'homme instruit à l'époque actuelle et cherchons, dans la logique aussi bien que dans l'expérience, les mœurs qui lui son naturelles. Avant toute chose on doit reconnaître que la méthode en fait un douteur. Tant de mensonges et d'erreurs doivent être traversés, pour arriver à la vérité, que celle-ci reste suspecte jusqu'au moment où elle devient l'évidence. Par l'évidence des faits, le douteur arrive aux rapports nécessaires aux lois dont il est en mesure de vérifier incessamment l'exactitude et qu'il déclare fausses, dès qu'un seul fait contradictoire se présente. Une loi ne peut pas plus contredire une autre loi, qu'une vérité ne peut contredire une autre vérité, si bien que chaque connaissance positive, chaque formule scientifique sert

de pierre d'attente aux connaissances ultérieures.

L'homme dont l'esprit est façonné par les sciences abstraites et par les sciences concrètes, l'homme qui arrive à la loi positive par les faits observés, expérimentés et calculés ne peut plus croire au surnaturel. Le miracle, autrement dit le renversement des lois, la méconnaissance des faits et l'absurde dans la réalité ne peuvent être à ses yeux que charlatanisme et fausseté : il est inaccessible à une foule de superstitions, il repousse le merveilleux, il raille dédaigneusement les prodiges qui bercent l'enfance des peuples. Un esprit inaccessible à la crainte des fantômes créés par la sottise humaine, des terreurs de l'enfer, des jours néfastes, du mauvais œil, de la sorcellerie, des sorts, etc., acquiert une lucidité et une sécurité particulières. Il demande de bonne *récoltes*, non pas à l'intervention de quelque saint ou de quelque démon, mais à son travail et à son habileté ; il demande la ténacité dans les épreuves, non pas à quelque médaille bénite ; ou à un amulette de la même espèce, mais à la force de son caractère ; il demande la sagesse et l'honnêteté, non pas aux énervements du jeûne et des macérations, mais à la réflexion principe, des résolutions viriles.

Plus l'homme s'instruit, mieux il constate l'admirable enchaînement des lois qui régissent le monde, et plus il est accessible aux harmonies qui rapprochent le beau du vrai. Cette beauté née de la pondération des choses provoque partout l'amour et fait que l'on s'attache d'autant plus à sa famille, à sa

commune et à sa patrie qu'elles éliminent davantage de leur sein les discordances de la barbarie. Apprendre, c'est se donner des aspirations vers l'ordre et l'harmonie, c'est se préparer une foule de jouissances dans les actes, c'est se créer des réserves de bonheur pour l'âge où disparaissent les passions, c'est utiliser, au profit du bien, les entraînements qui naissent du sentiment. Le vrai savant comprend et admire la puissance des arts. Par eux, il tempère la sécheresse de la spéculation pure, par eux il saisit un caractère capital de la réalité. Entre la science et l'art, la vie prend une grandeur sans bornes et se sent attirée loin des vilenies engendrées par l'ignorance et la superstition.

Quand on étudie les populations vouées au surnaturel, quand on les voit tristes, engourdies, haineuses et méfiantes, quand on entend des voisins s'accuser réciproquement de se jeter des sorts, de faire périr leurs bestiaux ou de les rendre stériles par quelque maléfice, lorsque dans ces querelles les hommes sont toujours prêts à user du bâton et du couteau, tandis que les femmes usent de la langue et des ongles, enfin lorsque trente siècles d'expérience montrent que la religion ne peut rien contre de pareils vices, on porte forcément ses regards vers la science. On s'attriste en voyant ceux qui se donnent la mission de moraliser, conduire en pèlerinage à des grottes ou à des sources miraculeuses de pauvres gens ainsi ramenés au fétichisme et à ses misères : on s'étonne de voir de grandes foules attribuer un

pouvoir miraculeux à des fragments de matière, on est pris d'une pitié méprisante pour des populations qui se laissent prendre aux subterfuges les plus grossiers. A tout cela un seul remède, la science, et toujours la science. Elle ne doit pas lutter seulement contre les superstitions que la théologie a intérêt à maintenir, elle doit encore modifier les instincts de la race aryenne, instincts que la sélection naturelle et l'hérédité ont rendus plus impérieux. Les hommes de l'Europe et de l'Inde naissent polythéistes, c'est-à-dire superstitieux, comme les sémites naissent monothéistes, comme les touraniens naissent sceptiques. Moins l'Européen est cultivé et plus ses instincts natifs le poussent à transformer l'unithéisme chrétien qui lui vient des sémites en idolâtrie, et à attribuer une puissance surnaturelle aux objets qui frappent ses regards. Une culture prolongée dans plusieurs générations successives est seule capable de modifier un vice de race, et de placer avec toute sa puissance la raison humaine en face de la nature. Mais si le surnaturel et les cérémonies du culte viennent incessamment aviver les tendances à la superstition, le progrès est enrayé et la barbarie des aïeux ne peut disparaître. Tel village de la Bretagne actuelle, bien qu'il soit éminemment religieux, a des mœurs qui dépassent en brutalité les mœurs des Bédouins ou des Baskirs; et nulle modification ne peut s'y produire, tant que la connaissance positive n'occupera pas la place prise par les chimères de la superstition.

Pour rompre les aptitudes héréditaires, quand elles sont hostiles à la civilisation, le croisement est fort utile, aussi faut-il louer les mœurs hospitalières qui favorisent l'adoption de l'étranger. Au lieu de le repousser, l'homme qui veut avoir des petits-fils bien doués doit lui accorder sa fille, de même que l'homme soucieux du progrès doit ouvrir sa porte au voyageur, écouter ses conseils et étudier le résultat de ses actes, avant de les blâmer. Par malheur, les peuples les plus ignorants sont les plus épris de leurs mœurs et les moins capables de les modifier sous l'action de l'exemple ou du raisonnement. Partout l'homme inculte est, à la fois, méfiant et obstiné ; partout il devient hostile à ceux qui luttent contre ses tendances, tandis qu'il se livre aveuglément à ceux qui semblent les approuver. Abonder dans son sens est le meilleur moyen de lui plaire, aussi est-il la proie de tous les méchants se donnant la peine de l'exploiter. Ils lui vendent fort cher, malgré son caractère parcimonieux, une foule d'amulettes, de philtres, de drogues et autres objets sans valeur : ils lui persuadent d'agir contre ses intérêts, de se battre contre ses amis au profit de ses ennemis, et de commettre, dans une intention pieuse, de véritables forfaits. Les guerres religieuses étonnent autant par la stupidité que par la cruauté de ceux qui les font.

Une analyse des mœurs d'une nation telle que la France montrerait une telle quantité de sottises et de mal, que l'esprit le plus ferme pourrait en être

découragé. Mais, outre que le découragement n'est pas permis au moraliste, on peut se convaincre, en considérant l'outillage scientifique des peuples de l'Europe, que la véritable morale dominera promptement les mœurs, lorsque des efforts seront faits pour la connaître et l'enseigner. A cette heure, les moralistes officiels appartiennent à un dogme qui se met partout en insurrection contre la science et contre les institutions libérales. Une classe d'hommes, qui font partie d'un organisme hostile à la société laïque, trouvent leur bien et leur mal ailleurs que dans le bien et le mal des autres hommes; ils mettent les consciences en contradiction avec les institutions et préparent ainsi les révolutions dont est désolée toute population dominée par le prêtre, qu'elle soit brahmaniste, juive, catholique romaine ou musulmane. On n'a pas assez mis en relief cette action révolutionnaire de la caste sacerdotale, soit qu'elle substitue sa domination à la domination d'une caste antérieure, soit qu'elle lutte contre les progrès de la science et de la civilisation. L'histoire du catholicisme en Espagne explique parfaitement les révolutions espagnoles, et fait comprendre pourquoi certaines nations dominées par une puissance morale qui nie le progrès, ne peuvent progresser que par secousses sociales. L'action révolutionnaire, à son tour, fait comprendre pourquoi domine l'instinct de la violence, pourquoi la loi devient un moyen d'oppression pour le parti qui triomphe, pourquoi des institutions qui sont à la fois des agents

de tyrannie et de servitude ne sont pas respectées, pourquoi règnent l'instabilité et l'inquiétude du lendemain, pourquoi chacun se hâte de jouir et de se plonger dans la volupté.

Admettons au contraire que la morale officielle, au lieu de rester religieuse et de découler d'un dogme hostile au progrès, devienne laïque, se fonde sur la science et en suive tous les progrès, il devient évident que la contradiction existant, à cette heure, entre le bien et le vrai, entre l'honnêteté et la réalité n'aura plus de raison d'être. Loin de contredire la morale, le savoir deviendra le meilleur moyen de la faire pénétrer dans les mœurs, et l'instruction deviendra l'auxiliaire préféré de l'éducation. Pour en arriver là, il suffit qu'une morale positive fasse partie du programme de l'enseignement et que l'instituteur puisse, non dogmatiser sur le bien, mais l'enseigner par voie de démonstration, en faire apparaître la beauté et mettre en relief la hideur du mal. Cette morale positive qui découle des principes de l'organisation portés dans la famille, dans la commune et dans la nation, repose sur des faits faciles à constater. Elle établit simplement les rapports naturels des personnes qui vivent en société et sont soumises par ce fait à la mutualité et à la solidarité. En quelques leçons et en termes aussi simples que clairs, il est possible d'établir la loi du ménage, de montrer que l'homme et la femme sont complémentaires l'un de l'autre et ont, en vertu de leur structure propre, des fonctions dont ils ne peuvent

se dispenser sans s'amoindrir et sans amoindrir le groupe social dont il font partie. Les rapports des enfants avec les parents sont non moins faciles à établir, car si l'action de donner la vie suppose l'action de conserver la vie et de fournir tout ce qu'en exige le développement, la mutualité fait de tous ces bienfaits une dette de respect, de soins et de dévouement contractée par le fils au profit de ses parents. Les rapports des enfants entre eux dérivent de ce que le même sang coule dans leurs veines, de ce que le même lait les a nourris, de ce que le même giron les a bercés, de ce que le même nom patronymique les désigne. Ils ont les mêmes intérêts, la même croyance, la même vie et ils ne peuvent se battre sans recevoir, par le remords, une part des coups qu'ils donnent. Nul fils ne peut insulter sa mère sans s'avilir, nul ne peut nuire à sa famille sans subir une déchéance. Toutes ces vérités qui s'imposent à la raison y laissent une trace lumineuse et ne s'arrêtent que dans le cœur. Elles y sont reçues par l'intérêt social qu'elles complètent et fécondent, elles mêlent le bien au sang de l'homme et font qu'il devient bon jusque dans sa chair.

Après l'enseignement de la morale laïque au sein de la famille, vient l'enseignement de la même morale au sein de la commune. Ici le problème se complique, mais la solution n'en est pas moins claire. Tout ce qui concerne la propriété, soit que l'on veuille en établir les fondements, soit que l'on veuille en imposer le respect, se tire de la nature

même des choses sociales. On peut tirer également de la vie communale les rapports de voisins destinés à faire un échange continuel de services, à se protéger mutuellement contre les vols, les incendiées, les violences, les brigandages et les désordres de toute espèce. Enfin les bienfaits de cette commune qui donne l'instruction, la sécurité, la moralité et tous les accroissements de vie dérivant de l'échange de l'instruction, de l'industrie et des grandes réunions d'hommes, ces bienfaits, disons-nous commandent la reconnaissance et le dévouement de tous les communiers quelqu'en soit l'âge ou le sexe. Celui qui aime sa commune la sert volontiers ; il se plaît, s'il est riche à la doter d'écoles, de routes d'aqueducs et de monuments; il devient ainsi un bienfaiteur général, sans imposer ses bienfaits à personne en particulier.

Nul doute que l'enseignement de la vraie morale n'accroisse dans de grandes proportions le sentiment municipal, et n'attire vers la commune des richesses qui sont perturbatrices entre les mains des particuliers, tandis qu'elles sont éminemment utiles à l'action sociale, dès qu'elles sont placées entre les mains des municipalités. C'est par la morale communale que l'adolescent doit s'initier aux droits et aux devoirs des citoyens en obtenant ainsi le complément de son instruction primaire.

La morale nationale et humanitaire est le complément naturel de l'instruction secondaire et supérieure, attendu que le bien de la personne dans les

degrés élevés de l'organisation, sert de moyen de transition pour arriver à la politique et devient, à la fois, la base du droit et de l'économie sociale. Une forte culture est nécessaire à qui veut découvrir ce qu'il y a de perturbateur et d'ordonné dans les rapports d'un citoyen avec les membres de sa nation et de l'humanité tout entière. A mesure que la loi du bien comprend un plus grand nombre de faits et établit les rapports d'un plus grand nombre de personnes, elle devient plus difficile à constater. Elle utilise alors la solution des problèmes simples à la solution des problèmes compliqués, et ce sont des vérités acquises pour obtenir les vérités à acquérir.

S'il est vrai que dans toute société instituée selon les lois de l'organisation, le bien de l'un ne peut être le mal de l'autre, s'il est vrai que la mutualité dans les services est la première loi sociale, l'économie publique telle qu'on la professe de nos jours, ne peut persister ni prétendre sacrifier l'homme à la richesse, alors que la richesse est faite pour l'homme. De même la jurisprudence ne peut rester un tissu de contradictions et fausser constamment la justice, quand de la morale découle directement le droit et le devoir. Avec une véritable économie sociale et une véritable législation, on peut faire que l'intérêt général s'accorde avec l'intérêt individuel pour favoriser les bonnes mœurs. La pratique du bien, aidée par l'instinct d'imitation, peut se continuer pendant les générations successives et rendre l'ins-

tinct du mal aussi exceptionnel qu'il est fréquent, à cette heure.

Tout cela fait que le moraliste doit ceindre ses reins et se mettre à l'œuvre. Sa parole pourra soulever des colères et des inimitiés, il lui faudra subir des injures et des persécutions. Mais qu'importe ! Il sait que sa personne n'est rien à côté des principes qui doivent régénérer les nations.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie Eugène HEUTTE et Cᵉ, à Saint-Germain.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 à 2 fr. 50. — Cartonnés, 3 fr.

H. Taine.
Le Positivisme anglais, Stuart Mill. 1 vol.
L'Idéalisme anglais, étude sur Carlyle. 1 vol.
Philosophie de l'art. 1 vol.
Philosophie de l'art en Italie. 1 vol.
De l'Idéal dans l'art. 1 vol.
Philosophie de l'art dans les Pays-Bas. 1 vol.
Philosophie de l'art en Grèce. 1 vol.

Paul Janet.
Le Matérialisme contemporain. 1 vol.
La Crise philosophique. 1 vol.
Le Cerveau et la Pensée. 1 vol.

Odysse Barot.
Lettres sur la philosophie de l'histoire. 1 vol.

Alaux.
La Philosophie de M. Cousin. 1 vol.

Ad. Franck.
Philosophie du droit pénal. 1 vol.
Philosophie du droit ecclésiastique. 1 vol.
Philosophie mystique au XVIIIe siècle. 1 vol.

E. Saisset.
L'Ame et la Vie. 1 vol.
Critique et histoire de la philosophie. 1 vol.

Charles Lévêque.
Le Spiritualisme dans l'art. 1 vol.
La Science de l'invisible. 1 vol.

Auguste Laugel.
Les Problèmes de la nature. 1 vol.
Les Problèmes de la vie. 1 vol.
Les Problèmes de l'âme. 1 vol.
La Voix, l'Oreille et la Musique. 1 vol.
L'Optique et les Arts. 1 vol.

Challemel-Lacour.
La Philosophie individualiste. 1 vol.

Charles de Rémusat.
Philosophie religieuse. 1 vol.

Albert Lemoine.
Le Vitalisme et l'Animisme de Stahl. 1 vol.
De la Physionomie et de la parole. 1 vol.

Milsand.
L'Esthétique anglaise, John Ruskin. 1 vol.

A. Véra.
Essai de philosophie hégélienne. 1 vol.

Beaussire.
Antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française. 1 vol.

Bost.
Le Protestantisme libéral. 1 vol.

Francisque Bouillier.
Du Plaisir et de la Douleur. 1 vol.
De la Conscience. 1 vol.

Ed. Auber.
Philosophie de la médecine. 1 vol.

Leblais.
Matérialisme et spiritualisme. 1 vol.

Ad. Garnier.
De la Morale dans l'antiquité. 1 vol.

Schœbel.
Philosophie de la raison pure. 1 vol.

Beauquier.
Philosophie de la musique. 1 vol.

Tissandier.
Des sciences occultes et du spiritisme. 1 vol.

J. Moleschott.
La Circulation de la vie. 1 vol.

L. Büchner.
Science et Nature. 1 vol.

Ath. Coquerel fils.
Des prem. transform. du christianisme. 1 vol.
La Conscience et la Foi. 1 vol.
Histoire du Credo. 1 vol.

Jules Levallois.
Déisme et Christianisme. 1 vol.

Camille Selden.
La Musique en Allemagne. 1 vol.

Fontanès.
Le Christianisme moderne, Lessing. 1 vol.

Saigey.
La Physique moderne. 1 vol.

Mariano.
La Philosophie contemp. en Italie. 1 vol.

E. Faivre.
De la variabilité des espèces. 1 vol.

Letourneau.
Physiologie des passions. 1 vol.

J. Stuart Mill.
Auguste Comte et le Positivisme. 1 vol.

Ernest Bersot.
Libre philosophie. 1 vol.

Albert Réville.
Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ. 1 vol.

W. de Fonvielle.
L'Astronomie moderne. 1 vol.

C. Coignet.
La Morale indépendante. 1 vol.

E. Boutmy.
Philosophie de l'architecture en Grèce. 1 vol.

E. Vacherot.
La Science et la Conscience. 1 vol.

Ém. de Laveleye.
Essai sur les formes de gouvernement. 1 vol.

Herbert Spencer.
Classification des Sciences. 1 vol.

Ph. Gauckler.
Le Beau et son histoire. 1 vol.

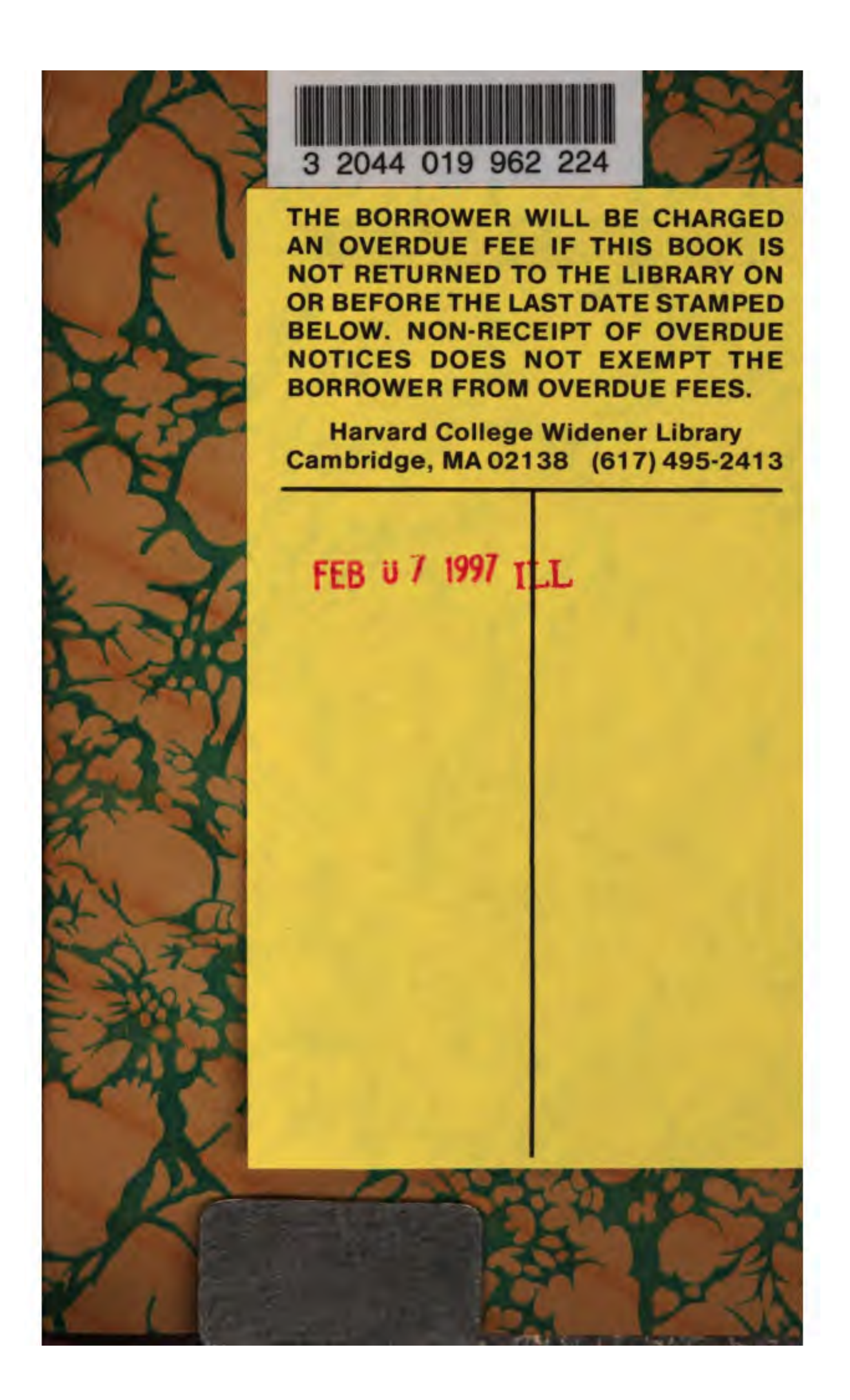
Max Muller.
La Science de la religion. 1 vol.

Volumes in-8 à 5 fr., 7 fr. 50 et 10 fr.

Jules Barni........ La Morale dans la démocratie. 1 volume. 5 fr.
Agassiz............ De l'Espèce, traduit de l'anglais. 1 volume, 5 fr.
Stuart Mill........ La Philosophie de Hamilton, traduit de l'angl. 1 vol. 10 fr.
De Quatrefages. Ch. Darwin. 1 volume in-8. 5 fr.
Herbert Spencer. Les premiers principes, trad. de l'angl. 1 vol. 10 fr.
Émile Saigey...... Les sciences au XVIIIe siècle. 1 vol. 5 fr.

Imprimerie Eugène Heutte et Cie, à Saint-Germain.





3 2044 019 962 224
THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.
Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 (617) 495-2413
FEB 07 1997 ILL

